



ŒUVRES

DE

ARSÈNE HOUSSAYE

PORTRAITS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

POÈTES ET PHILOSOPHES — LA COUR ET LE THÉATRE

Première série

DUFRESNY — FONTENELLE — L'ABBÉ PRÉVOST — VOLTAIRE — PIRON — FLORIAN — LE CHEVALIER DE LACLOS — RIVAROL — DIDEROT — GRIMM — CRÉBILLON LE GAI — LOUIS XV — SOPHIE ARNOULD — MONSIEUR ET MADAME FAVART — LES POÈTES DE MADAME DE POMPADOUR — MARIE ANTOINETTE.

Deuxième série

MARIVAUX — LE MARQUIS DE SAINT-AULAIRE — CRÉBILLON LE TRAGIQUE — LA JEUNESSE DE JEAN-JACQUES — BUFFON — HOUDARD DE LA MOTTE — VADÉ — D'ALEMBERT — COLLÉ — ANDRÉ CHÉNIER — CHAMFORT — WATTEAU — GRÉTRY — MADAME DE POMPADOUR — BOUFFLERS — UNE DÉESSE D'OPÉRA — MONTCRIF — TROIS PAGES DE LA VIE DE DANCOURT — UNE PROMENADE AU PALAIS-ROYAL.

Deux volumes. Cinquième édition. 3 fr. le vol.

HISTOIRE DES PEINTRES FLAMANDS

Un volume. Troisième édition. 3 fr.

PHILOSOPHES ET COMÉDIENNES

PLATON ET ASPASIE — MADEMOISELLE CLAIRON — LA MAISON DE SCARRON — M. DE VOLTAIRE ET MADEMOISELLE DE LIVRY — MADEMOISELLE GAUSSIN — LES MAINS PLEINES DE ROSES, PLEINES D'OR ET PLEINES DE SANG — RAOUL ET GABRIELLE — LA FILLE DE SEDAINE — DIALOGUE DES MORTS SUR LES VIVANTS — MADAME DE PARABÈRE — LA MAITRESSE DE CORNILLE SCHUT — ABEILARD ET HÉLOÏSE — JACQUES CALLOT.

Un volume. Troisième édition. 3 fr.

HISTOIRE DU 41me FAUTEUIL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Un volume. Quatrième édition considérablement augmentée. 3 fr.

ŒUVRES POÉTIQUES

LES ROMANS DE LA VIE — LE CANTIQUE DES CANTIQUES — LE MUSÉE DU POÈTE
LES SENTIERS PERDUS — LA POÉSIE DANS LES BOIS.
PRÉCÉDÉES D'UNE HISTOIRE D'ARSÈNE HOUSSAYE, PAR THÉODORE DE BANVILLE.

Un volume. 3 fr.

VOYAGES HUMORISTIQUES

AMSTERDAM — PARIS — VENISE.
VOYAGE A MA FENÊTRE.

Un volume. 3 fr.

LE VIOLON DE FRANJOLÉ

LE VIOLON DE FRANJOLÉ — LE DOMINO ROSE ET LE DOMINO NOIR — LA MEUNIÈRE ET LE SOLDAT — MADEMOISELLE DE CORMEILLES — MORTE ET VIVANTE — CAROLINE VANLOO — MADEMOISELLE DE LAVERGNE — LE PHILOSOPHE NICOLLET — LA PANTOUFLE VIOLETTE — LA FONTAINE AUX LOUPS.

Un volume. Troisième édition. 3 fr.

SOUS PRESSE

HISTOIRE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Quatre volumes grand in-8°. 20 fr.

DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME

Un volume grand in-8°. 5 fr.

HISTOIRE

DU

41ME FAUTEUIL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS. — TYPOGRAPHIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ARSÈNE HOUSSAYE

HISTOIRE

DU

41ME FAUTEUIL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, 14
MDCCCLVII



Il y a des livres heureux. L'auteur croyait celui-ci destiné à distraire les curiosités littéraires, mais voilà que le public tout entier le prend et le protége, peut-être pour se railler de l'Académie. On l'imprime, on le réimprime, on l'imprime encore; c'est la quatrième fois en moins de deux ans. Chaque fois que l'Académie élit un immortel plus ou moins inconnu, on veut saluer ces radieuses figures du 41me FAUTEUIL, *qui se sont passées d'oraison funèbre. En un mot, chaque fois que l'Académie a tort, l'auteur a raison. J'ai bien peur que le succès de l'*HISTOIRE DU 41me FAUTEUIL *ne dure longtemps encore : — ce sera la faute de l'Académie — ou du public.*

PRÉFACE

HISTOIRE DES ACADÉMIES
HISTOIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
DU BEAU ET DU VRAI
DES DESTINÉES DE L'ART MODERNE

I

Il est étrange qu'en ce siècle où l'on écrit l'histoire de tout le monde, — où tout le monde écrit son histoire, — on ne puisse pas trouver un livre sur l'Académie, la seule royauté qui soit restée debout en France sur tant de ruines royales. L'Académie française a eu quelques historiens, comme Pellisson, d'Olivet, d'Alembert; presque tous les écrivains ont en outre écrit çà et là une page de son histoire. Cependant cette histoire est encore à faire.

Ce que je vais écrire n'est que la dernière page d'une pareille histoire. Que le lecteur soit bien averti que je ne veux pas secouer devant ses yeux une gerbe d'épigrammes. Il y a déjà longtemps qu'on n'est plus spirituel en ayant de l'esprit contre l'Académie française.

C'est l'histoire du quarante et unième fauteuil, inauguré par Descartes, que je me promets d'écrire aujourd'hui.

Il y a toujours eu, depuis l'origine de l'Académie jusqu'à nos jours, quarante et un académiciens. On en a des preuves surabondantes. Si l'Académie veillait plus aux annales de sa gloire, les méchants ne l'accuseraient pas, à l'heure qu'il est, d'avoir repoussé ou négligé des hommes comme Pascal et Molière, Lesage et Diderot, Jean-Jacques et Beaumarchais. Ces hommes de génie ont été de l'Académie, où ils ont occupé le quarante et unième fauteuil. Voilà sans doute pourquoi le public ignorant a dit qu'ils n'étaient pas des Quarante.

II

Depuis la création du monde, les hommes n'ont bâti l'avenir qu'avec les ruines du passé. Et que de fois, dans un siècle civilisé, on n'a eu qu'un manœuvre savant pour remplacer l'architecte grandiose d'un siècle

barbare! Le monde est semblable à l'homme qui passe l'automne de sa vie à en regretter le printemps. Malheureusement nous sommes à la seconde moitié de la vie du monde. Nous marchons sur des ossements, nous nous appuyons sur des décombres, nous ne bâtissons qu'avec des débris. Babylone, Athènes, Rome; Salomon, Homère, Phidias : grandes cités, grands hommes, qu'avez-vous fait de vos enfants?

Nous autres, habitants de Paris, nous avons, depuis la Renaissance, cette ère fatale qui nous a arrachés à la forêt primitive, nous avons vécu des Grecs et des Romains; comme les fossoyeurs, nous n'avons chanté que dans les cimetières. Nous n'avions pas la force de vivre de l'avenir, même en suivant notre maître Jésus-Christ; nous avons lâchement vécu du passé. Dieu nous avait, comme à tous les peuples, donné la faux aiguë pour moissonner dans l'infini : nous n'avons fauché que l'herbe des tombeaux.

Quand Paris a tort ou raison, c'est la faute d'Athènes ou de Rome. Ainsi ce n'est pas Richelieu qu'il faut accuser ou louer de la création de l'Académie française, c'est Académus.

A Athènes, il était une fois, — ceci n'est pas un conte, — un brave homme qui aimait les philosophes sans les comprendre, comme on aime les femmes. Les philosophes de son temps venaient en sa maison boire son vin à pleine amphore; mais, finissant par ne se pas entendre eux-mêmes, ils parlèrent trop haut. Le brave homme, qui voulait vivre de la vie et non de la pensée, conduisit les philosophes dans un verger peu-

plé d'arbres couverts de vignes qu'il possédait aux portes d'Athènes. « C'est là, mes amis, leur dit-il, sur cette herbe étoilée, sous ces pampres savoureux, que désormais vous discuterez en toute liberté; n'oubliez pas la parole du sage : « Un philosophe sans jugement « est un cheval sans bride. » Cet homme s'appelait Académus. Les philosophes donnèrent son nom à son verger.

Ils s'y réunirent tous les jours à l'heure où le soleil descend vers la mer. Belle et fertile académie que celle qui tenait ses séances sous la voûte du ciel, qui avait les dieux de l'Olympe pour présidents, et pour secrétaire perpétuel l'Oubli! On était assez fécond pour vivre le lendemain sans consulter les annales de la veille. Ce ne sont pas ceux qui ont lu Homère qui ont imité Homère. Le peu de souveraine sagesse que les dieux ont, par raillerie, laissé tomber parmi les hommes, ce ne sont pas les hommes qui l'ont trouvé; le livre le plus savant n'en dira jamais autant que la rêverie au bord de la mer, dans la forêt ténébreuse, sous la vigne qui rit et qui chante. L'amour qui tombe du sein de Dieu dans le cœur des hommes, n'est-ce pas un poëme plus éclatant que ceux du rapsode grec?

III

Voilà l'histoire d'Académus; mais on trouverait, en remontant le fleuve du passé, la première académie dans l'arche. Bossuet a dit, sur la foi de Moïse, que « Noé, avec le genre humain, y conserva les arts. » N'y conserva-t-il pas la vigne, ce premier titre de noblesse de toute poésie humaine? Avant Noé, les pasteurs étudiaient et chantaient en chœur à l'ombre des forêts, sur le versant des montagnes ou sur le sable du rivage. Sémiramis fonda une académie à Ninive, où l'art s'est épanoui en pompes surhumaines. Orphée, Jason, Hercule, Castor et Pollux, ont fondé l'académie de la Toison d'or, qui se fût perpétuée si Hélène ne se fût, comme Ève, laissé tenter par la pomme. La Grèce fut toute académie, avant et après Académus : les jeux et les danses, les ateliers et les écoles, Alcibiade et Aspasie, Phidias et Zeuxis, Socrate et Platon. Quelles profanes et doctes académies! Alexandre a conquis l'Asie pour que, dans chaque ville où il passait conquérant, Aristote fondât une académie. Les Ptolémées n'ont régné sur Alexandrie que pour dédier des loisirs aux académiciens du Bruchium. Auguste transporta la Grèce à Rome. Il donna à Richelieu l'exemple des académies.

car il vivait en familiarité avec Horace et avec Virgile.

L'antiquité chrétienne, comme l'antiquité païenne, consacre le souvenir de ces réunions de grands esprits ou de beaux esprits.

Salomon, le grand poëte qui a dit : « N'oublie pas la loi de Dieu, la loi de ta mère; attache les commandements de cette loi à ton cœur; fais-en un collier autour de ton cou; quand tu marcheras, qu'ils te suivent; qu'ils te gardent dans ton sommeil, et qu'à ton réveil ils soient le premier ami qui te parle, parce que le commandement est un flambeau et la loi une lumière; » Salomon, qui a bâti le temple avec les mains de la foi et les mains de l'art; Salomon, qui a salué la poésie vivante dans la reine de Saba, a eu une académie profane en son palais sacré. Il fallait peupler ses jardins et distraire ses femmes. Déjà l'esprit, qui est toujours l'esprit du mal, envahissait la terre.

Si on voulait écrire l'histoire des académies en France, il ne faudrait pas oublier celle de Charlemagne. Cette académie, Charlemagne n'en était pas seulement le protecteur, comme le fut le cardinal Richelieu de l'Académie française, il en était lui-même un des membres actifs. Il est vrai que cette académie était à la cour et composée de gens de cour, qui, dans ce temps-là, étaient toujours des gens d'esprit. La vanité souvent restait à la porte, et l'amour de la science prenait le fauteuil d'honneur. On ne se réunissait pas pour parler de soi, mais pour parler des grands poëtes et des illustres savants qui avaient régné sur le monde. Chaque académicien avait pris un nom célèbre dans l'antiquité et

dans le moyen âge. Angilbert, le plus beau seigneur de la cour, se garda bien de s'appeler Alcibiade, il prit le nom d'Homère; Alcuin se contenta du surnom d'Horace, il s'appela Flaccus; Riculphe, archevêque de Mayence, prit le nom d'Amintas; l'évêque de Corbie, Adelar, prit le nom de saint Augustin. Charlemagne, qui ne voulait prendre ni le nom de César ni celui d'Homère, alla, jusque dans la Bible, chercher celui du roi David, pour danser devant l'arche qui renfermait les débris du génie humain.

Quel pouvait être alors le pseudonyme académique du khalife Haroun, président de l'académie de Bagdad?

IV

Ce fut vers le milieu du seizième siècle que naquit en France la première académie — académique. Je n'essayerai point ici de raconter l'histoire de la pléiade. Toute l'histoire de la poésie française au seizième siècle est écrite par un homme qui porte dans la critique la lumière vive de la poésie. J'ai nommé Sainte-Beuve. L'Académie française commence pourtant en plein seizième siècle, à ces beaux jours où, comme a dit poétiquement Duverdier, on vit une troupe de poëtes s'élancer de l'école de Jean Dorat comme du cheval troyen.

Jean Dorat fut le Conrart du seizième siècle; seulement il réunissait sous sa main pleine de semailles fécondes Ronsard, Baïf et Du Bellay, tandis que Conrart ne rassemblait devant les cendres froides de son foyer que Chapelain, Malleville et Godeau. Pourquoi Conrart, au lieu de s'élever dans son cénacle contre les hardiesses et les extravagances des braves devanciers, ne se contentait-il pas de lire à haute voix l'Art poétique de Du Bellay, ce chef d'école tout enivré par la fumée de la poudre et le bruit des clairons, qui harangue ses soldats avec le fier style de l'héroïsme?

Antoine Baïf résolut d'ouvrir son académie aux gentilshommes et belles dames du temps. O métamorphoses de Paris! c'était dans un hôtel de la Montagne-Sainte-Geneviève. On y étudiait la grammaire et la musique, et, en dépit de la grammaire, tout poëte de cette académie avait une palette chargée de rayons et de rosée comme Giorgion et l'Arioste. En 1570, Charles IX octroya à ce cercle de beaux esprits des lettres patentes où il déclare que, « pour que ladite académie soit suivie et honorée des plus grands, il accepte le surnom de protecteur et auditeur d'icelle. » Soixante-cinq ans après, le cardinal de Richelieu, qui régnait sur le roi Louis XIII, se déclara pareillement le protecteur de l'Académie. Si Charles IX était le vrai roi de Dorat, de Ronsard et de Baïf, le cardinal était bien celui de Conrart, de Godeau et de Chapelain. Charles IX était un poëte, Richelieu corrigeait Corneille.

Le Parlement et l'Université, qui voulaient avoir le privilége exclusif de faire l'opinion, s'opposèrent, le

Parlement par toutes ses forces, l'Université par toutes ses malices, à l'enregistrement des lettres patentes. Mais le roi voulait, il fallut vouloir. Ce ne fut pas la seule fois que le Parlement et l'Université se montrèrent rebelles à l'Académie. Aussi l'Académie s'est-elle vengée à toutes les époques en accueillant les beaux parleurs de l'Université et du Parlement.

Cependant Baïf mourut; Dorat venait de mourir; on était déjà las de chanter l'oraison funèbre de Ronsard, mort depuis quatre ans. Il y avait bien encore Desportes et Duperron, dont l'autorité était grande en poésie et en éloquence; pourtant ils ne purent sauver l'Académie, arche sainte qui portait les enfants de Ronsard, mais qui fit naufrage sur la mer agitée de la Ligue.

Plus tard, Guillaume Colletet *, un des quarante, écrivit l'histoire de la première Académie, la sœur aînée. Il rappelle qu'on y prononçait des discours, mais non pas des phrases « utiles et agréables, » comme ceux de la sœur cadette. Il vante surtout « les discours philosophiques d'Amadis Jamyn, prononcés en présence de Henri III dans cette académie d'Antoine Baïf. Car je sais, par tradition, qu'Amadis Jamyn était de cette célèbre compagnie, de laquelle étaient aussi Gui de Pibrac, Pierre de Ronsard, Desportes, Duperron, et plusieurs autres excellents esprits du siècle. A propos de quoi je dirai que j'ai vu autrefois quelques feuilles du

* Le père de ce François Colletet immortalisé par un vers de Boileau, qui est une mauvaise action.

livre manuscrit de l'institution de cette noble et fameuse académie entre les mains de Guillaume Baïf, fils d'Antoine Baïf, qui les avait retirées de la boutique d'un pâtissier, où le fils naturel de Desportes, qui ne suivait pas les glorieuses traces de son père, les avait vendues, avec plusieurs autres manuscrits doctes et curieux, perte irréparable, et qui me fut sensible au dernier point, et d'autant plus que, dans le livre de cette institution, qui était un beau livre en vélin, on voyait que le bon roi Henri III, que le duc de Guise et la plupart des seigneurs et des dames de la cour allaient à l'académie. Le roi, les princes, les seigneurs et tous les savants qui composaient ce célèbre corps avaient tous signé dans ce livre, qui promettait des choses merveilleuses. »

En cette académie d'Antoine Baïf on disait des vers, on agitait les questions ardues de la métaphysique, on préludait à l'Opéra, enfin on soupait en docte et belle compagnie. Antoine Baïf était riche et prodigue, deux inappréciables qualités lorsqu'elles vont ensemble. Le pauvre Colletet parle de cet âge d'or des rimes « avec abondance de cœur, dit si bien Sainte-Beuve, comme si l'eau lui en venait à la bouche. » Voyez comment : « Le roi Charles IX aimait Baïf comme un très-excellent homme de lettres. Le roi Henri III voulut qu'à son exemple toute sa cour l'eût en vénération, et souvent même Sa Majesté ne dédaignait pas de l'honorer de ses visites jusques en sa maison du faubourg Saint-Marcel, où il le trouvait toujours en compagnie des Muses. Et, comme ce prince libéral et magnifique lui donnait de

bon gages, il lui octroya encore de temps en temps quelques offices de nouvelles créations et de *certaines confiscations* qui procuraient à Baïf le moyen d'entretenir aux études quelques gens de lettres, de régaler chez lui tous les savants de son siècle et de tenir bonne table. Dans cette faveur insigne, celui-ci s'avisa de tenir en sa maison une académie des bons poëtes et des meilleurs esprits d'alors, avec lesquels il en dressa les lois, qui furent approuvées du roi jusques au point qu'il en voulut être, et obligea ses principaux favoris d'en augmenter le nombre. J'en ai vu autrefois l'institution écrite sur un beau vélin signé de la main propre du roi Henri III, de Catherine de Médicis sa mère, du duc de Joyeuse et de quelques autres, qui tous s'obligeaient par le même acte de donner une certaine pension annuelle pour l'entretien de cette fameuse académie. »

Une académie comme celle-là, c'était le paradis idéal de la poésie. Avoir pour galerie toute une cour lettrée comme celle de Charles IX et de Henri III! Souper chez un prodigue comme Antoine Baïf! Aussi la renaissance de l'académie fut le rêve de tous les nouveaux venus amoureux des Muses. On en a pour preuves, entre autres, une petite brochure intitulée : *Du dessein d'une académie et de l'introduction d'icelle en la cour*. Mais celui qui écrivait ceci ne fut pas entendu!

Ainsi fut créée la première Académie. Elle ne vécut pas si vieille que l'Académie française, parce qu'elle vivait de philosophie et non de compliments, parce qu'elle ne promettait pas l'immortalité aux hommes, mais l'immortalité aux âmes.

« Heureux le peuple dont l'histoire ennuie! » a dit D'Alembert. Il voulait parler du peuple de la république des lettres qui a vécu à l'Académie française depuis 1629. En effet, l'Académie n'a guère vécu que par les clameurs du dehors; la paix la plus profonde a souvent régné en sa docte enceinte; il semble qu'elle ait éternisé pour elle seule le siècle d'or. Il est vrai qu'un méchant, — qui n'était pas de l'Académie, — a écrit je ne sais où : « On n'y va pas chercher le baptême, mais l'extrême-onction. » — Baptême et extrême-onction du génie!

V

En 1629, quelques hommes de lettres, ou plutôt quelques hommes lettrés, se réunirent une fois par semaine pour parler, en familiarité intime, de tout ce qui se passait dans le monde des poëtes et des prosateurs. La philosophie était alors absente, la pensée n'avait point encore envahi la tête de la France. Le cœur de la mère patrie battait doucement aux poésies amoureuses, à la langue d'or et de fer de Ronsard, de Saint-Amant, de Théophile et de Régnier. Et pourtant Malherbe était venu donner à tort et à travers des coups de sa cognée pédantesquement impie dans la forêt sauvage

et touffue pleine de ronces et d'épines, mais peuplée de chênes majestueux. Dans sa fureur aveugle, dans son fatal amour de la lumière, au lieu de frapper les pousses maladives, il avait atteint le tronc sacré des arbres les plus robustes, de ceux-là mêmes qui donnent les plus larges feuiles à la couronne des poëtes.

Ces hommes, qui se réunissaient pour se dire la gazette de la semaine, étaient Conrart, Chapelain, Gombault, Habert, Cerisy, Malleville, Giry, Serisay, Godeau. Conrart donna sa maison et son silence.

> Imitez de Conrart le silence prudent.

Il habitait, dans la rue Saint-Martin, un logement assez spacieux, mais meublé par les métaphores de ses amis. Les premiers jours de réunion, on s'asseyait l'un après l'autre, comme naguère chez Malherbe ; mais Conrart était moins parcimonieux *; l'hiver, on faisait un bon feu et on soupait ; l'été, on ouvrait la fenêtre sur les jardins. Ces huit amis n'étaient pas, comme on voit, huit poëtes illustres; mais, comme ils n'étaient jaloux ni des uns ni des autres, leur amitié fut inaltérable. C'était pour eux comme un devoir sacré que d'arriver à l'heure les jours de gala intellectuel. Quand l'Académie était dans tout son éclat, cinquante ans après, La Fon-

* On se souvient que Malherbe, à qui M. de Saint-Marc voulait conter quelque chose, lui dit en le menant vers la porte : « Ce que vous me diriez ne vaut pas deux sous, et vous me brûleriez pour six blancs de lumière. »

taine prenait le plus long. Aujourd'hui, que d'académiciens qui n'arrivent pas à l'heure ou qui même n'arrivent pas du tout !

Ces réunions chez Conrart étaient donc la gazette de la république des lettres ; on y discutait sur Ronsard et sur Malherbe, on y lisait des stances et des sonnets. Chapelain y parlait de la *Pucelle;* Godeau, de la *Magdeleine.* On s'exerçait au steeple-chase de la rime. Malheureusement la fatale influence de Malherbe avait atteint ces beaux esprits. Ils admettaient la règle, le jeûne, et même le cilice. Ronsard et Régnier avaient compris que la Muse se devait nourrir aux mamelles fécondes de la mère nature; ils voulaient que, pieds nus et cheveux au vent, elle allât en toute liberté par les vallées luxuriantes, effeuillant toutes les fleurs de ses mains distraites, mordant à tous les fruits de sa dent gourmande, s'enivrant de rayons et de rosée, comme une cavale altière qui va bride abattue à tous les horizons. Les écoliers de Malherbe avaient apprivoisé la poésie altière et sauvage ; ils avaient noué sa chevelure flottante, vierge jusque-là des morsures du peigne ; ils avaient chaussé d'un brodequin étroit son pied de Diane chasseresse. Au lieu de lui laisser le ciel et la terre pour patrie, ils l'avaient cloîtrée dans un jardinet clair-semé d'arbres rabougris et d'ifs en quinconce. Ce jardinet, c'était la chambre de Conrart. Et Conrart était si convaincu qu'il fallait « atteler le génie au char de la raison, » ce char trop souvent embourbé, qu'il ne prenait la plume qu'après avoir ruminé son enthousiasme et son inspiration durant sept ou huit années. Aussi tout

son bagage poétique se compose-t-il du vers de Boileau, qui revient sur Conrart en manière de refrain :

> Imitons de Conrart le silence prudent.

Une fois à l'Académie, les gens de lettres ont presque tous inscrit ce vers sur leur chapeau. Le génie est un panthéiste né libre, en pleine nature, illuminé d'un vif rayon, enivré d'air et d'espace, habitant tous les mondes connus et inconnus, la cité bruyante et la forêt vierge, la terre où il a ses pieds, le ciel où il lève son front. Il ne peut vivre en compagnie du goût timide et de la raison craintive, condamné au dictionnaire perpétuel, comme un grammairien.

Le pauvre Conrart, fondateur, sans le savoir, de l'Académie française, avait la goutte : il lui sera beaucoup pardonné. La goutte de Conrart n'a jamais quitté l'Académie. Quand la gloire pose sa couronne de chêne sur le front du poëte, la goutte le prend souvent par le pied.

Les amis de Conrart n'étaient guère plus prolixes. Habert a écrit un petit poëme sans effroi et sans couleur, le *Temple de la Mort ;* Gombault, qui a vécu près de cent ans, a publié un volume de poésies. Selon Conrart, « il fut admiré de tous ceux qui, comme lui, avaient sacrifié aux Muses et aux Grâces ! » Cerisy a paraphrasé quelques psaumes et a chanté la *Métamorphose des yeux de Philis changés en astres*. Il faut dire aussi, à sa louange, qu'il fut chargé de *jeter quelques poignées de fleurs*, selon l'expression du cardinal, sur les obser-

vations de l'Académie touchant la versification du *Cid*.

Serisay, le premier directeur de l'Académie, n'a rien imprimé. Son œuvre se compose d'une épitaphe, celle du cardinal de Richelieu. Giry n'a pas même composé son épitaphe.

C'étaient là des gens d'esprit qui dépensaient leur verve au coin du feu ou à la fenêtre de Conrart. Que de gens d'esprit, au dix-neuvième siècle, qui regretteront un jour d'avoir écrit cent volumes, d'avoir versé au public une rivière dans une coupe de vin ! Les œuvres complètes, avec variantes et annotations, de Conrart, Habert, Gombault, Cerisy, Serisay, Giry, seraient renfermées en un volume. Malleville a produit tout un volume à lui seul, mais son œuvre ne se compose guère que de la *Belle Matineuse*, le fameux sonnet qui a mis en émoi la ville et la cour *. Ce sonnet, c'est tout Mal-

* L'étoile de Vénus, si brillante et si belle,
Annonçait à nos yeux la naissance du jour,
Zéphire embrassait Flore, et, soupirant d'amour,
Baisait de son beau sein la fraîcheur éternelle.

L'aurore allait chassant les ombres devant elle
Et peignait d'incarnat le céleste séjour,
Et l'astre souverain, revenant à son tour,
Jetait un nouveau feu dans sa course nouvelle.

Quand Philis, se levant avecque le soleil,
Dépouilla l'orient de tout cet appareil,
Et de clair qu'il était le fit devenir sombre.

Pardon, sacré flambeau de la terre et des cieux.
Sitôt qu'elle parut, la clarté fut une ombre,
Et l'on ne connut plus de soleil que ses yeux.

leville : il avait les ressources d'un esprit qui ne s'est nourri ni de la pensée ni du sentiment, — sa poésie n'a ni force ni saveur, mais elle est vêtue comme une reine, — comme une reine de théâtre.

Qu'importe! il a fait un sonnet sans défaut. Boileau pensait au sonnet de Malleville et au poëme de Chapelain en écrivant :

> Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.

La *Pucelle* vaut presque le sonnet de Malleville. On s'obstine à condamner Chapelain par défaut, sans lire son poëme, qui, du reste, n'est pas imprimé en entier. Chapelain est un homme éminent, un mauvais poëte de génie, presque un grand prosateur. Boileau disait de lui : « Que n'écrit-il en prose ? » C'est vrai ; mais les vers de Chapelain sont-ils bien inférieurs à ceux du législateur? Il ne faudrait pas citer l'ode sur la prise de Namur après ce fragment tout cornélien du poëte de la *Pucelle :*

> Tel est un fier lion, roi des monts de Cyrène,
> Lorsque, de tout un peuple entouré sur l'arène,
> Contre sa noble vie il voit de toutes parts
> Unis et conjurés les épieux et les dards ;
> Reconnaissant pour lui la mort inévitable,
> Il résout à la mort son courage indomptable ;
> Il y va sans faiblesse, il y va sans effroi,
> Et, la devant souffrir, la veut souffrir en roi.

VI

J'ai dit que Conrart était le fondateur de l'Académie française ; je dois dire que Godeau en fut la cause. Les petites causes font les grands événements. Il étudiait en province avec la belle fureur des vers. Il envoyait de temps à autre ses essais à son cousin Conrart, le priant de lui donner son avis. Conrart invita un jour ses amis à venir faire la lecture des poésies de Godeau en son logis de la rue Saint-Martin. Cette première réunion fut si animée, qu'on se sépara en promettant de se réunir encore. Godeau vint lui-même se joindre à ses juges. C'était au beau temps de l'hôtel Rambouillet, cette autre académie plus vivante et non moins célèbre. Godeau fut des deux *. Corneille a fait son éloge comme poëte en lui prenant des vers qui ont été admirés dans *Polyeucte*.

* Il était tout petit : mademoiselle de Rambouillet lui donna l'office de son nain. Godeau ayant paraphrasé en vers le *Benedicite, omnia opera Domimi, Domino*, il dédia son œuvre au cardinal de Richelieu, qui le nomma évêque de Grasse, pour avoir l'occasion de laisser un bon mot à la postérité : « Monsieur l'abbé, vous m'avez donné *Benedicite*, et moi je vous donnerai *Grasse*. » O postérité !

Cependant l'Académie se bornait à neuf membres, qui s'étaient promis de garder le secret, afin que les importuns ne vinssent pas à ce banquet intellectuel. Le bonheur se cache. Aussi les premiers académiciens, qui étaient des philosophes, cachaient-ils leur bonheur, revenus qu'ils étaient des vanités amères. Mais les poëtes sont des femmes : Malleville allait au cabaret avec son ami Faret, ce brave et généreux esprit, digne collaborateur de Vaugelas, qui donnait sa fortune quand l'autre donnait sa science *. S'il en était! pensa Malleville un soir après avoir bu, ce serait le conseil des dix. Il révèle aussitôt le secret à son ami. Faret est introduit dans le cénacle à la faveur d'un livre, — l'*Honnête Homme*, — dont il vient faire hommage. On gronda Malleville, mais on souffrit Faret. Ils étaient dix. Or Faret, fier de connaître si docte compagnie, s'en va tout conter à Boisrobert, le poëte ordinaire de Richelieu. Dès que le cardinal sut l'histoire mystérieuse du cénacle, comme il avait la vanité de mettre le pied partout pour arriver à l'immortalité, il dépêcha Boisrobert vers la rue Saint-Martin, avec la prière d'amener les gens du cénacle dans son palais. Boisrobert s'acquitta avec joie de cette mission ; il s'imaginait qu'il allait trouver chez Conrart des

* « Il était homme de bonne mine, grand ami de Molière et de Saint-Amant, qui l'a célébré dans ses vers comme un illustre débauché. Cependant il ne l'était pas à beaucoup près autant qu'on le jugerait par là, bien qu'il ne haït pas la bonne chère et le divertissement ; et il dit lui-même en quelque endroit de ses œuvres que la commodité de son nom, qui rimait à cabaret, était en partie cause de ce bruit que Saint-Amant lui avait donné » — PELLISSON.

gens touchés de la sollicitude du cardinal ; mais il s'aperçut qu'il était entré dans un cénacle de libres esprits, plus préoccupés de la vraie éloquence que des dignités de la terre. Il croyait aussi voir de près « un commerce de compliments et de flatteries où chacun donnait des éloges pour en recevoir. » Mais il reconnut bientôt, en voyant examiner la *Métamorphose des yeux de Philis en astres* de l'abbé de Cerisy, qu'on y reprenait « hardiment et franchement toutes les fautes jusques aux moindres ; il en fut rempli de joie et d'admiration. » Quand le cardinal sut par son ambassadeur que cette assemblée était digne des soirées du Portique, il voulut que son bras paternel et jaloux, qui s'étendait sur le cœur et la tête de la France, protégeât cette Académie, qui devait être l'immortelle maison des Muses.

VII

Ce que j'aime dans l'Académie française, c'est qu'elle est née sans préméditation, pareille en cela à cette Académie des humoristes de Rome qui tint sa première séance aux noces de Lorenzo Mancini. On était en car-

naval. Les gentilshommes romains, qui alors aimaient du même amour les lettres et les femmes, improvisèrent des sonnets, des canzone et des comédies dans l'entr'acte des festins et des danses. À quelques jours de là on ne se rappela, des noces de Lorenzo Mancini, que les comédies, les canzone et les sonnets. Tous les beaux diseurs, qui avaient lutté par l'esprit à ce festin tout littéraire, se réunirent, en regrettant qu'un autre Lorenzo Mancini ne les invitât pas à ses noces. En effet, pour égayer un peu les fêtes de l'esprit, il faudrait toujours les encadrer dans les fêtes de l'amour.

L'Académie des humoristes n'en fut pas moins fondée, ayant pour devise une nuée qui tombe en pluie fertile. Elle écrivit sur son fronton ces trois mots du poëte Lucrèce : *Redit agmine dulci.*

L'Académie française ne vint pas au monde si gaiement. Toutefois son origine est toute parfumée d'un poétique souvenir. « Quand ils parlent aujourd'hui de ce temps-là, dit Pellisson plus d'un demi-siècle après, quand ils parlent de ce premier âge de l'Académie, ils en parlent comme d'un âge d'or, durant lequel, avec toute l'innocence et toute la liberté des premiers siècles, sans bruit et sans pompe, et sans autre loi que celle de l'amitié, ils goûtaient ensemble tout ce que la société des esprits a de plus doux et de plus charmant. »

C'est la plus belle page de l'Académie, c'est la plus belle page de Pellisson, son historien.

L'histoire de l'Académie a deux pages qu'il faut citer encore pour l'honneur du cardinal et pour l'honneur de l'Académie.

L'article 5 des statuts portait : *Chacun des académiciens promet de révérer la vertu et la mémoire de monseigneur leur protecteur.* Or Richelieu biffa cet article d'un trait de plume, ce qui était un triomphe de l'orgueil sur la vanité.

Le discours d'ouverture ou plutôt de fondation fut présenté au cardinal, qui y fit quelques corrections. Il fut décidé qu'on suivrait les corrections. « Seulement, dit Pellisson, par une liberté assez louable dans un temps où toute la cour était idolâtre de ce ministre et où c'eût été un crime que d'oser lui contredire, il fut arrêté, sur deux de ces endroits, qu'il serait supplié de dire s'il voulait absolument qu'on les changeât, parce que son apostille était conçue en termes douteux. »

Noble protestation en faveur de cette liberté de l'esprit dont l'Académie se souvient toujours à propos!

Cependant, comme Lorenzo Mancini, Conrart se maria. Conrart n'était pas de ceux qui se donnent tout entiers à la Muse. La Muse, de son côté, ne se donnait guère à Conrart.

Le brave homme, tout enchanté qu'il fût d'avoir peuplé sa maison par toute une académie, vint à songer que le babil d'une femme serait plus doux à son cœur. Il prit donc une femme, non pas une femme savante, mais une femme qui ne savait que dire :

Je vous aime, Conrart, c'est toute ma science,

et qui fut bientôt toute son académie.

Étrange contraste! L'Académie des humoristes na-

quit aux noces de Lorenzo Mancini; l'Académie française faillit trépasser aux noces de Conrart. Sans doute tous ses amis y étaient, mais là il n'y eut ni sonnets, ni canzone, ni comédies. Hormis Conrart et sa femme, tout le monde était triste, car on pressentait que c'était la dernière fois qu'on se réunissait chez Conrart En effet, qui oserait maintenant aller troubler ce duo harmonieux, ce divin tête-à-tête de l'homme qui sait tout et de la femme qui ne sait rien? C'en était fait des bonnes causeries que parfumait le souper de Conrart, car on soupait bien chez Conrart. Certainement on y disait des vers, on y débitait de la prose, on y confiait ses desseins et ses rêves, on y parlait de l'avenir de la langue française; mais, pourquoi ne pas le dire? le souper devant un bon feu répandait son arome dans l'imagination de tous ces beaux esprits. Une fois Conrart marié, *ci-gît Conrart*. Pour les autres, il y avait encore une académie, mais une académie où l'on ne souperait plus!

Et, en effet, oncques depuis on n'a soupé à l'Académie. On a bien donné à chacun des Immortels un jeton de présence pour qu'ils allassent souper chez eux; mais qui n'a regretté le souper de Conrart? Conrart qui pouvait dire à ses amis, comme Platon à ses disciples : Buvez et mangez; ce pain, c'est notre pensée; ce vin, c'est notre esprit.

Au temps des soupers de Conrart, Malfilâtre eût trouvé à souper, et Gilbert n'eût pas écrit ce beau vers :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré;

et Hégésippe Moreau n'eût pas écrit cette belle strophe :

Sur ce grabat chaud de mon agonie,
Pour la pitié je trouve encor des pleurs;
Car un parfum de gloire et de génie
Est répandu dans ce lieu de douleurs :
C'est là qu'il vint, veuf de ses espérances,
Chanter encor, puis prier et mourir;
Et je répète en comptant mes souffrances :
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Si l'Académie de Conrart se fût perpétuée, les jeunes poëtes auraient toujours trouvé un escabeau au coin du feu et une coupe au bout de la table. Mais l'Académie prit bientôt des airs aristocratiques. Non-seulement elle n'invita pas les nouveaux venus, mais elle ne voulut même plus souper en famille, car il y avait déjà deux familles dans l'Académie : les riches et les pauvres, les gens du monde et les gens de lettres, les grands seigneurs et les grands esprits.

Il serait injuste toutefois de ne pas reconnaître qu'au dix-huitième siècle plus d'un académicien du banc des grands seigneurs a donné le gîte et le pain à un homme d'esprit comme Piron, ou à un homme de génie comme Jean-Jacques.

Dès que l'Académie salua pour la dernière fois le seuil hospitalier de Conrart, elle entra dans le labyrinthe des difficultés de toutes sortes. « Si vous vous souvenez, dit Pellisson, d'avoir lu dans quelque poëte la description d'une république naissante, où les uns

sont occupés à faire des lois et à créer des magistrats, les autres à partager les terres et à tracer le plan des maisons; ceux-ci à assembler des matériaux, ceux-là à jeter les fondements des temples, imaginez-vous qu'il en fut à peu près de même en cette première institution de l'Académie. »

C'en était fait des joies sereines de l'esprit; c'en était fait de la familiarité expansive du coin du feu. On ne se connaissait plus par une longue intimité. Désormais on ne franchirait plus le seuil de l'Académie sans avoir bien habillé sa personne et son style : tout allait y devenir officiel, sentencieux, magistral. On n'oserait plus s'abandonner à sa verve et dire une de ces hardiesses qui montrent l'aube à ceux qui sont encore dans les ténèbres, — paradoxe aujourd'hui, qui sera vérité demain.

VIII

Trois femmes célèbres ouvrirent une académie en face de l'Académie française, dont elles faillirent fermer les portes : l'Académie des beaux esprits, à l'hôtel Rambouillet; l'Académie des précieuses, chez mademoiselle de Scudéry; et l'Académie galante, chez Ninon de Lenclos.

L'Académie des beaux esprits a ses historiens et demande trop d'espace pour la peindre et pour la juger ici, car elle n'est pas jugée. Molière n'y voyait que mademoiselle de Scudéry et Ménage. Il aurait dû reconnaître que si l'esprit français, cet écolier perpétuel, avait appris l'honneur à la représentation du *Cid*, la franchise du bien dire à l'école du *Misanthrope*, c'était dans le salon bleu de la belle Catherine de Vivonne, dans ce cercle tout royal, qu'il avait étudié la bienséance. Bayle, qui n'était pas précieux, le reconnaît de bonne grâce. Corneille, Bossuet, Voiture, Benserade, Condé, Sarrasin, La Rochefoucauld, madame de Sévigné, madame de La Fayette, la duchesse de Longueville, toutes les belles, toutes les illustres, s'y rencontraient. Fléchier, dans l'oraison funèbre de madame de Montausier, dit que c'était « une cour choisie, savante, sans orgueil, où l'esprit se purifiait, où la vertu était révérée sous le nom de l'incomparable Arthénice » (anagramme du nom de Catherine galamment composé par Malherbe et Racan); Saint-Simon lui-même, dont l'esprit n'a vécu que du mal qu'il a dit, a reconnu que « c'était le rendez-vous de tout ce qui était le plus distingué en condition et en mérite, un tribunal avec qui il fallait compter et dont la décision avait un grand poids sur la conduite et sur la réputation des personnes de la cour. »

Mademoiselle de Scudéry tenait aussi sa cour plénière. On n'entrait chez elle que sous la figure d'Ibrahim ou d'Artamène, Amilcar ou Herminius, Cléodamas ou Oralise, Zénocrite ou Célénie, c'est-à-dire toutes les

mascarades de ses romans. Malgré les satires de Boileau et les railleries de la cour, mademoiselle de Scudéry sut garder le Parnasse chez elle jusqu'à sa mort. Elle mourut avec le dix-septième siècle, et il se trouva encore un courtisan de sa gloire passée pour écrire sur son tombeau : « Ci-gît la merveille du siècle de Louis le Grand. » Qui le croirait aujourd'hui ? elle a réuni autour d'elle, comme autant de points d'admiration, Fléchier, Pellisson, Conrart, Huet, Mascaron, Segrais, Bouhours, jusqu'à madame de Sévigné! jusqu'à madame de Maintenon !

Ninon continua Montaigne et prépara Voltaire. Son esprit fut comme un trait d'union entre ces deux hommes, l'un plus Gaulois, l'autre plus Français, mais tous les deux enfants de la nation, pétris de sa matière et illuminés de son génie. Ninon eut trois cercles très-variés : au Marais, où elle fut galante avec le grand Condé et les autres ; au faubourg Saint-Germain, qui fut la terre promise de ses débordements ; enfin au Marais encore, où elle sauva le passé par la grâce de son esprit, par ses amitiés sérieuses, par son grand art de choisir son monde et de donner le ton à la société polie du dix-septième siècle.

Boileau lui-même était bien plus en pleine académie dans sa maison d'Auteuil qu'à l'Académie française, où il arriva trop tard. La Fontaine prenait-il le plus long pour aller voir la Champmeslé * ? La belle comédienne

* On sait le mot de Champmeslé à La Fontaine : « Tu fais l'amour à ma femme, mais tu ne réussiras pas mieux que moi. »

avait élu les plus célèbres entre les beaux esprits : Racine, La Fontaine, Fontenelle, tous plus ou moins amoureux quand M. de Clermont-Tonnerre n'était pas là. Champmeslé était secrétaire perpétuel de cette académie.

J'allais oublier une autre académie qui a duré comme l'Académie française, je veux parler de la Comédie-Française.

La Comédie-Française et l'Académie française ont vécu non loin l'une de l'autre, comme deux étrangères, ou plutôt comme Jean qui rit et Jean qui pleure. Elles ne sont guère confondues dans le même amour du bien dire et du beau dire. Et pourtant elles ont toujours vécu porte à porte. L'Académie daignait marquer sa sandale tout imprégnée de poussière antique dans la maison de Molière; mais la Comédie n'avait pas droit de cité chez sa voisine : çà et là elle se présentait à la porte avec ce franc sourire qui montrait des dents de neige et des lèvres de carmin; l'Académie, qui ne souriait guère et qui cachait ses dernières dents, rudoyait la Comédie et la renvoyait à ses tréteaux. En vain la Comédie arrivait-elle avec Molière, Dancourt, Regnard, Dufresny, Le Sage, Piron, Diderot, Beaumarchais, Balzac, ses enfants et ses maîtres, l'Académie française lui disait de repasser. La belle fille au rire empourpré ne repassait pas, et elle avait raison, car l'Académie n'était plus à l'Académie, mais dans la maison de Molière.

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Et, en effet, pendant que l'Académie ajustait sa per-

ruque à la Louis XIV, ou plutôt pendant que les Danaïdes de l'Académie versaient avec parcimonie l'éloquence consacrée dans ce tonneau sans fond qui s'appelle le Dictionnaire ; pendant que Pénélope faisait et défaisait chaque jour cette toile qui devait habiller la Vérité robuste, la Comédie-Française, sans se soucier des grammaires et des poétiques, levait son masque athénien, et versait au parterre ébloui le vin pur de la gaieté et de la philosophie. Que faisaient-ils, les Quarante, pendant l'épanouissement de tous ces chefs-d'œuvre que n'a point consacrés l'Académie, mais que la France elle-même a consacrés, ces chefs-d'œuvre qui, de Molière à Beaumarchais, les *Femmes savantes* et le *Mariage de Figaro*, le *Joueur* et *Turcaret*, le *Chevalier à la mode* et la *Métromanie*, effacent les comédies grecques et romaines?

IX

En étudiant les figures illustres des quarante fauteuils en regard de celles du quarante et unième, on se convainc de cette idée que l'Académie française a eu dans son sein autant de grands hommes qu'elle en a laissé à sa porte. Je ne parle ici ni d'Amyot, ni de Rabelais, ni de Marot, ni de Ronsard, ni de Montaigne, ni

de Régnier, qui eussent été du quarante et unième fauteuil.

LES 40 FAUTEUILS :	LE 41e FAUTEUIL :
BOSSUET.	DESCARTES.
RACINE.	MALEBRANCHE.
BALZAC.	SAINT-ÉVREMONT.
CORNEILLE.	MOLIÈRE.
PERRAULT.	HAMILTON.
MONTESQUIEU.	PASCAL.
BOILEAU.	J.-B. ROUSSEAU.
FONTENELLE.	BAYLE.
LE PRÉSIDENT HÉNAULT.	SAINT-SIMON.
MARIVAUX.	REGNARD.
LA BRUYÈRE.	LA ROCHEFOUCAULD.
LA FONTAINE.	LE SAGE.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.	L'ABBÉ PRÉVOST.
CONDILLAC.	HELVÉTIUS.
GRESSET.	PIRON.
VOLTAIRE.	JEAN-JACQUES.
DELILLE.	GILBERT.
D'ALEMBERT.	DIDEROT.
CONDORCET.	JOSEPH DE MAISTRE.
CHATEAUBRIAND.	MIRABEAU.
MARMONTEL.	BEAUMARCHAIS.
M.-J. CHÉNIER.	ANDRÉ CHÉNIER.
CHAMFORT.	RIVAROL.
CHARLES NODIER.	P.-L. COURIER.
PARNY.	HÉGÉSIPPE MOREAU.
BONALD.	LAMENNAIS.
CASIMIR DELAVIGNE.	H. DE BALZAC.

Les curieux littéraires pourront continuer cette balance des forces partagées du génie français à l'Académie et hors de l'Académie.

Par les noms mis en regard on peut juger que la force est égale en prose et en vers. Diderot vaut quatre d'Alembert, Beaumarchais vaut mille Marmontel. Mais la poésie de Racine vivra plus que la philosophie de Malebranche.

Aujourd'hui ceux qui sont à l'Académie valent-ils mieux que ceux qui sont dans les lettres? En voici vingt de part et d'autre qui tombent sous ma plume :

LES 40 FAUTEUILS :	LE 41e FAUTEUIL :
LAMARTINE.	BÉRANGER.
GUIZOT.	MICHELET.
ALFRED DE MUSSET.	THÉOPHILE GAUTIER.
SCRIBE.	DUMAS Ier.
SAINTE-BEUVE.	JULES JANIN.
DE SACY.	MÉRY.
PONSARD.	DUMAS II.
VICTOR HUGO.	GEORGE SAND.
DE RÉMUSAT.	JEAN REYNAUD.
THIERS.	LOUIS BLANC.
DE TOCQUEVILLE.	PROUDHON.
VILLEMAIN.	GUSTAVE PLANCHE.
DE VIGNY.	AUGUSTE BARBIER.
MÉRIMÉE.	KARR.
SAINT-MARC-GIRARDIN.	EDGAR QUINET.
LEGOUVÉ.	SANDEAU.
NISARD.	VEUILLOT.

COUSIN.	PIERRE LEROUX.
MIGNET.	EUGÈNE SUE.
AMPÈRE.	PHILARÈTE CHASLES.
VITET.	JULES SIMON.
AUGIER.	GOZLAN.
DE MONTALEMBERT *.	LACORDAIRE.

Et pourtant jamais l'Académie, même sous Louis XIV, n'a contenu comme aujourd'hui les forces vives du génie français. A quelle époque y trouvait-on des poëtes comme Lamartine, Hugo, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny

* Les autres membres de l'Académie française, dont je suis le premier à reconnaître les titres, sont MM. de Broglie, de Pongerville, de Falloux. de Ségur, de Barante, de Noailles, Dupanloup, Berryer, Pasquier, Biot, Lebrun, Empis, Patin, Viennet, Flourens, Briffaut, Dupin. Les curieux littéraires trouveront à leur opposer des noms partiellement célèbres parmi les grands seigneurs et les gens de lettres.

Quelques journaux, en parlant des premières éditions de l'*Histoire du 41e Fauteuil de l'Académie française*, ont donné leurs élus pour ce fauteuil désormais consacré.

Il y a toujours quelque danger à mettre en avant des noms prônés aujourd'hui, qui seront oubliés demain, parce que la mode répudiera ses caprices de la veille. La renommée a des passions et non des caprices; elle soumet ses élus au creuset de l'opinion publique; elle attend au lendemain pour se donner. Aussi combien d'hommes de lettres qui ont la mode et qui n'auront jamais la renommée! Il faut presque toujours deux générations pour juger un prosateur et un poëte, car il les faut voir de loin comme de près; après les avoir vus dans leur centre, il les faut voir dans le centre universel. C'est le principe de l'Académie; mais l'Académie attend trop longtemps. Voltaire était Voltaire à vingt ans : l'Académie ne l'accueillit qu'à cinquante-deux ans. La Fontaine allait bientôt mourir quand il fut élu.

et Alfred de Musset? des historiens comme Guizot, Thiers, Villemain, Mignet, Barante, Nisard? des philosophes comme Cousin et Rémusat? des conteurs comme Mérimée? J'en passe, et des meilleurs — et des mauvais.

Et cependant, aujourd'hui comme toujours, il y a quarante hommes de génie ou de talent qui ne sont pas à l'Académie. Est-ce leur faute? Est-ce la faute de l'Académie?

X

L'art aime ceux qui viennent, et non ceux qui s'en vont, — les inconnus plutôt que les immortels. — L'art a toujours dans la main la puissance de la création : tout ce qui fait la passion et la poésie d'une période humaine, toutes les aspirations vers l'idéal, toutes les ivresses panthéistes, tout ce qui tombe du ciel, tout ce qui s'élève de la terre, — les rayonnements et les ténèbres, — voilà le chaos que pétrit l'art pour y saisir la vie de la pensée, pour y créer le paradis entre le ciel et la terre. L'artiste est un dieu tombé qui se souvient d'un temps où il créait un monde; ou plutôt c'est un disciple de Dieu qui promène son génie lumineux devant la pensée mystérieuse du grand Maître.

L'art a ses doctrines comme Dieu a ses églises.

Ce qui a manqué à l'art et à la littérature du dix-

neuvième siècle pour garder ses conquêtes bruyantes et hasardées, ce sont les doctrines. Si l'Académie, au lieu de nier d'abord l'esprit nouveau, l'eût reconnu et l'eût consacré, elle aurait pu féconder ces victoires éclatantes.

Je n'entends pas prêcher la discipline dans la république des lettres, qui vit d'air, d'espace et d'imprévu. Écoutons battre notre cœur et rejetons l'odieux cilice, c'est-à-dire la règle d'Aristote, le Traité du sublime de Longin, l'Art poétique de Nicolas Boileau, l'Art de peindre de Nicolas Watelet; tout ce qui empêche l'air vif des montagnes et des forêts, le rayon de soleil, de frapper les fronts inspirés.

La méthode, c'est le refuge des stériles; ils suivent la méthode parce qu'ils ne pourraient pas l'entraîner comme une esclave à la queue de cette cavale sauvage du génie qu'ils n'osent jamais enfourcher. Ne me parlez pas des méthodiques qui disent que le génie c'est la patience. Ils sont emprisonnés dans leur timidité comme le Mançanarez dans son lit.

XI

La poésie n'est pas seulement le parfum des fleurs de la terre ni la flamme allumée au ciel. Il faut que le

parfum habite un calice dessiné et peint par Dieu lui-même, il faut que la flamme du sentiment brûle dans un vase sculpté par Benvenuto Cellini.

Le Beau visible doit parler du Beau invisible comme le monde parle de Dieu. Dieu a créé l'homme avec un peu d'argile en laissant tomber sur sa créature les rayonnements de sa pensée, alliant ainsi par une œuvre sublime la terre au ciel. L'artiste et le poëte ne doivent pas séparer l'argile du rayonnement, la terre du ciel, le fini de l'infini.

L'art est une majestueuse unité dont Léonard de Vinci est l'exemple suprême. Ce qui a presque toujours stérilisé l'art moderne, c'est que, tour à tour aventurier et mystique, il a dissipé son bien avec les comédiennes dans les orgies de la couleur, ou bien il a voilé sa face et a poursuivi le nuage de la pensée plutôt que la pensée. Là, c'était l'art vénitien, dont les pompes théâtrales, la palette rayonnante, les débauches radieuses de pinceau, étouffaient le sentiment; ici, c'était l'art allemand, qui a traduit l'histoire de l'âme sans jamais vouloir adorer l'altière poésie des panthéistes, celle qui fleurit sur les lèvres de la maîtresse du Titien, et sur les pampres joyeux du Pausilippe.

Il n'y a pas seulement deux écoles aujourd'hui : l'école de la pensée et l'école de la forme; il y en a vingt, sans compter celle des grammairiens, éplucheurs d'ivraie qui commencent, les aveugles qu'ils sont, par arracher le bon grain. Aussi vous verrez quelle gerbe ils recueilleront! Reconnaissons que l'art a sa grammaire comme il a sa poésie; mais, à force de grammaire, on

devient — praticien. L'art ne sera jamais dogmatique : l'inspiration le couronne de roses, la raison le couronne de cheveux blancs.

Il y a les fantaisistes, heureux esprits, sublimes rêveurs, dédaignant les biens de ce monde, qui ne demandent à cueillir, en passant le long des blés mûrs, que le bluet dont les jeunes filles se font des couronnes. Entre la nature et l'idéal il y a la fantaisie, muse toujours jeune, folle du logis, reine de l'imprévu, femme et chimère qui a pour patrie l'imagination des artistes. La Fantaisie est la dixième muse; elle voyage dans le bleu et vit de l'air des montagnes, à moins qu'elle ne respire l'églantine des forêts ou la neige des aubépines. Elle aime mieux vivre en toute liberté des miettes de la table de la nature que de s'enfermer dans le palais du roi; si elle y entre, c'est pour entraîner la reine dans ses voyages vagabonds. On l'appelle aussi la folle du logis, parce qu'elle s'arrête çà et là sous le toit béni du rêveur, du poëte et de l'amoureux. On la rencontre sur les plus fiers sommets, devisant entre Shakspeare et Gœthe. Si elle traverse la vallée, elle prend d'une main le fruit doré qui courbe la branche et se déchire l'autre main à la fleur sauvage. C'est l'écolière qui s'attarde aux framboisiers, qui se détourne pour marier le coquelicot au bluet, qui revient sur ses pas pour boire à la source vive. Arrivera-t-elle? qu'importe! Qu'est-ce qui arrive? la mort! Mais l'abeille arrive aussi : après avoir bu dans le sainfoin, elle arrive à la ruche. La Fantaisie butine la poésie tout le long du vert sentier; mais, à l'heure de rentrer à la ruche, elle déploie ses ailes

pour le pays des étoiles. Fantaisie! Fantaisie! muse des jeunes et des insouciants, qui d'entre nous ne t'a suivie et adorée? Mais *Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés!* la Fantaisie a montré son pied tout parfumé d'herbe sur le seuil de l'Académie française.

Il y a aussi les graves, qui font trembler l'Olympe au mouvement de leur sourcil; ceux-là veulent être, selon la parole d'Homère, les pasteurs des peuples; ils ne veulent pas que la poésie soit un vain amusement, une musique qui se perd dans les nues, un parfum de violette que secoue en passant le pied nu de la paysanne; ils ont tout appris hormis cette maxime : *Savoir, c'est perdre.* Saluons les graves, car ils chantent pour le peuple; et le peuple chasse les poëtes de sa république, sans même les avoir couronnés de roses, comme le voulait Platon.

Il y a aussi les philosophes, esprits ambitieux qui ne font la lumière que pour éclairer les ténèbres : philosophie! science de la vie quand on veut mourir, science de la mort quand on veut vivre! livre dont on n'a ni le commencement ni la fin, dont la préface est dans le chaos et la postface dans le sein de Dieu.

Il y a aussi les réalistes, ceux-là qui violent la Vérité toute ruisselante encore sur la margelle de son puits; enfants de l'école hollandaise, qui oublient que Rembrandt le panthéiste, tout en demeurant avec religion attaché sur la terre, baignait son front dans les vagues lueurs du sentiment biblique et de la pensée divine.

Il y a aussi les archéologues, qui préfèrent l'odeur

du tombeau et le bruit des ossements au parfum savoureux de la forêt et aux battements du cœur.

Il y a aussi les électriques, qui ne sont ni de leur temps ni de leur pays, parce qu'ils veulent être de tous les temps et de tous les pays.

Si encore toutes ces écoles étaient dominées par la primordiale religion du Beau!

XII

L'Art, dans sa mission suprême, doit aspirer sans cesse à l'infini en gravissant cette montagne invisible qui descend jusqu'à nos pieds et qui s'élève jusqu'a Dieu. C'est sur cette âpre montagne que fleurit l'Idéal. Mais l'Art a plus d'une route ouverte devant lui; s'il manque de souffle pour atteindre aux plus hauts sommets, il suivra la Vérité qui sort du puits toute nue et toute ruisselante encore.

L'Idéal et la Vérité : voilà les deux suprêmes caractères de l'Art. Mais, après Dieu, quel est le radieux inspiré, sinon Léonard de Vinci, qui a rassemblé les deux faces radieuses du Beau? On ne demande pas tant de force et tant de grâce, tant d'âme et tant d'éclat, pour saluer un chef-d'œuvre. Il ne faut pas exiger des artistes, même des grands artistes, ce que Dieu ne leur a

pas donné. Permettez à l'un d'être savant, à l'autre, délicat; à celui-ci d'être un poëte épris de la forme, à celui-là, un panthéiste amoureux de tout ce qui vit, sans chercher à comprendre le mystère de la création.

Avant la main qui exécute, on placera toujours le front qui pense, les yeux de l'âme avant les autres. La pensée, c'est le génie : c'est surtout là que le grand artiste se révèle; car la pensée, c'est Dieu qui la donne. La pensée n'a point d'entraves; comme l'aigle de Jupiter, elle a tout l'espace devant elle; elle parcourt la terre et s'élève jusqu'aux splendeurs invisibles; elle est souveraine maîtresse du monde. L'exécution, fille de l'étude, est l'Art matériel; elle porte les chaînes de l'imitation; elle est emprisonnée par les règles, les écoles, les modes même. Mais, précisément à cause des périls qui l'entourent, il faut la traiter avec un grand respect : le sculpteur grec, lorsqu'il traduisait la Beauté dans le marbre, n'était-il pas grand comme Homère traduisant dans ses vers les passions divines et humaines?

Le génie n'est pas l'œuvre du hasard, mais l'œuvre de la pensée. Timanthe voulait peindre un tempête : il alla sur la rive un jour d'orage; il voyait et ne pensait pas. Il peignit avec tant de calme, que sa tempête n'avait ni mouvement ni frayeur. Il brisa ses pinceaux et jeta sa palette à la mer. Il s'en revint humble et triste comme un héros vaincu. Le mauvais temps l'obligea d'entrer dans une école de rhéteur; on y lisait une page d'Homère, la description d'une tempête. Timanthe sentit son cœur battre, son imagination prit feu, les belles images d'Homère flottèrent toutes vi-

vantes dans sa pensée : il courut à son atelier, il se remit à l'œuvre et peignit une tempête qui l'épouvanta lui-même.

L'Art, d'ailleurs, existe beaucoup par la variété. Il ne faut pas le restreindre à un seul caractère; il faut reconnaître la puissance et l'éclat de toutes les écoles, depuis celle qui idéalise la forme humaine pour rappeler son origine céleste jusqu'à celle qui saisit la nature dans toute sa brutalité puissante et mystérieuse. Il n'y a point de mauvaises écoles, il y a de mauvais peintres. Rembrandt a raison dans les brumes de la Hollande, comme Raphaël sous le ciel italien *.

La recherche du Beau a préoccupé tous les philosophes; les grands poëtes et les grands artistes sont arrivés au Beau sans toujours le chercher, guidés par le génie qui vient de Dieu, rayon qui éclaire l'âme comme le soleil éclaire la figure. La philosophie qui raisonne sur l'Art ressemble souvent à la tortue de la fable : la poésie a les ailes de l'aigle pour parcourir le même espace. Ovide, en parlant des poëtes, dit : « Il y a un Dieu au dedans de nous-mêmes. » Oui, et c'est lui qui donne la vie à nos œuvres; il est la lumière de notre esprit; c'est par lui que nous découvrons le Beau.

Le sentiment du Beau est un sentiment profondément humain : c'est l'aspiration vers le monde des mer-

* Cependant l'école flamande et hollandaise, dans sa séve luxuriante, a trop méconnu les droits de la pensée et du sentiment. Plus inquiète des forces vivantes de la Vérité que des hautes cimes de l'Idéal, elle n'a pu atteindre à cette Beauté dont la Grèce et l'Italie ont laissé de si précieux monuments.

veilles, c'est le rêve de l'amour et de la poésie. Celui-là est indigne de l'Art qui cherche le beau dans les livres; il ne sera jamais l'interprète de Dieu et de la nature, si, comme OEdipe au sphinx, il n'arrache à son cœur le mot de l'énigme. Cependant, avant que le jour se lève pour son âme, il pourra demander au poëte le secret de la Beauté; car Homère le découvrit avec la poésie, et Phidias le découvrit en lisant Homère. Les Grecs ne s'épuisaient pas en vaines discussions pour rechercher le caractère du Beau : ils lisaient l'Iliade et s'agenouillaient devant le Jupiter Olympien de Phidias. Aucun peuple n'a eu plus d'aspiration vers le Beau. A la vue des chefs-d'œuvre grecs venus jusqu'à nous, on pourrait croire, comme a dit Schlegel, qu'ils étaient assis au conseil des dieux assemblés pour la création de l'homme.

Platon étudia les lois du Beau. Il met en scène, dans un dialogue, un sophiste qui se vante d'apprendre au monde où il trouvera le beau; mais bientôt Socrate le vient confondre en sa vaine science. Platon a surtout voulu montrer l'erreur des sophistes; mais, en disant ce que le Beau n'est pas, dit-il ce qu'il est? La critique a toujours vécu avec cette sentence du grand philosophe : *Le Beau, c'est la splendeur du Vrai :* — la nature sous un rayon du ciel. Dans un autre dialogue, Platon essaye encore de définir le Beau : « C'est la puissance créatrice qui appelle l'Inspiration. » Plus loin, il parle de son origine toute céleste; il le fait descendre parmi nous comme un reflet de l'essence divine qui se révèle au monde : aussi, dans le corps terrestre qui le

renferme, rappelle-t-il toujours la source où il a été puisé. Le Beau agite notre cœur comme une mélodie céleste, pour l'emporter dans les splendeurs où est Dieu.

Aristote, qui a voulu tout dire, a déclaré que le Beau était le Vrai : *l'imitation de la nature.* Pour lui, l'Art n'est qu'un miroir qui réfléchit le monde visible. Il y a loin de Platon à Aristote comme du sommet perdu dans le ciel au ravin perdu dans les broussailles.

Depuis l'antiquité jusqu'au dix-huitième siècle, la théorie du Beau ne fut étudiée qu'au hasard par des esprits moins vastes. Au dix-huitième siècle, Locke en Angleterre, Leibnitz en Allemagne, les deux apôtres les plus opposés, voulurent démontrer systématiquement le Beau, le premier par l'œil du corps, le second par l'œil de l'âme. Locke fut écouté, Leibnitz ne fut pas compris. Locke eut des échos en France et en Allemagne, Leibnitz n'eut même pas pour lui les hommes de sa nation. Que dirons-nous de Burke, qui ne trouva rien de mieux, comme définition du Beau, que ces trois mots : la douceur, la légèreté, le poli? Kant a écrit en maître sur le sentiment du Beau et du Sublime; il a reconnu que le caractère du Beau était l'apparition immédiate de l'Infini dans le Fini. Schiller a interprété en poëte la philosophie de Kant. Avant Kant, Winkelmann a parlé des arts comme Buffon de la nature; il a fait revivre l'antiquité en l'interprétant. Ce qu'il a dit du Beau est un écho sonore de Platon; même devant l'œuvre de l'ancienne Grèce, il chante un hymne à la Beauté morale. Mengs, qui a eu le tort

d'écrire, parce que dès le premier jour où il a consigné ses principes il s'est regardé peindre, a dit que le Beau consiste dans l'unité du rapport des choses représentées avec l'idée de leur destination. Mengs, le peintre méditatif et religieux, aurait mieux fait pour sa gloire de signer un tableau de plus. Lessing a admis la Beauté diversifiée et non point la Beauté unique; il a distingué la Beauté architectonique de la Beauté d'expression. Il conclut pour le Beau idéal : « Imprégner l'œuvre de l'idée du Beau réfléchie par l'âme dans toute sa pureté. » Fernow, flottant entre Platon et Aristote, entre Leibnitz et Locke, cherchait l'accord de l'Idéal et de la Nature. Gœthe ne disait sur beau qu'un seul mot : Phidias. Carstens fit fleurir le sentiment moderne dans un vase sculpté par un Grec. Les Schlegel ont expliqué le Beau sans le comprendre, ou plutôt l'ont compris sans l'expliquer. J'aime mieux Hutcheson *, qui ne décide rien, mais qui fait penser. Hutcheson établit l'existence d'un sixième sens, sens interne « qui nous sert à distinguer les belles choses, comme celui de la vue à discerner les formes et les couleurs. » Nous croyons, en effet, à ce sixième sens, comme nous croyons à notre âme; c'est lui qui voit et sent le Beau partout où il est naturellement, sans passer par les lois de l'habitude et de la convention. Dide-

* *Recherches sur les idées de la Beauté et de la Vertu.*

Parmi les penseurs anglais qui ont écrit sur le Beau, on doit distinguer le célèbre Joshué Reynalds. Hogarth a voulu aussi rechercher le caractère du Beau; mais il ne comprenait que le beau pittoresque : « La ligne ondoyante est celle de la Beauté. »

rot comprenait passionnément le Beau. « Quand on considère certaines figures de Raphaël, on se demande où il les a prises : dans une imagination forte, dans les poëtes, dans les nuages, dans les accidents du feu, dans les ruines. » Ainsi Diderot prêchait le Beau dans l'Idéal; Il voulait que la pensée ou le sentiment revêtît les formes les plus riches. Diderot, qui passait pour un athée, avait un culte fervent pour l'Art. Il accordait au pinceau le privilége de sanctifier et de diviniser tout ce qu'il imitait dans la nature.

Les contemporains ont trouvé sur le Beau des idées et des sentiments. Lamennais l'appelle la forme du Vrai; selon Cousin, « Ce n'est que par l'expression que la Nature est belle. » Lamartine s'est écrié :

Beauté, secret d'en haut, rayon, divin emblème,
Qui sait d'où tu descends? qui sait pourquoi l'on t'aime?
Pourquoi l'œil te poursuit? pourquoi le cœur aimant
Se précipite à toi comme un fer à l'aimant,
D'une invincible étreinte à ton ombre s'attache,
S'embrase à ton approche, et meurt quand on l'arrache?
Soit que, comme un premier ou cinquième élément,
Répandue ici-bas et dans le firmament,
Sous des aspects divers ta force se dévoile,
Attire nos regards aux regards de l'étoile,
Au mouvement des mers, à la courbe des cieux,
Aux flexibles roseaux, aux arbres gracieux;
Soit qu'en traits plus brûlants sous nos yeux imprimée,
Et frappant de ton sceau la nature animée,
Tu donnes au lion l'effroi de ses regards,
Au cheval l'ondoiement de ses longs crins épars,

A l'aigle l'envergure et l'ombre de ses ailes,
Ou leur enlacement au cou des tourterelles;
Soit, enfin, qu'éclatant sur le visage humain,
Miroir de ta puissance, abrégé de ta main,
Dans les traits, les couleurs, dont ta main le décore,
Au front d'homme ou de femme où l'on te voit éclore,
Tu jettes ce rayon de grâce et de fierté
Que l'œil ne peut fixer sans en être humecté,
Nul ne sait ton secret, tout subit ton empire;
Toute âme à ton aspect ou s'écrie ou soupire.

Nous ne suivrons pas toutes les autres rêveries que ce thème a inspirées aux philosophes : c'est un chaos d'où la lumière jaillit, mais comme un éclair qui passe. Cette matière repousse les formes arides de l'école; et, comme il faut sur ce point juger plutôt par le sentiment que par la métaphysique, par l'enthousiasme que par la raison, il nous semble que c'est à un poëte seul qu'il est réservé de dire ce que nous sentons tous. Mais déjà, bien avant Lamartine, Du Fresnoy n'a-t-il pas défini la Beauté dans les Arts en disant de la Poésie : « C'est une peinture parlante, » et en disant de la Peinture : « C'est une poésie muette *? » Oui, chaque fois que le peintre sera poëte, chaque fois que le poëte sera peintre, il arrivera victorieusement au Beau, car il embellira la Vérité humaine par le souvenir lumineux du ciel.

* Un autre poëte, un illustre poëte, Simonide, avait, avant le grand règne des arts, exprimé la même idée, selon Plutarque : *Ζωγραφίαν εἶναι φθεγγομενην ἐν τὴν Ποιησίν, Ποιησιν δέ σιγωζαν τὴν Ζωγραφίαν.*

La première femme que Dieu a créée était belle comme celle que rêve le sculpteur; mais peu à peu les formes si parfaites sous la main du Créateur s'altérèrent en passant par la main des hommes. On reconnaît encore la Beauté, mais incomplète. Cette fille d'Ève a le cou noble et ondoyant, là cette autre a les yeux fiers et doux; celle-ci a les jambes admirablement modelées, celle-là a le pied léger comme Vénus courant sur les eaux; mais n'est-ce pas toujours la sublime allégorie de Zeuxis peignant Hélène?

Il peut s'écrier avec Zeuxis : AD ÆTERNITATEM PINGO, le peintre qui s'élève au-dessus des modes et des idées de son temps, pour que tous les siècles le comprennent, qui s'élève au-dessus de la Nature locale et de la Beauté individuelle pour atteindre, comme Phidias et Raphaël, au style sublime de la Beauté idéale, pour frapper l'âme, la pensée, l'imagination, en même temps que les yeux. Or, comment arrivaient-ils, ces deux maîtres immortels, à cette Beauté si inaccessible? Écoutez Cicéron * : « Phidias, ce grand artiste, quand il faisait une statue de Jupiter ou de Minerve, n'avait pas sous les yeux un modèle particulier dont il s'appliquait à exprimer la ressemblance, mais au fond de son âme résidait un type accompli de la Beauté, sur lequel il tenait ses regards

* *Orator*. « Neque enim ille artifex, quum faceret Jovis formam aut Minervæ, contemplabatur aliquem a quo similitudinem duceret; sed ipsius in mente insidebat species pulchritudinis eximia quædam, quam intuens in eaque defixus ad illius similitudinem artem et manum dirigebat. »

attachés, et qui conduisait son art et sa main *. » Écoutez maintenant Raphaël lui-même, Raphaël, qui, sous le ciel italien, quand il avait la Fornarine sous les yeux, déclarait manquer de beaux modèles. Dans sa lettre à Castiglione, Raphaël parlant de la Galatée lui dit : « Comme je manque de beaux modèles, je me sers d'un certain idéal qui est dans ma pensée**. »

Dans tous les siècles dignes des Arts, les esprits rêveurs et enthousiastes ont tenté de s'élever au-dessus de la nature; toutes les âmes traversées d'un rayon divin ont eu des aspirations vers les sphères de l'Infini. Ne trouve-t-on pas dans toutes les langues des mots pour exprimer cet amour de la perfection? Ce serait pourtant une idée arbitraire, qui forcerait l'artiste à chercher le

* La vraie patrie du Beau humain, c'est la Grèce. Il y régnait, on peut le dire, la religion du Beau, dans ces grands siècles où la jeunesse n'avait d'autres voiles, pour cacher sa nudité, que la chasteté des Athéniens, comme le dit si bien Winkelman. Socrate allait instruire ses disciples sur les places publiques, au spectacle des jeunes garçons et des jeunes filles qui luttaient de force et de grâce, soit dans les jeux des gymnases, soit dans les danses symboliques. Phidias avait là ses modèles ordinaires. C'était là qu'il étudiait les beaux contours, les beaux groupes, les belles attitudes. Sophocle, artiste autant que poëte, avait un culte fervent pour la Beauté; le premier il donna sur le théâtre d'Athènes le spectacle de la nudité aux fêtes de Cérès. Praxitèle adorait Phryné et Cratina quand il sculptait la Vénus de Guide. Phryné et Cratina voulurent être belles pour tous les yeux; elles se baignèrent devant toute la Grèce. Ce jour-là, l'artiste trouva Vénus naissant sur l'écume de la mer.

** Essendo carestia e de' buoni giudici e di belle donne, io mi servo di certa idea che mi viene alla mente. »

Beau idéal dans les régions imaginaires; pour ne pas imiter la nature, on arriverait à créer des monstres. Le Beau idéal est sur la terre où nous vivons; c'est là qu'on doit le chercher; mais, outre qu'il faut le voir à travers les grandes idées, par l'âme comme par les yeux, il faut encore saisir l'instant où le Beau individuel devient le Beau idéal C'est toujours par la nature qu'il faut commencer et qu'il faut finir; c'est le marchepied de marbre et l'échelle d'or. C'est par la nature qu'il faut s'élever jusqu'à Dieu; c'est par l'œuvre qu'il faut juger le maître. Si vous ne marchez pas avec le divin rayon des âmes poétiques, si le Beau n'est pas en vous, les Arts, qui l'ont recueilli et fixé çà et là, vous permettront de le voir et de l'étudier. Dans Saint-Pierre de Rome, la merveille austère, placez Niobé et ses filles; ou, pour avoir face à face le Beau idéal et le Beau humain, placez la Vierge de Michel-Ange et la Vénus de Milo; devant la Transfiguration de Raphaël étalez pieusement quelques fragments de peinture antique; et, pendant que l'orgue résonnera sous les inspirations de Pergolèse ou de Mozart, ouvrez tour à tour Homère et Dante.

Pour trouver le Beau, il faut savoir, comme Prométhée, dérober le feu du ciel; comme Ève, il faut mordre à la pomme fatale; comme la pécheresse de Samarie, il faut boire une goutte d'eau vive de l'amour de Dieu; comme Jésus-Christ, il faut avoir déchiré ses lèvres au calice amer. Le Beau, tel que nous le voulons aujourd'hui, c'est un autel d'or et de marbre sculpté par Phidias, d'où s'élève jusqu'au ciel la flamme pure du divin sentiment; c'est la Vénus de Praxitèle versant les

larmes de la Madeleine du Corrége. Le Beau, c'est le souvenir du ciel qui passe sur la créature humaine; c'est la vendangeuse qui s'incline sous le pampre avec un sourire de fête; c'est le héros tout couvert de sang qui répand son âme pour la patrie. Le Beau est partout; les poëtes l'ont rencontré à chaque pas, dans les roches mousseuses où jaillit la cascade, dans la forêt profonde et ténébreuse. Homère l'a vu majestueux et grand comme Jupiter. Virgile l'a vu fini et infini comme Vénus. Eschyle l'a vu terrible comme une tempête sur la mer d'Ionie.

On demandait au Tasse : « Qu'est-ce que la poésie? » Comme il était sur une montagne, il répondit en indiquant la vallée et le ciel, le fleuve et le nuage, la forêt et le soleil, la nature et Dieu : « La poésie, la voilà! » Si vous me demandez ce que c'est que le Beau, je vous conduirai sur la montagne, quand le soleil est à son couchant, quand le ciel se dore et s'empourpre, quand l'abeille abandonne la fleur du sainfoin pour retourner à la ruche, quand la moissonneuse renoue ses cheveux sur la gerbe bruyante, quand l'hallali des chasses vient rebondir en fanfares jusqu'au balcon du château où l'on voit apparaître comme en songe quelque figure blanche et pensive. Et, après avoir indiqué silencieusement toutes les splendeurs du ciel et de la terre, je vous répondrai : Ici, partout, toujours, le Beau, c'est la nature vue à travers la poésie.

Le Beau, c'est le souvenir de celle que vous adoriez au matin de la vie, à cet âge d'or où tous tant que nous sommes, enfants de Dieu, nous effeuillons sans y songer

les fraîches primevères de la poésie. Cette jeune fille n'était pas belle de la souveraine beauté ; un statuaire n'aurait voulu ni de ses pieds ni de son sein pour représenter l'altière chasseresse aux flèches d'or, ni Vénus, reine de Chypre, couronnée de violettes; un peintre n'aurait trouvé dans cette jeune fille ni une vierge protégée par les anges, ni une pécheresse belle pour la Passion. Cependant, dans vos souvenirs irisés, vous la voyez apparaître sous la couronne radieuse de la beauté, éclatante et fraîche comme l'arbre de Judée, quand les perles de rosée roulent sur ses fleurs aux premiers soleils d'avril. Vous admirez ses pieds nus qui courent dans l'herbe, tout parfumés de thym et de marjolaine. Vous dénouez ses longs cheveux, qui tombent à ses pieds comme les branches ruisselantes du saule. Votre bras s'enroule à sa hanche ondoyante comme le pampre à la statue. Vos yeux rencontrent ses yeux, qui se mouillent d'une larme ou qui s'illuminent d'un rayon ; vous tombez à ses pieds et vous saluez la Beauté. Oui, cette jeune fille, vue dans le prisme du passé, c'est la Beauté. Elle n'était que l'ébauche; vous lui avez donné, dans vos rêveries de vingt ans, le premier sourire d'Ève, la première larme de Madeleine, la grâce suprême, le contour exquis, le sentiment qui divinise le regard, la volupté qui agite les lèvres; vous lui avez donné tout ce qui est vie et splendeur, si vous êtes un poëte ou un artiste, si vous devinez le ciel ou si vous vous en souvenez, si Dieu vous a confié la mission d'achever ici-bas son rêve commencé là-haut.

XIII

On a compromis les destinées de l'art moderne en l'arrachant du sanctuaire et en le jetant avec violence dans toutes les passions de la foule. On ne s'est pas contenté d'affirmer l'art panthéiste, on a proclamé le matérialisme dans l'art.

L'art est né en Dieu, donc l'art est divin. Si l'art n'est que le jeu de la nature à sa surface, à quoi bon, puisque nous avons la nature elle-même? Les païens: nos maîtres éternels, commençaient toujours leurs œuvres par un sacrifice aux dieux. Dans les poëmes des Grecs, on entend chanter à chaque page les symphonies de l'Olympe *.

* Le christianisme, qui a tout atteint et tout renversé, même l'art antique, le seul dieu tombé vivant de l'Olympe; le christianisme, qui a ouvert les portes d'un nouveau monde, a créé un art nouveau. C'est lui surtout qui a voulu un art sacerdotal. Les mystères, les moralités, les soties, qui ont envahi les places publiques au moyen âge, succédaient à d'autres spectacles dominés par la majesté du christianisme. Les premières églises et les premières abbayes ont abrité les vagissements du théâtre moderne. Cette origine sacrée dominera toujours la scène tragique. *Polyeucte* et *Athalie* ne sont-ils pas les chefs-d'œuvre les plus aimés de Corneille et de Racine? Maintenant nous oublions dans nos œuvres que la patrie est toujours la barque de Noé qui jette l'ancre dans le ciel.

Notre siècle est arrivé sans foi en lui à la moitié de sa course. Le moment est venu pour l'art et la littérature de jeter un regard en arrière, d'interroger leur conscience et de se demander : Où allons-nous? Jamais la pensée émue n'a soulevé tant d'orages que dans ces derniers temps, jamais non plus la critique ne fut livrée à plus d'opinions contraires ; rien n'est sorti de cette agitation et rien n'en pouvait sortir : les tempêtes ne fécondent pas l'Océan.

Oui, si quelque chose étonne après les années tumultueuses et pleines de promesses qui ont ouvert le dix-neuvième siècle, c'est de retrouver si peu d'œuvres solides, si peu de noms inattaquables, si peu de monuments qui soient assurés de l'avenir.

L'école qui a fait le plus de bruit dans les beaux jours du mouvement expansif est celle de la forme. Elle a rallié, dès son début, des disciples fervents et opiniâtres ; elle compte encore à sa tête de grands poëtes et de grands artistes. Sévère sur tout ce qui touche au matériel de l'art, elle s'est appliquée à réparer la langue, à rajeunir le dessin et la couleur ; elle a produit dans ce sentiment plastique quelques œuvres vivantes. Elle a attaqué les morts, elle a défendu les vivants. Il fallait donner des raisons pour justifier les essais des artistes révolutionnaires : on en trouva. Il fut convenu que le style constituait la première beauté des œuvres d'art. On s'appuya dans l'antiquité sur les poëtes dont le vers était parvenu à immortaliser ce que l'amour a de plus éphémère ; on alla même chercher ses autorités plus haut : on remonta jusqu'à Dieu, dont la pensée éternelle

s'était revêtue de la création et avait répandu la forme sur toute la nature pour s'y réjouir, selon le langage de la Bible, *et vidit quod esset bona.*

Tout cela était vrai ; le tort de cette école fut de s'arrêter à la limite qui sépare le visible de l'invisible. Dans son amour et sa préoccupation de la forme, elle négligea l'idée; elle sculpta magnifiquement le vase, mais elle oublia de l'emplir. La poésie et la peinture abaissèrent leur vol dans le cercle des beautés du monde inférieur.

Au milieu de cette recherche inquiète de la ligne et de la couleur, la pensée disparut sous l'ornement, et le sentiment sous la matière. A force de sculpter toutes les images, on fit de l'amour un sixième sens, du ciel un plafond d'azur, du cœur de l'homme un rouage aveugle et fatal. Au lieu de considérer ce monde comme une figure qui passe et qui porte avec elle la pensée de l'infini, on voulut y voir un profil immuable, éternel, absolu. Toutefois cette école a fait une œuvre utile ; son travail de mots a enrichi, sinon épuré la langue ; ses études du dessin et de la couleur ont rendu à la peinture son caractère ; son ardente préoccupation des lignes, de la tournure et de la force, a fait remonter la statuaire aux sources antiques. Sa mission était d'arrêter nos yeux sur la nature sensible, sur cet océan de formes, sur ces ombres et ces rayonnements infinis dont la main du Créateur distribue l'ordonnance, en un mot sur le style du monde. Mais il lui manquait ce souffle spirituel qui est l'âme de l'art ; l'idée, la passion, le sentiment, languirent entre ses doigts sensuels et pro-

fanes qui voulaient des fleurs, mais de ces fleurs grossières qu'on touche et qu'on cueille à pleines mains. La délicatesse de l'analyse morale lui fut inconnue : les plus chastes mystères du cœur furent violés, et non possédés ; art des sens, littérature des sens ; elle ne sortit pas de la sphère où elle s'était elle-même précipitée avec une sorte d'enthousiasme sauvage. Quoique vouée par instinct et par système à la production des objets animés qui forment les ornements de la scène du monde, elle n'en embrassa jamais que les contours. Pour voir, il faut les yeux ; pour regarder, il faut l'intelligence. L'école de la forme voyait et ne regardait pas. Rarement elle remonta par un sens intérieur du phénomène à la cause, de la beauté visible à la beauté invisible, du monde à Dieu. Elle passa devant le sphinx sans l'interroger.

Une autre école donna, par esprit de démenti et de réaction, dans les excès contraires à ceux qui avaient établi la fortune et qui avaient amené la décadence de sa rivale. Pleine d'un dédain impuissant pour les richesses du style et pour les ressources matérielles d'un art dont elle n'avait pas le secret, elle proclama l'indépendance de la pensée, écrivit ou peignit sans frein et rêva partout un idéal au delà du ciel. Les services que rendit cette école ne doivent pourtant pas être méconnus; elle contribua à réveiller le sentiment moral, affaibli par la constante recherche de la forme extérieure et immobile; elle maintint l'aspiration aux visions de l'âme et du cœur; elle conserva l'élément spirituel de l'humanité, sans lequel le monde ne serait qu'un morne désert.

Ce fut surtout dans la peinture et dans la statuaire que la méprise de cette école se dévoila. A la rigueur, on peut encore peindre sans pensées ; mais on ne saurait, dans un groupe ou dans un tableau, se passer de la ligne et de la couleur. Les arts d'imitation sont soumis avant tout à des exigences de forme qui ne constituent pas assurément toute leur beauté, mais hors desquelles on ne peut même les concevoir. La passion du mythe, l'intérêt systématique pour le type immatériel de l'être, étaient autant d'obstacles aux progrès sérieux du dessin. On se perdit dans des abstractions vagues. Tandis que les poëtes et les artistes de la forme voyaient et adoraient seulement dans la création le voile, la figure, le masque, l'école contraire voulut se passer de tout cela ; elle poursuivit le beau hors de la nature, dans des régions impossibles où elle croyait rencontrer la vie et où elle ne trouva que le néant. Pourtant, il faut le reconnaître, le sentiment du réalisme et de l'idéal dans l'histoire, dans le roman et dans la poésie, est une conquête du génie moderne. Au seizième siècle, ce sentiment fut étouffé, à peine épanoui, sous les mains arides de Malherbe. Il reparut çà et là, mais Boileau le foula aux pieds comme une herbe empoisonnée par trop de parfum. La Fontaine et Molière osèrent se moquer des foudres de Boileau. Jusqu'à la seconde période du dix-huitième siècle, Molière et La Fontaine avaient seuls cueilli cette fleur de réalisme et d'idéal qui est l'âme des œuvres immortelles. On la voit enfin refleurir chez deux poëtes en prose, Jean-Jacques et l'abbé Prévost. Mais c'est surtout aujourd'hui qu'elle est en plein

épanouissement. Au dix-septième et au dix-huitième siècle, la France a eu de grands poëtes et de grands historiens; mais ils n'écrivaient ni pour les hommes ni pour les dieux. Ils étaient aussi loin de la terre que du ciel ; ils n'avaient ni la saveur agreste de la nature, ni les battements passionnés du cœur, ni les rêves hardis qui s'élèvent plus haut que les aigles de l'aigle, ni le feu tout vivant que le génie dérobe aux dieux, même depuis que Prométhée pleure le ciel sur son rocher sanglant.

En revenant sur la jeunesse de notre siècle, c'est sur notre jeunesse à tous que nous revenons. On connaît cette page sublime où Tacite nous peint les légions romaines traversant, muettes et consternées, le champ de bataille témoin de la défaite de Varus. Nous éprouvons un sentiment analogue en repassant sur le champ de bataille de nos anciennes espérances; comme dans l'antique forêt de la Germanie, nous n'apercevons autour de nous que des dépouilles et des images de mort; nos illusions pendent tristement aux rameaux agités, nos armes brisées jonchent le sol, les ossements et les squelettes de nos œuvres oubliées embarrassent nos pas égarés. Toute l'histoire de nos luttes, hier presque glorieuses, pourrait aujourd'hui s'écrire en quelques épitaphes. Pourtant rassurons-nous : l'art est cette forêt majestueuse et impassible qui renouvelle éternellement sa séve et son feuillage; toujours vivante et toujours jeune, car c'est en Dieu qu'elle puise sa jeunesse sans cesse renaissante.

La critique a le droit de chercher dans les œuvres des

poëtes, des peintres, des statuaires, ce qu'elle rencontre perpétuellement dans la création : la pensée et le style, l'esprit et la figure. La nature a donné à l'homme un double amour pour qu'il pût se mettre en communication avec le monde par les yeux de l'âme comme par les yeux du corps. Pour moraliser l'art et la société qui va à son école, ne divisons rien, consacrons hautement l'alliance indissoluble de ces deux forces : la beauté sans laquelle il n'y a pas d'art, et l'intelligence sans laquelle il n'y a pas de beauté.

Mais le génie porte sa doctrine dans son œuvre. Saluons les esprits libres qui vont cherchant partout l'art et la pensée dans les poëmes d'Homère, dans la sculpture de Cléomène, dans les pages mystérieuses et solennelles de la Bible, dans les pâles visions des Byzantins, dans les épanouissements de la Renaissance et dans le livre radieux qui s'appelle LA NATURE. La nature, c'est là surtout leur vrai livre. Ne les accusez pas de panthéisme, parce qu'ils reconnaissent qu'à cette lecture ils pénètrent Dieu. Ceux-là ne subissent aucune école, ils n'ont de culte que pour l'idée, ils n'ont de passion que pour la forme; ils veulent que la poésie s'inspire de Moïse, de Platon et de Jésus-Christ; qu'elle écrive ses vers dorés dans l'épopée de ces muses qui se souviennent de l'avenir; qu'elle entraîne les peuples vers les rives idéales des mondes meilleurs; qu'elle ouvre aux générations présentes cette vie féconde et universelle rêvée pour les générations futures. Ils veulent que la poésie, la peinture et la statuaire, tout en adorant le monde connu, se passionnent pour le monde inconnu.

Ils saluent les soleils couchants; mais c'est vers l'aube matinale qu'ils se tournent, plus inquiets de ceux qui feront la lumière que de ceux qui sont déjà dans le tombeau.

XIV

Cette devise de l'Académie : *A l'immortalité!* a trop appris aux élus qu'ils avaient déjà un pied dans le monde futur, dans le monde des esprits. Dès leur entrée à l'Académie, ils semblent ne plus tenir qu'à moitié aux passions de la terre. C'est le pays des morts vivants, mais c'est aussi le pays des vivants morts. L'Académie aurait dû prendre une devise plus humaine pour indiquer à ses membres que, dès qu'ils mettent un pied sur la dalle consacrée de son palais, ils mettent un pied dans le silence. Cette perspective les eût fait se retourner vers les vivants. Je parle ici des esprits timides qui se sont abrités sous le toit protecteur de Richelieu contre les orages littéraires et contre les écueils de la renommée; car il y a toujours eu à l'Académie des esprits aventureux qui ont vécu dans sa gloire, mais hors de son sein, hors de son principe, hors de son autorité. Ceux-là ne sont pas les vrais académiciens, les sages du Portique, les disciples du Sunium. Mais dira-t-on que ceux-là ont apporté le moins d'éclat à l'Académie? Au-

jourd'hui, comme il y a cent ans, comme il y a deux cents ans, les indisciplinés de l'Académie, ceux qui ne sont pas soumis à la discipline sévère, sont-ils les moins glorieux?

Il y a à l'Académie un dieu suranné qui s'appelle le dieu du goût, un dieu presque stérile qui n'a jamais mis au monde un poëte, qui se contente de réformer les enfants des autres, qui dit bien ce qu'il ne faut pas faire, mais qui ne fait jamais ce qu'il faut. Comme le jardinier du palais de Versailles, il se promène en droite ligne, à pas mesurés, ébranchant, taillant, émondant. Il salue tous les jours la nature, qu'il habille à sa mode, croyant saluer son œuvre : mais les aubépines en murailles, les arbres en quinconces et les ifs en éventails ne le reconnaissent pas pour leur maître : ils savent bien qu'il y a une séve divine qui court en eux, qui s'épanouit en verte ramure et en bouquets embaumés.

On peut dire du goût ce que Bacon disait des règles : « Ce sont autant de limites ou d'entraves qu'on donne à l'esprit. Vos pas sont plus mesurés sans doute, mais irez-vous bien loin? » Au lieu de faire un piédestal au dieu du goût, l'Académie aurait dû appeler en son temple le dieu de l'imprévu.

Quand les voyageurs redoutent les grands chemins, ils se réunissent en caravane; c'est ce principe, selon Chamfort, qui a fait vivre l'Académie. L'Académie, en effet, doit être la maison des gens de lettres; elle doit étendre une main protectrice sur tous les fronts qu'a frappés le vertige du génie. Seulement l'Académie est quelque peu misanthrope; elle vit retirée du monde; ce

n'est point assez d'un prix de poésie et d'un prix de vertu pour dominer l'idée de son siècle et féconder l'imagination des hommes de son temps. L'Académie est souvent trop vieille d'une génération. Encloîtrée dans son sanctuaire, elle ne connaît que ses dieux, souvent même elle ignore les noms que tout le monde sait par cœur. Elle ne croit guère aux enfantements nouveaux : la jeunesse lui paraît toujours un enfant prodigue qui mange son bien avec les courtisanes.

Pourquoi l'Académie pense-t-elle que le silence, c'est la dignité? pourquoi ne descend-elle pas des hauteurs de son Olympe pour nous convier au banquet de son intelligence? A peine si elle secoue sur nous une fois l'an les miettes de sa table. Pourquoi l'Académie ne publie-t-elle pas le journal de sa maison? La création d'un journal de l'Académie donnerait une grande autorité à ce corps illustre. Tant de victoires individuelles qui sont perdues parce que le chef suprême manque à l'armée seraient des conquêtes pour l'esprit français et pour l'Académie! Nul ne s'endormirait dans sa gloire; les académiciens tour à tour reparaîtraient sur la brèche; on n'entrerait plus à l'Académie en mettant l'épée au fourreau; on consacrerait l'art nouveau en le reconnaissant; l'Académie ferait des hommes et des œuvres : elle ne fait que des académiciens.

HISTOIRE

DU

41ME FAUTEUIL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DESCARTES

1596—1650

L'amitie et le hasard avaient pour ainsi dire nommé les quarante membres de l'Académie française. On déclara solennellement, sur l'ordre du cardinal de Richelieu, que le nombre ne dépasserait jamais ce chiffre, Richelieu se présentât-il en personne. Cependant, quand les quarante académiciens se furent aperçus qu'ils avaient oublié un penseur déjà célèbre parmi les pen-

seurs, un téméraire esprit qui, dans les solitudes, en face de Dieu lui-même, osait écrire l'histoire de l'âme — quand d'autres n'en savaient raconter que le roman, — ils prièrent le cardinal de leur accorder un quarante et unième titre pour cet homme de génie nommé René Descartes. Richelieu, quoiqu'il aimât mieux les insouciants rimeurs vivant de temps perdu que les âpres penseurs qui n'inclinent leur front devant aucune des royautés périssables, n'osa refuser ce titre au philosophe.

Richelieu, d'ailleurs, craignit que Descartes, n'ayant pas été appelé au festin des quarante, ne vînt, pareil aux fées oubliées, jeter d'une main vengeresse un mauvais sort sur le berceau de l'Académie.

Descartes aimait la solitude jusqu'à l'exil. Toutefois il consentit à venir prendre place parmi tous ces beaux esprits qui avaient en main le gouvernail sur la mer tumultueuse de l'opinion. Il espérait les convertir à sa foi en lui, même ceux qui ne parlaient que de la foi en Dieu. « Ce sont des esprits enchaînés, j'en ferai des esprits libres. » Et en effet, comme l'a dit M. de Rémusat en entrant lui-même à l'Académie : « En France, il faut dater de Descartes la vraie liberté de l'esprit. Son image est à l'Académie, parce qu'il fut le maître des maîtres. Or que leur enseigna-t-il? La loi de la raison. » On sait que le grand travail philosophique de Descartes consiste à chercher dans la raison humaine les étais de la certitude. « Je pense, donc je suis. » Par la pensée, Descartes entendait aussi le sentiment; il croyait que l'homme ne pouvait s'assurer de son existence, comme

de toutes les vérités morales, que par le témoignage qu'il rendait à sa raison. Le cartésianisme est la négation du principe d'autorité en philosophie : « Vous devriez vous souvenir, dit-il dans ses *Méditations*, que vous parlez à un esprit tellement détaché des choses corporelles, qu'il ne sait pas même si jamais il y a eu aucun homme avant lui, et qui, partant, ne s'émeut pas beaucoup de leur autorité. » Ses vues étaient, pour son temps, d'une grande hardiesse, en ce qu'elles menaçaient indirectement l'infaillibilité de l'Église, qui repose sur le principe contraire : la foi et la tradition. Les représentants de la foi et de la tradition ruinèrent ses idées sur l'espace et sur la matière : Descartes supposait que Dieu avait donné à la matière un premier mouvement, et qu'elle s'était ensuite arrangée d'elle-même. Ce qui est contraire à la Genèse, où Moïse fait continuellement intervenir l'action divine sur l'œuvre de la création.

Descartes trouva la méditation dans la vie tumultueuse des camps. A la bataille de Prague, tout en allant au feu bon jeu bon argent, il créait sa théorie de l'arc-en-ciel.

Sa jeunesse fut très-aventureuse. Faut-il rappeler, entre autres pages singulières, cette histoire des matelots allemands qui, le conduisant en Hollande, tinrent conseil pour savoir s'ils le jetteraient à la mer pour s'emparer de ses dépouilles ? Il était si absorbé dans ses rêveries, qu'il leur semblait de bonne prise et de mauvaise défense. Et déjà ils s'avançaient vers lui décidés à tout, quand le philosophe, se réveillant tout à coup (car

ce beau dessein des matelots ne l'avait pas empêché de continuer son rêve, quoiqu'il comprît à merveille la férocité de leur langage), tira sa vaillante épée, courut à eux et les terrifia par son air déterminé. « Tremblez, leur dit-il dans leur idiome, nous sommes trois contre vous : Dieu, moi et mon épée. »

Descartes courut le monde, l'étudiant comme un livre universel toujours ouvert et toujours éloquent. Il n'eut qu'un tort dans ces voyages, ce fut de ne pas voir Galilée. C'était d'ailleurs le tort de Descartes de ne croire ni aux hommes du passé ni aux hommes du présent; il ne croyait qu'à lui-même; mais ce qui fut son tort fut sa raison.

La première fois que Descartes alla à l'Académie, il prit la parole pour parler de Mathurin Régnier, grand poëte mort trop jeune, qui eût été digne comme lui, René Descartes, d'inaugurer le fauteuil que la célèbre compagnie venait de lui offrir *. On ne saurait trop admirer ce pieux souvenir du philosophe pour le poëte : Homère était vengé de Platon.

Descartes continua ainsi : « L'imagination des anciens « et des modernes a peuplé le monde de forêts vierges « où la raison, quelle que soit sa force, s'égare sous « chaque ramée et s'enchaîne dans les branchages. Dès « que j'ai entrevu la lumière à l'horizon, armé d'une « hache bien trempée, j'ai donné des coups vigoureux « à toutes ces plantes parasites qui masquaient notre

* Pourquoi ne parla-t-il pas de Ronsard? car il a été le Ronsard de la philosophie, moins les inspirations de l'antiquité.

« chemin et répandaient sur nous les ténèbres. Il y « avait alors mille et mille sentiers perdus pour traver- « ser cette sombre forêt de l'esprit humain ; nos philo- « sophes, trop savants, passaient leurs plus beaux jours « à reconnaître ces fils du labyrinthe; moi, j'ai pris le « grand chemin en supprimant tous les sentiers. Car, « lorsque j'arrivai à ma vingtième année et que j'eus « étudié tous ces penseurs qui, avant moi, ont cherché « la lumière, j'en vins à cette conclusion, que plus je « m'aventurais dans le passé, et plus je m'éloignais du « soleil pour vivre à la clarté douteuse de la lampe des « morts.

« Je le dis tout haut à cette docte assemblée qui est « instituée pour habiller la raison de toutes les royales « parures du beau langage et de la poésie, moi j'arra- « che à la vérité jusqu'à son dernier voile. En vain me « dira-t-on : Cette robe tout étoilée a été brodée par So- « crate, par Platon et par Aristote. Ce que j'aime en la « vérité, c'est la vérité toute nue. Je la prends au sortir « du puits et je pars avec elle pour aller du monde connu « au monde inconnu; pareillement j'aime le soleil à son « levant, quand il se répand en toute lumière, et je « n'attends pas pour le saluer qu'il ait revêtu son man- « teau de pourpre et sa couronne de nuages.

« C'est en m'éloignant du passé couvert de ruines « que je me suis ouvert les routes radieuses de l'ave- « nir. Tout vrai philosophe porte sa science en soi ; il « doit se dépouiller de ses biens et des souvenirs « de ses études. Ce n'est pas l'armure, c'est l'âme « qui fait le héros. J'ai donc, sans autre arme que ma

« raison, marqué l'empreinte de mon génie dans le livre
« de la sagesse humaine.

« Ce n'est peut-être qu'un peu de cuivre et de verre « que je vante pour de l'or et des diamants. Je sais com- « bien nous sommes sujets à nous méprendre en ce qui « nous touche. Mais je serai bien aise de faire voir en « ce discours quels sont les chemins que j'ai suivis, et « d'y représenter ma vie comme en un tableau, afin que « chacun en puisse juger.

« J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance. Mais, « sitôt que j'eus achevé tout ce cours d'études, je chan- « geai d'opinion ; car je me trouvais embarrassé de tant « de doutes et d'erreurs, qu'il me semblait n'avoir fait « autre profit. en tâchant de m'instruire, sinon que « j'avais découvert de plus en plus mon ignorance.

« Je ne laissais pas toutefois d'estimer que les langues « sont nécessaires pour l'intelligence des livres anciens ; « que la gentillesse des fables réveille l'esprit ; que les « actions mémorables des histoires le relèvent ; que la « lecture de tous les bons livres est comme une conver- « sation avec les plus honnêtes gens des siècles passés : « que l'éloquence a des forces et des beautés incompa- « rables ; que la poésie a des délicatesses et des douceurs « ravissantes ; que les mathématiques ont des inventions « très-subtiles ; que les écrits qui traitent des mœurs « contiennent plusieurs enseignements et plusieurs ex- « hortations à la vertu qui sont fort utiles ; que la théo- « logie enseigne à gagner le ciel ; que la philosophie « donne moyen de répandre la lumière sur toutes « choses.

« Mais je croyais avoir déjà donné assez de temps aux « langues, et même aussi à la lecture des livres anciens, « et à leurs histoires, et à leurs fables; car c'est quasi « le même de converser avec ceux des autres siècles que « de voyager. Il est bon de savoir quelque chose des « mœurs des divers peuples, afin de juger des nôtres « plus sainement. Mais, lorsqu'on emploie trop de temps « à voyager, on devient enfin étranger en son pays; et, « lorsqu'on est trop curieux des choses qui se prati- « quaient aux siècles passés, on demeure fort ignorant « de celles qui se pratiquent en celui-ci. Outre que les « fables font imaginer plusieurs événements comme « possibles qui ne le sont point, et que même les his- « toires plus fidèles, si elles ne changent ni n'augmen- « tent la valeur des choses pour les rendre plus dignes « d'être lues, au moins en omettent-elles presque tou- « jours les plus basses et moins illustres circonstances, « d'où vient que le reste ne paraît pas tel qu'il est, et « que ceux qui règlent leurs mœurs par les exemples « qu'ils en tirent sont sujets à tomber dans les extra- « vagances des paladins de nos romans.

« J'estimais fort l'éloquence et j'étais amoureux de « la poésie; mais je pensais que l'une et l'autre étaient « des dons de l'esprit plutôt que des fruits de l'étude. « Ceux qui ont le raisonnement le plus fort, et qui di- « gèrent le mieux leurs pensées afin de les rendre claires « et intelligibles, peuvent toujours le mieux persuader « ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne parlassent que « bas-breton et qu'ils n'eussent jamais appris de rhéto- « rique; et ceux qui ont les inventions les plus agréa-

« bles, et qui les savent exprimer avec le plus d'orne-
« ment et de douceur, ne laisseraient pas d'être les
« meilleurs poëtes, encore que l'art poétique leur fût
« inconnu *.

« Je révérais notre théologie et prétendais autant
« qu'aucun autre à gagner le ciel; mais j'ai appris,
« comme chose très-assurée, que le chemin n'en est pas
« moins ouvert aux plus ignorants qu'aux plus doctes,
« et que les vérités révélées qui y conduisent sont au-
« dessus de notre intelligence.

« Je ne dirai rien de la philosophie, sinon que,
« voyant qu'elle a été cultivée par les plus excellents
« esprits qui aient vécu depuis plusieurs siècles, et que
« néanmoins il ne s'y trouve encore aucune chose dont
« on ne dispute, et par conséquent qui ne soit douteuse,
« je n'avais point assez de présomption pour espérer d'y
« rencontrer mieux que les autres; et que, considérant
« combien il peut y avoir de diverses opinions touchant
« une même matière qui soient soutenues par des gens
« doctes, sans qu'il y en puisse avoir jamais plus d'une
« seule qui soit vraie, je réputais presque pour faux
« tout ce qui n'était que vraisemblable.

« C'est pourquoi, sitôt que l'âge me permit de sortir
« de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entière-
« ment l'étude des lettres, et, me résolvant de ne cher-
« cher plus d'autre science que celle qui se pourrait
« trouver en moi-même ou bien dans le grand livre du

* L'Académie protesta contre cette apologie de l'éloquence naturelle.

« monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, « à voir des cours et des armées, à recueillir diverses « expériences, à m'éprouver moi-même dans les ren« contres que la fortune me proposait, et partout à faire « telle réflexion sur les choses qui se présentaient, que « j'en pusse tirer quelque profit.

« Mais, après que j'eus employé quelques années à « étudier ainsi dans le livre du monde, je pris un jour « résolution d'étudier ainsi en moi-même, ce qui me « réussit beaucoup mieux, ce me semble, que si je ne « me fusse jamais éloigné ni de mon pays ni de mes « livres. J'étais alors en Allemagne, je demeurais tout le « jour enfermé seul, j'avais tout le loisir de m'entrete« nir de mes pensées. Entre lesquelles l'une des pre« mières fut que je m'avisai de considérer que souvent « il n'y a pas tant de perfection dans les ouvrages com« posés de plusieurs pièces, et faits de la main de divers « maîtres, qu'en ceux auxquels un seul a travaillé. Ainsi « voit-on que les bâtiments qu'un seul architecte a en« trepris et achevés ont coutume d'être plus beaux et « mieux ordonnés que ceux que plusieurs ont tâché de « raccommoder, en faisant servir de vieilles murailles « qui avaient été bâties à d'autres fins. Ainsi ces an« ciennes cités qui, n'ayant été au commencement que « des bourgades, sont devenues par succession de temps « de grandes villes, sont ordinairement si mal compas« sées, au prix de ces places régulières qu'un ingénieur « trace à sa fantaisie dans une plaine, qu'encore que, « considérant leurs édifices chacun à part, on y trouve « souvent autant ou plus d'art qu'en ceux des autres;

« toutefois, à voir comme ils sont arrangés, ici un grand, « là un petit, et comme ils rendent les rues courbées et « inégales, on dirait que c'est plutôt la fortune que la « volonté de quelques hommes usant de raison qui les « a ainsi disposés. Les peuples qui, ayant été autrefois « demi-sauvages, et ne s'étant civilisés que peu à peu, « n'ont fait leurs lois qu'à mesure que l'incommodité « des crimes et des querelles les y a contraints, ne sau- « raient être si bien policés que ceux qui, dès le com- « mencement qu'ils se sont assemblés, ont observé les « constitutions de quelque prudent législateur. Comme « il est bien certain que l'état de la vraie religion, dont « Dieu seul a fait les ordonnances, doit être incompa- « rablement mieux réglé que tous les autres. Et, pour « parler des choses humaines, je crois que, si Sparte a « été autrefois très-florissante, ce n'a pas été à cause de « la bonté de chacune de ses lois en particulier, vu que « plusieurs étaient fort étranges et même contraires « aux bonnes mœurs, mais à cause que, n'ayant été in- « ventées que par un seul, elles tendaient toutes à même « fin. Et ainsi je pensai que les sciences des livres, au « moins celles dont les raisons ne sont que probables et « qui n'ont aucune démonstration, s'étant composées « et grossies peu à peu des opinions de plusieurs di- « verses personnes, ne sont point si approchantes de la « vérité que les simples raisonnements que peut faire « naturellement un homme de bon sens touchant les « choses qui se présentent. Et ainsi encore je pensai « que, pour ce que nous avons tous été enfants avant « que d'être hommes, et qu'il nous a fallu longtemps

« être gouvernés par nos appétits et nos précepteurs,
« qui étaient souvent contraires les uns aux autres, et
« qui ni les uns ni les autres ne nous conseillaient
« peut-être pas toujours le meilleur, il est presque im-
« possible que nos jugements soient si purs ni si solides
« qu'ils auraient été si nous avions eu l'usage entier de
« notre raison dès le point de notre naissance

« Je ne dirai plus qu'un mot, car il faut bien cou-
« ronner l'œuvre, quelle que soit l'œuvre. Mon voyage
« dans la vie est fait, messieurs. Je suis parti et je suis
« arrivé. A mon point de départ, j'ai dit : *Je pense, donc*
« *je suis.* Voilà l'homme. A mi-chemin j'ai dit : *Nous*
« *existons dans la nature, donc la nature existe.* A mon
« point d'arrivée, j'ai dit : *Dieu vit en nous, donc Dieu*
« *est* Voilà Dieu. »

Devant une telle parole l'Académie s'inclina et reconnut que celui qui avait été oublié était plus digne à lui seul que les quarante premiers immortels de fonder une Académie.

Descartes, dans son orgueil, n'a pas voulu méditer dans les palais toujours en ruines de la philosophie entre l'Olympe et le Paradis, entre le Portique et l'Église, entre le Temple et la Mosquée ; il a, d'une main hardie, élevé son château fort avec une pierre indestructible et un marbre vierge : il ne voulait pas bâtir avec les décombres du passé. Le monument apparut grandiose ; mais à peine Descartes eut-il inscrit son nom sur le fronton, que Dieu se railla de l'architecte, et le monument tomba en ruines.

A ses derniers jours, Descartes a pu s'humilier dans

son orgueil et reconnaître que, depuis le commencement du monde, il n'y a d'éternel que la raison de Dieu.

Toutefois la raison de Descartes a illuminé quelques grands esprits : Bossuet, Fénelon, Malebranche, Pascal lui-même, ont reconnu Descartes pour leur maître, et sa philosophie ne répandit pas seulement en France ses rayonnements et ses ténèbres; de Spinosa à Hegel, toute l'école allemande y puisa tour à tour son panthéisme et son idéalisme.

Après son monument, Descartes eut aussi son abîme, après son rayon de lumière, il eut aussi ses éblouissements. Rien n'est plus fatal à la raison que la recherche de la raison. Non-seulement Descartes se trouva en lutte avec tous les philosophes de son temps, mais encore il se trouva en lutte avec lui-même. Il vint une heure, cette heure mauvaise du soleil couchant de la jeunesse, où il s'imagina avoir perdu son temps. Les ennemis couvraient son ciel de nuées obscures; on l'accusait de libertinage et de plagiat *; il était seul pour se défendre, il était seul pour se consoler. Point de femme, point de patrie. La mère n'était plus là pour le rattacher au passé, l'enfant n'était pas venu pour lui faire aimer le lendemain. Il eut peur de sa célébrité. Il regretta de n'a-

* Ce fut alors que La Fontaine, en son nom et au nom de la poésie qui avait étudié la sagesse chez Descartes, écrivit :

Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Dans les siècles passés, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
Se tient tel de nos gens, — franche bête de somme.

voir pas caché son nom et de n'avoir pas, selon les paroles de la Bible, écrit ses idées sur les vagues de la mer. Ce fut alors qu'il prit pour devise : *Qui bene latuit, bene vixit.*

Descartes allait mourir de chagrin; son grand esprit déployait déjà ses ailes vers l'infini, quand la reine de Suède, cette philosophie couronnée, appela le philosophe à sa cour. Malheur à l'homme seul ! C'est surtout aux philosophes qu'il faut redire ces mots de l'Évangile.

ROTROU

1609 — 1650

Qu'on vienne encore me parler de l'Apollon du Belvédère comme la dernière expression du beau illuminé par le génie! Pour moi, le type du poëte, c'est le marbre de Rotrou au foyer de la Comédie-Française. Que dis-je, le marbre? c'est la vie elle-même, c'est la poésie qui rêve, c'est la passion qui se souvient, c'est l'homme à l'image de Dieu, c'est le symbole de toutes les muses, c'est l'Apollon des modernes. Il n'y a que la figure de Molière, cette âme humaine et divine, qui garde toute sa beauté, toute sa passion, toute sa poésie, en face de celle de Rotrou.

Rotrou a été l'aurore du soleil Corneille.

Corneille appelait Rotrou son père, quoiqu'il fût né avant lui, mais parce que Rotrou l'avait précédé au

théâtre, et lui avait pour ainsi dire indiqué les aspirations du sentiment héroïque et chevaleresque.

C'était un grand cœur et un grand esprit; il a fait quarante pièces de théâtre et autant de bonnes actions. Il mourut comme un chrétien du temps de saint Genest. Il était à Paris pour la mise en scène de *Don Lope de Cardone*, lorsqu'il apprend qu'une fièvre pourprée a envahi Dreux, sa ville natale, où l'appelle son titre de lieutenant criminel; il abandonne sa tragédie et court à Dreux malgré son frère, qui l'arrache de son carrosse et veut l'emprisonner chez lui. Arrivé à Dreux, il écrit à son frère : « Quel spectacle et que faisais-je là-bas! les « cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne au« jourd'hui; ce sera pour moi demain peut-être; mais « ma conscience a marqué mon devoir, que la volonté « de Dieu s'accomplisse! » Et la plume lui tombe des mains, et il meurt dans son dévouement. Pour apprendre à vivre, il faut apprendre à mourir. La belle vie et la belle mort! Son œuvre en respire je ne sais quel souvenir fécondant. Aussi la muse tragique a répandu sur sa tombe les mêmes larmes que sur la tombe de Corneille et de Racine.

Quel beau métier c'était alors que celui d'auteur dramatique! Rotrou vendit aux comédiens *Wenceslas*, son chef-d'œuvre, moyennant vingt pistoles qu'il perdit au jeu le soir même, car il ne faudrait pas s'imaginer qu'il vécût comme un saint. Il avait traversé *la jeunesse orageuse* comme Mathurin Régnier, vivant hors de sa famille en enfant prodigue qui s'assied sans vergogne au festin des courtisanes.

Dès que la mort de Descartes fut connue, Rotrou et Cyrano de Bergerac* se présentèrent pour le remplacer au quarante et unième fauteuil. A la même époque, Baro, qui venait de mourir, laissait une vacance au treizième fauteuil : personne ne se présentait pour celui-là. L'inconnu appelle l'inconnu : Daujat fut nommé pour succéder à Baro. Pour le quarante et unième fauteuil, il y eut une lutte assez vive. Cyrano eut onze voix, celles, entre autres, de Scudéry, Tristan l'Hermite, Montreuil, Colletet, Saint-Amant, Boisrobert et Chapelain. Rotrou l'emporta parce qu'il avait pour lui son illustre disciple et maître, Pierre Corneille.

Son compliment, ou discours de réception, est celui d'un poëte. Descartes avait fait l'éloge de la philosophie, Rotrou fit l'éloge de la poésie :

* Cyrano de Bergerac était un humoriste appartenant à l'école de Ronsard et de Théophile, un aventurier éclatant dans ses oripeaux de théâtre, un extravagant curieux en ses folies poétiques. Il protestait encore contre la discipline de Malherbe, et disait avec mademoiselle de Gournay : « Ils ressemblent le renard, qui, voyant qu'on « lui avait coupé la queue, conseillait à tous ses compagnons qu'ils « s'en fissent faire autant. Ces éplucheurs. ces schismatiques des « muses, ont une poésie précaire; ils parlent à pointe de fourchette; « ils vivent d'abstinence avec une grammaire, non une grammaire « de culture, d'accroissement et d'édification, mais de rebut et de « destruction. » Cyrano de Bergerac voulait enfin, comme tant d'autres déjà l'avaient tenté, arracher du tombeau de Ronsard la mauvaise herbe — *mala herba* — qui envahissait son laurier. Mais l'école de Malherbe avait eu la majorité. On aurait dû admettre Cyrano pour ces mots de Molière qui le pillait comme en pays conquis, et qui disait sans façon : « Je prends mon bien où je le trouve. » Mais Cyrano n'avait-il pas d'abord mis la main sur le bien de Molière?

« Alexandre, voyant la statue d'Achille, s'écria : O
« Achille! que je te trouve heureux d'avoir eu un ami
« fidèle pendant ta vie, et un poëte comme Homère
« après ta mort! Pour moi, humble faiseur de vers déjà
« oublié, je m'estime trop heureux d'avoir eu votre
« glorieuse amitié et de mourir en pensant que notre
« Homère français, Pierre Corneille, mon fils et mon
« maître, celui-là dont le souffle a ranimé les hommes
« héroïques du passé, vivra comme Homère lui-même. »

Rotrou passa à l'éloge de Descartes :

« Le poëte ne peut-il pas parler du philosophe? N'ha-
« bite-t-il pas le même monde des idées, des sons et des
« images? Le poëte n'étudie pas comme le philosophe;
« mais, s'il n'a pas la science, il a la prescience. Le cygne
« était consacré à Apollon. Les anciens, nos maîtres
« éternels, lui donnent la vertu de sentir, de compren-
« dre et de prévoir l'avenir. Les poëtes sont des cygnes.
« Platon ne dit-il pas qu'il a reconnu l'âme d'Orphée
« dans le corps d'un cygne; et Pythagore enseigne que
« les âmes des cygnes vont quelquefois animer des poëtes.
« Ainsi la science divine est en nous; notre âme est le
« luth sublime où résonnent les doigts des dieux. Les
« philosophes sondent les abîmes, tandis que nous nous
« élevons sur les sommets; ils parcourent le monde,
« nous parcourons le ciel; ils ont le compas, nous avons
« les ailes. Mais, messieurs, ne nous enorgueillissons
« pas de notre génie. Vous connaissez l'épigramme de
« Lucien : *J'étais autrefois le champ d'Achœménides,*
« *aujourd'hui le champ de Ménippe, et ainsi je passerai*
« *de l'un à l'autre; car je ne suis ni à l'un ni à l'autre*

« *mais au destin*. Le génie, c'est le champ d'Achœmé-
« nides.

« Strabon a dit : Les poëtes n'ont que la fable avec « eux, les philosophes ont la vérité ; mais la fable n'est-« elle pas la vérité elle-même, habillée des splendeurs « du beau langage ? Héraclite voulait qu'on chassât Ho-« mère des colléges ; mais Héraclite, puni de cette pro-« fanation par la vengeance des dieux, mourut ense-« veli dans un fumier. Cependant lui-même était un « poëte, quand il disait : « *Les dieux sont des hommes* « *immortels, et les hommes des dieux mortels.* »

Si les hommes sont des dieux mortels, certes Rotrou en était un. Jeunesse tumultueuse, cœur tourmenté, esprit fervent, s'il a passé la moitié de son temps dans les tripots, il a veillé de longues nuits dans le recueillement du poëte :

Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours.

Il a créé, avant Corneille et avant Hugo, un drame à la fois héroïque et romanesque ; et, quand il a eu assez longtemps voyagé dans le monde de ses œuvres, il est mort, comme le plus pur de ses héros, attiré déjà vers Dieu par la phalange couronnée des jeunes martyrs :

Ces fruits à peine éclos déjà mûrs pour les cieux.

GASSENDI

1592 — 1655

Les œuvres de Gassendi s'appellent Molière, le prince de Conti, Bernier, Chapelle, Cyrano de Bergerac; en un mot, c'est un philosophe qui faisait des hommes au lieu de faire des livres. Et pourtant il pourrait revendiquer plus d'une belle page dans les livres de Locke et de Newton.

Gassendi n'avait pas l'orgueil de Descartes. Il ne bâtissait pas un monument; il habitait les maisons toutes bâties, disant que d'Épicure à Bacon, ces deux maîtres souverains, le voyageur pouvait trouver plus d'une bonne hôtellerie pour reposer et nourrir son esprit. Gassendi ne niait rien : ni la sagesse antique, ni la sagesse chrétienne, ni la sagesse de son temps; il ne niait que lui-même, à l'inverse de Descartes, qui niait tout, excepté lui-même. Aussi est-il aujourd'hui et sera-t-il toujours un doux et charmant compagnon de voyage

dans les routes ténébreuses de la philosophie. Si Bacon était là, il dirait : C'est mon fils; Galilée dirait : C'est mon frère; et Newton, le grand Newton : C'est mon précurseur. Il eut pour amis tous les savants, tous les penseurs, tous les philosophes d'un demi-siècle : Campanella, Hobbes, Condé, la reine Christine, le roi de Danemark, le cardinal de Retz, Lamothe-Levayer, Mademoiselle, des papes et des princes, enfin Molière, qu'il appelait son fils, Molière, un autre philosophe qui mit la vérité au théâtre. Gassendi avait commencé encore enfant par écrire des comédies. Aussi il pensait que Molière était un autre Gassendi qui continuait son œuvre.

Gassendi, qui n'avait pas voulu se présenter au quarante et unième fauteuil à la mort de Descartes, parce qu'il avait condamné la philosophie de cet illustre penseur, s'y présenta à la prière de son cher élève Cyrano, qui lui disait de passer avant lui et qui mourut avant l'élection de Gassendi. Il eut Scarron pour concurrent, Scarron, l'empereur du burlesque; mais Gassendi fut nommé par vingt-sept suffrages. Son discours de réception, écrit en latin, ne s'est pas retrouvé ; à peine en cite-t-on quelque phrase. C'était un hymne panthéiste que l'Académie n'osa applaudir. Gassendi ne craignait pas de chanter la poésie d'Épicure sous le ciel où sont les anges. Il versa sur les lèvres sévères de l'Académie le vin pur de l'amour. Tout en faisant l'éloge de Rotrou, il parla de Cyrano et de Molière, ses disciples. « Cyrano est tombé en pleine séve, comme la vigne en fleur; mais Molière nous consolera avec sa coupe toujours pleine. »

Gassendi n'a jamais eu foi entière à la science humaine. « Les philosophes qui parlent de l'âme sont comme ces voyageurs qui racontent ce qui se passe dans le sérail, parce qu'ils ont passé à Constantinople, — ou comme les crocheteurs de Paris, qui en connaissent les rues, mais qui ne savent pas ce qui se fait dans l'intérieur des maisons. »

On reconnaît en lui le maître de Molière. Un méchant philosophe lui expliquait la métempsycose : « Je savais bien, dit Gassendi las d'écouter, que, suivant Pythagore, les âmes des hommes, après leur mort, entraient dans le corps des bêtes, mais je ne croyais pas que l'âme d'une bête entrât dans le corps d'un homme. »

Voici la dernière page de son discours d'entrée à l'Académie :

« En entrant dans le sanctuaire de votre éloquence, « je ne fais que m'approcher de plus en plus des purs « esprits que j'ai toujours fréquentés. Et moi aussi, j'ai « été de l'Académie des anciens, car j'ai rebroussé che- « min jusqu'à l'antiquité, suivant, d'anneau en anneau, « la chaîne d'or de la philosophie; cette chaîne qu'a « brisée Descartes, et que j'ai renouée d'une main reli- « gieuse, est suspendue à tous les fiers sommets. Je la « retrouve sur le rocher de Prométhée, sur le cap Su- « nium, sur le Golgotha, sur la prison de Galilée. Faites, « messieurs, ce qu'un seul n'a pu faire jusqu'ici, que « dans votre enceinte la philosophie trouve un refuge « sacré; vous avez quarante voix pour la défendre, vous « avez quatre-vingts bras pour la protéger; ne permettez « plus qu'on donne la ciguë à Socrate et qu'on élève le

« bûcher pour Vanini. Soyons frères en Dieu et en « philosophie. Comme les douze apôtres du Seigneur, « prêchons partout la vérité avec tant de foi en elle, que « la vérité règne enfin sur le monde. Ne craignez pas « mon intimité avec Épicure, ô vous qui ne connaissez « pas Épicure! C'est mon maître pour la raison, comme « Dieu est mon maître pour la foi. Je marche avec ces « deux flambeaux, et je n'ai jamais peur des ténèbres. « *Pourceau d'Épicure!* ont dit quelques-uns; mais sou- « venez-vous que la Provence m'a nommé *le saint* « *prêtre.* »

Gassendi a été le Lucrèce en prose du dix-septième siècle français. Comme le poëte de la *Nature des choses*, il marchait, contemplant devant lui, noyés dans une lumière un peu froide, ces temples de marbre qu'a bâtis le travail des sages :

Edita doctrinâ sapientum templa serena.

Mais il ne mourut pas comme le Romain, empoisonné par un philtre d'amour! Il tomba dans son travail, consolé de la mort par les souvenirs de sa vie toujours pure! Car lui, le prêtre qui a osé continuer Lucrèce, il aurait pu donner des leçons de morale au cardinal de Polignac, ce galant prélat qui écrivit chez la duchesse du Maine les hexamètres de l'*AntiLucrèce*.

SCARRON

1610 — 1660

Si Scarron est arrivé au quarante et unième fauteuil, ç'a été en s'appuyant sur Françoise d'Aubigné. Savoir bien choisir sa femme ou sa maîtresse, c'est déjà faire un pas vers la renommée.

Scarron *, c'est encore Rabelais brodant des rimes à ses folles imaginations, c'est déjà le sourire lumineux et malin de Voltaire; sans compter qu'il y a bien des petits vers de Scarron dans les petits vers de Voltaire.

Scarron fut d'abord l'abbé Scarron **, mais son séminaire fut chez Marion Delorme ou chez Ninon de Len-

* Scarron était d'une famille très-ardente aux disputes littéraires. Le père de Scarron était pour Ronsard contre Malherbe; mais les deux frères étaient pour Malherbe contre Ronsard, au risque, dit Scarron, d'être deshérités.

** Abbé, du moins par la soutane, il y avait un moyen bien natu-

clos. Il était né avec un esprit bouffon qui survécut à toutes ses douleurs et qui colora toujours gaiement pour lui les images les plus sombres. Rien ne put combattre cette bouffonnerie innée qui lui donna les airs d'un chef d'école en poésie. En vain sa belle-mère le dépouilla des trois quarts de ses biens; en vain il vécut plusieurs saisons à Rome, ce grand horizon ; en vain la mort passa si près de lui, qu'elle ne le laissa plus debout : il continua à rire et à faire rire autour de lui.

Singulière destinée! Ce fut pour ainsi dire parce qu'il perdit ses jambes qu'il fit son chemin, c'est-à-dire que ce fut grâce à ses maux qu'il alla à la cour et qu'il épousa celle qui fut plus tard la femme de Louis XIV.

Scarron a vécu dans le meilleur monde, y compris Marion Delorme et Ninon de Lenclos. Il était le bouffon familier de la comtesse de Lude et de la comtesse de la Suze. Quand mourut Louis XIII, il se fit porter chez la reine, et lui demanda la permission d'être son malade en titre d'office *. Mais Scarron ne resta pas tellement à

rel de lui faire du bien : c'était de lui donner un bénéfice. Cependant à quel bénéfice nommer un abbé si peu ecclésiastique? Aussi en demandait-il un simple, « mais si simple, » disait-il, « qu'il n'y eût qu'à croire en Dieu pour le desservir. » Et celui-là, encore à peine l'en jugeait-on capable. — GUIZOT. —

* La reine trouva le cul-de-jatte si gai, qu'elle lui accorda tout ce qu'il voulut, même une petite paire de soufflets sur les joues pour répondre à ces quatre vers :

Elle avait au bout de ses manches
Une paire de mains si blanches,
Que je voudrais, en vérité,
En avoir été souffleté.

la cour, qu'il ne fût toujours le Cupidon-Vulcain de cette île de Cythère qui s'appelait la place Royale. Il était aimé partout, même à l'Académie, qu'il raillait; il était aimé de tous, même du cardinal Mazarin, qu'il chansonnait. Il ne lui manqua guère que l'amour de sa femme. Et encore Françoise d'Aubigné l'aima, — avec l'amour en moins. Était-ce sa faute à elle? Si j'étais l'abbé de Voisenon, je dirais « qu'il ne la desservait pas plus « que son canonicat. » Si j'étais l'abbé Scarron, je raconterais qu'il eut l'idée une fois, après boire, de commander pour ses vieux jours un enfant à son laquais. D'ailleurs, la jeune Indienne n'était pas une de ces femmes qui cherchent le *mari au triple talent*, réalisé par Henri IV. Elle était née maîtresse du roi et surtout maîtresse de pension. Et encore lui fallait-il un roi vieilli par Montespan, une école attristée par la lourdeur sépulcrale de l'architecture et par les grâces ennuyées d'écolières condamnées au célibat et à la tragédie!

Et pourtant, avant son mariage, on se racontait sa vie romanesque; on la surnommait la jeune Indienne; on se demandait vers quel avenir sombre ou rayonnant s'en irait cette orpheline, si belle quand on la regardait, et si belle encore quand on l'écoutait, car elle parlait comme un livre charmant. Elle avait peur du couvent comme du tombeau; elle aimait Dieu, mais dans le rayonnement de la vie; elle ne voulait pas non plus rester vieille fille. Elle comprenait bien aussi qu'une femme sans dot ne pouvait épouser qu'un bel esprit retiré du monde ou un soldat né pour courir le monde.

Elle avait déjà bien assez couru comme cela. Quand Scarron, qui l'aimait comme sa fille, comme sa sœur, — comme une maîtresse idéale, — lui offrit son toit comme pis aller, elle ne s'offensa pas, et se dit sans doute qu'entre elle et Scarron il n'y aurait qu'un mariage d'esprit. Le mariage se fit en saison printanière de 1652. « Quand on dressa le contrat, Scarron déclara qu'il reconnaissait à l'accordée quatre louis de rente, deux grands yeux fort mutins, un très-beau corsage, une belle paire de mains et beaucoup d'esprit. » Le notaire lui demanda quel douaire il lui accordait : « — L'immortalité, répondit-il ; les noms des femmes des rois meurent avec elles, celui de la *femme de Scarron* vivra éternellement. »

Mademoiselle de Pons prêta des habits à la mariée pour le jour des noces. La mariée fut grave et digne ; elle changea du jour au lendemain le caractère de la maison de son mari. « Je ne lui ferai pas beaucoup de sottises, mais je lui en apprendrai beaucoup, » avait dit Scarron; il s'était trompé. A ce foyer, hanté par tout un monde un peu perverti, elle amena la vertu, la vertu qui a dix-sept ans et qui sourit dans sa grâce. Elle était de toutes les conversations et de tous les soupers de la maison ; mais, comme dit son historien, « elle imposait le respect sans gêner le plaisir ; » et, selon madame de Caylus, « elle passait ses carêmes à manger un hareng au bout de la table, parce qu'elle avait compris qu'une conduite moins exacte et moins austère, à l'âge où elle était, ferait que la licence de cette jeunesse n'aurait plus de frein. »

Dès le lendemain des noces, elle commença le métier de femme savante ; ce fut avec une grâce et une réserve dignes de louanges. Elle était tout à la fois l'écolière, le critique et le secrétaire de Scarron, mais elle était en même temps sa femme toute dévouée. Quand il souffrait, elle était là, comme quand il debitait de l'esprit. Elle apprenait l'espagnol, l'italien et même le latin ; mais elle apprenait aussi la vie. Peu à peu, dans la maison, la royauté de Scarron s'effaça devant l'éclat de la sienne. On ne vint plus pour lui, on vint pour elle. Elle avait, dit M. de Noailles, qui connaît bien cette gloire de famille, acquis un charme infini de conversation; et tout le monde sait le mot du domestique qui, un jour, à table, vint lui dire à l'oreille : « Madame, « encore une histoire, le rôti nous manque aujourd'hui. »

Scarron n'était pas plus riche depuis son mariage. Le rôti manquait souvent. Il n'en voulait pas moins vivre en grand seigneur. Il se donnait même, comme Scudéry, les airs de protéger les arts. Une lettre de Poussin nous apprend que, dans la tempête de la Fronde, ce grand artiste peignit deux tableaux commandés par Scarron : une *Fête de Bacchus* et une *Fête de l'Amour*. Mignard était un ami de la maison. Scarron lui commandait aussi des tableaux. Il fit le premier et le dernier portrait de madame de Maintenon, en 1659 et en 1694. De ces deux portraits, c'est malheureusement le dernier que nous connaissons. « Nous ne la connaissons que vieille, dit M. de Noailles; nous nous la figurons toujours dans sa robe feuille morte et dans sa

coiffe, dévote et sévère. » Mignard l'a peinte en sainte Françoise, noble et digne, mais sombre et chagrine, sans que le rayon de sa jeunesse éclairât cette face rembrunie. C'est comme le Voltaire des peintres et des sculpteurs, qui est *le vieillard cacochyme, chargé de quatre-vingts hivers*. Ceux que la gloire a touchés au front ne nous apparaissent que couronnés de lauriers et de cyprès. Il n'y a que les figures idéales, — ou celles que la mort a moissonnées dans la fleur, qui nous apparaissent couronnées de roses et de violettes *.

Madame Scarron vivait dans sa maison. D'abord, comme écrivait Scarron à M. de Villette, « elle est bien malheureuse de n'avoir pas assez de bien ni d'équipage pour aller où elle voudrait. » Ensuite Scarron lui-même la retenait à son lit. Elle s'affermissait de plus en plus dans sa vertu, comprenant que ç'avait été son seul bien et que ce serait son seul refuge. Villarceaux l'aima-t-il sans qu'elle s'inquiétât de son culte? On a voulu mettre en doute cette vertu presque singulière dans son entourage, mais elle a pour elle cette méchante langue de Tallemant qui dit : « Madame Scarron est bien reçue partout, mais jusqu'ici on ne croit pas qu'elle a fait le saut. »

Y a-t-il eu entre Scarron et Louis XIV quelque trait

* Il y a encore un portrait de madame Scarron par mademoiselle de Scudéry, qui, sous le nom de Lyriane, la met en scène dans *Clélie :* « On ne pouvait rien lui comparer sans lui faire tort. Elle était grande et de belle taille, mais de cette grandeur qui n'épouvante point. Elle ne faisait pas la belle, quoiqu'elle le fût infiniment. Son esprit était fait tout exprès pour sa beauté. »

d'union, Villarceaux, par exemple? Ninon, interrogée sur cette vertu sauvage, répondit : « Je ne sais rien, je n'ai rien vu, mais je leur ai souvent prêté ma chambre jaune, à elle et à Villarceaux. » Or Villarceaux était dangereux à voir de si près, lui qui était parvenu à enchaîner à la campagne Ninon trois ans durant, — trois ans durant!

Circonstance aggravante! Madame Scarron voyait beaucoup Ninon. Je sais bien qu'elle fréquentait bien plus l'esprit que la personne, — comme avec son mari, — mais l'esprit a aussi ses jours de curiosité coupable; l'esprit aime à juger le cœur, et il aime à juger sur l'expérience. Madame Scarron, voyant Ninon aimée et recherchée dans le beau monde, après plus de trente ans de folies amoureuses, avait devant les yeux un exemple fatal, d'autant plus fatal, que Ninon, livre charmant toujours ouvert, n'avait pas consacré une seule page au repentir.

Quoi qu'il en soit, passons. Admettons, comme elle l'a dit plus tard à son frère, qu'elle n'a jamais été *mariée*. Croyons-la donc quand elle écrit : « Mon cœur est libre, veut toujours l'être, et le sera toujours. »

J'aimerais mieux que sainte Françoise d'Aubigné se fût attardée un soir d'été, ne fût-ce que pendant une demi-heure, dans la forêt des passions touffues et mystérieuses, comme saint Augustin et sainte Thérèse; on n'est pas savante, on n'est pas femme si on n'a jamais été *mariée*. Sainte Thérèse disait du diable : « Le malheureux, il ne sait pas aimer! » Je suis tout prêt à plaindre ainsi madame de Maintenon, si elle n'a pas aimé.

Scarron mourut en stoïcien après quelques succès bruyants. On l'enterra sous l'épitaphe qu'il s'était faite, et il ne fut plus question de lui *. « Il se fit sur cette tombe, dit éloquemment le duc de Noailles, un long silence. Personne n'osa rappeler son nom devant les destinées qui élevèrent madame de Maintenon si haut. » L'heure solennelle du règne de Louis XIV venait de sonner, toutes les grandeurs de la France montaient déjà sur le trône.

Il était impossible à l'Académie de méconnaître Scarron, qui était applaudi au théâtre, comme la parade de la comédie de Molière, — Jodelet avant Scapin, — et qui a inventé le roman des comédiens avant Gil Blas et avant Wilhelm Meister. Les plus grands esprits, La Fontaine et Molière, Voltaire et Beaumarchais, se sont abreuvés au sein de cette muse forte en gueule qui a aussi ses gestes de grandesse espagnole : que dis-je? elle a même ses poésies et ses tendresses. Le Destin et mademoiselle l'Étoile, dans cette cohue de baladins en goguette, n'est-ce pas Roméo et Juliette qui ont tous deux sauté par-dessus le balcon** ? N'est-ce pas Didier et Ma-

* Voici cette épitaphe touchante, digne de l'antiquité :

Passants, ne faites pas de bruit,
De crainte que je ne m'éveille,
Car voilà la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

** « La prose du *Roman comique* est une excellente prose, pleine de franchise et d'allure, d'une gaieté irrésistible, mais ne manquant pas d'une certaine grâce amoureuse et d'une certaine poésie romanesque. » Théophile Gautier.

rion Delorme, cachant leurs duels et leurs passions derrière le Gracieux et le Taillebras? Ainsi, dans les tableaux de Jordaëns, ces débauches du crayon et de la palette, parmi les figures enluminées comme celles de la Rancune et de madame Bouvillon, on voit apparaître un couple amoureux qui ne s'est pas barbouillé dans les vendanges de la Kermesse.

Cette railleuse figure du cul-de-jatte éclate de rire à travers les rieurs de l'Olympe comme à travers l'olympe de Louis XIV. On dirait, quand on feuillette l'*Énéide travestie* et le *Typhon*, le Méphistophélès du second Faust narguant les Chimères et déshabillant Hélène. Ce n'est pas Daumier qui, le premier, a fait la caricature du Parnasse et de l'Élysée : c'est Scarron.

PASCAL

1623 — 1662

Tous les honneurs étaient réservés à Scarron : à l'Académie le bouffon eut pour successeur Pascal, et la veuve du cul-de-jatte épousa Louis XIV.

Deux académiciens moururent en même temps, Scarron et Tristan l'Hermite qui occupait le onzième fauteuil *. M. de la Mesnardière se présenta pour recueillir l'héritage de Tristan ; Pascal se présenta pour succéder à Scarron dans le quarante et unième fauteuil. Les deux élections eurent lieu le même jour. M. de La Mesnardière fut nommé à l'unanimité, Pascal fut élu à la simple ma-

* Ce Tristan, qui disait descendre du *compère de Louis XI*, était un gentilhomme assez encanaillé, qui eut, — le croirait-on aujourd'hui ? — la gloire d'être nommé le rival de Corneille à propos de trois ou quatre tragédies.

jorité. M. de La Mesnardière avait sur Pascal un immense avantage : il n'était pas connu

Pascal, « cet effrayant génie qui, à douze ans, avec des ronds et des barres, avait deviné les mathématiques, » a presque toujours passé à côté de la vie, comme ont fait, d'ailleurs, tant de philosophes. — Mais Marie n'a-t-elle pas raison contre Marthe, et vivre de ce qui est éternel, n'est-ce pas plus vivre encore que de vivre de la mort de chaque jour? — Que lui importait son carrosse à six chevaux, à lui qui déjà ne sentait pas la terre sous ses pieds? Que lui importait la femme, à lui qui avait mis sur son cœur l'amulette de l'adoration perpétuelle? Quel sermon plus éloquent contre l'enfer du désir humain que sa rencontre avec cette belle mendiante qui lui demandait du pain, et à qui il donna Dieu, la conduisant à son bras dans les ténèbres du couvent, afin que le soleil, ce complice de toutes les damnations, n'éclairât plus pour les regards mortels ce chef-d'œuvre de beauté qui eût bientôt mendié son pain à la porte de l'amour! Tout ce qui croit Jésus a pu accompagner au couvent cette Madeleine avant le péché, sans rire de Pascal et sans songer à Joseph : mais quelle mère, eût-elle appris le devoir maternel à l'école de Marie et de Monique, ne condamnera pas le janséniste impitoyable qui frappait d'anathème les baisers de sa sœur Gilberte, une vraie mère chrétienne, quand elle embrassait ses enfants?

Si Pascal s'est trompé pour les autres, il ne s'est pas trompé pour lui-même. On devrait toujours imprimer au frontispice de ses œuvres ce blason qu'il s'était donné,

lui gentilhomme du Christ, un ciel dans une couronne d'épines, avec cet exergue : *Scio cui credidi* ! Je sais en qui j'ai foi !

D'ailleurs, comme le disait Napoléon à Sainte-Hélène, pour tous les héros, la question, c'est de bien finir. Pascal avait sacrifié toutes les joies naturelles de la vie ; il en avait subi, avec la pâle volupté du martyre, toutes les angoisses et tous les crucifiements ; mais il commença, dès ce monde, à jouir de son éternité, d'une main appuyant les pointes ensanglantées du cilice dans les chairs de ce cœur qui n'avait battu que pour Dieu, et de l'autre tenant déjà la palme verte. Socrate avait bu la ciguë avec la résignation du fatalisme antique ; Pascal vida la coupe avec la confiance du chrétien rassuré sur les divines promesses

Pascal mourut, laissant sa maison à un pauvre, et regrettant chez sa sœur de ne pouvoir mourir dans la maison des pauvres. Ce jour-là l'humanité poussa un grand cri d'espérance dans ce dernier cri de Pascal, soldat tombé dans sa victoire : « Joie ! joie en Dieu ! pleurs de joie ! réconciliation universelle et douce ! »

Montaigne avait dit : « Que sais-je ? » Descartes : « Je suis: » Pascal s'écria : « Que suis-je ? » Il a fini comme Platon : « Je sais que je ne suis qu'en Dieu. » Il avait marché, avec le génie qui crée et la science qui se souvient, à la conquête de la vérité : la lumière n'avait lui sur son front que pour éclairer sa faiblesse armée et sa défaite victorieuse.

Avant Pascal, la prose française n'avait pas encore sacrifié les oripeaux italiens et espagnols ; on succédait

au règne impérieux de la peinture, on chargeait sa palette avec passion. Pascal, on peut le dire, rejeta souvent le pinceau du coloriste pour le ciseau du statuaire. Son style est du beau siècle de Phidias ; à peine s'il étend sur sa pensée un noble jet de draperie.

Bossuet tout entier est sorti de Pascal. C'est le dernier éloge à faire de Pascal, c'est le premier à faire de Bossuet. C'est en effet la même passion pour les cimes élevées de l'intelligence; mais n'est-ce pas aussi la même pensée voyageant vers les mêmes horizons?

Dans ses raisonnements il a presque toujours raison, mais sa raison ne convainc pas toujours, parce qu'elle a un air de despotisme qui irrite l'esprit de recherche.

L'abîme qui effrayait Pascal, c'était l'infini; il voulait se jeter tout en Dieu; mais, pour arriver au ciel dans le rayonnement de la lumière éternelle, il voyait l'ombre tomber autour de lui, la nuit du sépulcre, les ténèbres du doute. Le précipice toujours ouvert, c'était la tombe; il allait y descendre avec l'esprit de Dieu, espérant retrouver le ciel à l'autre point de ce lugubre voyage; — mais, si le ciel ne se trouvait pas! La raison lui poussait un pied, la folie le retenait de l'autre. Pascal n'avait pas osé vivre de la vie que Dieu a faite ici-bas à ses enfants; il n'avait rien voulu comprendre à la poésie des moissons et des vendanges; il n'avait pas adoré le Créateur dans la gerbe d'or ni dans la grappe de pourpre, il ne s'était nourri que du pain et du vin spirituels. Aussi que lui restait-il pour porter son âme? Le château était en ruines, la lumière y vacillait. Pascal

n'était pas l'habitant du monde où nous vivons : il vivait en lui et en Dieu, ne respirant pas la séve qui nourrit les hommes, étranger à tout ce qui constitue le drame humain : « Mon humeur, disait-il, ne dépend guère du temps ; j'ai mon brouillard et mon soleil au dedans de moi *. »

Ce qui a fait la force et la faiblesse de Pascal, c'est que son esprit est né avant son cœur, c'est qu'il a parlé de Dieu avant d'aimer Dieu. La foi ne l'aveuglait pas d'abord à ce point qu'il dût renoncer à toute autre lumière. Il alluma d'une main hardie le flambeau du raisonnement pour aller, lui aussi, à la recherche de la vérité ; et, tandis que Malebranche s'égarait sur la route avec son imagination, lui, Pascal, il allait droit devant lui jusqu'au jour où il trouva l'abîme sous ses pas. Mais que de chemin parcouru ! Archimède et Galilée l'avaient salué sur la route ; Démosthènes avait dit : « Voilà l'éloquence qui passe ; » Bossuet avait écouté le vent qui venait d'effleurer le front de Pascal ; enfin Molière, qui ne recherchait pas les sublimités du style, mais qui avait une

* Cependant « son esprit, uni à la matière par un lien douloureux, connut des transes et des alarmes qui déchirèrent son existence : agité dans le repos même de la foi par de sombres images, Pascal, durant les dernières années de sa vie, sentait jour et nuit passer sur son front incliné la sueur froide du jugement de Dieu. L'idée, se dégageant ainsi des profondeurs mornes d'un organisme altéré, devait s'empreindre dans le style de couleurs vives et sévères. La tristesse, cette ombre de la maladie, qui le suivait dans ses recherches philosophiques, n'a pu manquer de teindre souvent en noir la vérité. » — ALPHONSE ESQUIROS.

forte religion pour la raison humaine qui raille, ramassait avec ferveur les feuillets épars des *Provinciales* *.

Pascal ne fit pas un long discours de réception, mais ce discours est digne d'être inscrit au livre d'or de la sagesse.

« Je viens ici, dit-il à ses confrères, bien plus par hu-
« milité que par orgueil. J'aurais craint, en refusant de
« m'asseoir parmi vous, de montrer une pensée hau-
« taine; ici, on se confond et on s'efface. Je vous ap-
« porte ma foi, rien que ma foi, car il y a longtemps
« que j'ai déposé mon esprit aux pieds de Dieu, comme
« j'ai déposé mes biens aux pieds des pauvres. Bienheu-
« reux les pauvres, quels qu'ils soient, les pauvres d'es-
« prit comme les autres! Il faut n'avoir plus rien ici-
« bas, ni esprit ni biens, pour commencer à marquer
« ses conquêtes dans le royaume des cieux. J'aime la
« pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a aimée. N'oublions
« jamais que, quelque pauvres que nous soyons, nous
« aurions pu placer quelque chose de plus dans le ciel.

« D'autres vanteront les poëtes et les philosophes. Je
« ne dirai plus : Un bon poëte n'est guère plus utile
« à l'État qu'un brodeur ou qu'un joueur de quilles.
« Mais les madrigaux et les sonnets sont toujours des

* Un homme qui a creusé plus avant le lit fécond du style, sans détourner les sources vives et sans vouloir s'emprisonner dans les lignes droites des géomètres, M. Villemain, a dit de Pascal que c'était le créateur du style français et qu'il l'était devenu tout d'un coup : « Dans ces pages éloquentes, vous n'apercevez ni les commencements ni les degrés du génie : le terme est d'abord atteint, la trace des pas est effacée. »

« reines de village qui ont perdu leur grâce naïve sous « les ornements étrangers *.

« On ne s'imagine d'ordinaire Platon et Aristote qu'a-« vec de grandes robes, et comme des personnages tou-« jours graves et sérieux. C'étaient d'honnêtes gens, qui « riaient comme les autres avec leurs amis. Et, quand « ils ont fait leurs lois et leurs traités de politique, ç'a « été en se jouant et pour se divertir. C'était la partie la « moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie. La « plus philosophe était de vivre simplement et tran-« quillement.

« Vous dirai-je, si je parle du style, quelles sont les « idées qui ont lui sur mon chemin?

« Il faut qu'il y ait dans l'éloquence de l'agréable et « du réel; mais il faut que cet agréable soit réel. Quand « on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi; « car on s'attendait de voir un auteur et on trouve un « homme. Au lieu que ceux qui ont le goût bon et « qui, en voyant un livre, croient trouver un homme, « sont tout surpris de trouver un auteur : *Plus poetice* « *quam humane locutus est.* Ceux-là honorent bien la

* Pascal voyait toujours les poëtes à travers le père Le Moyne, qui a voulu prouver en vers que *toutes les belles choses sont rouges et sujettes à rougir* comme les roses, les grenades, la joue et les lèvres, et qui dit des anges :

Ces illustres faces volantes
Sont toujours rouges et brûlantes,
Soit du feu de Dieu, soit du leur,
Et, dans leurs flammes mutuelles,
Font du mouvement de leurs ailes
Un éventail à leur chaleur.

« nature, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout
« et même de théologie.

« La dernière chose qu'on trouve en faisant un ou-
« vrage est de savoir celle qu'il faut mettre la pre-
« mière.

« Ceux qui font des antithèses en forçant les mots
« font comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la
« symétrie. Leur règle n'est pas de parler juste, mais
« de faire des figures justes.

« Il y a un modèle d'agrément et de beauté qui con-
« siste en un certain rapport entre notre nature faible
« ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît.
« Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée :
« maison, chanson, discours, vers, prose, femmes, oi-
« seaux, rivières, arbres, chambres, habits. Tout ce qui
« n'est point sur ce modèle déplaît à ceux qui ont le
« goût bon.

« Mais qu'est-ce que le style si on n'a pas été à l'é-
« cole de l'esprit de Dieu et du cœur de l'homme? Sa-
« lomon et Job ont le mieux connu la misère de
« l'homme et en ont le mieux parlé : l'un, le plus heu-
« reux des hommes, et l'autre, le plus malheureux;
« l'un, connaissant la vanité des plaisirs par expé-
« rience, l'autre, la réalité des maux.

« En entrant à l'Académie, soyons déjà ce que nous
« serons à la porte du ciel : n'ayons plus d'ennemis. Le
« temps amortit les querelles comme les afflictions,
« parce qu'on change et qu'on devient comme une
« autre personne. Ni l'offensant ni l'offensé ne sont
« plus les mêmes. C'est comme un peuple qu'on a ir-



« rité, et qu'on reverrait après deux générations. Ce « sont encore les Français, mais non les mêmes.

« Ne l'oublions pas, l'homme n'est qu'un roseau, le « plus faible de la nature; mais c'est un roseau pen- « sant! Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour « l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour « la tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme « serait encore plus noble que ce qui le tue, parce « qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, « l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité « consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous « relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons « donc à bien penser. »

Pascal ne voulut pas imprimer ce chef-d'œuvre de sublime simplicité; c'était inutile, car le lendemain tout le monde le savait par cœur.

MOLIÈRE

1620 — 1673

Molière fut, sans y songer, le philosophe de la raison, comme Pascal fut celui de la foi; le théâtre s'ouvrit à côté de l'église, mais c'était toujours l'esprit français qui succédait à l'esprit français. Celui qui a écrit les *Provinciales* pouvait comprendre celui qui traînait sur les planches Vadius et Trissotin. Tous les deux immolaient à la gaieté des curieux leurs personnages ridicules. Voltaire n'a-t-il pas dit que les meilleures pièces de Molière n'ont pas plus de sel que les premières lettres Provinciales? Mais Voltaire plaidait pour *Nanine*.

Molière est peint et sculpté à la Comédie-Française. Qui ne s'est arrêté tout ému devant cette fière et mélancolique figure de marbre qui porte toutes les poésies amères du *Misanthrope?* Quelle distance de Mo-

lière à Voltaire! Devant Molière le cœur bat; devant Voltaire le cœur rit.

Molière peint est plus vrai que Molière sculpté, — non pour les artistes qui voient la vérité dans l'idéal, mais pour ceux qui ne reconnaissent Molière que dans le bonhomme Molière*, — auteur de la farce du *Ma-*

* « Il s'opère avec le temps un singulier travail sur les grands hommes que la postérité adopte et consacre; chaque siècle les comprend à son point de vue et leur prête ses tendances ou ses rêveries; — peu à peu il se fait une image idéale tout a fait différente du modèle et qui le remplace, comme ces portraits de souverains reconnus de tout le monde, bien qu'ils conservent à peine un seul trait exact de l'original. — Il n'est pas de type qui ait été plus altéré que celui de Molière, — l'admiration qu'il mérite semble s'adresser à un autre qu'à lui; tant elle s'égare en chemin. L'on a fait de l'auteur du *Cocu imaginaire* et des *Précieuses ridicules* une espèce de demi-dieu couronné de lauriers, comme s'il était déjà immortel et dominant son époque de toute l'autorité de son génie. Sous le règne de Louis XIV, Molière, fondu en airain, ne méditait pas encore sur un fauteuil de bronze dans une architecture de Visconti, ayant à ses pieds deux muses de Pradier apprêtant leurs rouleaux de marbre pour recueillir les paroles tombées de ses lèvres.

« C'est tout bonnement, comme Shakspeare, un directeur de troupe écrivant des pièces et y jouant, travaillant sur les commandes du roi, en toute hâte, pour arriver au jour fixé : réglant des ballets, des intermèdes, faisant les harangues au public et ne négligeant rien de ce qui pouvait assurer la prospérité de son théâtre. — On lui reconnaissait de l'esprit et du talent dans sa partie, mais avec des restrictions qui surprendraient beaucoup aujourd'hui; — les contemporains des hommes illustres ne les voient pas du même œil que la postérité, et sont plus sensibles à leurs défauts qu'à leurs qualités. — L'on a prêté à Molière des intentions qu'il n'a jamais eues et une portée que tout le monde lui refusait de son temps; on en a fait un philosophe, un rêveur, un humanitaire, un démocrate,

lade imaginaire, — ce drame sublime, dirait Shakspeare.

Molière est le premier mot, — le dernier mot de la comédie en France; on peut inscrire sur son œuvre cette parole de Michelet : « Le passé tue l'avenir. »

Rembrandt, l'amant en titre de la vérité, n'a jamais

presque un apôtre; on l'a orné de toutes les vertus à la mode, et, quand on le fait parler, on met dans sa bouche des paroles de six pieds et demi, *sesquipedalia verba,* — rien n'est plus faux : Molière a fait du théâtre naïvement, prenant ses sujets à droite et à gauche, aux Latins, aux Italiens, aux Espagnols, dans les *Nuits facétieuses* du seigneur Straparolle, dans les contes de Drouville et de Boccace, empruntant une scène à Cyrano de Bergerac, une idée à Scarron, un mot à Trivelin, une grimace à Scaramouche, et cherchant avant tout la réussite comme un simple faiseur. — C'était un honnête homme dans l'acception que le dix-septième siècle donnait à ce mot; seulement on le trouvait un peu fier, parce qu'il avait la prétention de rendre les repas qu'il prenait, vanité bizarre chez un histrion, mais que pouvait faire excuser son titre de valet de chambre et de tapissier du roi. Il ne put être de l'Académie à cause de sa profession, et il fallut un ordre exprès de Louis XIV pour obtenir à ses restes six pieds de terre chrétienne; — sans doute, le prince de Conti, le grand Condé, le duc de Montausier et d'autres illustres personnages le recevaient et le traitaient avec une affabilité polie, mais il était en leur présence fort respectueux.

« On allait à son théâtre parce qu'on s'y amusait plus qu'ailleurs, comme on va maintenant au Palais-Royal; mais on contestait à ses comédies toute valeur sérieuse; on les trouvait irrégulières, mal écrites, pleines d'incidents forcés et déshonorées de bouffonneries triviales; on y riait à la vérité, mais plutôt à cause du jeu des acteurs que de la bonté de la pièce.

« Chapelain, sur la liste des pensions qu'il serait convenable d'accorder aux gens de lettres, liste dressée par ordre du grand Colbert, désigne Molière par la note suivante : « Il a connu le caractère co-

été plus franc, plus énergique et plus lumineux que Molière. C'est la même touche immortelle où est empreint le génie du réalisme.

Molière eut pour maître un philosophe. Aussi on peut dire que la philosophie protége toute son œuvre; sa comédie rit, mais elle pense. Les *Femmes savantes* et le *Misanthrope* sont l'œuvre du poëte, mais surtout l'œuvre du philosophe. Henriette et Alceste sont bien moins des personnages humains que la vérité elle-même descendue sur le théâtre du haut des nuages de la métaphysique; Molière pouvait dire à tout ce dix-

mique et l'exécute naturellement; l'invention de ses meilleures pièces est imitée, mais judicieusement. Sa morale est bonne, et il n'a qu'à se garder de sa scurrilité. » Cette phrase, étrange pour nous et très-bienveillante au fond, résume fort exactement l'opinion du temps sur l'auteur qui occupe de nos jours une place si haute. Une chose dont on lui tenait compte, c'est qu'il « savait du latin; » mais, en revanche, on lui refusait de savoir le français. Toutes les critiques de l'époque s'élèvent contre la barbarie, l'incorrection, la négligence et l'impropriété de son style; et, reproche plus bizarre, on blâme ses comédies, parce qu'elles sont... comiques. Vous venez de voir tout à l'heure Chapelain, qui passait au dix-septième siècle pour un des juges les plus compétents en matière d'esprit, lui crier d'éviter sa basse bouffonnerie. — Tel est le sens du mot scurrilité. — Voici maintenant Boileau, une autorité que personne ne récuse, qui lui jette ces deux vers :

Dans le sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*.

« Le doux Fénelon lui-même ne voyait que galimatias dans la poésie de Molière, dont il aimait mieux la prose. » Théophile Gautier.

Toutefois l'auteur de *Mademoiselle de Maupin*, de ce livre où Molière est si bien glorifié, conclut, comme un poëte du dix-neuvième siècle, par l'admiration et l'adoration de Molière.

septième siècle qui courbait le front sous la recherche de la raison : « Je commence l'œuvre, je montre l'homme tel qu'il est. Étudier les passions de la terre, voilà le point de départ pour remonter à Dieu. »

Dans le monde, il écoutait et ne parlait pas, ce qui faisait dire que son ami Chapelle, le causeur à verve abondante, était l'auteur des comédies de Molière. Il voyait la comédie partout, à Paris et à Pezenas *, partout, hormis sur le théâtre. Il mourut sans être assisté de Tartufe ni de Purgon, mais en face de deux sœurs de charité. Ce jour-là la France avait perdu sans émotion un homme qui valait à lui seul tous les Molière d'Athènes et de Rome.

Que Boileau ne comprenait guère Molière ! « Il y a, disait Molière, un point d'honneur pour moi à ne pas quitter le théâtre. — Bel honneur, s'écriait Boileau, que de se noircir les moustaches et de recevoir des coups de bâton sur les planches ! » Molière était bien inspiré : il est mort comme un héros, sur le champ de bataille. Aussi, comme récompense, le jour de ses funérailles, le peuple s'ameuta devant sa maison pour insulter à la dépouille de l'excommunié ! Madame Molière ne triompha de ce mauvais sentiment qu'en jetant de l'argent par la fenêtre. Ce parterre odieux qui était venu pour siffler à la dernière pièce du grand Molière la comédie

* Molière, né à Paris, est un enfant de Paris. Il semble qu'il ne veuille être qu'un Français de Paris, comme Villon, Regnard, Voltaire et Béranger. La province n'apparaît dans sa comédie que pour être bâtonnée sous le nom de M. de Pourceaugnac et bafouée sous la figure de la comtesse d'Escarbagnac.

de sa mort, s'en alla en applaudissant. Comme plus tard à Voltaire l'antechrist, on refusa un tombeau à Molière le comédien. « On lui refuse un tombeau! s'écriait sa veuve consolée, mais indignée, on lui refuse un tombeau; dans l'antiquité on lui eût élevé des autels! »

Quand Molière eut écrit tous ses chefs-d'œuvre, il fut sollicité par Corneille de se présenter à l'Académie. Le fauteuil de Gilles Boileau était vacant. Il n'y avait que M. de Montigny qui se présentât. Racine, élu deux ans après, ne voulait pas passer avant Molière. Mais tout le monde fit comprendre à l'auteur du *Misanthrope* qu'il faillait sacrifier le comédien pour que Molière pût passer le front haut par les portes de l'Académie. Molière était l'âme et la vie de sa troupe, le pain et le vin de la Comédie-Française. Il voulait entrer à l'Académie Molière tout entier pour l'honneur de la comédie, ce qui eût été l'honneur de l'Académie. M. de Montigny fut élu. « Que m'importe? dit Molière, il me reste le fauteuil des libres esprits; je me présenterai pour succéder à Pascal, j'y serai protégé par l'ombre de mon cher maître Gassendi. »

Il fut élu au quarante et unième fauteuil. Il ne se présentait pas seul : maître Adam Billaut, menuisier de Nevers, le vieux La Calprenède et Saint-Évremond eurent l'honneur de disputer quelques voix.

Voici un fragment de son discours aux quarante, conservé précieusement aux archives de la Comédie-Française :

« Si le livre est la pensée intérieure, le théâtre est la

« pensée extérieure. C'est le tableau visible des batte-
« ments du cœur et des conquêtes de la raison. C'est
« l'humanité tout entière qui apparaît dans ses méta-
« morphoses. C'est l'homme tel qu'il est, se cherchant
« ou se fuyant, l'homme deux fois homme, parce qu'il
« est la pensée du poëte, traduite par le comédien.

« Le grand comédien ne parle pas, il pense tout haut.
« Il est le symbole le plus éloquent de tous les arts : il
« peint et sculpte pour les yeux, pendant qu'il emporte
« l'âme dans le monde idéal du sentiment avec la musi-
« que et la poésie.

« Le théâtre est le foyer consacré de l'esprit national.
« C'est là que s'allume le flambeau de toutes les géné-
« rations ; c'est là que l'homme du monde et l'homme
« du peuple, qui vivent des mêmes idées et des mêmes
« passions, viennent lire la traduction éloquente de leur
« sentiment héroïque et de leur roman intime ; c'est,
« pour ainsi dire, le labyrinthe illuminé où ils retrou-
« vent le chemin de leur cœur. »

Molière avait raison. On pourra un jour noter page à page, dans le répertoire du Théâtre-Français, le mouvement de l'esprit humain, la révolution permanente des idées et des choses ; car le monde marche incessamment, ici vers l'ombre, là vers la lumière. Il sent qu'il marche, il ne sait pas son chemin, mais il va toujours, poussé par l'invisible main de la Providence. Cette révolution universelle, ces métamorphoses radieuses ou voilées, ces transformations infinies, le théâtre les fixe au passage, comme un miroir où s'éterniseraient les tableaux fugitifs qui paraissent et s'évanouissent à sa surface.

Que si on voulait avoir une impression profonde, une idée précise, une vision sérieuse du siècle de Louis XIV, par exemple, il ne faudrait pas secouer la poussière des bibliothèques, exhumer les perruques ondoyantes et les habits brodés ; il faudrait fermer tous les livres ouverts sur le chemin et s'en aller à Versailles étudier les physionomies du dix-septième siècle dans les portraits de Lebrun, de Champagne, de Lesueur, de Mignard, de Rigaud et des autres, sans oublier les bustes de Coysevox; après quoi on s'en reviendrait à Paris voir jouer une comédie de Molière : c'est là l'esprit du temps, c'est là le vrai rire et le vrai pleur. Les *Femmes savantes* et le *Misanthrope*, ce sont les mœurs de la ville et de la cour ; tous les détails, toutes les habitudes, toutes les expressions, tous les accents, c'est encore le siècle de Louis XIV en chair et en os ; car, à la Comédie-Française, il n'est jamais mort un seul instant. Pendant que tout tombait en ruines, pendant que les tombes s'ouvraient et que cent mille oraisons funèbres, même celles de la royauté, constataient que ceux qui avaient été n'étaient plus ; pendant que le monde nouveau écrivait à tout jamais *Ci-gît* sur le vieux monde, le Théâtre-Français, qui portait l'âme immortelle de la nation, se transmettait de main en main le précieux héritage, soit avec la robe à fleurs de M. Argant, soit avec les rubans de Valère, soit avec le sourire de Célimène, soit avec l'éclat de rire de Toinette.

Les deux grandes influences du règne de Louis XIV nous apparaissent radieuses au sommet du théâtre. C'est Pierre Corneille qui disait à la politique de Riche-

lieu et de Louis XIV dans *Cinna*, dans *Horace*, dans le *Cid*, dans *Don Sanche* : Voilà quels furent les Romains, voilà quels furent les Espagnols ! Voilà quelle fut leur grandeur, voilà quel fut leur héroïsme ! » C'est Molière, l'enfant rieur du pilier des halles, qui dégageait le trône et l'autel de tout ce qui devait entraîner le trône et l'autel ; ce révolutionnaire sans le savoir, qui était tout à la fois le Voltaire et le Mirabeau, le Jean-Jacques et le Beaumarchais d'une époque où l'on n'avait le droit de rien dire, mais où il prenait le droit de tout dire, parce que le génie est un fleuve emporté qui renverse les digues, même quand la digue s'appelle Louis XIV.

Qui oserait nier aujourd'hui que le roi-soleil n'ait subi ces deux influences ? Louis XIV était jeune ; la mâle fierté, le chevaleresque héroïsme, la raison éloquente de Pierre Corneille n'ont pas vainement traversé cette âme qui a rayonné sur tout un siècle. Les leçons de Molière ont été plus directes encore, car le valet de chambre était le conseiller privé, le philosophe familier, l'ancien fou du roi, qui prend la couronne à son tour et la met sur sa tête pour débiter ces bouffonneries sérieuses, énigmes transparentes de la vérité et de la raison.

Aristote, écrivant : « L'art est l'imitation de la nature, » n'a pas transmis à la postérité un axiome digne de lui. L'art est l'interprétation de la nature. Pareillement, le théâtre est l'école du beau et non l'école des mœurs. Le *Qu'il mourût* de Pierre Corneille indique largement à quel sentiment élevé l'art dramatique doit aspirer. L'art ne peut pas descendre à des leçons de civilité

puérile et honnête. Il flagelle les vices, il bafoue les ridicules, il s'indigne des lâchetés; mais il laisse aux moralistes enfantins les sentences des sept sages de la Grèce. Son enseignement est plus élevé : il s'appuie d'un côté sur la poésie, qui est fille de Dieu ; de l'autre, il s'appuie sur la philosophie, qui est fille des hommes ; et par le culte du beau, par le développement étudié de la passion humaine, il arrive à une moralisation plus haute et plus noble. Le théâtre de Berquin est l'école des mœurs, le théâtre de Corneille est l'école du beau, le théâtre de Molière est l'école de la raison. C'est le tribunal qui nous accuse tous et qui arrache nos masques.

Molière a commencé par bâtir son palais avec le génie capricieux et galant des Italiens et des Espagnols, un autre Chambord, un autre Fontainebleau. Mais il vit de bonne heure entrer madame de La Vallière aux Carmélites ; et, comprenant que les orages du cœur n'étaient plus du règne de Louis XIV, il bâtit pour sa muse un autre Versailles, et garda pour lui le poëme de ses larmes. Réaliste comme Plaute, tendre souvent comme Térence, fantasque comme Aristophane dans ses intermèdes, Shakspeare peut-être dans sa maison, au théâtre c'était Montaigne déguisé parfois sous le masque de Tabarin. Éraste et Lucile n'ont jamais chanté la chanson du rossignol de Vérone; Tartufe n'est pas démasqué par la main vengeresse qui a découronné Richard III. Mais Alceste n'a-t-il pas connu les déchirements de la passion comme Othello * ?

* « Quelques parleurs bruyants ont rayé Molière de la liste des poëtes lyriques. Et sous quel prétexte, s'il vous plaît? Parce qu'il

Saluons Molière, ce rire étincelant des dieux de l'Olympe, cette gaieté souvent scarronesque, mais toujours humaine. Cette passion profonde qui se nourrit de roses et d'absinthe. Saluons, saluons Molière, parce que, en traversant tous les jours le roman comique *,

n'oblige pas le jeune premier à se prendre lui-même pour sujet d'une leçon psychologique; parce qu'Horace, par exemple, ne demande pas à la création entière des termes de comparaison dignes de sa maîtresse; parce qu'il ne s'adresse pas aux violettes et aux étoiles pour exprimer la modestie ou la splendeur de sa bien-aimée. N'en déplaise à vos majorités savantes, Horace, messieurs, est pour moi un personnage vraiment lyrique; il ne veut pas perdre à discourir le temps qu'il peut employer plus utilement pour Agnès et pour lui. Je ne dis pas qu'il récite des odes dignes de Pindare, ni des sonnets dignes de Pétrarque; mais il est lyrique autant qu'il est permis de l'être dans la comédie. » GUSTAVE PLANCHE.

* Un jeune poëte, qui aime le dix-septième siècle et qui se souvient du seizième siècle quand il écrit, M. Philoxène Boyer, a peint fraîchement le tableau du *Roman comique* de Molière :

Il a trente ans, et la charrette
Où vagit son art nouveau-né,
Par un clair jour d'avril, s'arrête
Sur un coteau du Dauphiné.

Tout en défripant leurs costumes
Que décolore le matin,
La Duparc arrange ses plumes,
Gros-René presse le festin !

Mais lui, les pieds dans la rosée,
Humant l'air vif, gai du soleil,
Dans sa tête fertilisée
Glane un vers, fleur de son sommeil.

Ou bien, l'entraînant, il demande
A Béjart, qui se fait prier,
Si sa petite sœur Armande
N'est pas d'âge à se marier !

en jouant tous les personnages, depuis le directeur de la troupe de Molière jusqu'au valet de chambre de Louis XIV, il trouvait le temps de pénétrer tous les livres et de connaître tous les cœurs,— excepté celui de madame Molière. — S'il raillait si gaiement les avocats et les médecins, c'est qu'il aurait pu plaider et signer ordonnance. S'il ne pardonnait pas aux chansons de Mascarille ou au sonnet de Trissotin, c'est qu'il savait Horace par cœur, et qu'il y avait dans son cœur un autre Horace*.

Il aimait tout, — comme La Fontaine. — Il aimait la musique de Lulli et la peinture de Mignard. Il croyait trop facilement que Mignard continuait Michel-Ange. Mais comme Michel-Ange eût été fier si Molière, à Rome, eût chanté la gloire de la chapelle Sixtine comme il chanta à Paris la *Gloire du Val-de-Grâce !*

Il aimait tout, — mais combien d'ennemis sur sa route, depuis Tartufe qu'il a haï jusqu'à sa femme qu'il a aimée !

Pendant que l'Adadémie commençait son Dictionnaire, pendant que Boileau écrivait l'*Art poétique*, Mo-

* « Jamais il ne montre ses personnages corrigés par la leçon qu'ils ont reçue. Il envoie le Misanthrope dans un désert, le Tartufe au cachot; ses jaloux n'imaginent qu'un moyen de ne plus l'être, c'est de renoncer aux femmes; le superstitieux Orgon, trompé par un hypocrite, ne croira plus aux honnêtes gens : il croit abjurer son caractère, et l'auteur le lui conserve par un trait de génie. Son pinceau a si bien réuni la force et la fidélité, que, s'il existait un être isolé, qui ne connût ni l'homme de la nature, ni l'homme de la société, la lecture réfléchie de ce poëte pourrait lui tenir lieu de tous es livres de morale. » CHAMFORT.

lière trouvait, sans les chercher, la grammaire et la poétique des grands esprits. Son théâtre n'est pas seulement l'école de la raison : c'est l'école du bien dire. Le dimanche, en manière de récréation, les collégiens vont rire avec leur ami Molière. Et il se trouve qu'ils en ont plus appris le dimanche que pendant les six jours de classe. Quel professeur les initierait ainsi soudainement à cette langue nourricière et lumineuse, forte comme Dorine, belle comme Célimène?

Au milieu de toutes les transformations nationales, on pourrait dire des ruines de la vieille société, la comédie de Molière, préservée par son masque qui rit de tout sans offenser la vérité, n'a pas subi les atteintes du torrent. Le Vésuve des révolutions a tout englouti, a tout dévoré, a tout châtié ; la comédie de Molière a survécu dans sa philosophie, dans sa gaieté, dans son génie toujours vivant, comme ces fresques d'Herculanum et de Pompéia, qui, après deux mille ans, sont éblouissantes de fraîcheur et de jeunesse, les unes riant encore du beau rire athénien, et les autres penchant toujours la tête au souvenir des passions qui ont agité leur cœur.

LE CARDINAL DE RETZ*

1614 – 1679

Les livres ont fait plus d'hommes que les hommes n'ont écrit de livres. Sans Homère, sans l'Achille idéal, Alexandre n'aurait peut-être pas franchi l'Hellespont et triomphé au Granique; sans Salluste et sans Plutarque, le cardinal de Retz n'aurait jamais couvé les vanités du conspirateur, et la France aurait eu de moins beaucoup d'émeutes et un admirable écrivain.

Comment, dans la maison de Gondi, eut-on l'idée de vouer à l'Église « l'esprit le moins ecclésiastique qui fût dans l'univers? » Comment ces parents imprévoyants n'avaient-ils pas deviné tout de suite par quels fantômes était obsédé le futur abbé? Catilina, les

* Celui-ci était meilleur comédien que Molière. Aussi, dans son discours de réception, il a dit ces paroles qu'on n'a pas oubliées : « M. de Molière n'a eu qu'un tort, celui d'être comédien. »

Gracques, Rienzi, Lorenzino de Médicis : voilà les modèles que se propose, dès sa première année d'études, ce Florentin-Français pour qui l'on rêvait déjà la tiare de Grégoire VII ? Tout au plus eût-il continué Jules II, casque en tête et pistolet au poing. Et encore eût-il regretté sous la tente la Morosina et les soupers de Sa Sainteté Léon X. Mais pourquoi chercher des semblables à Paul de Gondi dans cette Rome de la catholicité? Ses frères à lui, je les ai nommés, c'est Catilina, « Catilina, » dit le président Hénault, « avec plus d'esprit, moins grand et moins méchant ; » c'est César encore, le César des premières aventures, voluptueux, endetté, traître à son pays, charmant en somme comme un fils aîné de Vénus. « J'ai supputé, » s'écriait le cardinal de Retz, « et j'ai trouvé qu'à mon âge César devait six fois plus que moi. » Et il allait, voulant se remettre au niveau, attachant sa vanité, c'est La Rochefoucauld qui parle, « à sentir qu'il avait un tel crédit et à entreprendre de s'acquitter. »

Cette manie d'imitation, c'est le caractère tout entier du cardinal de Retz. Il se résout, « en six jours, à faire le mal par dessein, » encouragé au crime « par d'illustres exemples, justifié par les périls dont il faudra supporter les chances. » Pourvu que le rôle soit théâtral, pourvu qu'il y ait lieu de se remuer, d'être éloquent et d'effrayer les femmes, la moralité de l'action importe peu. Dans les affaires privées, et une fois les portes closes, le cardinal de Retz est un excellent homme, affectueux et facile. Sitôt que la politique recommence,

le frondeur apparaît impitoyable pour ses ennemis, perfide pour ses alliés, peu ménager de la vie humaine, et prêt à brûler Paris pour l'archevêché de Corinthe. « Fidèle aux particuliers, redoutable à sa patrie, » ainsi nous le montre Bossuet, qui l'admirait pourtant et qui l'aimait.

Comment faire, d'ailleurs, pour ne pas aimer ce coureur de femmes qui était né pour hanter aussi les Muses? Tout mal en ordre qu'il fût, il avait de si belles grâces quand il s'occupait de séduire mademoiselle de Scepeaux, mademoiselle des Roches, et madame de Vendôme, et Madame de Lesdiguières, et la signora Vendramina, et les autres! Quel vaillant amoureux! Il est à batailler — c'est le mot pour lui — avec une femme de cour. Tout à coup un cliquetis d'armes se fait entendre à la porte. Il va au-devant de la surprise, son épée à la main. Il se bat avec les indiscrets qui viennent pour sauver la vertu de la dame. Après les avoir poursuivis, il revient très-calme achever son duo amoureux.

Il ne réussit pas auprès de mademoiselle de Lavergne : mais il ne s'en souciait guère; et puis celle qui devait être madame de La Fayette était trop sérieuse pour se laisser aller à ce charme tumultueux qui prenait tout le monde. Madame de Sévigné elle-même s'y est enchantée. La froide marquise « aux paupières bigarrées » garda toujours pour M. de Retz une amitié violente : elle eut la charge de ses plaisirs, au temps où il ne se plaisait plus à rien, « étant affligé d'une maladie qu'il n'avait pas gagnée, » remarque un des histo-

riens de la Fronde, « en lisant son bréviaire. » Elle invitait madame de Grignan à envoyer à l'illustre malade quelques « chamarrures ; » elle convoquait dans cette chambre à coucher Boileau, Molière, Corneille, tous ces amis du cardinal qui était leur rival en l'art d'écrire.

Les Mémoires de Retz sont mieux que la traduction de cette existence qui débute par les dettes de César et qui se clôt par l'abdication de Cincinnatus, de Dioclétien ou de Charles-Quint ! C'est l'épopée de cette Fronde batailleuse où les grands hommes n'ont pas manqué aux petits événements, où les princesses tiraient le canon derrière les barricades des parlements ! Pascal n'est pas plus concis que Retz ; Saint-Simon n'est pas si coloré ; Hamilton n'est pas mondain et délicat à ce point ! Cette phrase sculptée, qui reproduit avec un contour si net l'esprit de Thucydide et de Machiavel, s'adoucit tout à coup et encadre dans la pleine lumière madame de Longueville, « cette langueur avec des réveils lumineux et surprenants. » Ou bien elle rit à belles dents de Retz lui-même cherchant un fantôme à présenter aux Parisiens et trouvant à souhait « un petit-fils de Henri IV, parlant naturellement le langage des Halles, don rare pour un petit-fils de Henri IV, et portant, quant au reste, des cheveux longs et blonds. » Ce talent merveilleux du portrait n'abandonne jamais Retz ! Et comme il faut regretter les pages plus abandonnées encore et plus légères où il burinait les annales de ses amours secrètes, pages effacées sur le manuscrit original par la main indignée de quelques religieuses de Lorraine !

Relisons souvent Retz et apprenons dans son livre l'art du style plutôt que la science des révolutions. Quel malheur c'est qu'il n'ait pas laissé plus de ces œuvres qui restent la joie et la leçon des siècles! Quelle mauvaise fortune, qu'il n'ait pas arrêté sa vie dans les agitations pacifiques de ce quarante et unième fauteuil où nous le devinons, spirituel, agressif, vraiment lettré! Catilina passe, Salluste reste! Ce qui a survécu de l'empire romain, ce n'est pas Tibère qui règne, ce n'est pas Thraséas qui complote; c'est Tacite qui surprend l'âme de l'empereur et du conspirateur, pour donner à leur secrète pensée l'éternité de sa parole souveraine.

LA ROCHEFOUCAULD

1613 — 1680

Huet, dans ses *Mémoires*, dit que La Rochefoucauld refusait de se présenter à l'Académie parce qu'il craignait de parler en public. Cela semble étrange à ceux qui se le représentent si vaillant dans les guerres de la Fronde et aux pieds de la duchesse de Longueville.

« Beaucoup d'esprit et peu de savoir, » disait madame de Maintenon. En effet, La Rochefoucauld ne lisait pas et n'avait pas voulu écouter ses précepteurs. « Les livres, disait-il, je ne connais que ceux-là ; » et il montrait les hommes et les femmes qui passaient devant lui.

Sa manière de lire inquiéta le cardinal de Richelieu, qui l'éloigna de la cour. On le voit reparaître dans les petites guerres de la Fronde entre Turenne et Condé. La duchesse de Longueville était l'âme de la Fronde, il voulut être l'âme de la duchesse de Longueville. Aussi

écrivit-il sur sa bannière ces vers si connus qu'ils le sont trop, et qui reviennent dans la mémoire comme des airs d'orgue de Barbarie :

> Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
> J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

Deux amants sont deux charmantes bêtes féroces qui cachent leurs griffes sous leurs caresses. Aussi La Rochefoucauld ne fut-il pas longtemps sans parodier lui-même son amour :

> Pour mériter ce cœur qu'enfin je connais mieux,
> J'ai fait la guerre aux rois, j'en ai perdu les yeux.

On sait en effet qu'il avait reçu, au combat de la porte Saint-Antoine, un coup de mousquet qui, pendant quelque temps, le priva de la vue.

Ce fut surtout en *connaissant mieux* madame de Longueville qu'il apprit à mal parler des femmes. En vain madame de La Fayette, qui succéda à madame de Longueville, comme l'amitié succède à l'amour, essaya-t-elle de calmer ce cœur irrité. En vain madame de Sévigné, qui n'était l'amie de personne, excepté d'elle-même, tenta-t-elle de caresser les oreilles de cet esprit impitoyable. La Rochefoucauld n'en voulut pas démordre et ne lâcha pas sa proie pour un compliment.

A l'Académie, La Rochefoucauld succéda à Molière, — deux philosophes, deux railleurs, deux peintres de la vie. — La Rochefoucauld fut surtout un peintre. Dans toutes ses peintures, Diogène chercherait un homme. Et pourtant La Rochefoucauld a peint fidèle-

ment les hommes comme il les a vus *. Mais où les voyait-il ? A la cour, — cour galante, hypocrite et vaniteuse, où il y avait un Dieu, un roi, beaucoup de gentilshommes, quelques duchesses et quelques damoiseaux, mais pas un homme, — excepté Molière, — le valet de chambre !

Tant pis pour ceux qui savent *par cœur*, sans les avoir apprises, les *Maximes* de La Rochefoucauld ; mais, comme a dit Montesquieu, ce sont les proverbes des gens d'esprit.

Plus d'une fois l'Académie se mordit les lèvres en l'écoutant, comme ces vieilles coquettes qui, entendant mal parler des femmes, se souviennent qu'elles ont été femmes dans les temps passés.

* La Rochefoucauld a peint le portrait de l'humanité ; mais M. Cousin y a répandu la vraie lumière :

« Vain par-dessus tout, La Rochefoucauld a donné la vanité comme le principe unique de toutes nos actions, de toutes nos pensées, de tous nos sentiments ; et cela est très-vrai en général, même pour le plus grand des hommes, qui n'en est que le moins petit. Mais il y a tel instant où, du fond de cette vanité, de cet égoïsme, de cette petitesse, de ces misères, de cette boue dont nous sommes faits, sort tout à coup un je ne sais quoi, un cri du cœur, un mouvement instinctif et irréfléchi, quelquefois même une résolution qui ne se rapporte pas à nous, mais à un autre, mais à une idée, à notre père et à notre mère, à notre ami, à la patrie, à Dieu, à l'humanité malheureuse, et cela seul trahit en nous quelque chose de désintéressé, un reste ou un commencement de grandeur, qui, bien cultivé, peut se répandre dans l'âme et dans la vie tout entière, soutenir ou réparer nos défaillances, et protester du moins contre les vices qui nous entraînent et contre les fautes qui nous échappent. »

La Rochefoucauld avait désappris la grâce à l'école de Saint-Cyran ; il avait traversé la cour de ces deux jansénistes, madame de Longueville et madame de Sablé, sans s'y attendrir ; confesseur de l'homme déchu, il oubliait presque la rédemption : Marie ne lui faisait pas pardonner à Ève.

Les *Maximes* viennent après les *Provinciales* comme un réquisitoire contre la race maudite. Pas plus que Pascal, La Rochefoucauld ne veut prendre, pour aller à Dieu, le *Chemin de velours* chanté par La Fontaine : il arrache et foule aux pieds le manteau de pourpre du mensonge et jette l'homme, tout nu dans sa misère et dans sa damnation, aux pieds du Dieu qui ensenglanta le Calvaire. Les *Maximes* ne sont que la Bible du royaume de Satan ; mais La Rochefoucault (sa préface le dit) montrait l'enfer pour faire adorer le paradis.

La Rochefoucauld fit ce discours de grand seigneur où il ne parla que de lui, — par humilité :

« Je ne vous parlerai pas de vous-mêmes, messieurs.
« On n'aime point à louer, et on ne loue jamais per-
« sonne sans intérêt. La louange est une flatterie
« habile, cachée et délicate, qui satisfait différemment
« celui qui la donne et celui qui la reçoit : l'un la prend
« comme une récompense de son mérite ; l'autre la
« donne pour faire remarquer son équité et son discer-
« nement. On ne loue d'ordinaire que pour être loué.
« Et puis, il y a des reproches qui louent, et des louan-
« ges qui médisent.

« Je parlerai de moi, parce que je ne connais que
« moi. Je ne suivrai pas en ceci cette maxime qui est de

« moi : « On aime mieux dire du mal de soi-même que « de n'en point parler, » car je dirai du bien de moi. « Sera-ce du bien toutefois ? Chacun dit du bien de son « cœur, et personne n'en ose dire de son esprit. Moi, je « dirai du bien de mon esprit, c'est un travail plus fa- « cile : ceux qui connaissent leur esprit ne connaissent « pas leur cœur, et, en fin de compte, l'esprit est tou- « jours la dupe du cœur.

« J'ai de l'esprit, et je ne fais point difficulté de le « dire : car à quoi bon façonner là-dessus ? Je suis con- « tent qu'on ne me croie ni plus beau que je me fais, « ni de meilleure humeur que je me dépeins, ni plus « spirituel et plus raisonnable que je le suis. J'ai donc « de l'esprit, encore une fois, mais un esprit que la mé- « lancolie gâte ; car, encore que je possède assez bien « ma langue, que j'aie la mémoire heureuse, et que je « ne pense pas les choses fort confusément, j'ai pourtant « une si forte application à mon chagrin, que souvent « j'exprime assez mal ce que je veux dire.

« La conversation des honnêtes gens est un des plai- « sirs qui me touchent le plus. J'aime qu'elle soit sé- « rieuse, et que la morale en fasse la plus grande partie. « Cependant je sais la goûter aussi lorsqu'elle est en- « jouée ; et, si je ne dis pas beaucoup de petites choses « pour rire, ce n'est pas du moins que je ne connaisse « pas ce que valent les bagatelles bien dites, et que je « ne trouve fort divertissante cette manière de badiner, « où il y a certains esprits prompts et aisés qui réus- « sissent si bien.

« J'écris bien en prose, je fais bien en vers ; et, si

« j'étais sensible à la gloire qui vient de ce côté-là, je « pense qu'avec peu de travail je pourrais m'acquérir « assez de renommée.

« Je juge assez bien des ouvrages de vers et de prose « que l'on me montre ; mais j'en dis peut-être mon sen- « timent avec un peu trop de liberté. Ce qu'il y a en- « core de mal en moi, c'est que j'ai quelquefois une « délicatesse trop scrupuleuse et une critique trop sé- « vère. Je ne hais pas entendre disputer, et souvent « aussi je me mêle assez volontiers dans la dispute : « mais je soutiens d'ordinaire mon opinion avec trop « de chaleur ; et, lorsqu'on défend un parti injuste con- « tre moi, quelquefois, à force de me passionner pour « la raison, je deviens moi-même fort peu raisonnable

« J'ai les sentiments vertueux, les inclinations belles, « et une si forte envie d'être tout à fait honnête homme, « que mes amis ne me sauraient faire un plus grand « plaisir que de m'avertir sincèrement de mes défauts. « Ceux qui me connaissent un peu particulièrement, « et qui ont eu la bonté de me donner quelquefois des « avis là-dessus, savent que je les ai toujours reçus avec « toute la joie imaginable et toute la soumission d'es- « prit que l'on saurait désirer.

« J'ai toutes les passions assez douces et assez réglées : « on ne m'a presque jamais vu en colère, et je n'ai ja- « mais eu de haine pour personne. Je ne suis pas pour- « tant incapable de me venger, si l'on m'avait offensé, « et qu'il y allât de mon honneur à me ressentir de « l'injure qu'on m'aurait faite. Au contraire, je suis « assuré que le devoir ferait si bien en moi l'office de la

« haine, que je poursuivrais ma vengeance avec encore « plus de vigueur qu'un autre.

« L'ambition ne me travaille point. Je ne crains guère « de choses, et ne crains aucunement la mort. Moi seul « parmi tant d'autres, je la regarde fixement. Mais n'est- « ce pas depuis que je suis aveugle que je regarde un « peu fixement le soleil? Je suis peu sensible à la pitié, « et je voudrais ne l'y être point du tout. Cependant il « n'est rien que je ne fisse pour le soulagement d'une « personne affligée; et je crois effectivement que l'on « doit tout faire, jusqu'à lui témoigner même beaucoup « de compassion de son mal : car les misérables sont « si sots, que cela leur fait le plus grand bien du monde: « mais je tiens aussi qu'il faut se contenter d'en témoi- « gner, et se garder soigneusement d'en avoir. C'est « une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une « âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur, et « qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais « rien par la raison, a besoin de passions pour le por- « ter à faire les choses.

« J'aime mes amis; et je les aime d'une façon que « je ne balancerais pas un moment à sacrifier mes in- « térêts aux leurs. J'ai de la condescendance pour eux; « je souffre patiemment leurs mauvaises humeurs : « seulement je ne leur fais pas beaucoup de caresses, « et je n'ai pas non plus de grandes inquiétudes en leur « absence.

« J'ai naturellement fort peu de curiosité pour la plus « grande partie de tout ce qui en donne aux autres « gens. J'ai une civilité fort exacte parmi les femmes,

« et je ne crois pas avoir jamais rien dit devant elles « qui leur ait pu faire de la peine. Quand elles ont l'es- « prit bien fait, j'aime mieux leur conversation que « celle des hommes : on y trouve une certaine douceur « qui ne se rencontre point parmi nous; et il me sem- « ble, outre cela, qu'elles s'expliquent avec plus de « netteté, et qu'elles donnent un tour plus agréable aux « choses qu'elles disent. Pour galant, je l'ai été un peu « autrefois; présentement je ne le suis plus, quelque « jeune que je sois. J'ai renoncé aux fleurettes; et je « m'étonne seulement de ce qu'il y a encore tant d'hon- « nêtes gens qui s'occupent à en débiter.

« J'approuve extrêmement les belles passions : elles « marquent la grandeur de l'âme; et, quoique dans les « inquiétudes qu'elles donnent il y ait quelque chose « de contraire à la sévère sagesse, elles s'accommodent « si bien d'ailleurs avec la plus austère vertu, que je « crois qu'on ne les saurait condamner avec justice. « Moi qui connais tout ce qu'il y a de délicat et de « fort dans les grands sentiments de l'amour, si jamais « je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte; « mais, de la façon dont je suis, je ne crois pas que « cette connaissance que j'ai me passe jamais de l'es- « prit au cœur. Et pourtant si je n'ai plus la science du « cœur, comment vivre? L'esprit, messieurs de l'Aca- « démie, ne saurait jouer longtemps le personnage du « cœur. »

LE GRAND ARNAULD*

1612—1694

On demandait à Arnauld, assis dans le 41e fauteuil, ce qu'il fallait faire pour se former un bon style. « Lire Cicéron, répondit-il. -- C'est bien; mais il ne s'agit pas d'écrire en latin. Comment peut-on se former un bon style pour écrire en français? —Ah! si c'est pour écrire en français, reprit Arnauld, il faut lire Cicéron. »

* Arnauld et Ménage se disputèrent le 41e fauteuil à la mort de La Rochefoucauld.

Ménage, qui était un homme de lettres dans la vieille acception de ce mot, avait écrit contre l'Académie. L'Académie l'avait jusque-là dédaigné. « Au lieu de l'exclure, avait dit un académicien spirituel, — il y en a toujours eu, — il faut l'admettre comme on condamne un homme qui a déshonoré une fille à l'épouser. » On sollicita Ménage à se présenter. « Ce ne sera, dit-il, qu'un mariage *in extremis*, qui ne fera honneur ni à l'un ni à l'autre. » Cependant il se présenta, comme pour obéir au vœu de vieille date de la reine Chris-

Malheureusement Arnauld lut Cicéron, mais ne le lut pas bien, ce qui explique aujourd'hui pourquoi on a à peine dans sa bibliothèque un seul volume de celui-là qui fut appelé le grand Arnauld et qui écrivit cent cinquante volumes.

Arnauld a dépensé toute sa force dans les guerres civiles de la religion. Nicole, son compagnon d'études ou plutôt son compagnon de guerre, lui dit un jour qu'il était temps de se reposer. « Vous reposer? N'aurez-vous pas pour vous reposer l'éternité tout entière? » Qui croirait que l'auteur de la *Perpétuité de la foi* fut, comme Nicole, obligé d'aller cacher son nom et ses œuvres? On peut dire qu'il fut l'âme de la controverse au dix septième siècle. Il eut pour lui Dieu toujours et le pape presque toujours. Aussi, quand l'Église de Paris se réjouissait de la mort de cet hérésiarque, Rome tout entière le pleura comme le plus grand écrivain des temps anciens et modernes. La raison humaine est comme le soleil, qui est resplendissant ici et couvert de nuages là-bas.

tine, qui s'était tant étonnée de ne pas trouver son cher Ménage à l'Académie.

Ménage avait été redouté pour son empire littéraire; comme Balzac et Boileau, ses jugements passaient dans l'opinion. Il avait vécu en poétique familiarité avec Balzac, Scudéri, Benserade, Pellisson et Chapelain. Il avait eu pour protecteur le cardinal Mazarin, pour admirateur la reine Christine, pour écolières madame de Sévigné et madame de La Fayette. C'était un savant plein de trait, mais trop amoureux du bel esprit : il avait un peu fréquenté les Italiens. Boileau lui prit sa place au soleil, Molière l'immola sous le nom de Vadius.

Racine, le grand Racine, osa seul suivre le convoi du grand Arnauld; Boileau, je le dis à la gloire de son esprit, osa consacrer ces vers à la mémoire de son ami de Port-Royal :

Au pied de cet autel de structure grossière,
Gît sans pompe, enfermé dans une vile bière,
Le plus savant mortel qui jamais ait écrit ;
Arnauld, qui sur la grâce instruit par Jésus-Christ,
Combattant pour l'Église, a, dans l'Église même,
Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathème.
Plein d'un feu qu'en son cœur souffla l'Esprit divin,
Il terrassa Pélage, il foudroya Calvin ;
De tous ces faux docteurs confondit la morale :
Mais, pour fruit de son zèle, on l'a vu rebuté,
En cent lieux opprimé par la noire cabale,
Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté ;
Et même par sa mort leur fureur mal éteinte
N'en eût jamais laissé les cendres en repos,
Si Dieu lui-même, ici, de son ouaille sainte
A ces loups dévorants n'avait caché les os.

Voltaire ne veut pas qu'on plaigne les malheurs de tous ces apôtres de la vérité théologique ou philosophique. Dans leurs disputes, dans les calomnies, dans l'exil même, il trouve une gloire qui les fortifie et des amis qui les consolent, une gloire et des amis qu'ils n'eussent point trouvés en vivant dans la quiétude de l'esprit.

Arnauld aimait tant à disputer, que, se trouvant un jour dans le coche d'Orléans avec des jansénistes très-enthousiastes de son génie, il s'amusa à les réfuter de

point en point. « Arnauld, le grand Arnauld, dites-vous, si vous le connaissiez comme moi, vous rabattriez beaucoup de votre admiration pour lui.» Et les enthousiastes de s'indigner, et Arnauld d'aller plus loin dans sa guerre contre lui-même. « Croyez-moi, j'ai pris la peine de l'étudier à fond, et dans tout ce fatras je n'ai trouvé que le néant de l'orgueil humain. » Le grand controversiste avait exaspéré à un tel point ses admirateurs, que ceux-ci tinrent conseil pour savoir s'ils ne lui feraient pas un mauvais parti; mais son frère, l'étant venu chercher en carrosse, interrompit la dispute et apprit à tout le monde, à Arnauld lui-même, car il l'avait oublié, que c'était là le grand Arnauld de Port-Royal.

Si cependant un de ses adversaires l'eût pris au mot et lui eût dit alors qu'il avait raison de croire au néant de son esprit et de son orgueil, il lui aurait dit la vérité.

Quel silence aujourd'hui sur son tombeau ! J'écoute, et je n'entends rien que le bruit du vent dans les herbes. Et pourtant il a rempli de son nom et de ses idées tout le dix-septième siècle. Quand il publiait un livre, Rome était émue et l'enfer frémissait, selon les paroles du temps *.

* « Aujourd'hui le plus beau titre de Port-Royal est d'avoir été l'école de Racine. On ne lit plus Nicole, Hermant, Sacy. La gloire d'Arnauld est un problème; ses querelles paraissent un ridicule. Cependant les esprits les plus éclairés d'un siècle poli ont étudié avec admiration ces auteurs si dédaignés ; et Louis XIV a fait lutter sa politique et sa puissance contre la fermeté de quelques théologiens. Port-Royal avait donc une grandeur réelle attestée par la persécution comme par l'enthousiasme. » VILLEMAIN.

Ce grand esprit vécut pauvre pour vivre libre. Lui qui avait un neveu ministre d'État, lui qui pouvait revêtir la pourpre du sacré collége, mourut sans laisser de quoi se faire enterrer; mais il avait donné la veille sa dernière obole à un pauvre sans doute moins pauvre que lui.

Quelle famille! La mère mit au monde vingt-deux enfants; le père fut aussi surnommé le grand Arnauld. Tous les fils furent de grands esprits, toutes les filles furent de grands cœurs.

Henri Arnauld, évêque d'Angers, vécut presque centenaire. Arnauld d'Andilly, le poëte de Port-Royal quand la Muse de Racine était absente, montait à cheval et cultivait ses espaliers à quatre-vingt-cinq ans. On ne fait plus en France tant d'enfants, on ne fait plus de pareils enfants. Arnauld, quand on lui parlait de l'Académie, disait: « N'avons-nous pas une Académie à Port-Royal? D'ailleurs, c'est mon frère Arnauld d'Andilly qui devrait se présenter à l'Académie française; n'a-t-il pas traduit saint Augustin comme si l'âme de saint Augustin était l'âme d'Arnauld d'Andilly? »

La vraie reine de France, sous Louis XIII, ce n'est pas Anne d'Autriche, c'est cette éloquente et passionnée Angélique Arnauld, cette abbesse qui domine toute une tribu de grands esprits, cette mère institutrice qui lègue au siècle-roi toute une génération de grands cœurs!

NICOLE

1625—1695

Nicole est un philosophe sans peur et sans reproche, qu'on admire de loin, mais avec qui l'on ne veut pas entrer en familiarité ; ce n'est ni un grand penseur ni un grand écrivain : c'est un moraliste qui se fait aimer sans pouvoir faire pratiquer sa morale. Racine, son élève, lui prouva qu'il avait tort de condamner les spectacles, en écrivant *Athalie*.

Voici comment parla Nicole à son entrée dans la docte assemblée :

« Rien n'est plus contraire à Dieu que les grands di-
« vertissements, les grandes agitations, les grandes af-
« faires qui appliquent l'âme fortement. L'esprit se
« collant aux choses visibles, on ne saurait ensuite l'en
« retirer, ni le retrouver quand il s'agit de louer Dieu.
« L'imagination devient vagabonde, et l'esprit, courant
« après les objets qui se présentent, ne saurait s'appli-

« quer à Dieu ni veiller sur soi même. On demande
« s'il est permis de mener une vie de divertissement,
« de visites qui n'aient pour but que de donner une
« vaine satisfaction à l'esprit; s'il est permis de s'occu-
« per en des lectures de romans et de livres de curiosité.
« Pour décider tout cela, il n'y a qu'à se demander à
« soi-même si ce sont là des actions qui portent le ca-
« ractère de justice et de sainteté, si ce sont là des ac-
« tions qui soient faites selon Dieu, et dont, par consé-
« quent, on puisse espérer une récompense. Ainsi ces
« actions, n'appartenant pas à l'homme nouveau, ne
« peuvent avoir pour principe que le vieil homme, dont
« il faut se dépouiller.

« Que penser des spectacles et surtout de la comédie,
« sinon que c'est une école et un exercice de vice,
« puisqu'ils obligent nécessairement à exciter les pas-
« sions? C'est une moquerie de croire qu'on ait besoin
« de spectacles pour se divertir, et de passer plusieurs
« heures à se remplir l'esprit de folie. Les hommes de
« ce temps-ci n'ont pas l'esprit autrement fait que ceux
« du temps de saint Louis, qui s'en passait bien, puis-
« qu'il chassa les comédiens et les farceurs de son
« royaume. Pourrait-on se résoudre d'aller aux spec-
« tacles, si on pensait que toutes nos actions sont dues
« à Jésus-Christ, non-seulement comme à notre Dieu,
« mais comme à celui qui nous a rachetés d'un grand
« prix? Et ne serait-ce pas se moquer de Dieu et des
« hommes, que de dire que l'on va aux spectacles pour
« l'amour de Jésus-Christ? Il en est de même du bal :
« qu'y voit-on? Une assemblée de personnes agréables,

« qui ne pensent qu'à se divertir, à prendre part et à « contribuer au plaisir commun; des femmes qui font « tout ce qu'elles peuvent pour se rendre aimables, et « des hommes qui font tout ce qu'ils peuvent pour leur « témoigner qu'ils les aiment. On y voit un spectacle « qui flatte les sens, qui remplit l'esprit, et qui amollit « le cœur, et qui y fait entrer doucement et agréable- « ment l'amour du monde et des créatures. Mais qu'est- « ce que la lumière de la foi découvre dans ces assem- « blées profanes à ceux qu'elle éclaire, et à qui elle « fait voir tout le spectacle qui est véritablement ex- « posé à leurs yeux et que les anges y voient? Elle leur « découvre un massacre horrible d'âmes qui s'entre- « tuent les unes les autres : elle leur découvre des « femmes en qui le démon habite, qui font à de pau- « vres hommes mille plaies mortelles, et des hommes « qui percent le cœur de ces femmes par leurs crimi- « nelles idolâtries. Elle leur fait voir les démons qui « entrent dans ces âmes par tous les sens de leurs « corps, qui les empoisonnent par tous les objets qu'ils « présentent, qui les lient de mille chaînes, qui leur « préparent mille supplices, qui les foulent aux pieds, « et qui se rient de leur illusion et de leur aveugle- « ment. Elle leur fait voir Dieu qui regarde ces âmes « avec colère, et qui les abandonne à la fureur des « démons. »

Qui croirait que Nicole, ce bon Nicole, cette vertu innée, cette grâce onctueuse, cette intelligence soumise, fut obligé de changer plusieurs fois de nom et de patrie? C'est sans doute de là que lui vint l'idée de son

traité *sur les moyens de conserver la paix avec les hommes.* Selon Voltaire, c'est un chef-d'œuvre qui n'a point son pareil dans l'antiquité, et madame de Sévigné disait de ce traité : « Je voudrais bien en faire un bouillon et l'avaler. » Madame de Sévigné, le modèle du style!

Nicole ne croyait pas à l'Académie; il ne croyait qu'à Port-Royal, où Dieu présidait. Il ne siégea qu'une fois au quarante et unième fauteuil. Il était de ceux qui disent que les guerres des États ne sont pas les plus cruelles; il constatait l'existence de la guerre sociale qui dévaste le monde depuis que Dieu a dit à Caïn : *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?* Est-il un seul jour dans un siècle où Dieu ne puisse crier au riche : Mauvais riche, qu'as-tu fait de Lazare?

Nicole vécut toujours enfermé. Il n'avait d'esprit et de raison que dans sa cellule, car, à Port-Royal ou au faubourg Saint-Marcel, il habitait une vraie cellule. Il disait de ses contradicteurs : « Ils me battent quand ils sont avec moi; mais, dès que je suis seul, je les ai confondus. »

Nicole, ce Racine en prose, comme Racine a été un Nicole en vers, — plus le péché, — fut le confesseur attendri de toutes les belles repenties qui allaient oublier à Port-Royal les Condé et les La Rochefoucauld. C'étaient des prières et non des femmes qui venaient dans le sanctuaire de Nicole, car Nicole, ce cœur délicat et assujetti, n'a jamais battu aux tentations du démon de midi, le démon familier des cloîtres.

Nicole a fait ses *Provinciales*. Ses lettres contre Des-

marets gardent leur atticisme et leur ironie même quand on vient de lire les petites lettres contre Escobar et Sanchez. Et, en même temps qu'il retrouvait l'art de Pascal, il traduisait l'œuvre de Pascal. Nicole signa du pseudonyme de Wendroke sa traduction latine des *Provinciales*, comme Pascal avait écrit les *Provinciales* elles-mêmes sous le masque de Louis de Montalte. Wendroke savait le latin comme Quintilien : Louis de Montalte avait bien su le français comme Pascal! Supercherie des supercheries! Le travestissement est à tout le monde, à Port-Royal comme à Ferney, à Pascal ou à Nicole, qui écrivent pour leur Dieu, comme à Voltaire qui écrit « pour son couvent. » Le monde de l'esprit, quelque sérieux que soient les personnages, est un carnaval, même le mercredi des Cendres. Mais heureux sont ceux qui, le matin, sous le soleil du bon Dieu, dénouent leur masque sans rougir!

SAINT-ÉVREMONT

1613—1703

Dans cette histoire de notre quarante et unième fauteuil, il faut s'attendre à saluer beaucoup de types divers, à descendre et à remonter les mille courants de la pensée française. — Ce fauteuil, n'est-ce pas le siége des libres génies? — Ainsi chaque élection témoignera d'un nouvel accident intellectuel. Après l'abstracteur de quintessences, le rapsode enivré de son ode amoureuse! Après l'historien qui ment la plupart du temps à l'unique fin de se rallier des amis du vrai, le romancier qui ressaisit, par un pan doré de son manteau, la vérité toute trébuchante sur la margelle du puits symbolique! Que de variantes et que de variations du défunt de l'après-midi au candidat du soir, du mystique abîmé dans Jésus au sceptique moins occupé que distrait par le monde, d'Arnauld, fâché de quitter, pour prendre séance, son Évangile et ses pauvres, à Saint-

Évremont s'empressant de passer la Manche et de débarquer à Paris pour prononcer un remercîment lu, noté et approuvé déjà par la plus docte de ces élégantes demoiselles Mancini !

Saint-Évremont au fauteuil d'Arnauld ! Rapprochement où l'esprit ne se déplaît pas ! Auprès l'austère docteur qui, de Paris plein de sa gloire, voulut faire comme une seconde Thébaïde, j'aime entrevoir Saint-Évremont sage, ingénieux, honnête homme au plus beau sens de l'expression, mais non pas rhéteur; profond parfois, jamais nuageux, écrivain pur comme il est ami sûr, homme accompli enfin, si toutefois la véritable grandeur existait dans une âme que n'a pas renouvelée le rayon divin. Saint-Évremont se trompait, comme tous les épicuriens, comme tous les sensualistes de la terre : homme, il s'en tenait à l'humanité, et Dieu ne veut pas que rien aboutisse de ce qui se fait sans lui ! Ah ! qu'un prône de Pascal eût agi efficacement sur ce cœur ! comme il eût tout guéri, tout achevé, tout réparé ! Mais Saint-Évremont s'est instruit ailleurs : il avait pris ses degrés théologiques à la faculté de Ninon et de la duchesse de Mazarin, qu'il suivit à Londres en son exil ! S'il s'attache à d'autres amitiés, ce ne seront pas celles-là encore qui donneront à son intelligence cette vision idéale qui lui manque, en dépit de tant d'autres qualités charmantes ! Ni le chevalier de Méré, ni Waller, ni La Fontaine, ni Chaulieu, n'en savent assez sur la métaphysique pour tenir école et se charger d'un tel élève ! Ainsi, et faute de son prédécesseur Arnauld, Saint-Évremont court grand risque de ne pas

élever son talent à cette dernière forme de la science morale « que n'apprennent ni les Romains ni les Grecs ! » Plus ingénieux, plus sagace, moins surchargé surtout que Balzac, il n'eût pas composé pourtant l'éloquente amplification du *Socrate chrétien*, lui qui, si volontiers, répétait cette parole trouvée par lui plutôt que par Ninon, sa commère : « La joie de l'esprit en marque la force ! » Prenons-le donc comme il se livre à nous dans tant d'essais et de dialogues, dans tant de lettres exquises : ne lui demandons pas les vertus de Bossuet ou de de Maistre! Mais fêtons-le cordialement s'il nous apparaît riche de ses sentiments délicats enfermés dans un langage d'un tour net et subtil, non pas trop désabusé de la vie, mais pas trop confiant dans l'humaine espèce, affable jusqu'en ses ironies discrètes, Français enfin, et Français de bonne race, qui, d'une main, fraternise avec Charron, et qui, de l'autre, invite déjà Fontenelle à poursuivre! — Et qu'à cette heure où, dans ce cercle de maîtres, il revendique aussi son honneur de maîtrise, il soit accueilli, non pas sans doute avec acclamations et transports, mais avec faveur du moins, escorté par l'unanime sourire des Parisiens de l'Attique éternelle, contents de réintégrer un citoyen de plus dans Athènes.

BOURDALOUE

1632 — 1704

Quand le choix unanime de l'Académie appela le père Bourdaloue au quarante et unième fauteuil, l'éloquent prédicateur refusa. Il lui fallut l'ordre exprès du supérieur général des jésuites pour le décider à accepter cette gloire qui ne profitait pas au divin Maître.

Bourdaloue, en effet, devait se trouver un peu dépaysé sitôt qu'il n'était plus dans son couvent ou dans l'église. Il était né prêtre, il a vécu prédicateur, il est resté apôtre jusqu'à la mort. Il n'a pas eu besoin pour aller à Dieu d'une de ces crises singulières qui disposent l'âme et qui l'enlèvent à la terre; il n'a pas eu son rayon sur le chemin de Damas ! Non. Il a très-simplement grandi dans un milieu catholique; il n'a pas cru qu'il existât pour lui un autre logis que le cloître, un autre rôle à jouer que le sacerdoce. Sans effort, sans prétention d'austérité, sans les raffinements infinis de

Port-Royal, il a été le plus pur, le plus sévère, le plus évangélique des hommes.

La vie de Bourdaloue, c'est sa parole. Mais sa parole a fait vivre tout un siècle; mais maintenant encore elle est l'aliment de bien des cœurs. Bourdaloue a des contemporains immortels dans le royaume de la conscience. Il a des concitoyens jusque dans cette Angleterre protestante, où lord Brougham le vantait naguère comme le type même de l'orateur, comme le vainqueur de Bossuet dans ces combats où le triomphe se paye avec des âmes conquises à Dieu.

L'éloquence de Bourdaloue, ce n'est pas le verbe enflammé qui brûle les lèvres de Bossuet, Isaïe, et qui se répand en éclairs sur les multitudes agenouillées; ce n'est pas le flot harmonieux de Fénelon, discourant avec les majestés lentes d'un de ces vieillards antiques inspirés par Minerve, Nestor ou Aristonoüs! Au Calvaire de Bourdaloue, on n'arrive pas par le Sinaï de Bossuet ou par le Parnasse de Fénelon : on y entre directement par la voie triste du jardin des Olives. Hébraïsme ou paganisme, éléments que Bourdaloue ignore : il sait le Dieu crucifié, c'est assez. Sa parole se moule sur les paraboles du Christ, et les suit à la lettre. Elle se développe, non pas pompeuse, brillante, éclairée, mais forte, concise, pénétrante. *Ardet plus quàm lucet*, disait-on d'un ancien orateur : n'est-ce pas là la devise du sermonnaire Bourdaloue? La vraie gloire de Bourdaloue, c'est qu'entre tous les maîtres de la chaire il représente le moraliste. Il va droit au cœur humain : il en connaît la plaie; il dit vite le mot de guérison. Que les passions

n'essayent pas avec lui leur tactique et leurs hypocrisies fuyantes! Il fait justice des accommodements, des manéges où se complaît la menteuse vanité du péché. Il n'a pas, quand il monte dans la tribune sacrée, les beaux gestes de Fléchier, le regard orageux de Massillon, aux heures où l'évêque de Clermont se ressouvenait un peu trop de madame de Simiane en prêchant le sermon de la pécheresse. Il baisse les yeux, son corps ignore le secret des élégantes attitudes. Mais, autour de lui, l'auditoire tremble : mais madame de Sévigné sacrifierait même l'entretien de Bossuet pour aller écouter Bourdaloue dans l'église ou dans « son tripot, » comme elle appelait le couvent des jésuites avec des gaietés irrévérencieuses ; mais Condé, qui depuis Rocroy et Lens se connaît en manœuvres guerrières, regarde le prédicateur, pense à tous ses jours perdus pour la grâce, à Marthe du Vigean trop aimée, à Charlotte de Brézé trop délaissée, à la France trahie un jour, et il s'écrie en montrant Bourdaloue : « Prenons garde ! Voici l'ennemi. » L'ennemi eut raison du prince : Bourdaloue convertit Condé.

Ce qu'il faut dire encore de celui que l'avenir a nommé « le prédicateur des rois et le roi des prédicateurs, » c'est qu'il a lutté pied à pied contre Pascal. L'éloquence et la vertu du jésuite ont démenti les *Provinciales*.

Madame Cornuel disait : « Le père Bourdaloue surfait en chaire; mais, dans le confessionnal, il donne à meilleur marché. » C'est une jolie plaisanterie qui ne prouve rien.

Et qu'importe d'ailleurs le chemin, pourvu qu'il conduise à la Croix? Ce qui reste de Bourdaloue, c'est son influence perpétuée sur les chrétiens de tous les âges, c'est l'âme de Condé rachetée, c'est le souvenir de ces lumineuses journées agrestes où Bourdaloue quittait, pour aller consoler quelque pauvre à l'agonie, Boileau, Lamoignon, toutes les heureuses harmonies du grand siècle.

BAYLE

1647—1706

Bayle se comparait au Jupiter assemble-nuages d'Homère, disant que sa pensée était de former des doutes. On peut dire qu'il a fondé la philosophie du scepticisme qui nie et qui affirme, mais qui ne croit pas à ses affirmations et qui nie pour qu'on lui donne une preuve de plus. Bayle avait appris à lire dans Amyot et à penser dans Montaigne. Il est parti de là pour fonder, comme il l'a dit, la République des lettres. Avant Bayle, on avait vu quelques pléiades de poëtes, quelques sectes de philosophes, quelques tribus de théologiens. Il réunit la tribu à la secte, la secte à la pléiade; il en fit tout un peuple répandu aux quatre coins de l'Europe; il fut le premier journaliste, parce qu'il étendit l'horizon et répandit sur tout ce qu'il touchait les vives lumières de l'esprit. Or il touchait à tout. Ses *Nouvelles de la République des lettres* avaient pour abonnés tous les pen-

seurs de France et de l'étranger; leur action s'étendait jusqu'aux Grandes-Indes : aussi le nom de Bayle était-il mêlé à toutes les controverses littéraires, politiques et religieuses. On l'attendait comme le verbe de la vérité, mais il arrivait toujours avec le doute ; son ciel était couvert de nuages, il fallait qu'on découvrît le soleil.

On a beaucoup vanté ce labeur inouï de Bayle, qui travaillait quatorze heures par jour, penché sur les in-folio et sur lui-même *. Je me permettrai de dire que ç'a été le tort irréparable de ce grand esprit; je crois fermement que, s'il eût passé sept heures à travailler et sept heures à vivre, son esprit, comme son corps, se fût fortifié sous l'action plus immédiate de Dieu et de la nature. « Je ne perds pas une heure, » disait-il. O philosophie aveugle! qui ne connaît pas les joies contemplatives du temps perdu! On apprend la vie en vivant; apprendre à mourir, c'est encore apprendre à vivre. Je comprends le philosophe chrétien, celui-là qui s'élance dans l'infini sans souci de ses guenilles corporelles; il commence à vivre ici-bas de la vie future; il a entrevu les radieux espaces où Dieu attend son âme immortelle; il frappe avant l'heure aux portes d'or des

* « Voyez-vous là-bas dans son coin cette figure souffrante et pensive? Un sourire triste et malin passe, à peine perceptible, dans ses yeux fatigués; les lignes du front, précises et un peu roides, accusent une fine, nette et active intelligence; le nez est long et forme un angle aigu. Les lèvres pincées, surmontées d'une moustache brune tout ébouriffée, ont une légère expression d'amertume. Tous les soucis de l'érudition envahissent cette face anguleuse et parcheminée. » Pierre Malitourne.

paradis rêvés. Mais le philosophe qui cherche et qui doute, celui-là qui ne voyage pas avec les ailes de la foi, qui va se brisant le front aux voûtes éternelles pour retomber sur la terre tout épuisé et tout sanglant, celui-là devrait plus souvent fermer les in-folio, abandonner aux brises du soir les hiéroglyphes de son âme, pour étudier, libre de toute tradition, les pages de la vie. Pour quiconque les sait lire, ces pages divines détachées de tout commentaire humain, la vérité resplendit.

Fénelon et Bayle ont ouvert un horizon inattendu. Le dix-huitième siècle s'est appuyé, au point de départ, sur ces deux hommes célèbres, qu'il ne faut jamais oublier dans l'histoire des idées. Voltaire continua Bayle avec un éclat qui fit ombre au devancier; mais, dans l'ombre, les clairvoyants saluent la grande figure méditative de celui qui a inventé la philosophie.

C'était une âme divine, selon Voltaire, et, selon Joseph de Maistre, c'était le père de l'incrédulité moderne.

Bayle se présenta pour succéder à Nicole. Il eut pour concurrents sérieux Boursault et Regnard *. La lutte fut

* Boursault vint trop tard. — Molière était venu. — Boursault, parti de la Champagne, gai comme les vignes de son pays, bête comme un Champenois, — bêtise précieuse qui a enfanté tant d'hommes d'esprit, La Fontaine en tête, Boursault commença par être gazetier. Sa *Gazette rimée* paraissait chaque semaine sous la protection de la cour, protection dangereuse qui finissait toujours à la Bastille.

Boursault alla donc à la Bastille. En sortant de prison, il avait sa vengeance en main : *Ésope à la cour,* où il conclut que le roi qui règne est toujours le plus grand. Il succéda directement à Molière;

d'abord sans résultat; on songeait que le quarante et unième fauteuil devenait un peu trop grave; une heure de folle et franche gaieté, tempérée par l'esprit français, voilà ce que désiraient Charles Perrault et Segrais, Thomas Corneille et même Boileau. Fénelon faillit voter pour Bayle; Bossuet, Fléchier et Racine se tinrent à l'écart, effrayés des hardiesses lumineuses de cet humble et fier génie; Fontenelle donna assez bravement sa voix au philosophe. L'Académie, à la seconde tentative, fut entraînée par l'exemple de Fontenelle : Bayle fut élu par dix-huit votants. Regnard compta treize voix pour lui. Le poëte Regnard se consola d'avoir été vaincu par le philosophe Bayle.

Dans son discours, Bayle rappela cette vérité de Fontenelle : « Le génie fait les philosophes et les poëtes; le temps ne fait que les savants. » Fontenelle et Bayle avaient-ils eu beaucoup plus que le temps dans leur lot?

Bayle fut un des plus ardents voyageurs au pays de la vérité; mais, comme tous les voyageurs impatients, il s'est perdu dans les chemins de traverse et il a abouti à néant : « Plus j'étudie la philosophie, et plus j'y trouve d'incertitudes. La différence entre les sectes ne va qu'à quelques probabilités de plus ou de moins. Il n'y en a point encore qui ait frappé au but, et jamais, apparemment, on n'y frappera, tant sont grandes les profondeurs de Dieu dans les œuvres de la nature. »

Corneille l'appelait son fils. On lui conseilla longtemps de frapper à la porte de l'Académie « L'Académie française! Je ne sais pas le latin, » répondait-il avec une naïveté charmante.

Bayle a traversé le monde moral, de Socrate à Jésus-Christ, de Platon à Descartes, sans reconnaître la vraie lumière, car il cherchait moins encore la vérité que la distraction : il voyageait pour voyager plutôt que pour arriver, comme le fait Montaigne, qui est un peu son maître en l'art de dire et en l'art de vivre. Mais il ne marchait pas en aveugle. Il portait, jusque dans les abîmes de la pensée humaine, le flambeau de la critique. Seulement, tout émerveillé qu'il était par les hypothèses lumineuses de la philosophie, comme l'astrologue par les étoiles dans le ciel nocturne, il se laissait tomber dans le puits de la vérité et y éteignait son flambeau : après avoir montré la folie et l'orgueil de la sagesse, qui, avec ses millions d'étoiles, ne forme jamais le soleil, il prouvait lui-même la folie et la vanité de sa critique.

REGNARD

1656 — 1710

Le théâtre représente une grande salle du Louvre. — Une table couverte d'un tapis de velours. — Deux urnes. — Du feu dans la cheminée.

Quatre figures peintes semblent ne pas trop s'ennuyer à ces conférences académiques : le cardinal de Richelieu, le chancelier Séguier, le roi Louis XIV et la reine Christine de Suède. Mais pourquoi la sainte Vierge est-elle là?

PERSONNAGES :

LES QUARANTE MOINS UN.

Caillères et Bignon arrivent ensemble.

BIGNON. — Eh bien, mon cher ami, nous arrivons les premiers.

CAILLÈRES. — Nous avons toujours peur de n'être pas de l'Académie.

BIGNON. — Savez-vous qui se présente?

CAILLÈRES. — Ne parle t-on pas de Ménage?

BIGNON. — Mon cher ami, vous ne savez ce que vous dites! Ménage est mort depuis longtemps.

CAILLÈRES. — Ah! Eh bien, alors, il faut nommer M. Fraguier.

VALINCOURT, survenant. — C'est aujourd'hui le tour des grands seigneurs, on nommera le marquis de Sainte-Aulaire.

CAILLÈRES. — Ah! Est-ce que M. de Sainte-Aulaire a écrit?

TOURREIL, saluant. — M. de Sainte-Aulaire, s'il a écrit? qui est-ce qui fait cette question-là?

CAILLÈRES. — Après cela, qu'il ait écrit ou non, cela n'y fait rien.

L'abbé Abeille et l'abbé Choisy entrent en se disputant sur le ruban de leur perruque.

L'ABBÉ ABEILLE. — Quand je vous dis que M. de Sainte-Aulaire ne sera pas élu.

THOMAS CORNEILLE, qui les suit. — Alors vous allez élire Regnard ou Dancourt.

L'ABBÉ ABEILLE. — Qui proposez-vous donc là? Un comédien et un faiseur de farces... La gravité de l'Académie...

THOMAS CORNEILLE. — En vérité, je vous le dis, vous périrez par la gravité. Pour moi, je donne ma voix à Regnard.

Un groupe de nouveaux venus se forme près de la porte : on y distingue Mongin, Sacy, Malezieu, La Loubère, l'abbé Dangeau, Chamillard, Renaudot, Cousin, Campistron, La Chapelle, Target, Genest, l'abbé Tallemant, Clérambault, Mauroy, l'abbé Régnier, Sillery, l'abbé Fleury, Caumartin, c'est-à-dire tous les inoffensifs de l'Académie.

Le cardinal de Polignac, le cardinal d'Estrées, le duc de Coislin, l'abbé de Lavau, le cardinal de Rohan, se tiennent à la cheminée et saluent d'un air de protection les académiciens répandus dans la salle. Fénelon rêve dans l'embrasure d'une fenêtre. Le vieux Thomas Corneille se promène tout seul les mains derrière le dos.

FONTENELLE, allant à Thomas Corneille, après avoir passé entre les grands seigneurs et les gens de lettres. — Eh bien, mon oncle, penchez-vous pour le marquis de Mimeure, ou pour le marquis de Sainte-Aulaire ?

THOMAS CORNEILLE. — Ni pour l'un, ni pour l'autre.

GENEST. — Des marquis qui ne sauraient pas conjuguer le verbe *savoir*.

FONTENELLE. — Alors à qui donnez-vous votre voix ?

THOMAS CORNEILLE. — Aux absents.

Le duc de Coislin, qui doit présider ce jour-là, s'avance en sautillant vers la table et fait signe aux académiciens de s'approcher.

FÉNELON. — M. Despréaux doit venir ; nous ne pouvons nous dispenser d'attendre un peu en cette enceinte celui qui tient le sceptre du Parnasse.

LE DUC DE COISLIN. — Boileau ne vient plus à toutes les séances ; il n'a pas apporté sa voix à la dernière élection.

FLÉCHIER. — C'est vrai ; mais il paraît que M. Despréaux veut donner aujourd'hui une leçon à l'Académie : il se propose de combattre de tout son pouvoir l'élection de M. le marquis de Sainte-Aulaire.

FÉNELON. — Du reste, le débat peut s'ouvrir ; j'entends la voix de M. Despréaux dans l'escalier.

Boileau entre, appuyé sur le bras de Dacier.

BOILEAU. — Allez, allez, je leur prouverai que mon esprit n'a point vieilli.

THOMAS CORNEILLE, prenant la main du vieux poëte. — A la bonne heure! vous vous rappelez que vos contemporains se nommaient Corneille, Racine, La Fontaine et Bossuet. Que ceux qui aiment les lettres se réunissent à nous et fassent entrer à l'Académie un écrivain et non un grand seigneur.

FONTENELLE, s'éloignant. — Je m'en lave les mains.

THOMAS CORNEILLE. — Oui, pleines de vérités.

LE DUC DE COISLIN. — La séance est ouverte; l'Académie, vous le savez, est appelée à donner un successeur à M. l'abbé Testu de Belval, notre regrettable confrère. Parmi ceux qui briguent l'honneur d'occuper son fauteuil, on cite M. le marquis de Sainte-Aulaire et M. le marquis de Mimeure, deux gentilshommes qui se sont distingués dans nos guerres. Il y a aussi M. de Mesme; mais...

THOMAS CORNEILLE. — Je demande à M. le president que lecture soit faite de la liste entière des candidats.

LE DUC DE COISLIN. — 1° M. le marquis de Sainte-Aulaire; 2° M. le marquis de Mimeure; 3° M. de Mesme; 4° M. Danchet; 5° M. La Monnoye; 6° M. de...

LE CARDINAL DE POLIGNAC, interrompant. — A quoi bon cette litanie de saints à fêter plus tard?

LE CARDINAL DE ROHAN. — Dans l'autre monde.

THOMAS CORNEILLE. — Je vais, à mon tour, nommer les candidats sérieux. Je ne doute pas que tous les bons esprits ne les saluent au passage. (L'orateur cherche des yeux Boileau, Fontenelle et Fénelon.) Les candidats sérieux, les

voici : 1° Rousseau; 2° Regnard, 3° Dancourt: 4° Hamilton; 5° Malebranche; 6° Dufresny; 7° Lesage.

BOILEAU, avec impatience. — Qu'est-ce que tout cela ? L'Académie n'est point un refuge d'athées et de comédiens.

THOMAS CORNEILLE, avec indignation. — C'est Boileau qui parle ainsi! Des athées! J'en appelle à M. de Fénelon. Des comédiens! J'en appelle... — Ah! Fontenelle, toi aussi, tu détournes les yeux!

FÉNELON. — Non, ceux-là qui cherchent la vérité, ceux-là qui montent l'échelle sublime de la philosophie, ceux-là ne sont pas des athées, puisqu'ils montent jusqu'au ciel. Nous avons eu Descartes et Pascal, est-ce une raison pour repousser Malebranche?

BOILEAU. — Un fou, qui s'est laissé choir dans le puits de la vérité.

FÉNELON, en regardant le ciel. — Et d'ailleurs la folie de celui-ci est souvent plus féconde que la raison de celui-là.

BOILEAU. — A merveille! en suivant vos conseils, on ira à l'Académie comme on va aux Petites-Maisons.

THOMAS CORNEILLE, avec amertume. — M. Despréaux nous dira au moins quel est son candidat, puisqu'il ne veut ni de Rousseau, ni de Malebranche, ni de Regnard, ni de...

BOILEAU. — Je n'ai plus qu'un moment à vivre, je n'ai plus rien à dissimuler, je dirai tout franc que le goût est perdu. Je suis venu tout exprès d'Auteuil pour protester contre la nomination de M. le marquis de Sainte-Aulaire, d'abord parce qu'il a mal rimé de mau-

vais vers; ensuite parce que dans ces mauvais vers il a outragé les mœurs. Encore, comme disait Malherbe, s'il avait eu l'alternative de faire ces vers-là ou d'être pendu !

L'ABBÉ DE LAVAU. — Au nom de tous les hommes de bonne foi, je prends la liberté de contredire M. Despréaux. Les vers de M. de Sainte-Aulaire sont dictés par les Grâces. Je ne veux pas les comparer à ceux de M. Despréaux, que je m'accuse de n'avoir jamais lus.

FONTENELLE. — L'abbé de Lavau est trop malin aujourd'hui. Mais nous lui pardonnerons demain.

L'ABBÉ DE LAVAU. — Je soutiens que M. de Sainte-Aulaire est un galant homme qui a de la naissance et du talent.

BOILEAU. — Je ne lui conteste pas ses titres de noblesse, mais ses titres du Parnasse; et, quant à vous, monsieur, qui trouvez si bons les vers du marquis, vous me ferez beaucoup d'honneur et de plaisir de dire du mal des miens.

L'ABBÉ DE LAVAU. — Encore une fois, je n'ai pas lu les vôtres.

LE CARDINAL DE ROHAN. — Il est beaucoup question des vers de M. le marquis de Sainte-Aulaire. Est-ce qu'il a fait des vers?

LE CARDINAL DE POLIGNAC. — Il en a fait quatre.

MALEZIEU. — Il en a fait cinq. Ces cinq vers, les voici : c'était chez madame la duchesse du Maine, qui était déterminée cartésienne, et qui discutait passionnément sur les tourbillons. Un jour qu'elle avait beaucoup parlé de la matière subtile et de l'attraction, elle demanda au

marquis ce qu'il pensait de tout cela. Il répondit sur un air connu :

Bergère, détachons-nous
De Newton, de Descartes;
Ces deux espèces de fous
N'ont jamais vu le dessous
Des cartes,
Des cartes,
Des cartes.

LE CARDINAL DE POLIGNAC. — J'en connais d'autres.

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait pas ma muse :
Elle serait Thétis, et le jour finirait.

LE DUC DE COISLIN. — J'aime mieux ceux-ci.

THOMAS CORNEILLE. — C'est là un joli madrigal mais ce n'est pas une raison pour entrer tout éperonné à l'Académie quand tant de vrais littérateurs attendent à la porte. Il faut laisser M. le marquis de Sainte-Aulaire à madame la duchesse du Maine, puisque, aussi bien, comme elle l'a dit, elle ne peut se passer des choses dont elle n'a que faire.

LE DUC DE COISLIN. — M. Thomas Corneille devrait se rappeler qu'il est venu ici pour voter et non pour faire des épigrammes.

FONTENELLE, souriant. — Après tout, si nous faisions nous-mêmes nos épigrammes, au lieu de les laisser faire au dehors?

LE CARDINAL DE ROHAN. — M. le marquis de Sainte-Aulaire n'a pas fait seulement ces neuf vers, il en fait quatre autres...

BOILEAU. — Total, treize vers.

LE CARDINAL DE ROHAN, avec impatience. — M. Despréaux ne compte pas ceux que M. de Sainte-Aulaire a faits contre M. Despréaux : cela nous explique pourquoi M. Despréaux vient d'Auteuil à Paris. Puisque le débat s'aggrave, je dirai toute la vérité : M. de Sainte-Aulaire a écrit une épître à la louange du roi, où se trouvent ces deux vers :

J'aime à le voir bannir l'outrageante satire
Qui briguait près de lui la liberté de rire.

Je ne dirai pas : Voilà tout le secret de la colère de M. Despréaux, car M. Despréaux, qui connaît la satire, est au-dessus de la satire.

BOILEAU, éclatant. — Que me font deux vers oubliés? Je vis loin de la cour et des courtisans. J'aurai le courage de donner tout seul mon suffrage à un poëte digne de tous les suffrages. J'ose ici faire le fanfaron : pense-t-on que ma voix seule et non briguée ne vaille pas vingt voix mendiées?

THOMAS CORNEILLE. — Mon frère le Romain n'eût pas mieux dit; mais, encore une fois, vous qui refusez votre voix à Malebranche, à Rousseau, à Regnard, à qui la donnerez vous?

BOILEAU. — Je donnerai ma voix à M. le marquis de Mimeure.

Rumeurs, éclats de rire, chuchotements.

THOMAS CORNEILLE. — C'était bien la peine de faire le voyage d'Auteuil ! Vous voulez proscrire un poëte de cour en faveur d'un poëte de cour. Marquis pour marquis, j'aime mieux encore le premier. J'avais applaudi à votre liberté toute républicaine; mais je vois avec chagrin que je suis seul ici pour le parti des lettres. Fontenelle lui-même, le neveu du grand Corneille, a passé à l'ennemi. Il y a bien monseigneur de Cambrai qui pense comme moi, mais M. de Fénelon n'ose pas penser tout haut. — Adieu, je m'en vais et je ne viendrai plus.

Il sort.

L'ABBÉ DE LAVAU. — M. Despréaux voudrait bien, à propos de M. de Sainte-Aulaire, qu'on le crût sur parole. Je reconnais, tout comme un autre, que l'auteur du *Lutrin* est le législateur du Parnasse, mais non pas de l'Académie. L'Académie est un tribunal qui ne reconnaît que ses lois. Quiconque est académicien doit s'en rapporter à sa conscience et non à la conscience d'autrui. Je propose que M. de Sainte-Aulaire soit jugé par ses œuvres. M. Despréaux plaidera contre lui, pièces en main, et moi je plaiderai pour lui par la seule lecture de ses vers.

LE CARDINAL DE ROHAN. — Je me rallie à la proposition de M. l'abbé de Lavau.

BOILEAU. — J'aime mieux cela; j'ai là dans mon habit la condamnation du marquis de Sainte-Aulaire.

L'ABBÉ DE LAVAU. — Et moi je tiens son laissez-passer.

L'abbé de Lavau sort de sa poche un manuscrit.

BOILEAU. — Eh bien, lisez.

L'ABBÉ DE LAVAU. — Lisez plutôt : la défense après l'accusation.

BOILEAU. — Pour tout acte d'accusation je lis les vers du marquis, vrais vers de marquis, n'ayant connu que le cabaret du Parnasse.

LE DUC DE COISLIN. — Que M. Despréaux lise d'abord; il critiquera ensuite.

BOILEAU. — Ce sont des vers sur le vin.

FONTENELLE. — Anacréon et Horace n'étaient pas des buveurs d'eau.

BOILEAU, lisant.

Le vin, quand il est bon, nous sert de médecine,
Il surpasse le suc de toute autre racine;
Le vin, pris le matin, rend les hommes plus forts.
Et, quand il est bien frais, il réjouit le corps;
Le vin fait rencontrer le petit mot pour rire;
Le vin, quand il est bon, fait bien boire et bien dire :
Le vin fait que nos cœurs sont des livres ouverts;
En un mot, le bon vin fait composer des vers,
Et je crois qu'Apollon n'est propice à Corneille
Qu'à cause que son nom rime avec la bouteille:
Qu'on n'imprimeroit point les œuvres de Mairet
Si le sien ne rimoit avec le cabaret;
Qu'à cause du baril Baro fait des miracles,
Et qu'on tient dans Paris ses vers pour des oracles:
Qu'on n'eût tant cajolé sa belle Rabavin,
N'eût été que son nom se terminoit en vin.

Tous les académiciens rient et applaudissent; Boileau déchire les vers avec indignation.

LE CARDINAL DE ROHAN. — Mon opinion est que M. de Sainte-Aulaire avait bu du bon vin quand il a fait ces vers-là.

Le vin, quand il est bon, fait bien boire et bien dire.

FÉNELON. — Si j'osais, j'applaudirais de toutes mes forces à ce beau vers.

Le vin fait que nos cœurs sont des livres ouverts.

CAMPISTRON, d'un air tragique. — J'avoue que je me range de l'opinion de M. Despréaux : le bon goût est banni de l'Académie...

LE CARDINAL D'ESTRÉES. — Il s'agit de bon vin et non de bon goût.

L'ABBÉ DE LAVAU, tout épanoui de gaieté. — Est-ce la peine de lire la pièce de défense ?

LE DUC DE COISLIN. — Lisez.

L'ABBÉ DE LAVAU, riant toujours. — Ce sont des vers sur le vin.

Le vin, quand il est bon, nous sert de médecine.

PLUSIEURS VOIX. — Mais ce sont les mêmes vers !

L'ABBÉ DE LAVAU. — Comme vous dites.

Éclats de rire.

LE PRÉSIDENT. — La cause est jugée.

On vota. Le marquis de Sainte-Aulaire fut nommé. Or les vers bachiques n'étaient pas de lui. Mais, quelques mois après, Regnard prit sa revanche au 41e fauteuil.

Regnard était né voyageur. Il ne pensa à écrire des comédies qu'après avoir assisté, du Nord au Midi, à la comédie humaine, qui est partout la même comédie, sur la neige comme sur le sable brûlé. Le premier vers qu'il signa fut ce vers latin qu'il grava sur un rocher en Laponie :

Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

C'etait encore le beau temps pour les voyageurs ; on rencontrait alors en chemin des brigands et des pirates. Aussi Regnard fut pris par les corsaires et devint esclave à Alger. Mais ce fut la femme du corsaire qui fut l'esclave de Regnard. A son retour en France, il se promit de ne plus faire que le tour de lui-même. Il rencontra Dufresny, un poëte, qui prenait la poésie pour sa vie ; ils s'associèrent pour écrire des comédies et courir les aventures ; on ne pouvait pas vivre plus gaiement : aussi Regnard mourut de chagrin, comme Molière.

Regnard a commencé, dans la légende française, la série des don Juan (j'entends les don Juan byroniens). Il a eu en Algérie son Haïdée et ses Dudù. Cent ans avant Byron, il a vécu la vie de Byron. Otez au buste de Regnard la perruque ajustée par Foucou, vous avez tout Byron, la lèvre voluptueuse et enivrée, la narine ouverte et impatiente, l'œil hardi et chargé d'éclairs.

Regnard aimait trop ses aventures pour se soucier beaucoup de ses rimes. Chez lui, l'homme est plus beau que le poëte. Ses comédies s'effacent devant le roman de sa jeunesse. C'est qu'après les Dulcinées rencontrées aux deux hémisphères, Regnard retomba aux héroïnes

du pharaon ; c'est qu'après avoir vidé des coupes de shiraz, il se trouva réduit à fêter l'argenteuil et le suresne. Il avait trop vécu en enfant prodigue pour laisser une belle succession dans son œuvre. Mais pourtant, à sa mort, la Muse de la Comédie qu'il avait consolée à la mort de Molière se voila le front tout un soir.

LOUIS XIV*

1638 — 1715

Voyez-vous, dans le parc de Versailles, sous ce dôme de verdure, ce marbre qui étincelle au soleil ? c'est Jupiter, c'est Apollon. D'une main il tient la foudre, de l'autre il salue les poëtes. Sur le piédestal, je lis LOUIS LE GRAND. Dans les massifs passe l'ombre plaintive de La Vallière qui s'évanouit au clair éclat de rire d'Athénaïs de Montespan ; et ce rire spirituel s'éteint lui-même quand, dans l'allée qui va vers Saint-Cyr, apparaît, cérémonieux et presque auguste, le fantôme en robe feuille-morte de la marquise de Maintenon.

Es-tu Jupiter? es-tu Apollon? Avais-tu la force? avais-

* Oui, Louis XIV à l'Académie. C'était son droit souverain d'y entrer, c'est mon devoir féal de l'y maintenir, malgré les étonnements de la critique. Louis XIV n'a-t-il pas signé six volumes qu'a contre-signés Bossuet?

tu la grâce? Qui t'avait enseigné à être un grand roi avec la majesté d'un demi-dieu?

Et Louis XIV, sans descendre de son piédestal, me répond de ses lèvres de marbre :

« J'ai appris à lire dans l'esprit de ma mère ; j'ai ap-
« pris à gouverner les hommes en me laissant gouver-
« ner par les femmes. Ma bibliothèque royale, c'était
« Marie de Mancini, cette Bérénice avant Racine ; c'était
« ma sœur, madame Henriette, le premier mot de l'élo-
« quence de Bossuet ; c'était Louise de La Vallière, cette
« Madeleine qui est morte en Dieu pour avoir vécu en
« moi ; c'était mademoiselle de Fontanges, cette Psyché
« qui eût encore appris l'amour au vieux Corneille ;
« c'était Montespan, qui dépensait vingt-cinq millions
« par an à ses rubans et à ses poëtes, mais qui ne per-
« dait ni ses millions ni ses années, puisque j'avais tous
« les printemps un enfant de plus à légitimer ; c'était
« Françoise d'Aubigné, ce ministre président de mon
« conseil qui m'a rouvert par *Athalie* et par *Esther* la
« Bible que j'avais fermée sur les genoux de ma mère. »

— O roi, vous oubliez parmi les forces de votre règne, parmi les inspirations de votre esprit, Fouquet, Molière, Condé, Racine, Fenélon!

« Encore une fois, je vous le dis, ce sont les femmes
« qui m'ont enseigné le catéchisme royal et cette langue
« souveraine, par droit de naissance, qui a fait de moi
« un académicien d'un jour et un écrivain de tous les
« siècles. Que parlez-vous de Fouquet, âme de femme
« éternellement ballottée entre ces deux femmes, ma-
« dame Duplessis-Bellière et Jean de La Fontaine? Mo-

« lière ne vivait pas : il laissait vivre en lui tour à tour
« et en même temps mademoiselle de Brie, mademoi-
« selle Duparc et Armande Béjart ! Condé a vaincu à
« Rocroy, parce qu'il savait qu'il portait sur son cœur
« le bouclier de mademoiselle du Vigean et de celle qui
« était la virilité de La Rochefoucauld ! Racine était un
« luth que faisaient chanter toutes les femmes, depuis
« les fillettes roses d'Uzès jusqu'aux comédiennes de
« Paris, depuis les comédiennes de Paris jusqu'aux pen-
« sionnaires de Saint-Cyr, sans oublier madame Ra-
« cine. Fénelon, ce Télémaque perpétuel dont Jésus
« était le Mentor, et qui s'est toujours promené sans
« s'y égarer dans les labyrinthes parfumés de Calypso,
« aurait-il trouvé cette poésie et cette onction sans ma-
« dame Guyon, sans madame de Bourgogne, sans ma-
« demoiselle de La Maisonfort? La femme est partout
« dans mon siècle, parce que c'est un grand siècle. Lou-
« vois lui-même, ce chiffre intelligent, a pris la blan-
« che main de madame de Courcelles pour poser la pre-
« mière pierre de tous ses monuments.

« En vérité, je vous le dis, Dieu a créé l'homme à
« son image : mais Ève à son tour a créé des enfants à
« son image. Conçus dans le péché par la femme, par
« la femme nous pénétrons les abîmes du bien et du
« mal, par la femme aussi nous retrouvons les chemins
« perdus de la grâce, nous autres, les délicats de la race
« humaine, nous autres qui allons éternellement se-
« couer les rameaux de l'arbre de la science, nous au-
« tres les fils d'Ève qui laissons les fils d'Adam, les pau-
« vres d'esprit, dormir pendant que le serpent siffle.

« Voilà pourquoi moi, le roi-soleil, moi qui ai atteint
« Daphné-La Vallière, avant sa métamorphose, moi qui
« ai brisé mes rayons en pluie d'or aux pieds de Danaé-
« Montespan, j'ai su tous les secrets, parce que j'ai vu
« avec l'œil de mon esprit et avec les cent yeux de mon
« cœur. Voilà pourquoi j'ai été naturellement le plus
« grand des rois, pourquoi Bossuet lui-même a glorifié
« mon éloquence *, pourquoi c'était ton devoir de m'ad-
« mettre à mon rang à ce quarante et unième fauteuil
« dont tu écris l'épopée, ô poëte ! »

Et les lèvres de marbre se refermèrent pour longtemps, et les naïades des bassins disparurent dans les rocailles, et le soleil, à son couchant, ne laissa plus sur Versailles que le mélancolique silence qui n'est plus la vie et qui n'est pas la mort.

* « La noblesse de ses expressions vient de celle de ses sentiments. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur surprenante lui ouvre les cœurs et donne, je ne sais comment, un nouvel éclat à la majesté qu'elle tempère. » Bossuet.

MALEBRANCHE

1638 — 1730

Malebranche se promène là-bas sous cette avenue d'ormes centenaires. Sa Méditation est si profonde, que le faucheur, qui rebat sa faux, la moissonneuse qui chante sa chanson galante, le pâtre qui appelle ses chiens, la meunière qui chasse son âne devant elle, ne le peuvent distraire, tant son âme est loin de lui-même. Cependant ses pieds vont toujours et le conduisent, sans qu'il le sache, vers cette petite maison de briques enfouie sous les grands arbres. Il va franchir le seuil de sa porte; il a rencontré son curé et lui a fait à peine un signe de main ; il a rencontré son médecin, il ne l'a pas vu ; il a coudoyé un oratorien de ses amis; il a salué un de ses adversaires de Port-Royal. Il va franchir le seuil de sa maison; mais voilà trois beaux enfants qui, comme des biches effarouchées, viennent bondir à sa porte; il se retourne, il les prend dans ses bras, il leur

fait mille caresses et leur dit cent choses charmantes. Ces enfants ne sont pas à lui, mais ce sont des enfants du bon Dieu, et il est tout en Dieu. Pour une demi-heure il a laissé sa Méditation sur le seuil de sa porte ; le voilà qui court avec les enfants, qui joue avec eux, mais qui, tout en jouant, les interroge pour étudier la science innée. Puis, tout à coup, il reprend sa Méditation, l'emporte dans son cabinet et s'enferme avec elle après avoir clos les volets. Ne troublez pas ses visions et ses battements de cœur.

Ne dirait-on pas que sa Méditation est une vierge divine dont il est religieusement épris, et qu'il cache aux regards humains comme s'il craignait de la perdre ou de la profaner?

La Méditation a été pour Malebranche une amante, une maîtresse, une femme, tout son amour, toute sa joie, toute sa passion.

L'esprit de Malebranche est né de saint Augustin et de Descartes. Il a voulu être le trait d'union de ces deux grandes intelligences. Sa *Recherche de la vérité* part de l'un pour aboutir à l'autre, un long voyage qui commence à l'homme et qui finit à Dieu.

Le dix-huitième siècle, qui ne voulait pas qu'on allât en rêvant à la recherche de la vérité, a dit de Malbranche que ce n'était que le grand rêveur de l'Oratoire. On alla même plus loin : on parla d'inscrire ce vers au bas de son portrait :

> Lui, qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.

Mais tous les grands esprits ont reconnu en Male-

branche une intelligence hors ligne. Bayle lui-même dit de son traité de morale qu'on n'a jamais vu aucun livre de philosophie montrer si fortement l'union de tous les esprits avec la Divinité.

Malebranche avait commencé par apprendre l'hébreu pour apprendre à lire dans la Bible : c'était se tremper dans le Styx; mais ce fut Descartes qui fut son maître en l'art de penser. Malebranche est parti du même point que Descartes ; il a pris un autre chemin, mais il l'a rencontré bientôt : il s'est détourné encore et l'a retrouvé toujours.

Malebranche, qui a écrit la *Recherche de la vérité*, est un puits de science où on ne trouve que le reflet du ciel. En vain les malebranchistes ont regardé dans ce puits profond pendant tout un demi-siècle : ils n'ont vu que les nuages qui courent sur l'infini.

Au dix-septième siècle on disait d'un profond penseur : *un malebranchiste*. Depuis que Platon a révélé les routes rayonnantes de l'âme immortelle, les philosophes, qui nous emportent comme des aigles sous les voûtes bleues, voyagent, mais n'arrivent pas. C'est l'histoire de la vie : on voyage, on n'arrive pas. La mort elle-même n'est qu'une halte, une hôtellerie qui s'ouvre, sombre et funèbre, au milieu de la nuit et d'où le voyageur s'envole gaiement le matin, oubliant ses bagages.

Malebranche succéda à Louis XIV et fit l'éloge de Descartes.

Ce fut une belle et glorieuse vie que la sienne. Sa philosophie, comme un doux rayon qui vient du ciel,

se répandit jusqu'en Chine. Les Anglais qui passaient à Paris ne voulaient voir que deux hommes : Louis XIV et Malebranche. Il avait longtemps étudié la vie en se regardant vivre ; il étudia la mort en se regardant mourir. Il méprisait son corps et pensait que le plus beau jour de sa vie serait celui où son âme s'envolerait de cette branche depuis longtemps cassée et sans feuilles. En ses dernières années, son corps était réduit à rien, mais son âme s'étendait toujours comme l'incendie qui dévore la maison. Avant de mourir il était tout âme.

Et pourtant, n'était-ce pas lui qui, à cette grande question de la *matière infinie*, tourment éternel des philosophes, avait répondu en invoquant Jésus? N'avait-il pas, par une pieuse audace, imaginé que le Sauveur avait racheté, en même temps que l'âme humaine, la nature déchue depuis Adam, et imprimé, en y posant le pied, la marque de son infini à cette opération périssable?

HAMILTON

1646 — 1720

Hamilton n'a fait qu'un volume de prose; Chaulieu n'a fait qu'un volume de vers. Ils se présentèrent en même temps pour succéder à Malebranche. Les vers furent vaincus par la prose. « Un volume, c'est trop, dit Fontenelle à Chaulieu ; il ne fallait faire qu'un sonnet. — Mais nous sommes deux, dit Chaulieu : Chaulieu et La Farre valent bien l'immortalité. — Nous ne pouvons pas élire l'un sans l'autre et nous ne pouvons pas vous nommer tous les deux. » On ne pouvait pas refuser sa voix plus spirituellement.

Chaulieu ne se le fit pas dire deux fois. Il partit pour Fontenay et envoya ces stances à l'Académie :

J'ai vu l'Académie en proie à l'imposture :
Le sage avant sa mort doit voir la vérité.
Allons chercher les lieux où la simple nature,
Riche de ses biens seuls, fait toute la beauté.

La foule de Paris à présent m'importune,
Les ans m'ont détrompé des manéges de cour;
Je vois bien que j'y suis dupe de la fortune,
Autant que je le fus autrefois de l'amour.

Je rends grâces au ciel que l'esprit de retraite
Me presse chaque jour d'aller bientôt chercher
Celle que mes aïeux, plus sages, s'étoient faite,
D'où mes folles erreurs avoient su m'arracher.

C'est là que, jouissant de mon indépendance,
Je serai mon héros, mon souverain, mon roi;
Et de ce que je vaux la flatteuse ignorance
Ne me laissera voir rien au-dessus de moi.

Ni le marbre, ni l'or n'embellit nos fontaines;
De la mousse et des fleurs en font les ornements :
Mais sur ces bords heureux, loin des soins et des peines,
Amarylle et Daphnis de leur sort sont contents.

Ma retraite aux neuf sœurs est toujours consacrée;
Elles m'y font encore entrevoir quelquefois
Vénus dansant au frais, des Grâces entourée,
Et je poursuis Diane et les Nymphes des bois.

Heureux qui, méprisant l'opinion commune
Que notre vanité peut seule autoriser,
Croit, comme moi, que c'est avoir fait sa fortune,
Que d'avoir, comme moi, bien su la mépriser.

Avez-vous parcouru ce beau volume, véritable panthéon de la beauté anglaise, *Beauties of the court of Charles II?* Pour moi, à cet instant où l'ordre de mon propos m'amène à offrir un bouquet de roses pâles à Antoine Hamilton, le narrateur de tant d'intrigues ca-

pricieuses, le peintre de tant d'adorables visages, je ne puis parvenir à évoquer tout de suite cet académicien du quarante et unième fauteuil! Entre lui et moi s'interposent toutes les belles dames du merveilleux keepsake, toutes les légères héroïnes des indiscrets mémoires! Et chacune des ressuscitées a le doigt sur sa bouche comme pour me dire : « Arrache le secret du sphinx! »

La vraie préface, en effet, de l'œuvre d'Hamilton, c'est la galerie des portraits de ces délicieuses figures qui furent la gloire de l'Angleterre galante, après les temps de l'Angleterre biblique, avant les temps de l'Angleterre pénitente, après les Débora, avant les Clarisse Harlowe et les Jeannie Deans! Si vivantes qu'elles revivent sur le vélin des estampes, si industrieux que soit le burin sous lequel l'artiste a lissé tous les plumages de ce nid de cygnes, regardées pour elles-mêmes, ces têtes sont froides, et nous comprenons mal les fantaisies désordonnées de Villiers, de Wilmot, et les vôtres, roi Charles Stuart, et les vôtres surtout, ô séduisant comte de Grammont! Mais que pourtant à ce nom de Grammont l'idée seulement du livre nous revienne surprendre, pas un de ces regards qui ne s'éclaire, pas une de ces lèvres qui ne parle! La baguette de la fée a touché le château de ces belles au bois dormantes!

Oh! ces mémoires de Grammont! Jamais la vie mondaine ne fut aussi nettement saisie *! Jamais plume bien

* « L'abbé de Voisenon a dit un jour après la messe : « Le livre d'Hamilton est le bréviaire des gens du monde. Il faut le lire une

inspirée ne trouva plus vite le moyen de reproduire sans rien omettre, sans rien fausser, tant de scandales, tant de sentiments à fleur de cœur, tant d'exquises élégances ! Jamais verve ne s'épancha plus libre, et pourtant jamais écrivain ne sut mieux s'arrêter à temps ! On est déconcerté par cet art impeccable qui se pardonne toutes les audaces parce qu'il se réserve toutes les mesures! C'est dans ces chroniques que lord Chesterfield a appris le savoir-vivre ! C'est dans ces pages que Byron et d'Orsay (*Grammont redivivus*) ont étudié la théorie du dandysme! C'est là que l'univers a trouvé, non pas le secret, mais les ressources de ce qui est vraiment la veine française, l'esprit des nuances, qui appartient à Hamilton comme les nuances du sentiment appartiennent à Racine. Et ainsi que tous les dandys du globe, que toutes les miss Hobart et Wetenhall des monarchies passées et futures saluent l'académicien du quarante et unième et fauteuil, Antoine Hamilton, Écossais.

Écossais ! il était de race ! Mais, dans tout ce trouble qui se fit autour du trône des Stuarts, il fréquenta la France, il emprunta un beau-frère à Versailles, et prêta sa recette matrimoniale au *Mariage forcé* de son devancier en académie, Molière ! Il persifla les contes et les conteurs les plus accrédités dans les boudoirs à la mode, et ses persiflages furent aussi des chefs-d'œuvre,

fois l'an. » Byron le lisait deux fois l'an, et les Muses de Byron s'en fâchaient « Hamilton est trop vrai contre les femmes. » disait Byron.

et Fleur d'Épine, née d'un sourire ironique, vit encore comme ces immortelles filles de Shakspeare : Miranda, Titania, Mab elle-même! Il inventa Tarare, et le nom et le personnage auraient fait vivre cent ans plus tard un opéra de Beaumarchais, si seulement, ce jour-là, en rimant son libretto, Beaumarchais avait été Beaumarchais! — Et ainsi Hamilton a bien gagné ses droits de naturalisation académique! Et ainsi je pardonne à l'Angleterre tant de révolutions accumulées en si peu de saisons, puisqu'elles nous ont valu cet Hamilton qui a professé en France l'esprit français, et qui nous aurait donné des leçons d'humour, si les Français avaient dû devenir humoristes!

Hamilton a joué sa comédie à Saint-Germain. Au premier acte de sa vie, Louis XIV lui donna un rôle dans un ballet : le *Triomphe de l'amour*, ce fut le triomphe d'Hamilton. Au dernier acte, Hamilton, dans ce même château royal, n'était plus le courtisan du monarque triomphant, mais celui du roi exilé. Là où Louis XIV dansait dans un ballet de Quinault, Jacques II s'agenouillait dans l'humilité profonde qui suit les grandeurs déchues. Pour Hamilton, autres temps, autres royautés. Mais, tout en s'attristant aux tristesses chrétiennes de Jacques II, il gardait sur ses lèvres profanes le sourire de l'esprit français, car il avait en pleine jeunesse sucé l'arome du terroir de La Fontaine et de Ninon.

La Régence n'est pas venue au monde en un seul jour. Elle est née en pleine cour de Louis XIV, et Philippe d'Orléans ne l'a pas créée, mais épousée; ç'a été

sa femme, et non sa fille. Hamilton et Grammont, son frère d'armes, son beau-frère, son pareil, son second, son rival, que sais-je? étaient des Riom et des Nocé avant la lettre. Quel trait de caractère que cette réponse de Grammont sur la route de France à l'heure où il fuyait Londres, quand Hamilton lui cria : « Chevalier de Grammont, n'avez-vous rien oublié à Londres? — J'ai oublié d'épouser votre sœur. » Et, flagellé par l'épée d'Hamilton, il retourne à Londres et se marie. Quel trait de mœurs que cette prière de Grammont au chancelier de France pour être autorisé par Fontenelle, censeur royal, à publier le livre d'Hamilton, qui est pour lui un certificat de mauvaise vie ! C'est la vanité, dites-vous; non, c'est l'argent. En effet, le chevalier avait vendu quinze cents livres le manuscrit de ce chef-d'œuvre, ce qui allait lui permettre de poursuivre une fois de plus la fortune du jeu et des filles.

Mais, comme ils ont encore plus d'esprit que de perversité, ils ont l'art de séduire l'opinion ; ils l'enlèvent en croupe sur les sept péchés capitaux, — un pour chaque jour de la semaine, la paresse venant à point pour le dimanche. — Biron ne s'est-il pas souvenu d'Hamilton et de Grammont quand il a peint à vif son Don Juan ?

DUFRESNY

1648-1724

Deux gentilshommes se présentèrent ensemble à l'Académie pour occuper le quarante et unième fauteuil à la mort d'Hamilton: Dancourt, né d'une race noble, et Dufresny, issu d'une race royale.

Dufresny, petit-fils de Henri IV, — le père du peuple, — avait retrouvé dans ses comédies, dans ses contes, dans ses chansons, la triple vaillantise du Béarnais; mais en face du masque épanoui de Dancourt, cette fine et charmante figure de Dufresny semble pâlir et chercher le demi-jour. Cependant il l'emporta sur Dancourt, parce que chez lui l'auteur dramatique était doublé d'un philosophe armé à la légère, d'un poëte né dans la vigne de Rabelais, d'un conteur qui contait comme un conte des *Mille et une Nuits*.

On n'écrira pas l'histoire de la bohème littéraire sans

consacrer quelques belles pages à Dufresny, — souvenir de La Fontaine, — pressentiment de Sterne.

J'ai vu son portrait par Coypel, à la salle du comité de lecture de la Comédie-Française. Que de fois il m'a chanté son charmant souvenir pour me consoler des mauvais vers qu'on me débitait. C'est le portrait d'un homme de soixante ans, qui garde sa jeunesse dans son sourire. Sa tête charmante est perdue dans une forêt de cheveux. Sa chère Angélique, la blanchisseuse, n'a pas oublié la jabotière ni les manchettes. Sa main est ornée d'un diamant, et, ce qui vaut mieux, d'une belle plume impatiente dont le bec est loin d'être émoussé. Dufresny a pour armes les attributs de la Science. Et, en effet, cet homme, qui n'avait jamais lu, n'était-ce point un savant aimable, un savant en action? Il avait étudié l'amour dans son cœur, la grandeur à la cour, la guerre sur le champ de bataille, l'architecture en faisant bâtir, la nature dans son jardin, la poésie et la musique en chantant. Aussi la Science de Dufresny ne s'appuie pas sur des livres : elle penche sa tête rêveuse et semble se souvenir.

La vie de Dufresny est son meilleur livre ; je m'explique : il est du petit nombre des poëtes qui ont pris la poésie pour vivre et non pour écrire. Aussi, avec un peu moins de cette paresse adorable qui est le charme des heures amoureuses, Dufresny marquait au nombre des noms glorieux. Il est de ceux, du moins, que la renommée n'ose parquer : c'est une figure à part, comme Fontenelle, qui, à l'Académie, n'était classé ni avec les grands seigneurs, ni avec les philosophes, ni

avec les poëtes, parce qu'il se montrait avec tout le monde, tantôt grand seigneur sans naissance, philosophe sans idée, poëte sans poésie, mais pourtant toujours à sa place, parce qu'il avait beaucoup d'esprit partout.

Ah! si Dufresny avait écrit ses confessions! quel livre charmant! comme on y eût respiré la senteur de ses roses de Vincennes sur le sein opulent de sa chère Angélique, tout en écoutant sa *Chanson des vendanges!* Et je ne parle pas des mémoires de sa blanchisseuse!

Quand ce petit-fils de Henri IV et de la belle jardinière d'Anet fut élu à l'Académie, il ne manqua personne à sa réception, — excepté Dufresny lui-même; car ce jour-là, retenu dans son fameux jardin par ses roses ou ses rêves, il oublia qu'il était de l'Académie.

Et pourtant il avait écrit son discours, dont il faut se souvenir :

« Un bon général d'armée est moins embarrassé à la « tête de ses troupes qu'un mauvais auteur à la tête « de son discours. Celui-ci ne sait quelle contenance « tenir : s'il fait le fier, on se plaît à rabattre sa fierté; « s'il affecte de l'humilité, on le méprise; s'il dit que « son talent est merveilleux, on n'en croit rien; s'il dit « que c'est peu de chose, on le croit sur parole : ne « parlera-t-il point du tout de lui? La dure nécessité « pour un auteur!

« Je ne sais si mon discours réussira; mais, si on s'a- « muse à le critiquer, on se sera amusé à l'écouter, et « mon dessein aura réussi.

« Tout est amusement dans la vie; la vie même n'est

« qu'un amusement, en attendant la mort; la vertu « seule mérite d'être appelée occupation : s'il n'y a que « ceux qui la pratiquent qui se puissent dire véritable-« ment occupés, qu'il y a des gens oisifs dans le monde! « Les uns s'amusent par l'ambition, les autres par l'in-« térêt, les autres par l'amour; les hommes du com-« mun par les plaisirs, les grands hommes par la gloire, « et moi je m'amuse à considérer que tout cela n'est « qu'amusement.

« Je voudrais être original : voilà une idée vraiment « comique, me dira-t-on; vouloir être original en ce « temps-ci ! il fallait vous y prendre dès le temps des « Grecs; les Latins mêmes n'ont été que des copies. « Est-il donc vrai qu'on ne puisse plus rien inventer « de nouveau? Plusieurs auteurs me le disent : si M. de « La Rochefoucauld et M. Pascal me l'eussent dit, je le « croirais.

« Celui qui peut imaginer vivement, et qui pense « juste, est original dans les choses mêmes qu'un autre « a pensées avant lui; par le tour naturel qu'il y donne, « et par l'application nouvelle qu'il en fait, on juge « qu'il les eût pensées avant les autres, si les autres ne « fussent venus qu'après lui. Les pensées de M. de La « Rochefoucauld et de M. Pascal sont autant de dia-« mants mis en œuvre par le bon goût et par la raison : « à force de les retailler pour les déguiser, les petits « ouvriers les ternissent; mais, tout ternes qu'ils sont, « on ne laisse pas de les reconnaître; et ils effacent en-« core tous les faux brillants qui les environnent.

« Ceux qui dérobent chez les modernes s'étudient à

« cacher les larcins; ceux qui dérobent chez les an-
« ciens en font gloire. Mais pourquoi ces derniers mé-
« prisent-ils tant les autres? Il faut encore plus d'esprit
« pour bien déguiser une pensée de Montaigne que
« pour bien traduire un passage d'Horace.

« Le monde est un livre ancien et nouveau : de tous
« temps l'homme et ses passions en ont fait le sujet;
« ses passions y sont toujours les mêmes; mais elles y
« sont écrites différemment, selon le caractère de son
« esprit et l'étendue de son génie.

« Ceux qui ont assez de talent pour bien lire dans le
« livre du monde peuvent être utiles au public en lui
« communiquant le fruit de leur lecture; mais ceux
« qui ne savent le monde que par les livres ne le sa-
« vent point assez pour en faire des leçons aux autres;
« ce sont des gens qui lisent Homère dans M. de La
« Motte.

« Quelle différence entre ce que les livres disent des
« hommes et ce que les hommes font!

« Si le monde est un livre qu'il faut lire en original,
« on peut dire aussi que c'est un pays qu'on ne peut
« ni connaître ni faire connaître aux autres sans y
« avoir voyagé soi-même. J'ai commencé ce voyage bien
« jeune; c'est ce qui vous explique pourquoi je ne sais
« rien des livres. Mais, après tout, êtes-vous plus savant
« que moi, vous qui habitez les bibliothèques? »

DANCOURT

1661 — 1725

Dancourt est, avant tout, un historien, l'historien sans prétention d'une société sans histoire. Dans ses comédies, la Régence se montre le sein nu comme la duchesse de Berry sortant des bras de Riom, toute barbouillée encore des ivresses de la nuit. En ce moment où la France n'avait plus d'argent, tout le monde payait. La duchesse de Berry payait Riom, qui payait une fille d'Opéra, qui payait un capitaine. Quand le comte de Horn n'était plus payé et n'avait plus de quoi payer, il assassinait rue Quincampoix. Quand Law était couronné par la banqueroute, il allait tenir un brelan à Venise. Le *Chevalier à la mode* est la gravure ineffaçable, on pourrait dire la marque flétrissante, de cette époque où M. de Lauzun instruisait son neveu dans l'art de bâtonner les filles de France, où Voltaire se faisait pardonner son couplet sur la fille de Loth par

11

un refrain sur Sodome, où Lagrange-Chancel annonçait au *nocher des ondes infernales* le pâle cortége des Britannicus-Bourbons retranchés par une Locuste inconnue, où Dubois se faisait sacrer cardinal au sortir de chez la Fillion, où l'abbé de Gange assassinait sa sœur, parce que sa sœur était moins apprivoisée que madame la duchesse du Maine avec M. le duc de Bourbon.

Et pourtant Dancourt n'était pas un Saint-Simon ou un Gilbert. Son œuvre n'est pas indignée : mais n'en est-elle pas plus terrible dans le cynisme de sa naïveté? Né comédien-gentilhomme, il ne trouvait dans toutes les débauches de ce Pandémonium qu'un prétexte à la comédie.

On peut dire de Dancourt qu'il avait l'esprit entre deux vins, cet esprit de la folle gaieté qui s'acoquine à la farce et fuit la comédie sévère. Il n'avait garde de mener sa tête, il la laissait aller. La farce est fille de l'extravagance et n'a de saillie que dans l'ivresse. Comme les Italiens, Dancourt était grand maître ivre-gai. Il y avait deux hommes dans Molière : celui qui ne raillait pas seulement pour le plaisir de se moquer, mais pour flétrir; celui qui riait çà et là d'un franc éclat pour se reposer de la vie. Dancourt n'a été que l'écho de cet éclat de rire, mais c'est déjà quelque chose. Voltaire disait de lui : « Ce que Regnard était à l'égard de Molière dans la haute comédie, le comédien Dancourt l'était dans la farce. » Il y a un peu d'injustice dans ce jugement; car sans trop s'en douter, j'imagine, Dancourt, dans ses peintures bouffonnes, s'est parfois élevé

jusqu'à la vraie comédie par quelque beau trait de gaieté philosophique.

Quand Dancourt débuta, le roi-soleil touchait à son déclin ; la fortune devenait rebelle à ses mains caduques; la face glaciale de madame de Maintenon jetait sur les fronts, plutôt que sur les cœurs, un voile austère dont l'hypocrisie filait sa bonne part. La galanterie, naguère si brillante à la cour, était reléguée dans le confessionnal; l'esprit, qui avait jeté tant d'éclairs autour du grand roi, venait de s'affubler d'une robe de jésuite. La comédie seule, grâce à Dancourt, prenait encore ses ébats. Louis XIV, tout occupé de son salut, laissait les profanes se damner gaiement.

Comme David Téniers et Van Ostade, Dancourt, tout à la fois comédien et faiseur de comédies, a su peindre, soit dans son jeu, soit dans ses pièces, la vérité avec je ne sais quoi d'accentué dans le trait et la couleur qui nous frappe et nous plaît plus que la vérité elle-même.

Les auteurs comiques ne nous font plus rire comme Dancourt; mais est-ce leur faute s'ils ne rencontrent pas aujourd'hui le *Chevalier à la mode*, s'ils ne font pas en si mauvaise compagnie les *Vendanges de Suresne*, et s'ils ne respirent pas l'air corrompu de l'*Été des coquettes*, j'ai failli dire des coquines?

J. B. ROUSSEAU

1669 — 1741

Jean-Baptiste Rousseau ! On discutera longtemps encore sur sa vie et sur ses vers. A-t-il été exilé par un jugement inique ? Est-il un grand poëte ? Éternelles questions pour les oisifs littéraires. Pour moi, quand je passe devant Jean-Baptiste Rousseau, je salue sans m'arrêter comme devant un ami douteux dont je ne sens pas le cœur et dont je n'aime pas l'esprit. Ce fut un grand poëte, mais un grand poëte sans poésie.

Jean-Baptiste Rousseau a été proscrit pour d'infâmes couplets qu'il n'a point faits. Il est à peu près reconnu aujourd'hui que ces couplets étaient l'œuvre commune des habitués de ce fameux café Laurent, hanté par La Motte, Saurin, Danchet, Crébillon, La Faye, Boindin. C'était surtout l'œuvre, je parle des plus odieux, de cet ami de Boindin dont on ne sait plus le nom, qui, à l'heure de la mort, déclara au prêtre de sa paroisse les

avoir composés, au temps même où Rousseau mourant dans l'exil appelait un prêtre et les reniait avant de recevoir le viatique.

Mais, si on efface une pareille tache à la robe blanche de cette muse, chrétienne avec tant de piété, profane avec tant d'impiété, il en reste une plus grande et qu'elle n'a point lavée sous les larmes de son repentir. Rousseau était le fils d'un cordonnier, un brave homme que le travail enchaînait dans l'obscurité, mais qui avait le sentiment de la grandeur et de la lumière. La femme du cordonnier, une sainte femme, mit au monde beaucoup d'enfants et mourut quand elle eut épuisé sa dernière goutte de lait. Le père, se voyant deux fils, voua l'un à Dieu et l'autre à la poésie. Le plus poëte des deux, ce ne fut peut-être pas Jean-Baptiste Rousseau.

Cependant celui-ci, à peine au sortir du collége, s'annonça comme un écho du grand siècle; Boileau, qui allait mourir, disait : Je laisse un fils. En effet, Boileau passa pour ainsi dire sa royauté à Rousseau. Boileau est mort, vive Rousseau ! C'était d'ailleurs le même esprit et le même horizon; c'était la même muse fuyant l'inspiration pour la grammaire et avec moins de grammaire.

Jean-Baptiste Rousseau, on le sait, débuta au théâtre, à l'Opéra et à la Comédie, où, durant plusieurs années, on le reconnaissait poëte sans reconnaître son œuvre. Un soir pourtant le Théâtre-Français eut un succès avec le *Flatteur*. Le cordonnier était au parterre et pleurait pendant que tout le monde riait. Après la re-

présentation, il se hasarda au foyer des comédiens, où l'auteur de la pièce était entouré comme un jeune prince des poëtes. Le père, tout en pleurant, va pour se jeter dans les bras de son fils; c'était la première joie sérieuse que le brave homme recueillait pour prix de toutes ses veilles. « Je ne vous connais pas, dit Jean-Baptiste Rousseau. (Un père qui veut embrasser son fils!)—Ah! tu ne me connais pas! » dit le cordonnier en pâlissant comme s'il allait mourir sous cette parole parricide. Et il se détourna pour cacher le père d'un tel fils!

Non, tu n'étais pas un poëte, malgré tes odes sacrées, et, si tu as été exilé trente ans, c'est pour avoir renié ton père comme Judas a renié son Dieu.

VAUVENARGUES

1715 — 1745

Le marquis de Vauvenargues a été le soleil couchant de Fénelon, — un de ces doux soleils couchants de la belle saison qui s'en vont sans nuages, comme s'ils étaient déjà en route pour l'infini, — un de ces mélancoliques adieux du ciel qui est toute lumière à la terre qui est toute ténèbres.

Vauvenargues a été un penseur chrétien trempé aux sources vives de l'antiquité stoïcienne. Il avait pieusement fréquenté les douze apôtres; mais il n'oubliait pas qu'il avait vécu avec les sept sages de la Grèce.

Vauvenargues, qui était un simple homme de lettres, le fervent ami de Voltaire et des autres, devenait un grand seigneur en face de la grammaire. Il ne savait écrire que parce qu'il savait penser. Aussi, dès que la pensée ne le domine pas, il n'a plus l'art d'enchaîner les mots; sa coupe est belle quand elle est pleine, parce

qu'elle ne montre que la pourpre du vin; mais, quand elle n'est pas remplie, ce n'est qu'un verre grossier où les artistes de Venise et de Prague n'ont pas dessiné leurs folles et charmantes arabesques. « Qu'importe! s'écrie Vauvenargues, lorsqu'une pensée est trop faible pour porter une expression simple, c'est la marque pour la rejeter. »

Vauvenargues fut élu en remplacement de Jean-Baptiste Rousseau. Il s'était présenté avec Collé, Crébillon fils et Lagrange-Chancel. Mais il obtint la voix du cardinal de Luines, du cardinal de Rohan-Soubise, du duc de Villars, du président Hénault, du cardinal de Bernis, du cardinal de Rohan, ce qui entraîna les serviles de l'Académie. Lagrange-Chancel n'eut pour lui que la voix de Maupertuis. Crébillon le Gai n'eut pas pour lui Crébillon le Tragique, mais il eut Fontenelle, Destouches, Danchet, Marivaux et deux ou trois inconnus. Collé était patronné par son ami le duc de Nivernais; il eut pour lui deux autres grands seigneurs, le maréchal de Richelieu et le duc de Saint-Aignan, mais ce fut tout.

Vauvenargues n'aimait pas à parler de lui, quoiqu'il ne connût bien que lui-même. Il croyait trop à la gloire et à la vertu pour bien connaître les hommes. On peut dire que son discours fut une parole d'Évangile, un sermon sur la montagne entre saint Paul et le vicaire savoyard. Ce fut là qu'il promulgua ces maximes d'une si haute probité littéraire : « *La clarté est la bonne foi* « *des philosophes! — La netteté est le vernis des* « *maîtres : elle épargne les langueurs et sert de preuve*

« *aux idées. — Socrate savait moins que Bayle : il y* « *a peu de sciences utiles. — Il ne faut point juger des* « *hommes par ce qu'ils ignorent, mais par ce qu'ils* « *savent. — L'esprit est l'œil de l'âme, et non sa force.* « *Sa force est dans le cœur, c'est-à-dire dans les pas-* « *sions.* » Ce fut là qu'il commenta par avance l'oracle de Buffon sur le style, avec une grandeur que le grand Buffon n'a pas atteinte : « *Les grandes pensées vien-* « *nent du cœur. La délicatesse vient essentiellement de* « *l'âme!* »

Vauvenargues disait : « Qui méprise l'homme n'est « pas un grand homme. » Il a, lui, aimé l'humanité jusqu'en lui-même, malgré les souffrances inouïes qui l'avaient défiguré, qui avaient supprimé l'homme en face de la femme pour ne laisser vivre que « le plus in- « fortuné et le plus tranquille des mortels, » s'écriait Voltaire pleurant sur la tombe de son jeune ami, lui qui ne pleurait jamais, et c'est là le plus grand éloge de Vauvenargues.

On se demande, en relisant l'histoire de cette vie trop tôt moissonnée, mais dont l'âme nous reste, qui fut le plus brave, de Vauvenargues soldat, affrontant le canon sur les champs de bataille de Moravie, ou de Vauvenargues philosophe, subissant avec un sourire perpétuel les éternelles angoisses de la mort dans la vie ?

LESAGE

1668 – 1747

Noblesse oblige. C'est surtout dans la république des lettres, où l'esprit a toujours ses trente-six quartiers, que cette maxime a été fièrement inscrite. On disait devant Piron : « Passez, monsieur le marquis, c'est un poëte. — Puisque les qualités sont connues, je prends mon rang, » dit Piron. Et il passa avant le marquis. La noblesse littéraire a toujours été ainsi défendue pied à pied et l'épée à la main quand il a fallu en venir aux armes. Combien qui ont des titres et qui se contentent de leurs noms. — *Moi, dis-je, et c'est assez.* La duchesse de Bouillon tenait un bureau d'esprit; Lesage y est appelé pour lire *Turcaret*. Il oublie l'heure, et, quand il paraît à la porte du salon, la duchesse, impatientée, lui reproche avec hauteur d'avoir fait perdre une heure à la compagnie. « Madame, dit Lesage en relevant la tête, je vous ai fait perdre une heure, il est juste que je vous en fasse gagner deux : je n'aurai pas

l'honneur de vous lire ma pièce.» En vain on le voulut retenir, il s'en alla fièrement. Chaque histoire de la vie des gens de lettre offre une pareille page. C'est qu'on n'est pas trempé aux sources vives de l'esprit sans avoir le respect de soi-même. Le poëte interprète et continue l'œuvre de Dieu; il ne doit jamais déposer son orgueil. — Mais ceux-là dont vous me parlez, me direz-vous, ne vivaient que de pensions faites par les grands seigneurs. Je pourrais répondre que ni Piron ni Lesage ne savaient le nom de ceux qui les pensionnaient et qu'ils s'en inquiétaient peu, croyant n'avoir à remercier que des amis. J'aime mieux répondre que ces grands seigneurs qui pensionnaient les gens de lettres payaient tout simplement les frais du culte de l'esprit, comme les dévots payent à l'église les frais du culte de Dieu.

Lesage traversa la jeunesse orageuse des natures poétiquement douées. Il suivit les écoles de Bretagne et vint apporter à Paris le fruit encore vert de ses études; mais sa voix se perdit dans cette tour de Babel, et il lui fallut retourner dans son pays, où il passa six années dans les fermes du roi, comptant beaucoup d'argent, mais sans y trouver la passion de l'argent. Il lui restait quelques débris de son patrimoine; il revint à Paris et étudia le droit; il prit bientôt le titre d'avocat, mais il paraît qu'il ne plaida pas même sa cause, car il lui fallut vivre au jour le jour; heureusement qu'il n'avait pas le souci du lendemain, ce créancier débonnaire pour la jeunesse qui passe toujours sa créance au surlendemain.

Lesage en était là, ne sachant à quel dieu se vouer, quand une femme passa sur son chemin, une grande dame qui avait perdu un mari vieux et qui voulait le pleurer avec un mari jeune. Voilà Lesage qui s'embarque à toutes voiles sur la mer agitée des passions; mais il avait oublié d'embarquer l'amour avec lui, ou plutôt l'amour fut noyé à la première tempête. C'est encore le privilége de cette noblesse de l'esprit, elle n'a pas d'argent et elle dédaigne l'argent. Lesage peut épouser une fortune en épousant une femme, mais son cœur n'est pas là; il revient sur le rivage, prêt à s'embarquer avec la première venue si celle-là garde mieux son cœur. Qui le croirait? Ce fut rue de la Mortellerie que l'amour entraîna Lesage; il quitta la femme de qualité et de quantité pour la fille d'un menuisier qui n'avait que sa beauté et sa vertu. Il l'épousa bravement à Saint-Sulpice et se trouva très-heureux de ne devoir rien à personne, même à sa femme. Il avait confiance en son esprit. Cependant la quarantième année commençait à sillonner son front, et rien n'était encore sorti de là. Enfin le soleil allait se lever! par un hasard étrange, il fut joué en même temps à la cour et à Paris. La cour donna raison à *Don César Ursin*, une comédie imitée de Calderon, et donna tort à *Crispin rival de son maître*, un petit chef-d'œuvre que Molière a oublié de faire. De son côté, Paris applaudit à outrance *Crispin rival de son maître* et siffla *Don César Ursin*. Il résulta de ces deux jugements beaucoup de bruit. Lesage sortit de là déjà célèbre. La même année il imprima le *Diable boiteux*, cette satire transparente de ses contemporains;

un seul trait en dira tout le succès. Deux gentilshommes arrivent en même temps chez le libraire et demandent le *Diable boiteux.* « Messieurs, je n'en ai plus qu'un exemplaire. — C'est pour moi. — Non, c'est pour moi, car j'ai parlé avant vous. — Oui ; mais j'étais dans la boutique que vous étiez encore à la porte. — Je tiens l'exemplaire et ne le lâcherai qu'en pièces. — Messieurs, dit le libraire, je ne permettrai pas qu'on déchire un pareil livre. — Eh bien, le *Diable boiteux* vaut bien un coup d'épée, nous allons nous battre. — C'est dit, s'écria l'adversaire ; celui qui sera hors de combat sera hors d'état de lire le *Diable boiteux*, l'autre pourra donc l'emporter tout entier. » Et ils allèrent se battre sur le quai de la Tournelle. On ne connaît pas les suites de cette belle affaire, si ce n'est qu'elle consacra le succès du *Diable boiteux* et fit faire quelques éditions de plus.

Lesage avait trouvé sa voie : le roman et la comédie. Mais il n'avait, pour ainsi dire, dans *Crispin rival de son maître* et le *Diable boiteux*, que signé la préface de ses deux chefs-d'œuvre, *Turcaret* et *Gil Blas.* Molière n'était pas mort. Saluons cette renaissance. A l'heure où Campistron couche la tragédie dans le cercueil, la comédie reprend l'éclat inespéré des beaux jours. Non-seulement elle est encore l'orgueil de la scène française, mais elle s'incarne dans le roman. Aujourd'hui elle inscrit *Gil Blas* sur son livre d'or, demain elle revendiquera les *Scènes de la vie parisienne.*

Le roi Louis XVI disait qu'il avait fallu à Beaumarchais plus d'esprit pour faire jouer le *Mariage de Fi-*

garo que pour l'écrire; on pouvait en dire autant de Lesage et *Turcaret*. Les agioteurs du temps, connus alors sous le nom de traitants et de maltôtiers, se mirent en campagne contre la pièce qui allait dévoiler leurs manœuvres. Ils craignaient ce coup de théâtre comme le coup de la mort; ils commencèrent par cabaler auprès du pouvoir; mais l'ancienne monarchie, il faut le reconnaître, a toujours eu la comédie en respect. Les financiers tentèrent une autre campagne; ils allaient beaucoup à la Comédie; ils avaient des intelligences dans la place, c'est-à-dire que plus d'un de ces messieurs payait le carrosse de plus d'une de ces dames. Ils s'imaginèrent qu'avec quelques poignées d'or on aurait raison de toute cette bohême. A cet effet, les comédiens et les comédiennes furent conviés à un souper olympien où on devait, au dessert, passer parmi les bonbons des bijoux et des écus d'or, tout en parlant de la pièce de Lesage. Le plus éloquent aurait dit, entre autres belles choses, qu'il était impossible qu'un corps illustre comme celui des financiers fût bafoué sur la scène française pour être agréable à un méchant auteur digne des tréteaux de la foire. Passe encore pour les médecins et les gens de loi; Molière, le grand Molière, en avait fait justice; mais lui-même, quelque franches que fussent ses coudées, n'avait osé s'attaquer à un pareil colosse, parce qu'il avait trop d'esprit pour ne pas reconnaître que battre en brèche la finance, c'est battre en brèche la nation elle-même. Mais le Démosthènes des financiers n'eut pas à prononcer son discours; les comédiens, sachant de quoi il était question, refusèrent

de souper en pareille compagnie; les comédiennes soupèrent; mais, quand on vint à les prier de ne pas jouer dans la pièce de Lesage, elles parlèrent de leurs devoirs. « Et d'ailleurs, dit l'une d'elles, mademoiselle Quinault, je donnerais trente six financiers pour un rôle. » Il restait à ces messieurs une dernière ressource, c'était d'obtenir de l'auteur qu'il retirât sa pièce. On alla donc à lui armé d'un blanc seing qui achetait alors toutes les consciences. « Monsieur Lesage, lui dit l'ambassadeur, si vous voulez retirer votre comédie du Théâtre-Français, vous pourrez inscrire sous cette signature le chiffre de votre fortune, cent mille livres, par exemple. » Lesage avait accueilli très-gracieusement le plénipotentiaire. « Mon cher monsieur, lui dit-il après avoir soulevé la feuille de papier, qu'est-ce que cela en comparaison des applaudissements ou même des sifflets de ce bon public parisien? Vous pouvez juger, en regardant autour de vous, que je suis pauvre; mais cet enfant que vous voyez là-bas ne manque pas de lait dans son berceau. Avez-vous plus de lumière par votre fenêtre que je n'en ai par la mienne? Le soleil visite plus souvent la table où j'écris que la table où vous comptez votre argent, car je suis logé plus haut que vous; vous venez me voir en carrosse, mais vous venez me proposer un marché infâme; moi, je sors à pied, mais je ne vais jamais que là où m'appellent mon cœur ou mon esprit. Tout compte fait, je suis plus riche que vous et je refuse. »

On sait le reste. Les financiers ne s'en tinrent pas là, et *Turcaret* ne serait pas encore joué peut-être sans un

ordre de Monseigneur du 15 octobre 1708, consigné sur le registre de la Comédie-Française *.

Avant Lesage il n'y a que Molière, après Lesage il n'y a que Beaumarchais. Que dis-je, Beaumarchais ! après Lesage il y a Lesage. Après *Turcaret*, c'est *Gil Blas*.

Le dix-huitième siècle, — le plus beau siècle qui, depuis l'ère chrétienne, ait passé sur le monde, a produit les trois vrais romans de la langue française : *Gil Blas, Candide, Manon Lescaut*. La satire, l'ironie, la passion, sont l'âme immortelle de ces trois chefs-d'œuvre. Jamais on n'a mieux raconté l'histoire familière de l'humanité. Pour quelques esprits libres qui osent dire tout ce qu'ils pensent, il n'y a pas loin de ces trois odyssées à celle d'Homère.

Lesage et l'abbé Prévost, dédaignés par l'Académie, vivaient du temps de Campistron ; or, au temps de Campistron, qu'étaient-ce que deux romanciers qui

* « Dans *Turcaret*, comédie de mœurs où il n'y a pas de mœurs, vous chercheriez vainement un personnage honnête. Le chevalier exploite la baronne, qui exploite Turcaret, qui exploite le petit monde; et, à leur tour, les maîtres sont exploités par leurs valets. Cartouche lui-même, qui avait des lubies de probité, respirerait mal dans cette atmosphère d'aigrefins. Je sais bien qu'en ce temps-là on n'y regardait pas de si près et que ce devait être pain bénit que d'arracher les plumes à ce paon de Turcaret qui faisait si bien la roue. Un mot terrible peint Turcaret : « C'est un homme de bien et d'honneur, dit-on. — *Oui, il aime le bien des hommes et l'honneur des femmes.* » Et cet autre mot qui termine la pièce : Frontin et Lisette ont volé Turcaret, dont la ruine commence. Avec les quarante mille francs qu'ils ont dérobés à la caisse commune, ils veulent s'établir : *Nous ferons souche d'honnêtes gens!* disent-ils. » — Xavier Aubryet.

n'avaient jamais écrit de tragédies? L'Académie abandonnait *Gil Blas* et *Manon Lescaut* aux filles d'Opéra et aux écoliers.

Lesage, comme Molière et La Fontaine, ne se doutait pas qu'il eût au cœur le génie français. Il fut un grand écrivain sans le savoir, car en son temps on n'était un homme de génie qu'à la condition d'être tout à la fois Grec, Romain et Français, ou de tomber dans les recherches du bel esprit. C'était le règne de Dacier, c'était le règne de Fontenelle : heureusement pour Lesage qu'il n'étudiait qu'en Espagne, un nouveau monde où déjà Corneille avait découvert des mines d'or; *Gil Blas* était puisé à pleines mains dans une mine d'argent. Cette mine d'argent était, selon Voltaire, le roman espagnol : *la Vida de l'escudero don Marcos de Obrigo*. Mais Voltaire n'avait lu ni le roman espagnol ni le roman français. Comment Voltaire ne savait-il pas que *Gil Blas* est une satire de mœurs contemporaines? Lesage s'est servi des romans espagnols comme un navigateur des cartes de géographie.

C'est surtout à la Comédie-Française et à la Comédie-Italienne que Lesage traduisit *Gil Blas*; c'est par le cœur des comédiennes qu'il appri à connaître la comédie humaine qui se joue dans son livre. Un philosophe contemporain, qui a beaucoup pratiqué les femmes, s'est toujours consolé aux jours de trahison en lisant *Gil Blas*. C'est, selon son expression, le médecin du cœur; et il conseille à tous ceux qui tombent dans les mélancolies de la passion, *Gil Blas*, où ils retrouveront toujours le rire, ce soleil de l'esprit.

Comment, d'ailleurs, a-t-on pu croire sérieusement au père Isla et à ses compères de Paris? Gil Blas est, pour son malheur, trop peu Espagnol. Il n'a rien de cette hauteur, de ces dédains, de ces passions, qui ont leur écho jusque dans les proverbes de Sancho Pança. Les réalistes d'aujourd'hui pensent avoir inventé le réalisme. Il y a longtemps que Lesage les a dépassés. Son livre, ce n'est pas le poëme de Calderon ou de Cervantes, c'est le roman de Lesage, c'est l'histoire de la société étudiée par un regard clairvoyant, mais qui ne regarde pas en haut. Gil Blas est plus vrai que Werther et que René. Tant mieux pour la gloire de Lesage, qui a réussi le portrait; mais tant pis pour l'humanité, qui a posé devant Lesage. Tant pis surtout pour ceux qui cherchent dans *Gil Blas* un code ou un catéchisme. Lesage était un conteur et non un moraliste. Gil Blas, *médiocre, rampant, et arrivant à tout*, ce n'est pas un type, c'est tout simplement le premier rôle de cette comédie d'aventures, satire railleuse, mais non austère, imbroglio arrangé à souhait pour la distraction de l'auteur, de l'acteur et du spectateur.

La vie de Lesage ne contredit-elle pas la moralité que les gens immoraux vont chercher dans son œuvre? Lesage, vivant de sa dignité à travers tous les soupers des comédiennes et des grands seigneurs; Lesage mourant dans la religion de Jésus sous le toit sanctifié de son fils le chanoine, c'est la marque que l'esprit de Dieu, absent de ses livres, n'a jamais manqué à cette âme.

D'AGUESSEAU

1666 — 1751

Il pensait en philosophe et parlait en orateur, disait-on du grand chancelier de France. Mais comment écrivait-il? Quand il fit son discours pour l'Académie, on lui dit avec raison : « Le défaut de votre discours est d'être trop beau ; il le serait moins si vous le retouchiez encore. »

Certes, il dut être envié par l'Académie tout entière, celui des quarante qui eut la charge de répondre à d'Aguesseau, le jour où il prit séance au quarante et unième fauteuil, car jamais éloge ne fut plus facile et plus doux à prononcer, puisque jamais académicien n'arriva à l'Académie plus entouré de la faveur publique, plus désigné par le choix de tout le monde. A distance encore, et après tout un siècle, un charme grave ne reprend-il pas l'âme dès qu'on vient à parler de cette gloire sérieuse, délicate, et d'un utile exemple, qui reste

comme le commun patrimoine de la magistrature et des lettres françaises *?

Magistrat et lettré! voilà tout le portrait de d'Aguesseau. Chez lui les deux personnages se fondent, et l'un et l'autre se complètent. Dès l'adolescence, il attire les yeux au Parlement, et Omer Talon, un des plus dignes représentants de la sévère compagnie, s'écrie en parlant de ce Démosthènes qui débute : « Je voudrais finir comme ce jeune homme commence. » Mais, en même temps qu'il émeut les veillards à robe rouge, en même temps qu'il inspire à Louis XIV une sorte de vénération pour la sagesse de ses vingt-cinq ans, il est l'ami de Racine, de Boileau, de Valincour, séduits par son infatigable ardeur d'apprendre, étonnés par son goût judicieux qui va puiser aux sources mêmes de la meilleure antiquité, enchantés aussi par ses beaux vers. Au moment où Lamoignon disparaît de la scène, d'Aguesseau surgit dans ce cercle de poëtes et de beaux esprits, plus érudit, plus éloquent, non moins plein de sympathie généreuse. Et ainsi le lien d'affection et le respect mutuel ne s'interrompt pas entre ces deux illustres races des magistrats et des écrivains : d'Aguesseau continue le rapprochement, comme au seizième siècle L'Hôpital et Pasquier l'avaient établi, comme, après d'Aguesseau, le continueront les Malesherbes et les Berryer.

* Pour l'auteur de ce livre, le nom de d'Aguesseau sollicite un culte deux fois familial. On ne s'étonnera donc pas si on a répandu une couleur sympathique sur cette figure un peu pâle.

A l'Académie, d'Aguesseau est à sa place naturelle. Personne n'a parlé plus spontanément le langage académique. Disert, abondant, fleuri, il connaît à merveille l'art des périodes harmonieuses et des métaphores justement appliquées. Il sait par cœur Quintilien, et il n'a jamais trop lu Sénèque. Dans ses *mercuriales*, dans ses *lettres*, dans ses *instructions à messieurs ses fils*, jamais rien de très-sublime, mais une grâce continuelle, mais l'aimable portrait d'une âme que les *mœurs*, comme disaient les anciens, font lumineuse et presque transparente, mais l'heureux assaisonnement d'une érudition inépuisable qui, à tout moment, relève le tissu du discours et achève l'agrément en laissant deviner la force. D'Aguesseau avait gagné ses premiers titres académiques dans le carrosse où, tout enfant, il recevait des leçons de son père et de sa mère, savants comme il le fut plus tard ! Il n'a fait que les accroître et les confirmer.

Ce grand homme, qui n'avait pas cru à Law, qui avait été l'âme de trois gouvernements, qui avait été le labeur de toute la semaine sans avoir le dimanche pour se reposer, d'Aguesseau mourut pauvre : il ne légua que son nom à ses enfants, noble héritage d'un homme du pouvoir! On l'a vu à ses derniers jours, sa bêche à la main, cultiver lui-même sa petite terre de Fresne.

Ne me dites pas que le politique a été bien indécis pendant la Régence. Qu'importe à cette gloire fondée sur des raisons immortelles cette renommée périssable qui lui manque? D'Aguesseau politique ne vaut pas mieux que Cicéron ! Mais Fontenelle aurait-il dit de

Cicéron lui-même ce qu'il répondit à une dame fort en peine d'un précepteur pour son fils? Elle demandait que le maître pût enseigner à son élève toutes les langues découvertes et à découvrir, et la métaphysique, et l'histoire, et la poésie, et l'algèbre, et le reste. Fontenelle, après avoir cherché longtemps, lui assura que le chancelier d'Aguesseau seul pourrait être un précepteur convenable pour un écolier qui en voulait tant apprendre. D'Aguesseau, qui n'aimait guère les philosophes et qui défendait l'impression de Newton transcrit par Voltaire, a autorisé pourtant la publication de l'Encyclopédie. N'était ce pas une innocente coquetterie de ce cœur simple? Ne tenait-il pas à honneur de patronner tous ces volumes qui ne contenaient pas tout à fait la moitié de son savoir?

LE DUC

DE SAINT-SIMON

1675 — 1755

Puisque l'Académie admettait des grands seigneurs parmi ses poëtes, ses historiens et ses savants, pourquoi oubliait-elle des hommes comme La Rochefoucauld, Vauvenargues et Saint-Simon? Faut-il donc, pour être tout à fait grand seigneur, n'avoir jamais rien écrit? C'était l'opinion de Voltaire, qui disait en parlant du maréchal de Richelieu : « Mon héros ne sait pas l'orthographe; vous verrez qu'il sera de l'Académie avant moi. » En effet, le duc de Richelieu fut reçu académicien vingt-cinq ans avant Voltaire.

Il y a des lignées dans les lettres. Montaigne a la sienne, qui va de Montaigne à Saint-Évremont, de Saint-Évremont à Voltaire, de Voltaire à Béranger. Ronsard a la sienne, qui va de Ronsard à Saint-Amand, de Saint-Amand à La Fontaine, de La Fontaine à Chénier, de

Chénier à Victor Hugo. La famille de Gerson, c'est Pascal, c'est Fénelon, c'est Ballanche. Les aïeux littéraires de Saint-Simon se nomment Villehardouin, Joinville, Montluc, d'Aubigné; sa descendance, c'est Mirabeau, l'ami des hommes, c'est Chateaubriand, l'ennemi des hommes. Ne représentent ils pas tous ce dédain superbe, cette vaillantise un peu bruyante, cette parole qui a le mors aux dents des seigneurs caparaçonnés dans leur droit féodal, même quand ils ont l'air d'en faire bon marché? N'ont-ils pas tous également cette audace à tout dire, cet art inné de bien dire et cette grâce fanfaronne pour médire? Ne s'arrogent-ils pas avec un pareil bonheur le droit de juger les hommes et de créer les mots, comme si, la plume à la main, ils se croyaient encore dans leur cour de justice?

Le duc de Saint-Simon fut un écrivain grand seigneur qui méprisait les lettres et les gens de lettres. Il affectait de ne pas savoir l'orthographe ni la grammaire. Il voulait faire croire qu'il écrivait avec son épée. Pour lui, tous les titres du genre humain, c'étaient des titres de noblesse. Il aurait consenti à brûler l'*Iliade* pour avoir un parchemin de plus. Dans son dédain superbe, il ne voyait en France que la noblesse et il ne voyait que lui dans la noblesse. Il daignait à peine reconnaître Louis XIV comme son souverain. Il n'accepta d'amitiés que celle du duc d'Orléans, ce fanfaron de vices, selon le mot de Louis XIV, qui avait çà et là le style de Saint-Simon. Il faut dire que Saint-Simon ne fut jamais un roué de la Régence et qu'il reprenait hardiment le duc d'Orléans au sortir de ses saturnales.

Ce grand dédain de Saint-Simon fait souvent son génie; il juge de haut ses contemporains avec je ne sais quel accent impitoyable qui est aussi l'expression de l'histoire. Il n'aime personne, mais il hait bien ; il est étincelant dans sa colère : la vérité taille sa plume, et Satan la trempe dans le feu de l'enfer. Il y a là du Tacite, du Suétone et du Juvénal ; il croit n'être qu'un chroniqueur, il est un historien ; il se vante de ne savoir pas écrire, et il écrit mieux que les écrivains de profession ; ce qui prouve une fois de plus qu'on peut sauter impunément par-dessus la grammaire et s'abandonner à son esprit quand on en a.

Comme il peint à grands traits, quelquefois d'un seul trait ! Il ose voir en face Louis XIV; pour lui, ce n'est qu'un roi de théâtre, un tyran de consciences, un furieux de gloire, un maître impitoyable dont les fêtes étonnent le monde et dont le peuple meurt de faim.

Chateaubriand disait de Saint-Simon : « Il écrit à la diable pour l'immortalité. » Il serait plus juste de dire qu'il écrit comme le diable. Chateaubriand, qui n'écrivait pas à la diable, a été souvent assez heureux pour rencontrer des touches à la Saint-Simon. Par exemple, quand il peint cette triste époque de la vie de Louis XV où il ne reste plus que « le Parc aux Cerfs, l'oreiller de ses débauches*. »

* M. le comte de Montalembert a jugé Saint-Simon à la Saint-Simon : « De tous les grands écrivains modernes, il est sans doute le seul qui n'ait eu aucune conscience de sa valeur et qui ait écrit à l'abri de toute recherche du succès et dans le seul but de servir la vérité. Et cependant nul n'a possédé mieux que lui tous les secrets

Molière venait de créer son *Misanthrope* quand naquit le duc de Saint-Simon, qui semble s'être incarné dans la création du poëte. Le duc de Saint-Simon n'est pas seulement un Alceste, c'est un Molière. Il est de la famille de ces esprits imprévus qui viennent tout d'une pièce, qui n'ont point eu de maître et qui n'auront point de disciples.

A une époque où l'Académie, à force de zèle grammatical, avait énervé la langue, où Campistron succédait à Racine, il n'y avait qu'un génie hors ligne qui

du style, toutes les ressources de l'écrivain. Sans se douter de ce qu'il fait, il atteint les dernières limites de l'art, précisément parce que l'art lui manque. A côté de cette suavité primitive et homérique que M. Sainte-Beuve a si justement signalée dans certaines pages, il y en a d'autres frappées au coin d'une sauvage grandeur qui échappe à toute règle comme à toute analyse Il est, de toute la littérature française, le plus grand des peintres et le plus varié. Pour parler avec Bossuet, il semble *rendre la vie plus vivante*. Je ne prétends certes pas le comparer au Dante, quoiqu'il y ait eu des rapprochements plus forcés que celui qu'on pourrait établir entre ces deux hommes, tous deux grands gibelins et grands misanthropes. Je ne veux pas davantage le mettre au niveau de Shakspeare. Il est tout, excepté poëte; car il lui manque l'idéal et la rêverie. Mais on avouera aussi qu'il est de tous les Français celui qui approche le plus de ces rois de l'esprit humain. Comme eux, ce n'est pas seulement la cour, le monde, l'histoire politique; c'est le cœur de l'homme, c'est la nature humaine tout entière avec ses contrastes et ses contradictions, ses hauts et ses bas, son jour et sa nuit, qui tombent sous son regard et sous sa plume. Comme eux il passe du tragique au comique, au grotesque même, sans dessein prémédité, mais suivant le cours naturel des choses. Molière et Lesage n'ont rien de plus grotesque que certaines scènes qu'il a prises sur le vif : le portrait de madame Panache évoqué à la cour du Da-

pût retremper fièrement la langue dans les sources vives de la pensée et dans les hardiesses de l'expression, sans souci des grammaires, des rhétoriques et des arts poétiques. Il a osé saluer la vérité en pleine cour de Louis XIV : « La vérité ! s'écrie-t-il, je l'ai aimée jusque contre moi-même. »

Il n'y a qu'une chose qui l'aveugle : c'est sa noblesse; il la fait remonter à Charlemagne : je lui accorde volontiers qu'il descend en droite ligne de Pharamond. Il y a en lui je ne sais quel accent royal et barbare; on pour-

nemark; le chancelier arrachant à la duchesse de Ventadour sa perruque enflammée; madame de Rupelmonde et son suisse; la maréchale de Villeroy; madame de Saint-Hérem à quatre pattes sous son lit, sous tous ses coussins et sous tous ses domestiques empilés les uns sur les autres, pour la préserver du tonnerre; le premier président de Mesmes « grinçant le peu de dents qui lui restaient; » Monsieur, « triste, abattu et parlant moins qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire encore comme trois ou quatre femmes; » et tant d'autres coups de pinceau du comique le plus franc et le moins cherché. Il sort de là tout droit pour rentrer dans l'étude des ressorts les plus cachés des événements et des caractères, pour asséner, comme il dit, sur les uns et les autres, de ces mots que Bossuet lui eût enviés et n'a point dépassés. C'est l'Espagne, « semblable à un puissant arbre usé par les siècles » C'est le cardinal de Bouillon « qui va jusque dans Rome y languir pitoyablement et mourir enfin d'orgueil, comme toute sa vie il en avait vécu. » C'est le duc de Bourgogne, à qui le roi interdit de parler à Fénelon sans témoins; mais « le feu de ses regards, lancé dans les yeux de l'archevêque, eurent une éloquence qui enleva tous les spectateurs. » C'est Catinat, spectateur de la défaite de Chiari, et, « sans se mêler de rien, semblant y chercher la mort qui n'osa l'atteindre. » C'est enfin Turenne, et ce mot qui vaut toute l'oraison de Fléchier : « La mort le couronna par un coup de canon à la tête de l'armée. »

rait même dire de son style que c'est Attila qui marche à la victoire avec ses légions indisciplinées, lances sanglantes et panaches au vent.

Ce n'est pas le peintre Lebrun qui est le peintre de Louis XIV ; tous ses tableaux académiques s'effacent sous la vive lumière que répand cette fresque jetée à l'aventure à grands coups de pinceau par un disciple de Michel-Ange, qui voulait faire aussi son jugement dernier, moins l'allégorie. Saint-Simon ne peut être comparé qu'aux grands maîtres; il est familier, mais il est épique; il a des pantoufles à ses pieds, mais il a une couronne de chêne sur sa tête.

On le poussa malgré lui au quarante et unième fauteuil quand mourut Lesage, un autre grand peintre qui aimait aussi la vérité.

Dans son discours, il s'efforça de parler des lettres et des gens de lettres, quoique ce ne fût pas son thème favori. Aussi il ne put se dépouiller de son haut dédain.

« Je ne fus jamais un sujet académique; je n'ai pu « me défaire d'écrire rapidement. Je ne suis pas de ces « beaux esprits qui cultivent des phrases dans une jar- « dinière. Quand je cueille des fleurs de beau langage, « c'est par bonne fortune de promeneur. Mais je ne « m'attache pas à si peu : les roses ne sont que des ro- « ses. Laissons cela aux galants et aux poëtes; et vivons, « penchés sur les événements, pour y découvrir les le- « çons qu'y met la Providence.

« J'ai connu quelques poëtes, mais de loin. J'ai ren- « contré M. de La Fontaine vers la fin de sa vie; il est

« connu à bon droit pour ses fables et ses contes, mais « c'était bien l'homme du monde le plus lourd en con- « versation. Il a donné de l'esprit aux bêtes et n'en a « point gardé pour lui. A la première entrevue, je me « suis promis de le lire et de ne le plus voir. J'aimais « mieux M. Boileau, qui excellait dans la satire, quoi- « que ce fût un des meilleurs hommes du monde. Je ne « le voyais pas pourtant sans défiance, tant j'ai peur de « la grammaire. J'ai vu aussi M. Molière, mais sur son « théâtre, où il ne faisait pas valoir l'esprit de ses piè- « ces. Il a mis plus d'une fois la main sur un caractère « et nous l'a jeté vivant en nature ; il savait voir les « hommes, témoin l'abbé de La Roquette, qui a eu la « complaisance de poser devant lui pour le *Tartufe*.

« Je n'ai pas connu M. de Voltaire, qui est aujour- « d'hui un des vôtres, quoique son père, M. Arouet, « ait été notaire de mon père et de moi jusqu'à sa mort. « Le fils est aujourd'hui un personnage dans la répu- « blique des lettres, sous le nom de Voltaire, ce qui « n'est pas très-filial, mais ce qui est plus harmonieux. « J'entends encore le père, qui m'apportait un acte à « signer, me parler des libertinages de son fils. —Allez, « allez, lui dis-je, c'est ce qui fera sa fortune dans le « monde où nous sommes. »

L'Académie, qui n'était pas habituée à de pareilles impertinences, se mordit les lèvres, mais n'osa protester. Le duc de Saint-Simon continua son discours sans s'inquiéter des marques d'assentiment ou des murmures. Il raconta à bâtons rompus l'histoire de son prédécesseur. Il fit l'éloge de la vérité, disant : « J'ai osé

« l'aimer à la cour, j'oserai l'aimer en l'Académie, car
« moi, je ne suis pas comme Boileau, qui faisait un
« dithyrambe sur le passage du Rhin, ni comme Ra-
« cine, qui caressait le cœur de son roi dans les allé-
« gories diaphanes de ses tragédies. Ce pauvre Racine !
« il n'a dit qu'une fois la vérité, et il en est mort. Je
« l'aimais, celui-là, car il n'avait rien du poëte dans son
« commerce. Je vais vous conter comment il est mort
« pour avoir dit la vérité. Louis XIV s'ennuyait quel-
« quefois chez madame de Maintenon, le vendredi, par
« exemple. Quand il n'avait point de ministre et que
« l'hiver les enchaînait au coin du feu dans la prison
« du paravent, on envoyait chercher Racine pour s'a-
« muser. Malheureusement pour lui, il était sujet à des
« distractions fort grandes. Il arriva qu'un soir qu'il
« était chez le roi et madame de Maintenon chez elle,
« la conversation tomba sur les théâtres de Paris. Après
« avoir épuisé l'Opéra, on tomba sur la comédie Le
« roi s'informa des pièces et des acteurs, et demanda à
« Racine pourquoi, à ce qu'il entendait dire, la comé-
« die était si fort tombée de ce qu'il l'avait vue autre-
« fois. Racine lui en donna plusieurs raisons, et con-
« clut par celle qui, à son avis, y avait le plus de part,
« qui était que, faute d'auteurs et de bonnes pièces
« nouvelles, les comédiens en donnaient d'anciennes,
« et, entre autres, ces pièces de Scarron, qui ne valaient
« rien et qui rebutaient tout le monde. A ce mot, la
« pauvre veuve rougit, non pas de la réputation du
« cul-de-jatte attaquée, mais d'entendre prononcer son
« nom, et devant le successeur. Le roi s'embarrassa;

« le silence qui se fit tout à coup réveilla le malheu-
« reux Racine, qui sentit le puits dans lequel sa fu-
« neste distraction le venait de précipiter. Il demeura
« le plus confondu des trois, sans plus oser lever les
« yeux ni ouvrir la bouche. Oncques depuis, le roi ni
« madame de Maintenon ne parlèrent à Racine, ni
« même le regardèrent. Il en conçut un si profond cha-
« grin, qu'il en tomba en langueur et ne survécut pas.
« Le tort de ce poëte, ç'a été de jeter son génie à ge-
« noux aux pieds de la gouvernante, qui n'a jamais
« été la reine. Quand j'étais enfant, monsieur mon père
« me fit prêter, à Saint-Denis, sur le tombeau du roi
« Louis XIII[e], serment de fidélité perpétuelle à cette
« royauté à laquelle nous tenons de près depuis Char-
« lemagne : mais il m'eût voulu mal de mort si j'avais
« été l'amuseur de madame veuve Scarron. Ce qui a
« manqué aux auteurs de ce temps, ce ne sont pas les
« livres : ils en ont trop lu ; ce ne sont pas les manu-
« scrits : ils ont trop paperassé; c'est ce don de la
« race qui sauvegarde l'âme et lui défend de déchoir. »

Duclos répondait ce jour-là au duc de Saint-Simon. Il protesta avec mesure, mais avec fierté, contre ces jugements féodaux. « Depuis quand, s'écria-t-il, l'es-
« prit n'a-t-il pas en naissant ses titres de noblesse ?
« Notre aïeul Homère nous a transmis un héritage
« moins périssable que celui de votre ancêtre Charle-
« magne, monsieur le duc. »

L'ABBÉ PRÉVOST

1697—1763

Quand l'abbé Prévost fit ses visites, il rencontra sur son chemin Dumarsais * et Fréron. Manon Lescaut lui dit qu'il avait tort de se présenter, parce qu'il était impossible qu'un faiseur de romans fût admis dans une pareille assemblée. Mais l'abbé de Voisenon rassura l'abbé Prévost : de Manon Lescaut à madame Favart, il n'y avait qu'un ciel de lit. Au temps de l'abbé Prévost, les abbés étaient d'aimables païens, qui vivaient gaie-

* Fontenelle disait de Dumarsais : « C'est le nigaud le plus spirituel et l'homme d'esprit le plus nigaud que je connaisse. » Dumarsais était en effet le La Fontaine des grammairiens. Il avait la belle bêtise du génie, mais plus de bêtise que de génie. Sa mère était romanesque, il devint grammairien. Rien n'est plus logique, puisque la vie est une chaîne de contrastes. Dumarsais consentit à être de l'Académie à la condition de ne jamais écrire un mot pour le dictionnaire. Et pourtant, comme plus tard Nodier, il était le philosophe et le poëte de la grammaire.

ment en dehors de l'Église. Ils comprenaient autrement qu'aujourd'hui le sens de l'Écriture. Ils allaient à la cour, au bal, à l'Opéra; ils se masquaient et couraient les aventures; ils priaient Dieu — après souper.

Duclos, qui avait une influence salutaire dans l'illustre corps, gagna quatre voix à l'abbé Prévost. Mais il ne put gagner Buffon à cette bonne cause. Buffon vota pour Dumarsais. Lefranc de Pompignan vint tout exprès de Pompignan, avec son esprit de Pompignan, donner sa voix à Fréron, son critique ordinaire. Voltaire, qui ne vota guère à l'Académie, mais qui vota beaucoup à Ferney, donna sa voix à l'abbé Prévost. Le duc de Richelieu, sur la promesse de Dumarsais que le grammairien lui apprendrait l'orthographe, lui donna sa voix comme s'il eût été lui-même un grammairien. Dumarsais eut encore pour lui d'Alembert; mais le soir même le géomètre paya cher, quand il fut seul avec mademoiselle de Lespinasse, ce vote sacrilége pour un amoureux. Sainte-Palaye, le troubadour, ne trouvant pas que Desgrieux continuât assez Amadis, donna sa voix à Fréron, qui ne continuait rien du tout.

Gresset aussi vota pour Fréron, Gresset qui ne savait pas lire en prose, et pourtant lui aussi aurait pu rencontrer Manon à Amiens, mais Vert-Vert ne faisait pas l'amour comme Desgrieux. Marivaux, le journaliste et le critique de la passion, vota pour Fréron, le journaliste et le critique de l'esprit. Fréron eut encore l'abbé Trublet. Watelet, l'art de peindre, qui ne savait pas peindre, donna sa voix à Dumarsais, l'art d'écrire, qui ne savait pas écrire. De Le Batteux à Dumarsais il n'y

avait que la main. Moncrif vota une fois de plus, puisqu'un romancier était en cause, pour les égarements du cœur et de l'esprit.

Quand l'abbé Prévost se présenta à l'Académie, il vit passer trop de carrosses devant lui. C'était le temps où Duclos disait : « Il me semble que nous nous enducaillons beaucoup. »

L'abbé Prévost, c'est déjà Bernardin de Saint-Pierre, c'est déjà Chateaubriand, c'est déjà René allant chercher dans le sanctuaire embaumé des savanes, auprès du tombeau d'Atala, un dictame pour son inconsolable cœur. Au dix-huitième siècle, la grande nature des tropiques était pour les poëtes ce que l'Orient est pour nous, une zone idéale où l'on voyage avec ses plus chères rêveries. Bernardin de Saint-Pierre fait naître son héroïne dans un paysage pareil à celui où l'abbé Prévost fait mourir la sienne. Ces deux romans se tiennent par la même poésie de l'amour aux deux extrémités du cœur. Virginie, qui meurt dans toute sa pureté, est pourtant la sœur de Manon Lescaut, qui meurt sous sa couronne de roses profanées, mais qui se sauve à force d'amour.

Tous les hommes poursuivent ici-bas une chimère : la fortune, la gloire, l'amour, la poésie, sirènes qui n'ont pas vieilli depuis l'âge d'or et qui nous appellent toujours à tous les dangers de l'Océan. L'abbé Prévost y a-t-il songé? Manon, sa chère Manon, est la personnification de sa chimère; c'est l'image enchantée qui vient toujours passer sous ses yeux, soit qu'il chante au corps de garde, soit qu'il rève ou qu'il prie dans sa

cellule. Sa chimère est faite d'amour et de poésie; qu'on lui permette de la suivre, de l'aimer, de la perdre, de l'aimer encore, il n'en demande pas davantage. Que lui importent et la gloire et la fortune? Manon! Manon! voilà son rêve, voilà sa vie. Oui, Desgrieux, c'est lui, c'est lui qui poursuit cette image charmante; — comme l'image du bonheur, elle lui échappe dès qu'il la saisit.

L'abbé Prévost représente tour à tour dans sa vie Desgrieux et Tiberge; ces deux cacactères de son roman peignent, avec tout l'accent de la vérité, les deux natures qui se combattaient sans relâche dans ce cœur si brûlant, si religieux et si faible! Desgrieux et Tiberge, c'est l'action et la réaction, le flux et le reflux, la folie qui s'échappe au galop comme une cavale sauvage, la raison qui la saisit à la crinière et la dompte en la caressant. L'abbé Prévost n'a pu exprimer les contradictions de son cœur qu'en se peignant sous deux figures contrastantes, mais reconnaissables à un air de famille.

Quelle physionomie poétique, romanesque, invraisemblable! Trois fois bénédictin, deux fois soldat, longtemps exilé, toujours amoureux; mort assassiné par un médecin qui voulait le sauver! Il allait de la cellule au corps de garde, du corps de garde au cabaret, du cabaret à la cellule, pour reposer sur le marbre de l'autel ses lèvres profanées par la fille de joie. Comment celui-là aurait-il eu le temps de songer à l'Académie? Sa vie était un roman et un voyage; ce qu'il écrivait dans ses livres, la passion l'écrivait dans son cœur.

Son discours de réception ne fut pas un compliment en l'honneur du cardinal de Richelieu. Il fit l'éloge de

Madeleine, qui ne mourut repentante que pour revivre en Dieu. L'Académie ne comprenait pas alors la poésie de l'Évangile. M. de Buffon se réveilla vers la fin du discours et demanda son carrosse.

Manon a fait la douleur et l'immortalité de son amant-poëte, mais n'a-t-elle pas empêché d'apercevoir tant de sœurs charmantes et attendries que l'abbé Prévost lui avait données dans le cadre de ces belles histoires : *La jeune Grecque*, *Cleveland* et *le Doyen de Killerine?* N'a-t-elle pas empêché, avec ses échelles de rubans et les feux de ses diamants, larmes cristallisées, d'admirer le bénédictin dans sa cellule, travaillant pour sa bonne part à cette œuvre immense de la *Gallia christiana?* N'a-t-elle pas empêché de saluer le journaliste encyclopédique, toujours prêt aux aventures de la lutte quotidienne, et voyageant, dans l'histoire des voyages, quand il n'a pas assez d'argent pour fréter le vaisseau des passions?

Ce qui a couronné l'œuvre de l'abbé Prévost, c'est ce rayon de poésie tombé du soleil des déserts sur le sable qui recouvre à jamais ce qui fut Manon Lescaut. Sans l'Océan, sans la Louisiane, sans cette douleur suprême de Desgrieux, idéalisée par ce paysage qui touche à l'infini, Manon ne vaudrait guère plus que toutes ces filles de Saint-Lazare qui s'en vont tous les jours et tous les soirs dans la fosse commune du cimetière et du vaudeville.

HELVÉTIUS

1715 — 1771

L'Académie pouvait choisir entre un poëte et un philosophe, entre Malfilâtre et Helvétius.

Il y a toute une histoire de Malfilâtre dans ce beau vers de Gilbert :

> La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

Malfilâtre était ignoré à sa mort, mais son épitaphe a été écrite par la postérité elle-même. Il en sera ainsi d'Hégésippe Moreau et de tous ceux qui n'ont éveillé la curiosité littéraire qu'au bruit de leurs funérailles. « Qui est-ce qui chante là-bas? — Qu'importe ! je n'ai pas le temps de faire de nouvelles connaissances, » dit le public indifférent. « Qui est-ce qu'on enterre là-bas? — C'est un poëte qui n'avait pas de place au soleil des poëtes. — Ah ! dit le public, si j'avais su qu'il y eût

un poëte du nom de Malfilâtre, de Gilbert ou d'Hégésippe Moreau ! » Et on venge le poëte mort sans songer qu'il y a toujours un poëte vivant qui meurt de faim.

Malfilâtre avait étudié pour sa muse, comme La Fontaine, l'*art de plaire et de n'y songer pas;* il avait vécu en familiarité intime avec Ovide; il aimait Ovide jusqu'à boire, par les lèvres de sa muse, les *Tristes* et les *Métamorphoses*, comme Cléopâtre, qui buvait des perles.

Malfilâtre était dépaysé entre Jean-Baptiste Rousseau et Saint-Lambert. Il est de ceux qui n'ont pas eu le bonheur de venir en leur temps. Il a cherché sa voie et n'a trouvé que le tombeau *, à l'heure où Helvétius

* Il ne reste de lui que son nom et une strophe sur le Soleil :

> Je te salue, âme du monde,
> Sacré soleil, astre de feu,
> De tous les biens source féconde,
> Soleil, image de mon Dieu.
> Aux globes qui, dans leur carrière,
> Rendent hommage à ta lumière,
> Annonce Dieu par ta splendeur :
> Règne à jamais sur ses ouvrages ;
> Triomphe, entretiens tous les âges
> De son éternelle grandeur.

Cette strophe est très-admirée dans les colléges. Pour moi, j'aime mieux ce distique d'un méchant poëte qui venait de lire la vie de Galilée :

> Soleil, âme du monde et chanson des beaux jours,
> Sur le trône des cieux assieds-toi pour toujours.

Quant au vers de Gilbert, je le maintiens beau ; mais, pour parler en prose, Malfilâtre n'a pas été mis au tombeau par la faim : c'est l'amour qui, à trente-quatre ans, l'a arraché des bras des trois Grâces pour le jeter dans les bras des trois Parques.

trouvait son chemin sans le chercher et s'asseyait à l'Académie.

Saluons Helvétius, un philosophe en action. Pour lui, la science de vivre est le dernier mot de toute philosophie. Il faut dire qu'il en avait les moyens. Il était fermier général à vingt-trois ans, ce qui lui permettait, avec sa fortune patrimoniale, de mettre beaucoup d'argent dans la philosophie. Vingt-trois ans! beaucoup d'esprit! la figure d'Apollon poursuivant Daphné et trois cent soixante-cinq mille livres de rente! Aussi comme il était aimé à Versailles et à Paris, à l'Opéra et à la Comédie! Pourquoi ne pas redire ce mot charmant de mademoiselle Gaussin, à qui un financier, qui n'était qu'un financier, offrait cent louis pour avoir le droit de franchir— le seuil de sa porte : « Monsieur, je vous en donnerai deux cents si vous voulez venir me voir avec cette figure-là ; » et elle indiquait du doigt Helvétius. Chaque jour de sa vie était une page de roman. On ne dépense pas d'une main toujours ouverte mille francs par jour sans être un des héros de la vie parisienne. Helvétius vécut longtemps comme l'enfant prodigue qui s'endort sur la nappe profanée des courtisanes. Il donnait les miettes de la table aux gens de lettres. Dumarsais, Marivaux, Saurin, Sabatier de Castres, se partageaient une pension de douze mille livres. Helvétius était admirable dans sa manière de donner. C'était toujours lui qui avait l'air de recevoir. Il eut un jour une dispute très-vive avec Marivaux. Il se contint et laissa Marivaux s'emporter jusqu'à la colère. « Comme je lui aurais répondu, disait-il le soir à ses amis, si je ne

lui avais pas l'obligation d'accepter mes trois mille livres! »

Hélvétius s'abandonnait si facilement aux tourbillons, qu'il était de toutes les fêtes, quelles qu'elles fussent, ne dédaignant ni la Râpée ni la Courtille. Il ne s'avouait pas que la vanité l'entraînait souvent et l'excitait à faire des prodiges. Il était né avec un caractère un peu théâtral, et tout lui était théâtre dans la vie. Il ne dédaignait pas plus les applaudissements du parterre que les applaudissements de l'avant-scène. Il dansait chez Ramponeau après avoir dansé à la cour; il osa même danser à l'Opéra sous le masque de Juvillier; mais tous ceux qui le connaissaient le reconnurent, et tous ceux qui ne le connaissaient pas l'applaudirent, comme si Juvillier se fût surpassé.

Quand il eut dévoré sa jeunesse, il résolut de se retirer un peu du monde; car, à travers toutes ses folies, la sagesse l'illuminait de soudaines clartés. Il donna sa démission, acheta une terre et emporta du naufrage de Paris, comme dans une arche sainte, ce qui lui restait de son cœur et de sa fortune. Il commença alors, un peu avant quarante ans, une seconde vie qui sanctifia la première. Il lui manquait une femme; il choisit, au coin du feu de madame de Graffigny, une Cendrillon de qualité, mademoiselle de Ligneville, qui n'avait point d'argent, mais qui avait toutes les fortunes de la beauté, de la jeunesse, de l'esprit et de la vertu, — total : le *Bonheur*, — poëme en six chants et en vers dorés que rima Helvétius couché aux pieds de sa chère Cendrillon. Mais l'amour et la poésie, il les considéra bientôt

comme des jeux d'enfant. L'orgueil humain fit évanouir toutes ces fraîches visions qui peuplaient la solitude d'Helvétius. Il lui sembla que, pour lui, l'heure de la philosophie avait sonné. Il craignit de ne laisser dans la mémoire des hommes que le souvenir de sa folle jeunesse; il voulut, lui aussi, bâtir son monument sur le sable mouvant du rivage. Monuments de l'esprit humain, vous n'en êtes que les tombeaux! Votre fronton n'est qu'un épitaphe!

Il y avait longtemps qu'Helvétius enviait la gloire de Montesquieu. L'*Esprit des lois* semblait alors l'œuvre immortelle du dix-huitième siècle. Helvétius s'imagina qu'on pouvait placer un second livre dans les mains de la renommée, et, au lieu de l'*Esprit des lois*, il écrivit les lois de l'esprit.

La renommée prit en effet ce livre; mais, après l'avoir lu à haute voix, elle le laissa tomber dans l'oubli, parce que son livre n'était composé que de pages arrachées à Spinosa, Locke, Lamettrie, Hobbes, l'abbé de Saint-Pierre, Bayle, Voltaire, Diderot, en un mot à tous les philosophes de la liberté de penser et de la liberté de mal penser. Madame de Graffigny, qui aimait Helvétius, mais qui n'aimait pas son livre, disait : « Ce ne sont là que les balayures de mon salon. » Dans ce livre de l'*Esprit*, il y a de tout, hormis de l'esprit; c'est pourtant une œuvre considérable et hardie qui a eu son influence sur les doctrines de la Révolution *.

* N'y trouve-t-on pas ce passage, qui était comme un pressentiment : « Pourquoi les Anglais ont-ils mis au rang des martyrs Charles Ier, un prince qu'il était de leur intérêt, disent quelques-

Helvétius fut poursuivi par le Parlement et par l'Église. Il fut attaqué par la critique et par ses amis. Buffon disait : « Que n'a-t-il fait un livre de moins et un bail de plus dans les fermes du roi? » Jean-Jacques écrivit sur les marges de l'*Esprit*, en regard de la fameuse maxime : « Tout devient légitime et même vertueux pour le salut public » : *Le salut public n'est rien si tous les particuliers ne sont en sûreté*. On sait que Jean-Jacques aimait mieux subir un siècle de despotisme que d'acheter la liberté au prix d'un seul homme, cet homme fût-il le despote.

Helvétius a eu, entre autres torts, celui de prendre une plume par orgueil, quoiqu'il n'eût rien à dire. Il a ressemblé à cet enfant de la fable antique qui met le feu à la maison pour faire de la lumière autour de lui.

Cette belle mademoiselle de Ligneville, qui avait été la poésie du foyer de madame de Graffigny, qui fut la vraie joie et la vraie gloire d'Helvétius, tourna la tête,

uns d'entre eux, de faire regarder comme une victime immolée au bien général, et dont le supplice, nécessaire au monde, devait à jamais épouvanter quiconque entreprendrait de soumettre les peuples à une autorité arbitraire et tyrannique? »

Helvétius avait une charge à la cour et préparait tout un arsenal pour battre en brèche la monarchie Quoi de plus violent que ces paroles : « Mettez dans le fils d'un tonnelier de l'esprit et du courage : chez des républicains, où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémistocle ; à Paris, vous n'en ferez qu'un Cartouche. » Qui le croirait? cela s'imprimait pendant que le maréchal de Richelieu, pour rappeler ses soldats à la discipline, disait aux mutins : « Je vous priverai de l'honneur de monter à l'assaut. »

à soixante-quinze ans, à Turgot et à Franklin, ces deux sages qui se disputaient la folie de l'épouser. Elle eut la sagesse de rester madame Helvétius, une autre madame Geoffrin, qui était la providence des gens de lettres. Bonaparte est allé plus d'une fois consulter cette Égérie d'un autre temps : il aimait à déposer devant cette intelligence supérieure, qui était le vrai livre de l'esprit, les faisceaux de sa gloire consulaire et les lauriers tout verts encore de sa campagne d'Égypte. Un jour qu'elle se promenait avec lui dans son jardin d'Auteuil, elle lui dit : « Sublime ambitieux, vous ne savez pas combien on peut trouver de bonheur dans trois arpents de terre! » Platon aussi trouvait le bonheur dans ses trois arpents de Colonne. Mais à Napoléon il fallait alors trois royaumes : plus tard pourtant, quand il fut réduit à ses trois arpents de Sainte-Hélène, il dut tristement se rappeler les paroles de madame Helvétius.

PIRON

1689 — 1773

Piron fut un Gaulois qui eut pour nourrice la vigne bourguignonne. Il teta dès son enfance la grappe empourprée des coteaux aimés du soleil. Aussi son premier cri fut une chanson, et sa première chanson fut une chanson à boire. Il n'avait pas douze ans, que déjà, selon son expression, il ne songeait plus « qu'à scander des syllabes françaises pour les ourler de rimes. »

Oh ! la franche muse bourguignonne, fille de belle venue, simple et sans art, qui rit aux éclats, mais qui ne sait pas sourire, qui a le cœur sur la main et la saillie sur les lèvres, quand le verre n'y est plus, car elle aime un peu le cabaret ! Celle-là n'a pas été élevée au couvent; c'est une muse vagabonde qui a jeté trop vite sa candeur aux orties, elle a passé sa jeunesse comme une fille de mauvais lieu, aiguisant l'épigramme dans les fumées du vin, répandant la gaieté sur les théâtres

en plein vent, poussant un soir l'ivresse et la folie jusqu'à profaner l'amour dans un chant indigne d'un poëte, indigne d'un homme, indigne d'un Bourguignon ivre. Mais, au déclin de cette jeunesse verte et touffue comme la forêt des mauvaises passions, toutes les secousses du démon vont s'apaiser ; la folle gaieté devient humaine, les cheveux flottants sont renoués, la jupe descend un peu plus bas. C'est toujours une bonne fille en belle humeur, ayant plus que jamais le mot pour rire, mais elle a changé de théâtre. Adieu, Tabarin ! salut, salut, Molière ! Ce n'est plus *Arlequin*, c'est la *Métromanie.* La poésie lui a pardonné ; mais le ciel a été outragé, il faut une expiation, il faut des larmes pour effacer cette encre maudite qui a servi pour ce chef-d'œuvre de profanation, il faut des prières pour étouffer l'écho de cette horrible chanson. Patience, voilà le diable qui devient vieux ; cette muse qui a si mal chanté dans sa jeunesse va s'éteindre bientôt en psalmodiant des psaumes. Saint-Augustin, qui avait la science du cœur, a dit, dans sa sagesse : *Le cœur nous vient de Dieu, le cœur retourne à Dieu.* Mais, si Dieu a pardonné à Piron repentant, l'Académie française ne lui a pas encore pardonné, non pas tout à fait pour la même chanson.

Le café Procope était, au dernier siècle, la meilleure gazette littéraire de Paris. Les gazetiers s'appelaient Crébillon, La Tour, Duclos, Carle Vanloo, Marivaux, Fréron, Rameau, Desfontaines, Boucher, Piron ; durant assez longtemps, celui-là fut le rédacteur en chef ; c'était à qui aurait un coin de sa table, un trait de son esprit.

Le poëte était confus et fatigué des arlequinades de son esprit. Il n'était pour rien dans toutes ces joyeusetés un peu grotesques qu'il lâchait pour le divertissement des badauds parisiens et des badauds littéraires. Sa nature de poëte s'offensait à toute heure de sa nature de bouffon. Voilà pourquoi il faisait des tragédies; mais il avait beau faire, il avait beau supplier la muse des larmes, le poëte ne détrônait pas le bouffon.

Piron, rimant la *Métromanie*, n'avait pas un petit écu à dépenser dans sa journée; Gilbert n'a jamais été réduit à si peu; encore Gilbert n'était pas abandonné de l'amour, comme Piron. En effet, pas une amoureuse dans cette détresse, pas une main blanche qui vienne soutenir ce front penché! La misère de Gilbert n'a pas duré plus qu'un rêve d'orgueil et de colère. Mais la misère de Piron! Dieu sait comme elle fut lente et impitoyable, comme elle prit toutes les formes pour le torturer! Le soir, elle le suivait pas à pas jusqu'à sa chambre, ou bien il la trouvait accroupie dans l'âtre. « Bonsoir, mon hôte, lui disait-elle en lui tendant une main glaciale, vous avez dépensé votre petit écu et votre épigramme? Ah! vieil enfant prodigue que vous êtes, que n'avez-vous gardé cinq sous pour acheter un fagot, ou plutôt que n'avez-vous ramené une belle fille compatissante qui eût chassé l'hiver de votre galetas *! »

* Je ne connais dans les lettres qu'un seul homme plus triste que Piron, c'est Scarron. Au premier aspect, ces deux têtes sont illuminées d'un vif rayon; mais on voit s'évanouir peu à peu cette gaieté mensongère. C'est le rire forcé du masque qui cache des larmes. Molière aussi riait.

Le succès de la *Métromanie* consola Piron dans son chagrin, mais le succès à cinquante ans ! Et encore, grâce aux critiques, aux comédiens, aux auteurs jaloux, la *Métromanie* fut bientôt abandonnée à l'oubli. Trois mois après la représentation, Piron écrivait : « Je vois bien qu'il n'y a rien à faire pour moi en ce monde qu'après que je ne serai plus. » Bergerac, du temps des pointes, aurait dit ici : « Il faut que je meure pour qu'on ne m'enterre pas ; » ou bien : « Je suis un homme mort si je vis toujours. »

En 1735, l'Académie voulut consacrer dignement la gloire de Piron. Il fut nommé tout d'une voix * sans qu'il eût fait les visites d'usage. M. de Bougainville, qui se présentait, n'avait pas oublié les visites. « Je crois, lui dit Montesquieu, que vous faites les visites de Piron. — Quels sont vos titres? lui demanda Duclos. — Je suis mourant. — Est-ce que vous prenez l'Académie pour l'extrême-onction? » Boyer, ancien évêque de Mirepoix, alla rappeler au roi Louis XV que Piron était coupable d'un chef-d'œuvre de libertinage. « Je supplie donc Votre Majesté de refuser sa sanction à cet acte de l'Académie. » Madame de Pompadour prit la défense de Piron ; mais le roi très-chrétien, qui avait insti-

* Avant de voter, on s'entretint des titres de Piron. Fontenelle, à peu près sourd et presque centenaire, demanda à La Chaussée de quoi il s'agissait. Celui-ci prit une feuille de papier sur laquelle il écrivit : « On parle de M. Piron. Nous convenons tous qu'il a bien mérité le fauteuil ; mais il a fait l'*ode* que vous connaissez. — Ah ! oui, répondit Fontenelle. S'il l'a faite, il faut bien le gronder ; mais, s'il ne l'a pas faite, il ne faut pas le recevoir. »

tué l'Académie du Parc-aux-Cerfs, n'osa pas laisser passer Piron à l'Académie française. Le nom du poëte fut à jamais rayé de la fameuse liste. Dès ce jour il fit son épitaphe, la plus célèbre de toutes les épitaphes.

Toutefois, il fut élu au quarante et unième fauteuil en remplacement d'Helvétius.

Piron se trouva riche de par madame de Pompadour, qui, avec une obole de ses menus plaisirs, assura des plaisirs perpétuels au poëte *. Alors, savez-vous ce qu'il fit? il se fit dévot. Pour premier sacrifice, je ne dirai pas à Dieu, mais à son confesseur, il brûla une Bible dont il avait profané les marges de complaintes et d'épigrammes de sa façon ; ensuite il se mit à traduire des psaumes et à rimer des odes sur le jugement dernier. Il disait à ce propos : « Encore vaut-il mieux prêcher sur l'échelle que jamais. » Cette vieillesse édifiante lui ouvrit les portes du monde religieux ; il fut reçu jusque chez l'archevêque de Paris ; mais l'archevêque n'était pas pour cela à l'abri des épigrammes du poëte. Un jour, en présence de beaucoup de monde, l'archevêque lui dit avec un certain laisser-aller un peu vain : « Et bien, Piron, avez-vous lu mon mandement? — Non, monseigneur, et vous? »

On pouvait dire aussi de Piron : « On l'a condamné à être de l'Académie, dont il a dit tant de mal, comme on condamne un Lovelace à épouser une fille qu'il a déshonorée. » Quand Piron fut sur son quarante et

* Sans compter que madame Geoffrin lui envoyait aux étrennes ses culottes, son sucre et son café pour l'année entière.

unième fauteuil, il ne manqua pas de dire : « Messieurs, « je vous remercie ; vous allez me répondre : Il n'y a pas « de quoi, et tout le monde sera content. »

Piron, qui écrivait en prose d'une façon trop originale, a rendu ce jugement assez bizarre et assez vrai sur sa poésie : « Ce n'auront été que des rimes cousues presque en pleine table à de la prose qui s'égayait à la ronde sur la fin d'un repas. »

Dans la poésie de Piron, il manque le rayon de soleil et l'espace ; il fallait à la muse de Piron les blanches ailes de l'amour pour le transporter aux divines régions ; mais, sans amour, Piron est demeuré le pied cloué sur la terre, cultivant son esprit entre quatre murs. Sa jeunesse, d'ailleurs, avait été fatale à la poésie, et telle jeunesse, tel poëte. La poésie est le miroir de la jeunesse du poëte, car la poésie est une belle fille qui se souvient. Si le poëte dépense son printemps au fond de la taverne, dans le cortége des plaisirs grossiers, il ne poursuivra que la muse de la folle gaieté ; il fera rire ; mais la source des larmes est une source divine. S'il passe ses beaux jours dans l'ardente passion qui bat dans le cœur et étoile le front de la couronne idéale, un rayon du ciel illuminera ses œuvres. Après l'amour, ce qu'il faut à la jeunesse du poëte, c'est la solitude, la solitude agreste qui initie aux œuvres de Dieu, le rocher désert où se viennent briser les bruyantes vanités de la terre, la forêt profonde où l'on écoute chanter son âme dans le concert inspirateur des brises et des orages, des feuilles et des oiseaux, le versant de la colline où le soleil, à son coucher, jette un dernier regard.

Cette solitude, Piron ne l'a pas cherchée une seule fois. Aussi, dans sa poésie, la nature ne montre pas un pan de sa robe, et le cœur n'est jamais en scène. Avec l'amour et la solitude, ce qu'il faut au poëte, c'est un souvenir du ciel ; mais Dieu lui-même n'inspirait que des saillies à la jeunesse profane de Piron. Quand il est revenu à Dieu au déclin de ses jours, il était trop tard pour sa poésie, sinon pour son âme. En vain il a traduit des psaumes avec recueillement et dans des stances sévères : le souffle divin n'a pu se traduire. Dieu aime et bénit les poëtes qui l'appellent dans leurs beaux jours, dans l'épanouissement de la jeunesse, dans la floraison de l'âme ; Dieu est rebelle à ceux qui l'oublient dans les vaines joies de la terre, qui ne se souviennent de son nom qu'au seuil de la tombe, qui n'inclinent leur front devant sa grandeur que sous les neiges de la mort.

Piron allait chercher tous les matins la rime et la raison au bois de Boulogne. Un jour où tout Paris était aux champs pour respirer le renouveau, Piron s'assied sur un banc de pierre, et regarde passer ceux qui vont et qui viennent, amoureux ou rêveurs, inquiets ou désœuvrés. Tout à coup il s'aperçoit que la plupart de ceux qui passent devant lui le saluent tantôt d'un air respectueux, tantôt d'un air souriant. Et voilà Piron qui ôte son chapeau avec un léger accent d'orgueil qu'il s'efforce en vain de dissimuler. « Eh bien, se dit-il tout bas, si M. de Voltaire était là, il faudrait bien qu'il en prît son parti ; et moi aussi je suis un homme célèbre qu'on montre du doigt et qu'on salue comme une vieille

connaissance! » Cependant les saluts continuaient à ce point, que Piron ne savait pas s'il devait se dérober à une pareille ovation ; il aima mieux ôter tout à fait son chapeau pour n'avoir plus qu'à saluer par un léger signe de tête. Mais voilà une femme qui pousse l'enthousiasme jusqu'à tomber à genoux devant le poëte. « Oh ! pour cette fois, dit-il, c'est un culte invraisemblable. — Relevez-vous, madame, je ne suis pas Homère. » Mais celle qui était à genoux n'entend pas et joint les mains avec onction. Piron tourne la tête et s'aperçoit enfin qu'il a derrière lui une sainte Vierge à demi voilée par des lierres et des chèvrefeuilles.

Cette mésaventure aurait dû lui enseigner que le poëte hors de chez lui, hors de son œuvre, n'est qu'un homme qui passe et se perd dans la foule, surtout en face des tableaux grandioses de la nature et des images rayonnantes de la Divinité. Ce n'est pas le poëte qu'on salue dans son œuvre, c'est l'œuvre ; ce n'est même pas l'œuvre du poëte, c'est le Dieu inspirateur qui se cache et qui se révèle.

CRÉBILLON LE GAI

1707 — 1777

Tel père, tel fils. C'est la sagesse des nations qui dit cela. Donc Crébillon le gai est le fils de Crébillon le triste, Jean qui rit de Jean qui pleure.

La sagesse des nations dit encore que Crébillon Ier vaut mieux que Crébillon II ; je n'en crois pas un mot. Crébillon le triste a écrit des tragédies terribles renouvelées des Grecs ; Crébillon le gai a écrit des romans spirituels renouvelés des Turcs. C'était plus nouveau. Et qui des deux était le plus poëte, de celui-là, qui écrivait en vers, ou de celui-ci, qui écrivait en prose? C'était le prosateur. En effet, c'est par tous ces méandres de l'esprit et du style si familiers à Crébillon le gai, qu'on voyage dans ce pays toujours exploré et toujours inconnu qui s'appelle le cœur. Quel esprit dans ce style et quel style dans cet esprit ! Quelle adorable perversité d'art et de sentiment ! Certes, nous sommes loin de cette

simple fille de Théocrite vêtue de sa pudeur, qui s'en va cueillant un agreste bouquet à l'ombre du bois ténébreux, sur les prairies étoilées. Nos prairies sont des tapis de Perse, notre simple fille est une Aspasie au petit pied, qui met en œuvre toutes les pompes de Satan. Elle a parfumé ses cheveux et teint sa figure; elle a aiguisé ses dents aux flèches de l'Amour, comme la courtisane de Cléomène; elle a trempé ses lèvres et ses ongles dans le vin de Champagne; elle a découvert les neiges rosées de son sein; son pied joue avec sa pantoufle. A quoi songe-t-elle? elle pense un peu moins à celui qui l'aime aujourd'hui qu'à celui qui l'aimera demain. Elle interroge du regard l'amoureux qui est sur son divan et l'heure qui parle à sa pendule, pour savoir combien de temps elle accorde à sa vertu. — *L'Heure et le Moment!* — Ah! comme elle joue bien sur la gamme de la volupté le chant moqueur des coquetteries! Elle n'a pas les sublimes inspirations de l'amour, mais l'amour ne vit-il pas plus longtemps par ses raffinements et ses malices que par les battements de son cœur? Voyez comme elle se multiplie par ces miroirs de Venise qui la font voir de face, de profil et de trois quarts. Elle n'est pas seulement multiple à la surface : son cœur et son esprit changent sans cesse de masque. Toutes les femmes sont la même; qui a dit cela? Il fallait dire : Une femme renferme toutes les femmes, Ève comme Madeleine, Madeleine comme sainte Thérèse.

La muse de Crébillon, la muse des *Égarements du cœur et de l'esprit,* est la vraie fille d'Ève : elle cueille toutes les pommes du pommier et appelle les fils d'A-

dam à ce festin symbolique : la curiosité du cœur, le mal de l'amour et l'amour du mal.

Crébillon se fit une jeunesse romanesque pour devenir un romancier, et ses romans continuèrent à lui faire la vie romanesque. Je ne redirai pas le roman de son mariage ; c'est le plus connu et le moins curieux. Dans ses livres, il ne s'est jamais mis en scène, mais on retrouve à chaque page son cœur armé d'esprit. Il a été, au temps des philosophes, le philosophe de l'amour.

Il avait été d'abord de l'*académie de ces messieurs* avec Voisenon, Caylus, Surgères, toute la jeunesse dorée qui continua la régence jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, croyant continuer les jolis libertinages d'Alcibiade, parce que *ces messieurs* coupaient souvent la queue de leurs chiens. Crébillon le gai arriva un peu tard et un peu sérieux au quarante et unième fauteuil de l'Académie française. On eût dit un pastel de La Tour pâli au soleil, qui descendait de son cadre ; mais ce pastel avait un si fin sourire et un si spirituel regard, que les quarante portraits, graves et enfumés, saluèren sa bienvenue !

J. J. ROUSSEAU

1719 — 1778

Celui qui vint alors était un homme étrange qui prit le monde pour un théâtre et la vie pour une comédie sérieuse. Il ne vécut pas, il joua son rôle. Il était né le jour où sa mère descendait au tombeau. Son père était un horloger qui lisait Plutarque. Il changea de religion pour avoir du pain. Son maître d'école fut une femme charmante qui devint sa maîtresse. Il la quitta pour enseigner la musique sans la savoir. Il vint à Paris, et s'écria tristement : « Que le pain est cher ici ! » Il devint commis chez un fermier général qui le faisait dîner à la cuisine les jours où les gens de lettres envahissaient sa table.

Cet homme, c'était Jean-Jacques Rousseau.

Le style, c'est l'homme, a dit Buffon. A chaque page de son œuvre, à chaque page de sa vie, Jean-Jacques Rousseau a démenti cette pensée.

Tout est contraste dans la vie de Jean-Jacques. Cet

homme qui veut faire l'éducation de son siècle et dont le génie aime les fiers sommets, prend une servante pour vivre avec elle et ne peut jamais parvenir à lui apprendre à lire; si du moins elle arrive à coudre quelques mots ensemble, il lui est impossible de connaître les chiffres et de dire l'heure qu'il est à l'horloge, si l'horloge ne se donne la peine de sonner quand elle la questionne. Encore si elle répandait autour d'elle la poésie de la beauté, le parfum de la vertu, le charme de la femme; mais Jean-Jacques a beau faire. Pygmalion, pour trouver Galatée, avait taillé le marbre le plus pur; Jean-Jacques n'a pétri que l'argile, la vie ne jaillira pas de cette matière infime.

Jean-Jacques, en horreur des chemins battus, a voulu rompre en visière avec les maximes de son siècle. Il a surtout rompu en visière avec les maximes de sa vie; il s'est toujours évertué à se contredire; c'est pendant qu'il mettait ses enfants à l'hospice qu'il écrivait son livre sur l'*Éducation*.

Cette folle existence de Jean-Jacques fut couronnée par la folie. A force d'avoir vécu de lui-même et en lui-même, tout à son orgueil, il eut peur d'une telle compagnie; les ténèbres vinrent plus souvent envahir son ciel; le soleil de sa raison ne lui donna plus que des éblouissements. De tous les poëtes épiques, le Tasse était celui qu'il aimait le plus, le Tasse, le fou sublime. A ses derniers jours, Jean-Jacques relisait la *Jérusalem* et disait à son ami Corancez : « Savez-vous que le Tasse m'a pressenti? savez-vous que le Tasse a prédit mon malheur par la cent soixante-dix-septième stance du

douzième chant? Cette stance ne tient ni à ce qui précède ni à ce qui suit, elle est toute à mon adresse. » Et il citait la stance tout pâle et tout ému :

« Je vivrai en délire au milieu de mes tourments, « errant parmi les furies que l'enfer équitable attache « à ma poursuite dans ma ténébreuse solitude; j'épou- « vanterai les ombres qui dessineront l'image de mes « remords; je fuirai tout glacé d'horreur les regards de « ce soleil qui a éclairé mes désolations. Je me crain- « drai moi-même; et, me fuyant sans cesse, sans cesse « je me retrouverai avec moi. »

On peut affirmer que cette stance fatale a poursuivi Jean-Jacques comme un châtiment du ciel et de l'enfer. Il n'avait pour reposer son front que les œuvres de son esprit ; mais où étaient les œuvres de son cœur, ce dernier oreiller qui donne le sommeil sous le nom de la mort? Jean-Jacques trouva la mort et ne trouva pas le sommeil.

Le chevalier de Boufflers, comparant Jean-Jacques à La Fontaine pour sa gaucherie et sa distraction, disait : C'est le bonhomme méchant. En effet, toute la vie de Jean-Jacques fut une méchanceté. On trouve son esprit partout, on ne trouve son cœur nulle part, hormis dans ses livres; mais on peut dire que Jean-Jacques fut méchant contre lui, car sa méchanceté ne faisait de mal qu'à lui-même. Son tort, c'était de vivre en dessous et de ne jamais aller à front découvert, comme s'il eût craint que sous le philosophe, tout rayonnant de génie, on ne reconnût l'aventurier qui n'avait pas dédaigné la livrée de Gil Blas, par lui transmise à Figaro.

Philosophe altier, qui disait que l'homme est un animal raisonnable, et qui le voulait prouver par toutes les folies de sa vie; qui était républicain, et qui fuyait son pays, gouverné par une république, pour vivre dans un royaume despotique; qui était né artiste, et qui voulait, comme Lycurgue et comme Platon, bannir les arts de son pays; qui cherchait son chemin en contemplant le ciel aux routes infinies, et qui, comme l'astrologue, se laissait choir dans un puits; qui prêchait l'amour des hommes, et qui ne cherchait que la solitude; qui écrivait contre les femmes, et qui déchirait à leurs pieds les plus belles pages de son livre; qui savait que la gloire ne vaut pas un bluet cueilli dans les blés, et qui ne travaillait que pour son orgueil; qui cherchait la vérité, et qui ne vivait que du mensonge!

Hobbes et Jean-Jacques sont aux deux bouts du monde par leur philosophie, l'un avec sa foi en la nature primitive, l'autre avec sa croyance en la civilisation. Ni l'un ni l'autre n'ont tort, mais ni l'un ni l'autre n'ont raison.

Si Jean-Jacques n'avait pas répandu sur l'histoire de sa jeunesse toutes les féeries de l'imagination, toutes les grâces charmeresses et toutes les éloquences passionnées d'un style imprégné de senteurs alpestres, cette histoire serait bonne pour les antichambres. Telle qu'elle est, elle séduit tous les grands esprits. Le style n'est pas l'homme; mais le style fait le livre.

Quoi de comparable à cette page de sa vie, aux Charmettes. Un matin il sort avant le jour pour saluer l'aurore; au lieu d'une aurore il en voit deux, c'est-à-dire

qu'il voit deux demoiselles de seize à dix-sept ans à cheval devant un ruisseau, ne sachant comment passer outre. Rousseau pense que c'est sa destinée qui passe par là. Le voilà qui se met dans l'eau et fait sauter les demoiselles. « Où allez-vous? dit Jean-Jacques soudainement amoureux de l'une ou de l'autre, il ne sait laquelle des deux. — Où nous allons? là-bas à la métairie; si vous voulez venir avec nous?... » Et voilà Rousseau qui poursuit l'aventure, monté en croupe derrière la plus jeune, ne sachant pas comment on se conduit en croupe. « Telle femme qui lira ceci me souffletterait volontiers, » dit-il dans ses *Confessions*. Il passa à la métairie la plus poétique, la plus fraîche, la plus souriante journée du monde. C'était dans la saison des cerises. Il se contenta d'en cueillir pour les jeunes filles, et non d'en semer sur leurs joues à pleines lèvres. « Mademoiselle Galley, avançant son tablier et reculant la tête, se présentait si bien, et je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein. » Et il se disait : « Ah! si mes lèvres étaient des cerises, comme je les leur jetterais! » — Eh! oui, tes lèvres étaient des cerises, et il fallait les leur jeter *. Ces belles coureuses de champs, qui cherchaient comme lui le fruit défendu, lui ont apparu comme les visions de sa jeunesse. Il ne les a

* Quel tableau pour Eisen, Greuze et Fragonard! Gavarni et Baron, qui l'ont essayé, ne l'ont pas réussi comme Jean-Jacques lui-même. Gavarni est trop de son temps, et Baron, qui est un peu du temps de Jean-Jacques, n'a pas osé aborder de face le sein de mademoiselle Galley : il a tourné la difficulté en lui faisant tourner le dos.

jamais revues. Jean-Jacques ! que n'es-tu toujours resté sur ce cerisier de la science ! C'était là le contrat social qu'il fallait signer. Orlando et Rosalinde se sont assis sous ces branches chargées de pourpre odorante dans la forêt de *comme il vous plaira*. Les deux belles matineuses ont été deux muses qui ont répandu pour jamais les magies amoureuses dans son imagination. Il allait ce jour-là de l'une à l'autre, s'enivrant au sourire de celle-ci comme au regard de celle-là ; trouvant la première plus belle et la seconde plus jolie, voulant vivre avec l'une et voulant mourir avec l'autre. O Jean-Jacques! Jean-Jacques! le plus fragile entre les plus fragiles!

Ce fut là tout son roman. Les romans qu'il n'a pas vécu ne sont pas si dangereux que le croyait ce beau déclamateur. C'est du roman de sa vie qu'il aurait dû dire : « Toute fille qui ouvrira ce livre sera perdue. » Quant à la *Nouvelle Héloïse*, elle ne perdra que les filles des professeurs de rhétorique. Il n'y a pas de nouvelle Héloïse, il y a l'ancienne Héloïse, dont un seul cri trahit plus les grandeurs éternelles de la passion que tous les bavardages de cette précieuse ridicule qui s'appelle Julie d'Étanges.

Quand on lit l'*Émile*, on a envie d'envoyer l'auteur à l'école, — à l'école de Montaigne et de Fénelon. — Ce livre sur l'éducation ne doit pas dépasser l'antichambre *.

* Il y a aujourd'hui une femme qui continue Jean-Jacques et qui écrit aussi ses *Confessions*. Heureusement pour elle, quand elle étudiait la philosophie de Rousseau, elle se rappelait qu'elle était fille du maréchal de Saxe, et elle saluait le soleil du monde nouveau que n'a-

Qui croirait aujourd'hui que l'auteur de la profession de foi du *Vicaire savoyard* a débuté par le petit journal? Jean-Jacques a publié le *Persifleur* avec Diderot; quoique cette feuille annonçât beaucoup de malice, elle ne fut pas recherchée : le *Persifleur* mourut à son premier numéro. Qu'on suppose un instant que le succès lui fût venu, voilà Jean-Jacques et Diderot qui font fortune en riant. Il n'est plus question de l'Encyclopédie. Diderot ne rattache pas Voltaire à son œuvre de destruction, Jean-Jacques ne sème plus en France ses enthousiasmes républicains, Louis XVI meurt sur le trône, et en l'an de grâce 1855 nous vivons sous le règne de Louis XVII, roi de France et de Navarre!

Mais le génie humain a sa fatalité; c'est l'œuvre de Dieu ou l'œuvre de Satan. Les grandes pages d'histoire sont toutes marquées du sceau providentiel.

vait pas pressenti le précurseur aveugle de la Révolution. Il y a entre George Sand et Jean-Jacques *Paul et Virginie*, *Werther*, *René*, *Child-Harold*, les *Méditations*, *Marion Delorme* et *Austerlitz*.

GILBERT

1751 — 1780

La même province donnait le jour, en plein dix-huitième siècle, à un poëte et à une courtisane qui devaient mourir tous les deux d'une façon assez théâtrale : le poëte à l'hôpital, la courtisane sur la guillotine. Vous avez reconnu Gilbert et madame Dubarry *, beaucoup de poésie et beaucoup d'amour.

Je vais effaroucher toutes les blanches illusions qui protégent les tombes, en disant que Gilbert est mort avec deux pensions et beaucoup d'argent dans sa cassette, ce qui explique pourquoi il en avala la clef dans un accès de folie. Cette folie n'était pas l'œuvre de la misère, Gilbert vivait en misanthrope, mais avec les distractions d'un gentilhomme ; il s'en allait rêver dans

* N'est-il pas curieux de rappeler que Jeanne d'Arc et Jeanne Vaubernier, les deux Jeanne de la monarchie, sont parties toutes deux de ce village poétique, *Vaucouleurs?*

la forêt de Vincennes, non pas à pied, mais à cheval. Ce fut au retour d'une de ces promenades, qui ne rappellent pas, j'imagine, le poëte crotté dont parle Boileau, qu'il fit une chute et faillit se rompre le cou sur le pavé de Paris. On le releva mourant et on le porta à l'Hôtel-Dieu, parce qu'il ne pouvait plus dire où était sa maison. Une fois à l'Hôtel-Dieu, il revint à lui et s'effraya de se trouver en pareil lieu; mais les médecins lui représentèrent qu'il avait à passer par une opération dangereuse et qu'il était placé là mieux que chez lui pour la subir. Gilbert ne se résigna qu'en se réfugiant en Dieu. On le trépana peu de jours après; on le rappela à la vie, mais non pas à la raison. Il quitta l'Hôtel-Dieu et voulut continuer sa manière de vivre, sinon sa manière d'écrire; car, à partir de ce moment-là, il se mit à traduire des psaumes, se détournant de la terre et se tournant vers Dieu, — le seul ami du lendemain. Il retrouva çà et là la poésie; mais le plus souvent, quand il l'appelait, il ne voyait venir à lui que la démence. Il eut peur de sa solitude, il retourna à l'Hôtel-Dieu, comme s'il dût y retrouver sa raison, car c'était là qu'il l'avait laissée sur le champ de bataille de la mort. Il y mourut bientôt en jetant ce cri sublime, qu'il n'avait retrouvé dans son cœur qu'après l'avoir traduit de David : *Au banquet de la vie...*

Bien mourir! disaient les anciens; les modernes nous tiennent compte de ne pas mourir gaiement. Faites mourir Malfilâtre sur un bon oreiller, Malfilâtre perd l'immortalité. Faites mourir Gilbert comme M. de Buffon, et ce n'est plus qu'un poëte du commun des mar-

tyrs, au lieu d'un poëte martyr *. Jean-Jacques Rousseau lui-même doit la moitié de sa célébrité à sa vie romanesque et à sa mort mystérieuse.

Gilbert avait vingt-neuf ans; il était venu au monde avec l'âme d'un poëte, il allait continuer son rêve au ciel. « Poëte! lui a dit un chrétien, vous n'irez point à l'Académie, mais vous irez au ciel; et c'est là votre destinée! »

Au quarante et unième fauteuil, Gilbert succéda à Jean-Jacques Rousseau et précéda Diderot. Entre ces deux splendides prosateurs, sa muse ne fut pas étouffée; elle osa même, d'une main vaillante et pleine de foi, sonner le tocsin contre leur philosophie : pareille à ces vierges des premiers siècles chrétiens, qui osaient, dans leur grâce pudique, monter à l'autel et dire aux dieux de l'Olympe : « Je n'ai pas peur de votre tonnerre! »

Gilbert fit son discours en vers. Il osa se moquer en pleine académie des tragédies de Voltaire :

Hélas! la Poésie a vu sa décadence;
Infidèle à la rime, au sens, à la cadence,
Le compas à la main, elle va dissertant;
Apollon sans pinceaux n'est plus qu'un lourd pédant.
C'était peu que, changée en bizarre furie,
Melpomène étalât sur la scène flétrie
Des romans fort touchants, car à peine l'auteur,
Pour emporter les mots, laisse vivre un acteur;

* Et on vendrait ses autographes cent sous et non cent écus, comme il est arrivé ces jours-ci.

Que, soigneux d'évoquer des revenants affables,
Prodigue de combats, renouvelés des fables,
Tout poëte moderne, avec pompe assommant,
Fît d'une tragédie un opéra charmant;
La muse de Sophocle, en robe doctorale,
Sur des tréteaux sanglants professe la morale;
Là, souvent un sauvage, orateur apprêté,
Aussi bien qu'Arouet, parle d'humanité :
Là, des Turcs amoureux, soupirant les maximes,
Débitent galamment Sénèque mis en rime :
Alzire au désespoir, mais pleine de raison,
En invoquant la mort, commente le Phédon :
Pour expirer en forme, un roi, par bienséance,
Doit exhaler son âme avec une sentence;
Et chaque personnage, au théâtre produit,
Héros toujours soufflé par l'auteur qui le suit,
Fût-il Scythe ou Chinois, dans un traité sans titre,
Interroge par signe, ou répond par chapitre.

Pourquoi Gilbert, qui s'épuisait en madrigaux et en héroïdes, ne se contenta-t-il pas d'être un élégiaque et un satirique? Il avait les pleurs, il avait les furies. Ses élégies gardent le sentiment jusque dans leurs formes surannées; sa satire du *Dix huitième siècle* reste encore l'implacable réquisitoire de la foi armée contre la logique de Satan. Dans ce tableau vivant, tout passe : académiciens bâtonnés, filles vendues à l'Opéra ou à Richelieu, philosophes gagés par les rois aveugles! Après avoir vécu des ironies de *Candide* et de *Jacques le Fataliste,* on aime ces pieuses colères du chrétien, ces anathèmes du poëte indigné.

J'ai osé dire la vérité sur la mort de Gilbert. Mais je me rassure en pensant que personne ne me croira. J'ai contre moi la tradition qui caresse ces généreuses pitiés éveillées dans tous les cœurs pour la poésie et pour la jeunesse. Et d'ailleurs le roman de Gilbert n'a-t-il pas été transcrit sur la table d'or de l'histoire par une de ces plumes qui font la vérité, parce qu'elles écrivent pour l'avenir? Grâce à M. Alfred de Vigny, ces trois ombres mélancoliques de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier ont eu leur Joseph d'Arimathie qui a répandu sur leurs cendres des parfums, des prières et des larmes!

DIDEROT

1625 — 1662

Diderot est une des grandes figures qui rayonnent dans le tableau d'un siècle. Il tient une belle place comme artiste et comme philosophe dans l'histoire des arts et des idées. Son souvenir a je ne sais quoi de grandiose et de charmant. C'est le génie du paradoxe, c'est l'héroïsme de l'audace et de la passion. Il porte le dix-neuvième siècle sur ses épaules, comme le vieil Atlas portait le monde. On ne songe pas à lui élever une statue; mais n'a-t-il pas un temple, un temple immortel, quoique déjà ruiné, l'*Encyclopédie*, d'où la Révolution est sortie tout armée?

Les ruines de l'*Encyclopédie* seront pieusement admirées dans l'avenir comme les débris sacrés d'un autre Parthénon. Quand l'architecte est un grand artiste, le temple survit au dieu qu'on y adorait. La philosophie

de Diderot est tombée de l'autel, mais son temple est toujours debout.

Diderot a dépassé de si loin ses frères d'armes, qu'il pourrait sans surprise se réveiller aujourd'hui parmi nous. Diderot est tout à la fois le commencement de Mirabeau, le premier cri de la Révolution française et le dernier mot de tous nos beaux rêves. Il a été le vrai révolutionnaire : à la tribune de 1789, il eût effacé Mirabeau et Danton; car, quand il se passionnait pour le culte des idées, il avait toutes les magnificences de la tempête. Nul de ses livres ne peut donner une idée de son éloquence hardie et entraînante.

C'est la plus riche nature du siècle. Il y a une figure olympienne dans cette belle tête où toutes les idées grondent comme l'orage. Les autres chefs de la vaillante armée encyclopédique ne sont là que pour tempérer son ardeur ou pour profiter de ses conquêtes. Tous, Jean-Jacques lui-même, sont plus préoccupés des lauriers que de la victoire. Diderot seul ne pense pas aux lauriers.

Pendant que Voltaire régnait à Ferney, Diderot régnait à Paris, reconnu par les rois, les reines et les princes étrangers, qui lui écrivaient comme on écrit à son pareil, ou qui montaient ses quatre étages comme on monte les degrés d'un trône.

Homme digne de gloire dans tous les siècles, il est pourtant venu à temps; Dieu l'avait marqué du sceau fatal; les armes qu'il avait saisies se fussent brisées dans ses mains un siècle plus tôt ou même un siècle plus tard.

Diderot a été surtout le soleil lumineux d'un jour, ses rayons ont tout réchauffé, tout illuminé, tout dévoré; le lendemain un autre soleil a paru, mais on s'est souvenu des vifs rayons et des coups de feu du soleil-Diderot. A ce foyer fécond, tous les contemporains prenaient la vie et la lumière. Que seraient-ce que d'Holbach, Helvétius, Grimm, l'abbé Raynal, Sedaine, d'Alembert lui-même, si Diderot n'avait pas soufflé le feu sur leur front? Voltaire lui doit ses derniers enthousiasmes; Jean-Jacques lui doit sa première idée, — l'idée de toute sa vie*.

Étrange nature! Dieu lui a tout donné : la grandeur, l'enthousiasme, la poésie, les idées qui jaillissent du front comme des éclairs, les sentiments qui fleurissent dans le cœur comme les lys du divin rivage : le corps est digne de l'âme; la grâce accompagne la force; rien ne manque à cette créature, rien, si ce n'est Dieu lui-même. L'enfant prodigue a fui la maison paternelle

* J'étais prisonnier à Vincennes. Rousseau venait m'y voir. Il avait fait de moi son Aristarque, comme il l'a dit lui-même. Un jour, nous promenant ensemble, il me dit que l'Académie de Dijon venait de proposer une question intéressante, et qu'il avait envie de la traiter. Cette question était : Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer les mœurs? « Quel parti prendrez-vous? » lui dis-je. Il me répondit : « Le parti de l'affirmative. — C'est le pont aux ânes, lui dis-je : tous les talents médiocres prendront ce chemin-là, et vous n'y trouverez que des idées communes; au lieu que le parti contraire présente à la philosophie et à l'éloquence un champ nouveau, riche et fécond. — Vous avez raison, me dit-il après y avoir réfléchi un moment, et je suivrai votre conseil. »

sans en garder un souvenir, un pieux souvenir pour les mauvais jours.

Fénelon, ce panthéiste sans le savoir, ce chrétien d'une si pieuse mélancolie, qui rêvait pour son Éden une île de Calypso plutôt qu'un paradis perdu, aurait accueilli sans trop se cacher le Télémaque de mademoiselle Roland.

Seulement Diderot, amoureux des femmes et des arts, poëte par les yeux comme par le cœur, a son idéal dans le monde visible, tandis que Fénelon a son idéal dans le monde invisible. Diderot prend son point de départ sur la terre, Fénelon le prend au ciel; mais ils se rencontrent bientôt dans le même amour, dans la même intelligence, comme le cœur et l'âme se rencontrent.

Diderot a été la préface de tous ceux qui l'ont suivi en politique, en philosophie et en littérature. Gœthe lui-même s'est trempé aux sources de ce grand esprit : n'est-ce pas l'Allemagne qui nous a renvoyé le *Neveu de Rameau?* Il avait à lui tout seul autant d'humour que Sterne et que Swift. Il a fait de mauvais drames, mais il a dit à Sedaine comment on en faisait de bons. *Jacques le Fataliste* vaut moins et plus que *Candide.* Sans l'*Encyclopédie* qui étouffait son imagination, Diderot eût été le Janus du roman : il aimait les courtisanes de Pétrone; mais il aimait autant que Richardson les chastes passions de Clarisse et de Paméla. *Ceci n'est pas un conte* contient en germe toutes ces tragédies des amours trahies dont ont vécu nos inventeurs contemporains.

Diderot aimait la peinture et la statuaire, parce qu'il peignait et sculptait en écrivant. Ses livres d'art sont plus que des livres : ce sont des galeries de tableaux. Il a été pour l'art du dix-huitième siècle ce que Winckelmann a été pour l'art antique. Deux soleils dont le rayon tombera éternellement sur la *Cruche cassée* comme sur le *Laocoon!*

L'Académie n'a jamais pensé à Diderot, — qui n'a jamais pensé à l'Académie. — Il était de ceux qui croient que les esprits libres vivent d'air et d'espace comme les aigles. Il se décida pourtant pour le quarante et unième fauteuil, comme s'il eût craint les reproches de Descartes, de Malebranche, de Molière et de Jean-Jacques. « Ce n'est qu'un athée de plus à l'Académie, » dit le cardinal de Bernis, qui n'avait jamais nié ni reconnu Dieu, parce qu'il n'avait jamais interrogé ni le ciel ni son cœur. Or Diderot l'athée, comme disaient les dévots, ne parla que de l'existence de Dieu dans son discours de réception.

MABLY

1709 — 1785

Le baron d'Holbach savait tout, excepté Dieu. On pourrait le comparer à un voyageur qui aurait parcouru le monde sans voir le soleil. En vain il avait étudié tous les enseignements du passé et toutes les révélations visibles de la nature. Il avait tout vu, mais sans que jamais un rayon de vraie lumière eût enivré son regard. Les hommes ont un sixième sens, le sens de l'idéal et de l'infini : le baron d'Holbach n'avait que cinq sens.

N'est-il pas surprenant de voir ce spectacle d'une intelligence aussi vaste, qui cherche et qui trouve, mais qui, à travers les grandes visions de la science, ne découvre jamais la grande image de celui qui sait tout? Aussi il a beau entasser système sur système, le système social sur le système de la nature, Pélion sur Ossa, l'a-

théisme sur la raison, il n'arrive qu'à bâtir sur le sable. Son château n'est jamais achevé, le moindre coup de vent le renverse et l'ensevelit. Ci-gît l'orgueil. Et pourtant cet homme, qui voulait élever des temples à la raison humaine, pour nier les temples élevés à la raison divine, était l'esclave de ses passions. Lui qui ne croyait pas à Dieu, il croyait aux femmes.

L'esprit du baron d'Holbach était né d'un paradoxe de Diderot; aussi Diderot a-t-il toujours voulu féconder cette intelligence stérile. Diderot s'était pour ainsi dire abrité sous l'athéisme du baron d'Holbach. Lui qui avait été si loin dans ses hardiesses et ses rébellions contre Dieu, il pouvait dire aux indignés : Voyez d'Holbach ; que suis-je à côté de lui?

Malgré ses dîners presque académiques, quand le baron d'Holbach se présenta à l'Académie pour succéder à Diderot, il échoua devant Mably. L'Académie ne reconnaissait pas un homme qui ne reconnaissait pas Dieu.

Mably était un Spartiate qui cherchait Lacédémone et qui ne trouvait qu'Athènes, — et encore Athènes à Paris. Il osait, au temps des censeurs, écrire contre les rois, — parce qu'il avait vu les rois ; — contre la famille, — parce qu'il s'était imaginé reconnaître Caïn sous chaque toit; — contre la propriété, — parce qu'il croyait que la terre comme le soleil appartient à Dieu qui n'en donne que les fruits et les rayons. On fut longtemps à le décider pour l'Académie. — Pourquoi, lui demandait Richelieu, faites-vous tant de façons pour cette vieille fille de mon grand-oncle? — Si j'étais de

l'Académie, on dirait : Pourquoi est-il de l'Académie? J'aime mieux entendre dire : Pourquoi n'est-il pas de l'Académie?

On attendait de lui un discours littéraire, il ne put s'empêcher de faire un discours politique. Remarquons en passant que c'était le temps où l'on pouvait tout dire. Mably-Phocion, qui parla du communisme de Platon aux feudataires du droit divin, retrouva les applaudissements que Socrate laissait tomber sur les *Nuées* d'Aristophane.

Que reste-t-il de Mably? Son nom. C'est déjà beaucoup. Combien qui ensevelissent leur nom dans les feuilles mortes de leurs livres!

MIRABEAU

1749-1791

Voici venir les tempêtes de la passion et de l'éloquence*. Quel est ce lion indompté qui remue tout un pays en secouant sa crinière ? Vous avez reconnu Mirabeau, qu'on pourrait surnommer l'ami des femmes, pour le distinguer de son père l'ami des hommes. Celui-là n'avait pas été façonné sous les mains douces et timides de la civilisation : il était sorti tout d'une pièce du giron de la nature. Il avait bu à pleines lèvres à ses

* Victor Hugo a donné le portrait vivant de Mirabeau dans un cadre à la Michel-Ange; pourtant il a condamné à mort son éloquence :

« Pour qui a vu, pour qui a entendu Mirabeau, ses discours sont aujourd'hui lettres mortes. Tout ce qui était saillie, relief, couleur, haleine, mouvement, vie et âme, a disparu ; tout, dans ses belles harangues, aujourd'hui est gisant à terre. Où est le souffle qui faisait tourbillonner toutes ses idées comme les feuilles dans l'ouragan ? Voilà bien le mot, mais où est le geste ? Voilà le cri, où est

mamelles fécondes. La mère nature elle-même dut être effrayée des sauvageries et des turbulences de cet enfant terrible, de cet homme trois fois homme qui portait le masque d'un demi-dieu maudit.

Sa vie fut comme le torrent impétueux qui arrache sa rive et qui emporte dans sa course fatale tout ce qu'il trouve sur son passage, la femme de son prochain à l'heure de l'amour et le trône de France à l'heure de la mort.

Contradiction des contradictions! contradictions du cœur et contradictions de l'esprit, fragilité des sentiments et fragilité des croyances; l'histoire de Mirabeau n'est que le sévère enseignement des fragilités humaines. Mirabeau se passionne et se marie; bientôt il se passionne encore et prend une maîtresse S'il faut l'en croire, c'est là sa vraie femme; il fuit la première et enlève l'autre. Sa femme a des enfants; que lui importe? Sa maîtresse a des enfants, que lui importe encore? Il ne s'inquiète pas plus des berceaux que des nids d'hirondelles qu'il a vu bâtir à sa fenêtre. Cependant on le condamne pour rapt, il est décapité en effigie, il s'enfuit en Hollande avec sa chère Sophie. En Hollande, c'est le pays des libres penseurs et des libres amours! Cependant la France indignée a le bras assez long pour saisir Mirabeau et Sophie; elle jette Mirabeau au donjon

l'accent? voilà la parole, où est le regard? voilà le discours, où est la comédie de ce discours? Car, il faut le dire, dans tout orateur il y a deux choses : un penseur et un comédien. Le penseur reste, le comédien s'en va avec l'homme. Talma meurt tout entier, Mirabeau à demi. »

de Vincennes, elle jette Sophie dans un couvent du Jura. Mirabeau pleure comme un tigre à qui on a arraché sa tigresse, il s'abreuve de ses larmes, il s'enivre de toutes les sombres poésies de la colère et de la passion. Il écrit à Sophie des lettres qui sont des livres, tant elles ont la chaude éloquence du cœur, et des livres qui sont des lettres encore, tant ils respirent les passions sauvages de l'alcôve. De son côté, Sophie appuie ses lèvres brûlantes sur le marbre des autels. Elle étreint dans ses bras irrités le crucifix d'argent. Mais tout à coup Mirabeau est libre, et libre aussi est sa maîtresse. Et vous savez ce qu'ils font de leur liberté? Mirabeau va droit à sa femme, Sophie n'ose penser à Mirabeau, car son cœur bat déjà pour un autre. Tant il est vrai qu'une femme se console toujours de sa première chute par une seconde chute. Voilà pour la passion.

Pour la croyance, faut-il suivre Mirabeau pas à pas? N'est-ce pas assez de rappeler qu'après avoir tué la royauté il est mort aux gages de la royauté?

En 1791, on avait perdu l'habitude d'aller à l'Académie. La dernière séance publique ne fut composée que de sept à huit membres et de sept à huit désœuvrés, qui étaient entrés par hasard. Marmontel parla presque seul. Il n'y avait en cette année 1791, qui marque dans l'histoire en traits de feu et en traits de sang, que des madrigaux, des logogriphes et des bouquets à Chloris, pour disputer le prix de poésie. Marmontel comprit qu'au lieu de prononcer un discours, — toujours le même discours, — sur les bienfaits de cette vieille institution, il n'avait plus qu'à en faire l'oraison funèbre, ce qu'il fit en

ces termes : « Les petits tourbillons disparaissent dans le grand tourbillon. » Marmontel eut de l'esprit ce jour-là.

Mirabeau devait lire à l'Assemblée nationale, en 1791, un rapport sur les académies. Ce curieux morceau, trouvé dans ses papiers à sa mort, était l'œuvre de Chamfort, qui a plus d'une fois travaillé les discours de son illustre ami. Chamfort, qui était entré à l'Académie en 1781, qui avait été quatre fois couronné, ne parlait guère en académicien ni en académiste : « Helvétius, Rousseau, Diderot, Mably, Raynal et tous les esprits libres, ont montré hardiment leur mépris pour ce corps, qui n'a point fait grands ceux qui honorent sa liste, mais qui les a reçus grands et les a rapetissés quelquefois. » Plus loin, il soutient que c'est une école de servilité qui n'a produit ni un homme ni une idée. Il s'indigne aussi contre le prix de vertu. « Rendez à la vertu cet hommage de croire que le pauvre aussi peut être payé par elle ; qu'il a, comme le riche, une conscience opulente et solvable ; qu'enfin il peut, comme le riche, placer une bonne action entre le ciel et lui. » Après quelques pages de déclamation, il arrive à cette conclusion éloquente : « Vous avez tout affranchi, affranchissez les talents. Point d'intermédiaire entre les talents et la nation. Range-toi de mon soleil, disait Diogène à Alexandre. Et Alexandre se rangeait. Puisque les académies ne se rangent point, il faut les anéantir. Une corporation pour les arts de génie ! C'est ce que les Anglais n'ont jamais conçu, les Anglais, nos maîtres pour la raison. Corneille, critiqué par l'Académie française, s'écriait : *J'imite l'un de mes trois Horaces; j'en*

appelle au peuple. Croyez-en Corneille, appelez-en au peuple comme lui. »

« Où sont-ils, s'écria Mirabeau en entrant à l'Acadé-« mie, ceux qui disent que le despotisme fait fleurir le « génie? Est-ce parce que Molière était valet de cham-« bre de Louis XIV? Molière savait bien que sa royauté « dépassait celle du grand roi, parce que c'était une « royauté dans le monde des esprits. Est-ce que Cor-« neille, ce Gaulois doublé d'un Romain, était un « homme de cour? Racine et Boileau, voilà les hommes « du despotisme. Périclès n'était pas un despote, non « plus que Léon X. Demandez à Phidias et à Michel-« Ange, à Aspasie et à la Fornarine. Nous ne devons au « despotisme que les *Tristes* d'Ovide. L'esprit est né « libre avec Dieu seul pour maître Louis XIV serait là, « botté et éperonné, cravache en main, qu'il ne m'em-« pêcherait pas de penser; mais il aurait beau m'ordon-« ner de faire un chef-d'œuvre, je lui dirais, comme « les arbres de la forêt dans leurs hymnes mystérieuses : « Je n'obéis qu'à Dieu. »

CAMILLE DESMOULINS

1760—1793

En ce temps-là il n'y avait plus de grands seigneurs. L'Académie voulut élire un républicain. Elle choisit ce journaliste à griffe de lion, cet autre Spartiate qui avait passé par Athènes pour venir à Paris. Pour lui le quarante et unième fauteuil ne fut qu'une tribune. Au lieu de s'y asseoir et de s'y endormir en académicien bien élevé, il monta dessus. La veille, au Palais-Royal, il avait proclamé *la France libre* avec l'éloquence d'un gamin de Paris qui sait son histoire; il proclama *l'Académie libre* sous l'inspiration de son ami Chamfort.

« Messieurs, vous ne m'avez admis qu'au quarante
« et unième fauteuil; et pourtant combien de fois la
« nécessité de remplir le nombre de quarante fit en-
« trer, dans la compagnie, plusieurs gens de lettres
« obscurs, dont le public n'apprit les noms que le
« jour où ils furent élus. Il fallut même, pour com-

« pléter le nombre académique, recourir à l'adoption
« de gens en place et de gens de la cour. On admira,
« on vanta, on a trop vanté depuis, ce mélange de cour-
« tisans et de gens de lettres, cette prétendue égalité
« académique, qui, dans l'inégalité politique et civile,
« ne pouvait être qu'une vraie dérision. Eh! qui ne voit
« que mettre en son temps Racine à côté d'un cardinal
« était aussi impossible qu'il le serait aujourd'hui de
« mettre un cardinal à côté de Racine? Quoi qu'il en
« soit, il est certain que cet étrange amalgame fut re-
« gardé alors comme un service rendu aux lettres : c'é-
« tait peut-être en effet hâter de quelques moments
« l'opinion publique; mais enfin la nation, déjà dispo-
« sée à sentir le mérite, ne l'était pas encore à le met-
« tre à sa place. Elle estima davantage Patru en voyant
« à côté de lui un homme blasonné; et cependant Pa-
« tru, philosophe quoique avocat, faisait sa jolie fable
« d'*Apollon*, qui, après avoir rompu une des cordes de
« sa lyre, y substitua un fil d'or et détraqua sa lyre.
« Cette idée de Patru était celle des premiers académi-
« ciens, qui tous regrettaient le temps qu'ils appelaient
« leur âge d'or; ce temps où, inconnus et volontaire-
« ment assemblés, ils se communiquaient leurs pensées,
« leurs ouvrages et leurs projets, dans la simplicité d'un
« commerce vraiment philosophique et littéraire. N'en
« soyons pas surpris : c'est qu'ils étaient alors ce qu'ils
« devaient être, des hommes libres.

« L'Académie a été fatale aux plus grands esprits
« Qui jamais s'est plus moqué, surtout s'est mieux mo-
« qué de l'Académie française que le président de Mon-

« tesquieu dans ses *Lettres persanes?* Et cependant,
« révolté des difficultés que la cour opposait à sa ré-
« ception académique, il fit faire une édition tronquée
« de son livre où ces plaisanteries étaient supprimées :
« ainsi, pour pouvoir accuser ses ennemis d'être des
« calomniateurs, il le devint lui-même, il commit un
« faux. Il est vrai qu'en récompense il eut l'honneur
« de s'asseoir dans cette Académie à laquelle il avait
« insulté; et le souvenir de ses railleries, approuvées de
« ses confrères comme du public, n'empêcha pas que,
« dans sa harangue de compliment, le récipiendaire
« n'attribuât tous ses travaux à la sublime ambition
« d'être membre de l'Académie.

« Ne tombons plus dans ces decheánces de courti-
« sans. Entrons à l'Académie la tête haute et le cœur
« fier; entrons-y tels que nous sommes, sans laisser à
« la porte nos vertus de citoyens, afin qu'un jour Dio-
« gène trouve un homme parmi nous. Faisons-nous
« pardonner par la postérité ce premier immortel du
« premier fauteuil, qui ouvre glorieusement la pha-
« lange avec son nom de Bardin*. »

* Personne, assurément, ne connaît aujourd'hui Bardin. On ne lit ni le *Grand chambellan de France*, ni les *Pensées morales sur l'Ecclésiaste*, ni la *Lettre sur la profession des religieuses de Loudun*, œuvres sublimes de ce digne homme. Eh bien, Bardin est celui qui a eu l'honneur de mourir le premier de tous les immortels. Aussi, le jour où il expira, toute l'Académie sentit qu'il était de sa dignité de lui décréter, à lui et à ceux qui mourraient à sa suite, un service solennel en l'église des Billettes. Il n'avait que quarante et un ans, c'est-à-dire qu'il eût pu devenir un grand écrivain s'il n'avait pas vu ses jours s'interrompre à la fleur de son âge.

Si Camille Desmoulins n'avait voulu être le procureur général de la lanterne, il eût été le procureur général des Muses. Mais était-ce le temps de tailler sa plume? Il a écrit une page immortelle avec un pistolet à la main

L'évêque de Grasse, ni plus ni moins, ou, si vous l'aimez mieux, son collègue, M. Godeau, assure, dans l'éloge qu'il en fit, par ordre, que l'Académie « fut longtemps à sécher ses larmes. » Et c'était bien le moins qu'elle pût faire en un moment de si grand deuil. Le fait est que Bardin mourut en voulant sauver M. d'Humières, son ancien élève, qui se noyait. Cette fin est belle et nous empêchera de rire trop haut des phrases que l'illustre compagnie jeta sur sa tombe en guise de fleurs. Cependant l'éloge et les épitaphes qu'on lui fit sont des monuments si curieux, qu'on ne peut en parler sans sourire un peu.

Voici l'épitaphe en vers. Elle est de la fabrique de Chapelain .

Bardin repose en paix au creux de ce tombeau.
Un trépas avancé le ravit à la terre;
Le liquide élément lui déclara la guerre,
Et de ses plus beaux jours éteignit le flambeau.
Mais son esprit, exempt des outrages de l'onde,
S'envola glorieux, loin des peines du monde,
Au palais immortel de la félicité.
Il eut pour but l'honneur, le savoir pour partage,
Et, quand au fond des eaux il fut précipité,
Les vertus avec lui firent toutes naufrage.

Oh! les belles métaphores aquatiques! L'épitaphe en prose est moins triste. L'auteur, l'abbé de Cerisy, va cependant un peu loin quand il arrête les passants pour leur dire, comme on a dit sur une tombe célèbre :

STA, VIATOR; HEROEM CALCAS.

« Mais j'ai tort de t'arrêter pour t'apprendre ses louanges; passe; « va où tu voudras; il y a peu de lieux sur la terre où tu ne les « entendes. »

On se croyait connu du monde entier. Si M. *** ou M. *** expi-

sous les arbres du Palais-Royal. En montant à l'échafaud il est monté à la gloire, et sa femme, une sainte du calendrier républicain, en montant elle-même sur le même échafaud, a dit le dernier mot de cette éloquence immortelle : « C'est la communion du sang. »

rait, on tiendrait peut-être le même langage au palais Mazarin. Voilà où conduit le style académique.

Que la postérité est donc méchante ! Elle n'a pas du tout pleuré Bardin, qui, cependant, s'il faut en croire M. de Grasse, lui a fait d'inestimables « présents, » et que le public d'alors « reçut avec un applaudissement extraordinaire. »

Soyez donc immortel de par l'Académie pour qu'on oublie si vite vos triomphes et vos bienfaits !

Le sublime du genre en fait d'oraison funèbre académique, c'est cette phrase poétique : « Huit jours devant sa mort, il avait parlé dans l'Académie, et son esprit s'était élevé si haut, qu'il fallait juger dès lors qu'il commençait à se détacher de la matière. »

C'est bien le chant du cygne ; on connaît cela : l'âme qui entrevoit déjà les harpes d'or des séraphins, et qui cesse enfin d'avoir le *mal du ciel !*

ANDRÉ CHÉNIER

1763—1794

Tous les poëtes du dix-neuvième siècle, — hormis Lamartine, qui, dans cette barque où l'on ne peut voyager qu'à deux, s'isole amoureusement sous les saules de son lac, — sont partis sur le vaisseau doré d'André Chénier, pour aller, à travers la mer d'Ionie, écouter les sirènes d'Homère et de Sapho. La jeune captive et la jeune Tarentine ont été les maîtresses idéales de tous ceux qui ont eu l'amour de la Muse.

André Chénier est un Grec né vers la quatre-vingt-septième olympiade. Les Muses l'ont endormi d'un sommeil de deux mille ans ; il s'est réveillé parmi nous sans avoir traversé l'Église mystique; la couronne d'épines n'a pas saigné sur son front, les larmes de Madeleine n'ont pas coulé sur ses mains Il nous est apparu s'appuyant tour à tour sur la jeunesse et la volupté, la jeunesse de Vénus et la volupté de Diane. Théocrite lui a

donné sa flûte de buis; il a emprunté à Moschus sa cithare d'argent; il a pris aux mains d'Orphée l'archet d'or d'Apollon; Quoique né à Constantinople, il ne fut ni chrétien ni musulman : il resta païen toute sa vie. S'il manquait quelque chose à sa poésie, ce serait l'auréole divine : il semble qu'il n'ait levé les yeux au ciel que pour y voir resplendir l'Olympe. La terre, la vieille mère Cybèle aux mamelles fécondes, était la patrie de son âme, soit qu'il eût puisé son panthéisme rayonnant dans l'amour de l'antiquité, soit qu'il se fût laissé atteindre par le naturalisme poétique de Buffon et le matérialisme aveugle de d'Holbach. Mais, il n'en faut pas douter, tout est grec, tout est païen, tout est antique chez André Chénier. Les charmantes images de son imagination semblent détachées d'une fresque de Pompéia retrouvée dans toute sa fraîcheur après un ensevelissement de deux mille années. André Chénier s'est tourné vers le passé comme Coysevox, comme Coustou, comme Pradier. Il a découvert que les morts vivaient plus que les vivants : il s'est détaché de son pays, il s'est détaché de lui-même, pour aller prendre sa place à l'immortel Sunium.

Ce beau vers d'André Chénier :

> L'art ne fait que des vers, le cœur seul est poëte,

ne pourrait être mis en épigraphe à son livre, car la poésie d'André Chénier n'est pas un battement de cœur : c'est la Muse de l'Ida qui descend parmi les hommes et qui les charme par ses airs divins. Elle est belle, elle

est pure, elle couvre sa nudité sous une légère draperie tout étoilée de fleurs d'or; mais, si souple que soit ce vêtement, il sert bien moins à voiler son beau corps qu'à en trahir les secrets : c'est la chasteté savante. Ses sandales sont tout imprégnées de rosée et de senteurs bocagères ; elle a traversé la forêt de Diane. Sa chevelure d'ébène ne ruisselle pas sur l'épaule comme la chevelure des bacchantes; elle flotte harmonieusement parmi les fleurs cueillies au mont Hymette et nouées dans ses boucles par la plus jeune des Grâces. La Muse d'André Chénier vous dira les plus suaves élégies; mais vous aurez beau l'interroger sur les déchirements de la passion moderne, elle sourira de son divin sourire et continuera à chanter, avec le seul sentiment de l'art, les belles déesses, les belles statues, les belles courtisanes qui sont la joie des yeux, — les yeux qui sont des panthéistes, même quand le cœur est chrétien.

Singulière destinée ! dans la vie de Chénier, il n'y a qu'une page, c'est l'histoire de sa mort ! Mais quelle page! Il est mort tué par la République, pour avoir trop aimé la liberté! Sa poésie a été la fête suprême de tous ceux qui l'ont connu à Saint-Lazare! Il est mort portant la tête haute jusque sur l'échafaud. parce qu'il savait que la tête qui allait tomber portait déjà l'auréole immortelle !

L'ABBÉ RAYNAL

1713 – 1796

L'abbé Raynal parla ainsi en face des quarante académiciens :

« J'ai tenté d'écrire l'histoire philosophique des « deux Indes. J'y ai consacré ma vie. J'ai appelé à mon « secours les hommes instruits de toutes les nations. « J'ai interrogé les vivants et les morts : les vivants, « dont la voix se fait entendre à mes côtés; les morts, « qui nous ont transmis leurs opinions et leurs con- « naissances, en quelque langue qu'ils aient écrit. J'ai « pesé leur autorité ; j'ai opposé leurs témoignages. Si « l'on m'eût nommé sous la ligne ou sous le pôle un « homme en état de m'éclairer sur quelque point im- « portant, j'aurais été sous le pôle ou sous la ligne « le sommer de s'ouvrir à moi. L'image auguste de la « vérité m'a toujours été présente. O vérité sainte ! c'est « toi seule que j'ai respectée. Si mon livre trouve en-

« core quelques lecteurs dans les siècles à venir, je « veux qu'en voyant combien j'ai été dégagé de passions « et de préjugés ils ignorent la contrée où je pris nais-« sance ; sous quel Dieu et quel gouvernement je vivais : « quel état j'exerçais dans mon pays : je veux qu'ils me « croient tous leur concitoyen et leur ami. Élevé au-« dessus de toutes les considérations humaines, on « plane au-dessus de l'atmosphère, et on voit le globe « au-dessous de soi. C'est de là qu'on laisse tomber des « larmes sur le génie persécuté, sur le talent méconnu, « sur la vertu malheureuse; c'est de là qu'on verse « l'imprécation sur ceux qui trompent les hommes, et « sur ceux qui les oppriment; c'est de là qu'on voit la « tête orgueilleuse du tyran s'abaisser et se couvrir de « fange, tandis que le front modeste du juste touche la « voûte des cieux. C'est là que j'ai pu m'écrier : Je suis « libre!

« Messieurs, pour entrer chez vous, je n'ai pas laissé « la liberté à la porte. N'espérez pas voir à ma main la « couronne que vous avez presque tous tressée au car-« dinal de Richelieu. Encore une fois le monde est ma « patrie, et, si j'ai franchi votre seuil, c'est pour vous « familiariser avec la vérité. D'ailleurs c'est le hasard, « et non l'ambition, qui m'a conduit ici. Écoutez cette « histoire qui vaut bien une fable :

« Tous les Indiens des Antilles croyaient, sur la foi « d'une ancienne tradition, que la nature cachait dans « le continent une fontaine dont les eaux avaient la « vertu de rajeunir tous les vieillards assez heureux « pour en boire. La chimère de l'immortalité fut tou-

« jours la rêverie des jeunes et la consolation des vieux.
« Cette idée enchanta l'imagination romanesque des
« Espagnols. La perte de plusieurs d'entre eux, qui fu-
« rent victimes de leur crédulité, n'ébranla pas la con-
« fiance des autres. Plutôt que de soupçonner que les
« premiers avaient péri dans un voyage où la mort
« était ce qu'il y avait de plus sûr, on pensa que, s'ils
« ne reparaissaient plus, c'était parce qu'ils avaient
« trouvé le secret d'une jeunesse éternelle, dans ce séjour
« de délices d'où l'on ne voulait plus sortir. Ponce de
« Léon fut le plus célèbre entre les navigateurs qui
« s'infatuèrent de cette rêverie. Persuadé qu'il existait
« un troisième monde dont la conquête était réservée à
« sa gloire, mais croyant que ce qui lui restait de vie
« était trop court pour l'immense carrière qui s'ouvrait
« devant ses pas, il résolut d'aller renouveler ses jours,
« et recouvrer la jeunesse. Aussitôt il dirigea ses voiles
« vers les climats où la fable avait placé la fontaine de
« Jouvence; il trouva la Floride, d'où il revint à Porto-
« Rico sensiblement plus vieux qu'il n'en était parti.
« C'est ainsi que le hasard immortalisa le nom d'un
« aventurier, qui ne fit une véritable découverte qu'en
« courant après une chimère. Il eut le sort de l'alchi-
« miste, qui cherche de l'or qu'il ne trouve pas, mais
« qui trouve une chose précieuse qu'il ne cherchait pas.

« Moi, messieurs, j'ai cherché la gloire immortelle,
« et j'ai trouvé l'Académie. »

BEAUMARCHAIS

1732 — 1799

La figure de Beaumarchais et une des cariatides qui soutiennent le temple immortel qui a ces mots inscrits sur son fronton : COMÉDIE-FRANÇAISE. C'est une figure tour à tour noyée d'ombre et inondée de lumière, où l'on retrouve la divine furia de Michel-Ange et la grâce bruyante du chevalier Bernin.

On a beaucoup décrié Beaumarchais, parce qu'on a beaucoup vécu de son esprit. Combien de vos paradoxes, ô mes amis ! sont des miettes tombées de la table de Beaumarchais! La vie de Beaumarchais est une comédie à cent actes divers qui efface presque ses immortelles comédies! Dès ses premiers débuts sur le grand théâtre de l'intrigue humaine, il apparaît si vivant, il a le rire si net, la voix si claire, il révèle à toutes les scènes de l'imbroglio un sentiment si vif des affaires et des hommes, que Paris s'étonne, écoute, regarde et

pressent un maître. Dans la boutique de l'horloger Caron, Beaumarchais est le Dieu et l'oracle de la famille! « O modèle des fils! » s'écrie le père. « O honneur de ton sexe! » continue la sœur. « O Grandisson! » réplique en chœur toute la parenté. Oui, Grandisson, a dit assez gaiement un critique, mais Grandisson polisson!

Grandisson Beaumarchais a tout de suite conscience de sa vie future. A vingt ans, il est en pleine lutte, revendiquant l'invention d'un échappement de montre, comme, tout à l'heure, il va revendiquer l'honneur de la guerre d'Amérique! Il plaide, il gagne sa cause, et il se délasse à voir d'autres procès! Hier il s'appelait Caron; aujourd'hui il se nomme déjà M. de Beaumarchais, et sa petite sœur est rebaptisée par lui mademoiselle de Boisgarnier! Qu'on ne vienne pas lui demander compte de sa noblesse, il répondrait qu'elle est à lui par la grâce de ses écus, et il irait doubler ses quartiers moyennant argent comptant! Encore un peu, il se plaindrait de la basse condition de monsieur son père! Songez que le voilà chargé de présenter les viandes à la table du roi, qu'il prétend à la lieutenance des chasses, qu'il veut même avoir son siége parmi les secrétaires du roi! Souvenez-vous qu'il est le maître à chanter de Mesdames de France : Victoire, Adélaïde, Sophie, Louise, comme les nomme l'histoire; Grâille, Chiffe, Loque, comme disait le roi Bien-Aimé!

Maître à chanter! O Figaro! Il avance de l'argent aux filles de Louis XV, il désennuie presque le Sardanapale de Trianon, il est (ce qui vaut mieux) le fa-

milier et le protégé de ce fameux Pâris-Duverney, qui restera fameux parce qu'il a fait la fortune de Voltaire, parce qu'il a commencé la fortune de Beaumarchais !

En avant ! en avant ! Ce Mazeppa de la spéculation et de la chicane, ce Shéridan parisien, est lancé désormais, et, pendant quarante ans, rien ne l'arrêtera plus. Il se montre à Madrid, pendant une saison, l'épée à la main, vengeant l'honneur de sa maison outragée, et laissant, après lui, un beau sujet de drame, dont Gœthe a tiré une mauvaise tragédie !

Il se marie une fois, deux fois, il perd ses femmes et recommence la course aux mariages ! Il est le Saint-Preux d'une certaine Pauline *** qui vaut mieux que Julie, et il est le Desgrieux de mademoiselle Ménard, qui ne vaut pas Manon ! Qu'importe? Amours, mariages, duels, tous les éléments de cette existence passionnée s'absorbent dans cet éternel souci : l'argent à gagner, le procès à soutenir ! Le roman épistolaire de Beaumarchais avec Pauline *** se termine par un envoi de lettres mutuelles, enregistrées et remises par ministère d'huissier ! L'aventure moins platonique de Beaumarchais avec mademoiselle Ménard entraîne une série de débats, où Bartholo-Beaumarchais se démène, battu et victorieux, humilié et triomphant ! Le duel avec Clavijo date, dans la vie de Beaumarchais, comme un argument du procès Goezmann : ses deux mariages, c'est un prétexte à calomnies obscures et à réfutations éclatantes ! « Vous avez empoisonné vos trois femmes et votre fils ! » clament les accusateurs. « Je n'ai été marié que deux fois

encore! » répond l'accusé ; et Paris tout entier de rire et d'applaudir.

Ce n'est pas dans ces brèves esquisses qu'il sied de raconter, même d'un mot, tant de luttes où se dépensa le meilleur de cette activité prodigieuse et jamais lassée! Comment dire le parlement insulté, les journalistes écrasés, tant de femmes compromises, tant de grands seigneurs avilis, et la nation tout entière traînée sur la sellette par cet avocat sans brevet qui démonte les plus experts des procureurs? O monsieur Goezmann! ô monsieur Kornmann! ô monsieur de La Blache! ô monsieur le duc de Chaulnes! ô Marin! ô Baculard! et vous-même, honnête Bergasse, qu'alliez-vous faire dans ces galères de la procédure où vous rencontriez ce don Quichotte-Scapin, ce patron des épouses délaissées, ce persécuteur des magistrats qui refusaient ses cadeaux, ce pamphlétaire qui se dressait contre vous, armé en guerre, comme Aristophane, comme l'Arétin, comme le Pascal des *Provinciales*? — Beaumarchais n'a trouvé qu'une fois un rival qui fût son maître. Mais aussi pourquoi s'attaquer au colosse Mirabeau?

Avant les procès, pendant les procès, après, toujours, Beaumarchais spécule, amasse, prodigue et tripote! Lui aussi, comme Iago, il eût dit à Rodrigo : « De l'argent dans ta bourse! surtout mets de l'argent dans ta bourse! » Le nerf de l'intrigue! glapit Figaro, qui en sait long! Beaumarchais bâtit et rebâtit aux deux bouts du monde les sanctuaires de son veau d'or, à Londres, en Prusse, en Amérique, partout! Avec cela, très-capable de désintéressement et de sacrifice; éditant Voltaire

sans espoir de gain et s'en consolant par le zèle philosophique; enrichissant les mendiants, et dédiant à ses loisirs un palais dont on est jaloux à Versailles!

Où est l'homme de lettres? disent déjà les gens logiques : où est l'auteur comique? où est l'académicien? Ne cherchez pas! Beaumarchais n'est homme de lettres que par surcroît; ses comédies, ce sont ses heures désoccupées! S'il y tient plus tard, s'il remplit l'Europe de ses plaintes, quand une censure à peu près intelligente interdit le *Mariage de Figaro*, c'est que le *Mariage de Figaro* continue le duel éternel que Beaumarchais soutient avec la vieille société! « Le *Mariage de Figaro* est déjà la Révolution en action, » écrivait plus tard Napoléon.

En dehors de toute révolution, le théâtre de Beaumarchais reste à distance son vrai titre à la renommée. Il est, depuis quelque temps, fort à la mode de dénigrer cet oseur dont on exploite les audaces! Art agaçant, art immoral, style hybride, personnages impossibles! c'est bientôt affirmé. Certes, Beaumarchais n'est pas de la race immortelle, il n'a rien a démêler avec Virgile,

Quique pii vates, et Phœbo digna locuti.

Mais, s'il ne faut lui demander ni Didon, ni Juliette, ni Monime, ni Diana Vernon, on est sûr de rencontrer dans son œuvre toute une compagnie hardie, singulière, qui ne craint pas d'affronter les problèmes les plus périlleux et qui les résout en se jouant, qui se précipite dans les embarras des passions les plus anomales, et qui s'en retire sans trop paraître s'y être sa-

lie Il y a dans chaque scène comme une damnation d'esprit! Ce n'est pas l'*Enfer* du Dante ; mais c'est l'enfer de Pulci, c'est l'enfer de Callot philosophe, où frétillent déjà le Méphistophélès de Gœthe et la Méphistophéla de Henri Heine ; c'est comme un Brocken français, une nuit de Walpurgis en plein midi, avec un reflet du soleil de Madrid, où les juges simoniaques, les comtes lubriques, les comtesses adultères, ou penchant à l'être, les proxénètes à peu près prêtres et les enfants déjà perdus de débauche dansent une sarabande sur la tombe du Cid, en déclamant les maximes morales de Jean-Jacques Rousseau, en devinant par instants les ironies lyriques du don Juan byronien

Esprit impertinent plutôt que profond, Beaumarchais avait étudié la philosophie dans le livre de la vie : il avait l'audace de tout dire, comme un paysan du Danube qui aurait eu l'esprit de Voltaire, ou comme un roué de la Régence qui aurait soupé avec des dames de la cour déguisées en filles d'Opéra ! Avec Beaumarchais, les dames se prêtaient au déguisement ; la reine Marie-Antoinette jouait elle-même, à Trianon, le *Barbier de Séville;* et le poëte osait lui dire : « La reine a représenté Rosine avec tant d'esprit et de vérité, que j'ai oublié que c'était la reine. »

Et le *Mariage de Figaro !* Oui, la pièce sera jouée. Les grands seigneurs bafoués viendront y applaudir. Beaumarchais a eu l'esprit de mettre les femmes de son parti. La comtesse et Suzanne sont deux charmantes créatures peintes d'une main amoureuse : aussi vous verrez les duchesses disputer, le jour de la représenta-

tion, la place aux coquines. Duthé a déjà promis à son amant de lui donner pour sa femme un tabouret au balcon derrière elle. Sophie Arnould, qui a fait son mot d'avance, dira à sa voisine la marquise de La Rochefoucauld que c'est là une pièce qui tombera cinquante fois de suite.

Un beau matin, la fortune de Beaumarchais se déguisa en misère. Endetté et non payé par ses débiteurs, proscrit par cette Révolution qu'il avait aidée de tout son esprit, Beaumarchais connut à Hambourg les gênes dont Chateaubriand souffrit à Londres. L'un s'ouvrait les veines avec un canif, pour diminuer sa faim trop ardente ; l'autre mettait à part les allumettes éteintes, pour s'en resservir le lendemain ! O républiques !

Beaumarchais rentra pourtant dans son pays pour y mourir. Il mourut, plaidant encore contre la France et l'Amérique, ses deux débitrices, accepté comme le protecteur naturel de toutes les innocences opprimées, et bénissant ses enfants, les enfants de sa troisième femme ! La fin de la vie rejoignait le commencement. Je me trompe peut-être : mais il me semble qu'il est touchant de voir cet adversaire de l'univers, ce financier, ce faiseur d'avant les faiseurs, ce Pétrone-Démosthènes toujours enivré de colère ou de volupté, et qui, à travers tant d'aventures, reste pour sa famille — Grandisson !

RIVAROL

1757—1801

Chamfort et Rivarol, c'est toute la partition de l'esprit français ; c'est le duo le plus sonore et le plus éclatant.

Leur œuvre à chacun représente à peine un volume: mais, parce qu'ils n'ont pas changé leur louis d'or à la vive effigie contre une poignée de menue monnaie, en sont-ils moins riches ? Parce qu'ils n'ont pas mis d'eau dans leur vin, est-ce que leur amphore ciselée avec l'art le plus fin contient moins d'ivresse que le tonneau du buveur du coin *?

Comme Voiture, Rivarol est né grand seigneur dans

* Chamfort n'aimait pas Rivarol, et Rivarol n'aimait pas Chamfort. C'est lui qui disait du poëte de *Mustapha*, quand il entra à l'Académie : « C'est une branche de muguet entée sur une forêt de pavots. »

un cabaret. Tant d'autres qui naissent dans un palais ne seront supportables qu'au cabaret! Qu'importe si le père de Rivarol était d'une ancienne noblesse italienne? sa mère s'était anoblie par la plus haute noblesse, elle mit au monde seize enfants.

Rivarol entra dans le monde par l'*Enfer* du Dante. Épris des beautés étranges et sauvages de l'*Enfer*, Rivarol s'élevait à la magnificence du poëte italien en le traduisant[1]. Buffon disait : « Ce n'est point une traduction, c'est une suite de créations. » Il faut dire qu'alors Rivarol créait cette expression pour Buffon : la solennité du style. Rivarol, d'ailleurs, ne flattait pas toutes les œuvres de ce grand homme; il disait de son fils : « C'est le plus mauvais chapitre de l'histoire naturelle de son père; entre le fils et le père tout un monde passerait. »

Dans son grand *Discours sur l'universalité de la langue française*, Rivarol se montra un grammairien très-profond. Malgré la jalousie des journalistes écrivant contre le journaliste parlant, ce ne fut qu'un cri d'admiration dans toutes les gazettes; il y eut pourtant encore, comme toujours, des critiques violentes; ainsi celle de Garat. Ce *Discours* est un monument précieux pour notre langue : c'est l'œuvre d'un esprit sage, raisonnable, original, qui rejette avec dédain la vieille fri-

[1] Rivarol était poëte aussi à l'occasion, mais non pas un poëte *dantesque*. On n'oubliera jamais ces charmants vers à sa servante, qui était fort jolie, et qui ne savait pas lire :

> Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit,
> Et de l'esprit comme une rose.

perie des lieux communs de rhétorique ou de philosophie. Il effleure l'histoire des langues sans trop s'arrêter aux in-folio, comme Vocius et Bochart, qui écrivaient pour n'être lus de personne. Les savants et les hommes frivoles peuvent suivre Rivarol du même pas : c'est mieux qu'avec le fil d'Ariane qu'il nous guide dans le labyrinthe, c'est avec son esprit hardi et lumineux.

Le roi Louis XVI eut recours à Rivarol. Un matin, on annonça chez l'homme d'esprit M. de Malesherbes. Rivarol se leva avec respect. « Je viens, dit l'ex-ministre, de la part du roi, vous proposer un rendez-vous avec Sa Majesté pour ce soir à neuf heures. Le roi, plein d'estime pour vos talents, a cru, dans les circonstances difficiles où l'État se trouve, pouvoir les réclamer. — Monsieur, lui répond Rivarol, le roi n'a peut-être déjà eu que trop de conseils; je n'en ai qu'un seul à lui donner : s'il veut régner, *il est temps qu'il fasse le roi ; sans cela plus de roi.* »

Rivarol fut élu au quarante et unième fauteuil en remplacement de Beaumarchais * : l'esprit succédait à l'esprit.

D'un discours de Rivarol il ne pouvait rester que des maximes. Voici les fleurs de rhétorique qu'il versa sur l'Académie à la fête de sa réception :

* On eut quelque peine à lui pardonner cette épigramme sur le dictionnaire de l'Académie :

Il court un bruit fâcheux sur le dictionnaire,
Qui, malgré tant d'auteurs et leurs soins importants,
A fort alarmé leur libraire.
On dit que, pour le vendre, il faudra plus de temps
Qu'il n'en a fallu pour le faire.

« La raison est historienne, mais les passions sont « actrices.

« Il y aura toujours deux mondes soumis aux spé- « culations des philosophes : celui de leur imagination, « où tout est vraisemblable et rien n'est vrai, et celui « de la nature, où tout est vrai sans que rien paraisse « vraisemblable.

« Les idées font le tour du monde ; elles roulent de « siècle en siècle, de langue en langue, de vers en « prose, jusqu'à ce qu'elles s'enveloppent d'une image « sublime, d'une expression vivante et lumineuse qui « ne les quitte plus, et c'est ainsi qu'elles entrent dans « le patrimoine du genre humain.

« La parole est le vêtement de la pensée, et l'expres- « sion en est l'armure.

« Les faiseurs de phrases me rappellent ce Grec qui « allumait des flambeaux pour voir l'aurore.

« La politique est comme le sphinx de la fable : elle « dévore tous ceux qui n'expliquent pas ses énigmes.

« Le corps politique est comme un arbre : à mesure « qu'il s'élève, il a autant besoin du ciel que de la « terre.

« La guerre est le tribunal des rois, et les victoires « sont ses arrêts.

« La mémoire se contente de tapisser en drapeaux ; « mais l'imagination s'entoure des tentures des Gobe- « lins.

« La mémoire est toujours aux ordres du cœur.

« Le temps est le rivage de l'esprit ; tout passe devant « lui, et nous croyons que c'est lui qui passe. »

Rivarol ne prenait rien au sérieux, hormis le travail littéraire. Il savait tout et se disait trop ignorant pour écrire. S'il y avait plus de Rivarols dans les lettres, il y aurait à travers le monde moins de volumes et plus d'idées. Il disait que pour écrire il fallait se montrer armé de toutes pièces, comme Minerve sortant de la tête de Jupiter. Lui qui était tombé faible et nu du sein d'une cabaretière, il ne signa jamais un livre. Il écrivit quelques discours pompeux, éloquents à force de labeur, et beaucoup de maximes, qui sont des vérités ornées. Il est mort jeune, ne laissant que les fragments, dispersés çà et là, de l'œuvre qu'il n'a pas faite. Il eût été le plus beau parleur du dix-huitième siècle s'il ne se fût pas écouté lui-même. L'Académie a gardé le souvenir de son esprit incisif, dont la dent a laissé partout des morsures. Sa médaille est petite, mais bien frappée et sans alliage.

NAPOLÉON [*]

1769 — 1821

Après la théorie, voilà l'action ! Voilà la poésie du monde. Celle-là, avec la pointe de son épée, a écrit ses strophes immortelles sur le granit des pyramides, sur les marbres de Venise, sur les colonnes des Alhambras, sur les neiges sanglantes de Moscou et sur les rivages calcinés de Sainte-Hélène !

Depuis la mort de Rivarol, le quarante et unième fauteuil attendait un académicien. Sous l'Empire, il n'y avait qu'un homme, c'était l'Empereur. Je ne parle pas

[1] Après Beaumarchais et Rivarol, qui se suivirent de près chez les morts, il fallut étendre un voile de deuil sur ce trône éclatant jusqu'en 1816, année où Napoléon fut nommé. Le 41e fauteuil fut donc longtemps inoccupé. Dès qu'un homme de plume se présentait parmi tant d'hommes d'épée, l'Académie ouvrait ses portes à deux battants, qu'il se nommât Laujon, Naigeon ou Campenon. Comment serait-il resté quelqu'un pour le 41e fauteuil ?

La Convention, qui était née de l'Encyclopédie, avait voulu avoir

de Chateaubriand et de madame de Staël, qui n'étaient pas de l'Empire.

En 1815, quand l'Empereur des Français allait conquérir, avec la grande poésie de l'exil, la souveraineté immortelle, l'Académie française se réunit en séance extraordinaire pour admettre en son sein l'historien de Napoléon : Napoléon lui-même. On dispensa des visites

une encyclopédie vivante. L'Institut fut créé ; mais, sous les républiques modernes, on n'aime pas les gens qui se nourrissent d'idéal et d'ambroisie; c'est un pain trop cher pour la nation. La Convention fit une belle part à la science et à la philosophie ; mais la véritable Académie n'eut qu'une petite place au bout de la table. Ce fut en 1805 que l'Académie redevint l'Académie avec ses quarante et un fauteuils. Mais où étaient les quarante et un académiciens? André Chénier, Bailly et Malesherbes morts sur l'échafaud ; Florian tué par la prison; Rulhières, Bernis et Rivarol morts en exil ; Marmontel mort par hasard de vieillesse ; Condorcet empoisonné par lui-même ; Maury devenu cardinal en Italie ! Il ne restait que Saint-Lambert et Laharpe, qui, d'ailleurs, n'avaient plus que peu de mois à vivre. Faut-il compter les autres? Morellet, Bissy, d'Aguessau, Target, Suard, Roquelaure, Boisgelin; deux poëtes qui ne sont plus des poëtes aujourd'hui : Ducis et Delille. Les morts vont vite à l'Académie, surtout en temps de révolution.

Il n'y avait donc plus que douze membres; il en fallait trouver vingt-neuf. Or on était sous l'Empire, l'Empire, cette épée d'or qui avait effrayé les Muses. Voici les noms glorieux qui furent appelés à la régénérescence de l'Académie : Duveau, Domergue, Naigeon, Lacuée, Cailhara, Laujon, Merlin, Sicart, Écouchart Lebrun, Arnault, Ségur, Villar, Cambacérès. Devaine, Bigot, Maret et l'inévitable François de Neufchâteau. Comme à toutes les époques, il se trouva pourtant quelques hommes à l'Académie : ainsi Lucien Bonaparte, Cabanis, Volney, Parny, Bernardin de Saint-Pierre, Sieyès, Marie-Joseph Chénier.

celui qui naviguait alors vers le cap des Tempêtes. Ce fut un des beaux jours de l'Académie, car l'Académie nomma tout d'une voix ce candidat qui ne s'était pas présenté.

Chateaubriand, qui venait de donner une armée aux Bourbons avec un pamphlet, jeta sa plume avec colère et vint voter avec enthousiasme. Il comprenait ce jour-là qu'entre Napoléon et lui il y avait une harmonie de grandeur. Son vrai roi, ce n'était pas Louis XVIII qui allait le faire ministre, c'était Napoléon qui l'avait proscrit.

Il disait déjà : « Aucune étoile n'a manqué à sa destinée : la moitié du firmament éclaira son berceau; l'autre était réservée à la pompe de sa tombe! » Et il disait aussi : « Comment nommer Louis XVIII en face de l'Empereur? Je rougis en pensant à cette foule d'infimes créatures dont je fais partie, êtres douteux et nocturnes d'une scène dont le large soleil a disparu. »

L'empereur Napoléon fut donc élu au quarante et unième fauteuil, comme cent ans plus tôt le roi Louis XIV.

Napoléon prononça son discours de réception sur le rocher battu des vents, écouté par les aigles qui avaient visité Prométhée, et qui nous ont apporté sur leurs ailes les lambeaux tout enflammés de cette éloquence orageuse :

« Il faut vouloir vivre et savoir mourir. »

. . . .

« J'ai conjuré le terrible esprit de nouveauté qui par-
« courait le monde. »

. . . .

« J'ai été vaincu, moi qui n'avais que le canon et « qui aurais su me servir de la foudre. »

. . . .

« Ils ont enchaîné mes mains; mais mon esprit voyage « encore dans les plis du drapeau français, quelles que « soient ses couleurs. »

. . . .

« On a dit que je savais écrire, oui, parce que je sa- « vais commander; je savais commander, parce que je « savais vaincre; mon style, c'est mon épée; mes pages « sont mes victoires; mon livre, c'est l'univers, ce li- « vre où j'inscrivais pour épigraphe sous l'inspiration « de Dieu : La France sera le monde. »

. . . .

MILLEVOYE

1782 — 1816

Si Vauvenargues a été le soleil couchant de l'esprit religieux du dix-septième siècle, un Pascal sans catholicisme et un Fénelon sans mysticisme, Millevoye a été l'aurore aux pâles couleurs de ce soleil d'automne qui s'appelle Lamartine. Millevoye a aimé la poésie et surtout les femmes, cette poésie plus dangereuse, jusqu'à en mourir. Il a pu s'écrier à bon droit dans un vers, qui, du reste, est plutôt un vers de fat qu'un vers de poëte :

> Femmes par qui je meurs, vous à qui je pardonne !

Ce qui rappelle assez ce vers de Dorat, qui a trouvé la mort au même pays :

> Il est passé, le temps des cinq maîtresses !

Millevoye était surtout un faiseur de romances, di-

gnes d'être mises en musique par la reine Hortense et chantées par Blangini. Toute la pléiade chevaleresque et catholique de la Restauration a marché sous son oriflamme *.

Celui-là cependant était né poëte. A force de chercher la femme, il a rencontré la muse; il était tard déjà parce qu'il devait mourir tôt. Aussi la muse vint-elle à lui avec les pressentiments funèbres. Plus d'une fois elle avait frappé à sa porte, dont l'amour avait fermé le verrou; mais, à travers la porte, Millevoye avait pu entendre quelque refrain attendri de la visiteuse attristée. Enfin elle entra, mais avec des habits de deuil; Millevoye se jeta dans ses bras en fondant en larmes, parce qu'elle allait lui dicter l'*Anniversaire*, le *Poëte mourant* et la *Chute des feuilles* **.

Heureux poëte ce poëte malheureux! Il est venu, comme un divin inspiré, à l'heure où la renommée écoute, prendre l'archet d'or de la nature et jouer son air sublime dont l'écho se prolongera de siècle en siècle. Heureux poëte! après Gray, il a eu son *Cimetière de campagne*; avant Lamartine, il a eu son *Lac*.

C'est au bois de Boulogne que Millevoye aimait les grands bois; c'est dans les prés Saint-Gervais que Mille-

* Il a donné l'air connu à Émile Deschamps, Jules de Rességuier et madame Valmore, qui, même encore aujourd'hui, à leur insu, s'accompagnent sur la mandore de Millevoye.

** Comme a très-bien dit son cousin, M. de Pongerville, son nom est, par la *Chute des feuilles*, inséparable de la gloire littéraire de son siècle.

voye retrouvait Théocrite. S'il vouvait trouver son cœur, c'était dans un appartement de petit-maître, où il rentrait cravache à la main et où l'attendait quelque femme de colonel parti pour Wagram, et qui, dans son désespoir, avait étudié les modes à l'école de madame Hamelin. On déjeunait, et, quand l'amour avait monté sa gamme sur le vin de Champagne, on écrivait sur la nappe les rimes légères du *Déjeuner*.

Comme Gilbert, Millevoye cherchait l'inspiration à cheval; et, parce qu'il ne pouvait pas, comme Lamartine, aller chercher en Orient les petites filles de la cavale du Prophète, il pleurait au moins avec l'*Arabe gémissant sur le tombeau de son coursier*.

Vie rapide, multiple pourtant. Il eut le temps, quoiqu'il soit mort avec sa jeunesse, d'être poëte, et poëte lauréat, avocat et amoureux, mari et amant, enfin libraire, comme s'il eût voulu éditer tous les romans de sa vie *.

Que d'âmes, plus savantes en mélancolie qu'en poétique, en sont encore à ces cantiques-romances d'Éliacin-Chérubin! Combien qui passent sans s'attendrir devant la neige toute rose et toute bleue de poésie sur laquelle M. Alfred de Vigny a promené les pieds nus de la muse romantique, et qui sanglotent encore au pas du destrier qui emporte *Emma et Éginhard!*

* Il fut couronné à l'Académie pour un discours en vers sur la condition des gens de lettres! Napoléon l'avait traité comme un homme de lettres de condition. Mais Louis XVIII lui fit faillite, en réduisant la pension napoléonienne de six mille francs à la pension bourbonienne de dix-huit cents francs.

Millevoye mourut à Neuilly, ce pays des mélancolies bourgeoises, un jour de promenade, appuyé au bras de sa femme, n'osant pas redire la *Chute des feuilles* à la naïade dérobée sous les pâles feuillages, mais ne pouvant s'empêcher de murmurer à demi-voix quelques strophes du *Poëte mourant :*

La fleur de ma vie est fanée;
Il fut rapide, mon destin!
De mon orageuse journée,
Le soir toucha presque au matin.

Il existe, dit-on, sur un lointain rivage
Un arbre où le Plaisir habite avec la Mort,
Sous ses rameaux touffus, malheureux qui s'endort!
Volupté des amours, cet arbre est ton image.
Et moi, j'ai reposé sous le mortel ombrage;
Voyageur imprudent, j'ai mérité mon sort.

JOSEPH DE MAISTRE

1753 — 1821

Le monde est toujours gouverné par les grands esprits, sous la surveillance de Dieu : mais jamais le disciple ne succède à son maître. La vérité d'hier sera ensevelie aujourd'hui pour ressusciter demain. La lumière succède aux ténèbres, le printemps avec ses roses à l'hiver endormi dans la neige, l'apôtre armé de la foudre de Dieu au philosophe armé du rire de Satan, le comte de Maistre à M. de Voltaire.

En 1816, Millevoye venait de mourir. M. de Maistre, qui était venu à Paris rendre hommage à son ami Louis de Bourbon, dix-huitième du nom, y fut retenu par son ami M. de Bonald, qui, sous prétexte de l'initier aux gloires littéraires, le conduisit chez les quarante, et lui fit ainsi faire ses visites sans qu'il s'en doutât. Aussi le gentilhomme piémontais ne fut-il pas médio-

crement surpris quand le journal lui annonça que le comte de Maistre était élu à l'Académie française pour occuper le fauteuil de Descartes *.

Bon gré mal gré, il fallut bien que M. de Maistre remerciât la docte assemblée. Le jour de sa réception, la curiosité avait entraîné à l'Académie tout le beau monde parisien qui croyait à un nouveau monde. Le récipiendaire, dans un rapide regard, reconnut parmi les assistants madame de Staël qui allait mourir, madame Récamier qui allait faire vivre Chateaubriand, Benjamin Constant, un autre gentilhomme dépaysé à Paris, et un jeune diplomate dont il avait été l'hôte par delà les Alpes, — gravure avant la lettre de M. de Lamartine. — La cour était représentée par la duchesse d'Angoulême, la religion par l'archevêque de Paris et l'abbé de Lamennais, la liberté par le général de Lafayette et le général Foy, la philosophie par Royer-Collard et M. Cousin.

Tout le monde était ému en face de cette figure de montagnard patricien où la charité du chrétien venait adoucir la sauvagerie du penseur altier.

On se racontait la vie deux fois pleine de cet homme, à la fois apôtre et diplomate, si affectueux et si simple, mais si hautain et si subtil dès qu'il s'agissait de relever un trône ou de défendre Jésus dans la personne des jésuites. Ce n'était pas, disait-on, la coalition des

* A côté du fait officiel, il trouva ce distique attribué depuis par les commentateurs à M. de Jouy :

Pour parler de tes vers quelle voix, Millevoye?
Ce n'est qu'un prosateur, sa voix vient de Savoie.

rois qui avait destitué Napoléon, c'était la pensée dont Joseph de Maistre avait allumé les torches vengeresses.

Le comte de Maistre était, comme le Jupiter homérique, un assembleur de nuages, mais de nuages que déchire la foudre. Joseph de Maistre, c'est, avec un air plus superbe, c'est, avec la malice du diable en moins, Voltaire qui a retourné son habit. Il tint l'Académie sous son éloquence deux heures durant. On n'était pas habitué à cette parole qui illumina l'Institut, comme si le soleil lui-même y fût entré. Voici, sans commentaire, quelques pages de ce discours où l'orateur toucha à tout.

« Buffon, qui était au moins un très-grand écrivain, « a dit, dans son discours à l'Académie, que *le style est* « *tout l'homme*. On pourrait dire aussi qu'*une nation* « *n'est qu'une langue*. Voilà pourquoi la nature a natu- « ralisé ma famille chez vous, en faisant entrer la lan- « gue française jusque dans la moelle de mes os. En « fait de préjugé sur ce point, je ne le céderais à aucun « de vous, messieurs. Il ne me vient pas seulement en « tête qu'on puisse être éloquent dans une autre langue « autant qu'en français, — excepté quand on efface « sur les pièces de cent sous *Christus regnat, vincit,* « *imperat*, pour y substituer *Cinq francs!*

« Ah! pourquoi cette belle langue a-t-elle si souvent « servi le talent du mal! Chez vous, toutes les erreurs « de la Révolution sont sublimées par de savants alchi- « mistes.

« Il y a deux sortes d'intelligences : la première, c'est « la nature qui la donne, l'autre nous vient de l'édu-

« cation. Mais celle-ci est inutile si la première nous « manque. A quoi sert la lumière du soleil si on a « les yeux fermés? Ici, messieurs, le soleil luit pour « tout le monde, et je parle devant les deux intelli- « gences. »

Un peu plus loin, et, sans craindre le regard d'aigle de madame de Staël, il ajouta à l'*Éducation des filles* de Fénelon un chapitre qui n'est pas le moins beau :

« Faire des enfants, ce n'est que de la peine; mais le « grand honneur est de faire des hommes, et c'est là ce « que les femmes font mieux que nous. Croyez-vous, « messieurs de l'Académie, que j'aurais beaucoup d'o- « bligations à ma femme si elle avait composé un ro- « man au lieu de faire un fils? Mais faire un fils, ce « n'est pas le mettre au monde et le poser dans un ber- « ceau : c'est en faire un brave jeune homme qui croit « en Dieu et n'a pas peur du canon. Le mérite de la « femme est de régler sa maison, de rendre son mari « heureux, de le consoler, de l'encourager et d'élever « ses enfants, c'est-à-dire de faire des hommes : voilà « le grand accouchement qui n'a pas été maudit comme « l'autre. Les femmes n'ont d'ailleurs fait aucun chef- « d'œuvre dans aucun genre. Elles n'ont fait ni l'*Iliade*, « ni l'*Énéide*, ni la *Jérusalem délivrée*, ni *Phèdre*, ni « *Athalie*, ni *Rodogune*, ni le *Misanthrope*, ni le *Pan-* « *théon*, ni la *Vénus de Médicis*, ni l'*Apollon*, ni le « *Persée*. Elles n'ont inventé ni l'algèbre, ni les téles- « copes, ni le métier à bas : mais elles font quelque « chose de plus grand que tout cela : c'est sur leurs « genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent

« dans le monde : un honnête homme et une honnête « femme. »

Il dit encore :

« Feu mon ami Platon dit que « le beau est ce qui « plaît au patricien honnête homme. » Cherchez ail- « leurs une meilleure définition, vous ne la trouverez « pas. »

Il termina en multipliant les oracles, en ouvrant ses mains pleines de vérités :

« Il n'y a plus de poésie dans le monde. Et comment « y en aurait-il? il n'y a plus de religion ni d'amour. « Mais, si jamais les poëtes revenaient, quelle épopée « que la Révolution française, cet immense déchaîne- « ment contre le catholicisme et pour la démocratie « aboutissant au triomphe du catholicisme, à l'abaisse- « ment de la démocratie! Un homme extraordinaire, « partant du ciel comme la foudre, possédant les trois « quarts de l'Europe, reconnu par tous les souverains, « mêlant son sang à celui de trois ou quatre maisons « royales, prenant plus de capitales en quinze ans que « les plus grands capitaines n'ont pris de villes dans « leur vie, et si vite déchu de ses grandeurs quand il « n'a plus été utile aux desseins de la Providence! les « augustes affligés de Mittau rentrant dans leur patri- « moine et dans leur royauté! la fin des réparations « arrivée! le régent même et Louis XV rachetés par leurs « descendants, et la maison de Bourbon absoute dans « son passé, bénie dans son avenir! »

L'académicien de 1816 fut bientôt perdu pour la France. Il s'en alla mourir à Turin, dans les quiétudes

de la famille, et devinant bien que le monde serait bientôt encore agité par l'idée révolutionnaire.

La terre tremble, et vous voulez bâtir! Ce sont les dernières paroles de Joseph de Maistre au conseil des ministres du roi de Sardaigne. Ces paroles, on peut les dire à tous les rois de ce siècle penché sur l'abîme, à tous les hommes de ces temps périlleux où nous cherchons un point d'appui.

Joseph de Maistre a-t-il eu tort de croire que le point d'appui, c'est le ciel, si nous voulons vivre sans chanceler sur la terre?

DÉSAUGIERS

1772—1825

Cependant le quarante et unième fauteuil était fier à juste titre, tout relégué qu'il fût au seuil de la porte, d'être ainsi occupé par les plus illustres. On assure que la nuit il levait les bras avec quelque pitié en regardant certains fauteuils de sa connaissance, qui n'étaient guère que les lits de repos de gens n'ayant rien fait. Une nuit il se prit d'éloquence avec deux fauteuils jusque-là habités par l'inconnu, le 3e et le 13e. On se dit des malices de part et d'autre, mais les deux fauteuils furent à jamais humiliés.

Désaugiers consentit à prendre le chemin de l'Académie—par le plus long—et encore ce fut à la condition que M. Viennet ferait ses visites, que M. Jay ferait son discours et que M. de Jouy le prononcerait.

Contraste des contrastes! tout n'est que contraste. Désaugiers succéda à Joseph de Maistre.

Pour Désaugiers, le point d'appui, pour ne pas chan-

celer sur la terre, c'était une table entourée d'amis babillards et égayée par les couleurs de pourpre et d'or du vin de Bourgogne et de Champagne.

On a dit du cœur de Désaugiers : « C'est une fête continuelle; » on peut dire de son esprit : C'est une chanson à boire.

Celui qui a fini par une chanson à boire a commencé par une élégie; celui qui avait rappelé sur ses lèvres le rire attique et gaulois d'Anacréon et de Rabelais avait, à dix-sept ans, appris les mélancolies des buveurs d'eau, à telle enseigne, qu'il a passé six belles semaines au séminaire de Saint-Sulpice. Il est vrai que le chevalier de Boufflers, la belle humeur en personne, y avait passé six mois — à composer *Aline, reine de Golconde*.

J'ai dit Anacréon et Rabelais : oui, Anacréon, couronné de pampre bourguignon; oui, Rabelais, car *Cadet Buteux* est un autre Panurge qui traverse la gaieté parisienne. Il a, lui aussi, sucé le lait nourricier de la muse gauloise.

Désaugiers chanta après la Révolution le réveil de la gaieté. Il fut de toutes les académies chantantes. Ne croyez pas que celui-là chantait à jeun, il chantait à table presque toujours, vrai Molière de la chanson, à la fois auteur et comédien. Comme sa chanson était jolie et comme il la chantait!

Le pauvre homme! il chanta jusqu'à son épitaphe, épitaphe scaronnesque, aux rimes riches :

Ci-gît, hélas ! sous cette pierre,
Un bon vivant, mort de la pierre.

Passant, que tu sois Paul ou Pierre,
Ne va pas lui jeter la pierre *.

Non, nous ne lui jetterons pas la pierre à celui-là, qui croyait à la gaieté parce qu'il avait le cœur sur les lèvres. Oh! le beau rire qui court du chambertin au vin d'Aï, qui éclate à la fois sur la bouche de l'épicurien ivre-gai et de la fille du cabaret ivre-amoureuse, tant il est à la portée de tout le monde. Ce n'est pas Désaugiers qui aurait dit du vin ce vers de rhéteur qui ne boit pas :

Buvons chastement comme le sang d'un Dieu.

Ce qui n'empêchait pas Désaugiers d'être un bon chrétien. Mais son verre n'était pas un calice, et il ne pensait pas au lacryma-christi en chantant son antienne.

Un soir, — après souper, — comme quelques académiciens lui parlaient de l'Académie, il répondit par ces braves couplets comme un autre eût répondu par un mot amer :

Un fauteuil les bras ouverts!
Mais j'en suis indigne,

* Désaugiers a écrit sur la mort de Scarron quatre vers qui semblent faits sur la mort de Désaugiers :

La gaieté qu'à ses maux il opposa toujours
Ne peut se comparer qu'à celle qu'il inspire,
Et la Parque étonnée, en terminant ses jours,
A vu sa dernière heure et son dernier sourire.

Car les meilleurs de mes vers
Chantent sous la vigne.

Loin de vous j'ai navigué,
Toujours libre et toujours gai;
J'aime mieux ma mie,
O gué!
Que l'Académie.

Le vin coule sur mes jours
Comme une fontaine.
Je suis Jean qui rit toujours,
Vrai Jean La Fontaine.

Loin de vous j'ai navigué,
Toujours libre et toujours gai;
J'aime mieux ma mie,
O gué!
Que l'Académie.

On ne chante pas chez vous,
Et l'on n'y boit guère.
Mes discours sont des glouglous :
Que dirait mon verre?

Loin de vous j'ai navigué,
Toujours libre et toujours gai;
J'aime mieux ma mie,
O gué!
Que l'Académie.

Je désapprends mon latin
Sur deux lèvres roses,
Et n'aime, soir et matin,
Que l'esprit des roses.

Loin de vous j'ai navigué,
Toujours libre et toujours gai;
J'aime mieux ma mie,
O gué!
Que l'Académie.

La fille du cabaret,
Brune, rousse ou blonde,
Me verse avec son clairet
Tout l'esprit du monde.

Loin de vous j'ai navigué,
Toujours libre et toujours gai;
J'aime mieux ma mie,
O gué!
Que l'Académie.

L'Institut a l'air en deuil,
Ne vous en déplaise :
Offrez donc votre fauteuil
Au père Lachaise.

Loin de vous j'ai navigué,
Toujours libre et toujours gai;
J'aime mieux ma mie,
O gué!
Que l'Académie

PAUL-LOUIS COURIER

1772—1829

Paul-Louis Courier ranima l'esprit français. Ce fut encore un Grec dépaysé; mais un Grec qui s'était réveillé un jour de vendange aux pieds des vignes de Rabelais.

Comme Paul-Louis Courier faisait ses visites, il rencontra le général Foy : « Où allez-vous? — N'en dites rien à personne, je vais à l'Académie. — A l'Académie! — Et pourquoi n'irais-je pas? MM. Ferrand, Lacuée, Dureau, Villar, Bigot, Aignan, Auger, Dacier, Bausset et Campenon ne m'ont-ils pas montré le chemin? Je sais bien qu'ils sont plus célèbres que moi; mais, dès que je serai de l'Académie, on reconnaîtra que je sais assez de grec pour écrire en français. — Vous n'y entendez rien, mon cher ami; il faut autre chose que du grec et du français pour être admis dans cette illustre assemblée; la plupart de ceux dont vous me parlez ne savent ni le grec ni le français, mais ils ont des prin-

cipes. — Vous avez peut-être raison, et je me rappelle ces paroles mémorables de mon père : *Tu ne feras jamais rien.* — Votre père n'a pas dit cela; il a dit : *Tu ne seras jamais rien*, tu seras Paul-Louis Courier, *id est* rien : terrible mot. »

Et les deux amis se promenèrent bras dessus bras dessous sur le pont des Arts. « Voyez, reprit le général Foy, la grande ville en travail est coupée en deux : d'un côté, c'est la lettre morte, c'est-à-dire les cinq Académies, la Chambre des pairs et la Chambre des députés; de l'autre côté, c'est la lettre vivante, c'est-à-dire le peuple qui essaye ses forces dans les labeurs de la vie, le journal qui forge ses idées sur l'enclume pour qu'elles soient bien effilées quand le jour sera venu. N'allez pas du côté des Académies. — Tant qu'il vous plaira, mon cher général; mais moi, je suis pour la lettre morte, car c'est toujours là qu'est la vraie éloquence. Revenu des rêveries politiques, je laisse à Dieu tout le travail et tout l'honneur des révolutions; on corrige un sot, on ne corrige pas une nation. Quand je me battais pour Bonaparte ou pour Napoléon, savez-vous quels étaient ma joie et mon chagrin, toute ma passion du moment? C'était d'arracher à nos soldats quelques chefs-d'œuvre de l'antique ou de la renaissance, déjà à moitié brisés dans leurs jeux barbares. Ah! mon ami, la *Vénus* de la villa Borghèse a été blessée à la main par quelque descendant de Diomède: l'*Hermaphrodite, immane nefas*, a un pied brisé, et le *Cupidon dérobant les armes d'Hercule* est tombé en éclats. J'ai écrit sur son piédestal : *Lugete, Veneres Cupidines-*

que. Comme il était joli, tout encapuchonné d'une peau de lion ! Il portait la massue comme s'il portait le carquois ? Ah ! Mengs et Winckelmann en fussent morts de douleur ! — Quoi ! s'écria le général Foy, voilà tout le regret qui vous reste de cette République que vous avez servie ? — Que j'ai servie, mais que je n'ai pas aimée, régime violent et impitoyable ; le meilleur gouvernement est celui qui laisse rêver les rêveurs. — Adieu, mon cher Paul-Louis ! Allez à l'Académie ; nul n'échappe à sa destinée. »

L'Académie française consola le traducteur de Longus d'avoir échoué à l'Académie des inscriptions. On se préoccupa beaucoup du discours qu'il allait faire, nul ne doutait que ce ne fût encore un pamphlet. Aussi le roi avait-il dit qu'il y mettrait bon ordre. Mais Paul-Louis Courier, qui ne voulait pas être interrompu à son premier mot, prit des airs de bonhomme pour dire ses malices.

Il s'inclina profondément et commença ainsi :

« Messieurs, je suis bien fier de me trouver au mi-
« lieu de vous, car je ne suis qu'un paysan sachant
« nouer la gerbe quand elle est mûre et fouler la grappe
« qui tressaille dans la cuve. Tous les moissonneurs et
« tous les vignerons de France et de Navarre vous sau-
« ront gré, messieurs, à vous qui êtes l'honneur de la
« noblesse et l'honneur des lettres, d'avoir accueilli un
« pauvre paysan comme moi, un homme de rien abîmé
« dans l'étude, quand vous pouviez donner ce fauteuil
« à tant d'hommes de mérite ayant des titres — sur
« parchemin. »

Paul-Louis Courier décocha ce mot sans avoir l'air d'y toucher, disant que ce ne serait pas faute d'oreilles si la noblesse n'entendait pas.

« Ah ! messieurs, continua-t-il avec son persiflage « masqué, nous ne sommes plus au bon temps où l'on « était soldat sans faire la guerre et académicien sans « savoir lire. Molière n'écrirait plus aujourd'hui : *La « coutume de France ne veut pas qu'un gentilhomme « sache rien faire.* Vous avez tous prouvé qu'un gen- « tilhomme sait tout faire.

« Il faut savoir gré à Napoléon, restaurateur des let- « tres et des titres, sauveur des parchemins, d'avoir « compris son temps, d'avoir enrégimenté les beaux- « arts, organisé les sciences et les lettres comme les « droits réunis ; sans lui la France perdait l'Académie « et le blason ; mais il avait trop de génie pour ne pas « reconnaître que, dans un pays comme le nôtre, il « faut des gentilshommes pour faire des soldats. Aussi « il faisait des gentilshommes avec des soldats et des « académiciens avec des gentilshommes. »

Paul-Louis Courier avait été soldat, soldat sans enthousiasme, comme Descartes, d'autant plus braves tous les deux, qu'ils voyaient les fumées de la poudre, et non les fumées de la gloire. Paul-Louis Courier mourut d'un coup de feu, comme un soldat, mais dans les hasards de la bataille de la vie

BENJAMIN CONSTANT

1767 — 1830

Il n'a manqué à Benjamin Constant que d'être un jour maître de lui pour devenir maître d'une faction, d'un ministère, d'une tribu philosophique.

Quelqu'un a dit, en parlant de La Rochefoucauld, que, comme Hérodote avait désigné chacun des livres de son histoire par le nom des neuf Muses, La Rochefoucauld aurait pu désigner chacune des périodes de sa vacillante existence par le nom de la femme qui y avait présidé et qui en avait décidé : madame de Chevreuse d'abord, puis madame de Longueville ; un peu plus tard, madame de Sablé, et, au dénoûment, madame de Lafayette.

Ce qui s'est écrit sur La Rochefoucauld, ne pourrions-nous pas le reprendre, maintenant qu'il s'agit d'écrire sur Benjamin Constant, cette contre-épreuve de La Rochefoucauld, ce politique sans croyance, cet

écrivain sans système, ce naufragé de tous les partis, qui est venu si tristement échouer sur l'écueil de 1830, attaché seulement à deux lambeaux d'espérance, la roulette du soir et la maîtresse de la nuit?

Ah! si en ce mois de novembre qui suivit juillet, à l'heure où les enthousiastes de la saison passée méditaient auprès du tombeau de Constant sur les vains tumultes des révolutions et sur les vaines promesses des royautés; ah! si dans quelque étoile de la voie lactée, celles-là ont pu se réunir qui, l'une après l'autre, furent les sœurs de charité de cette raison indécise et de cette passion égoïste, c'est là l'entretien qu'il eût fallu surprendre pour conclure sur cet homme, que l'histoire jugera mal. Car, plus femme que toutes ces femmes ouvrières de sa destinée, Benjamin Constant ne s'est montré vraiment qu'à elles. Ce n'est pas Œdipe qu'il fallait à ce sphinx politique; c'est Jocaste et c'est Antigone!

Il a douze ans, il est à Bruxelles, s'occupant de musique, courtisant les dames du bel air, dansant des menuets qui se terminent toujours par quelques gambades, dégoûté au demeurant du monde et des bals, ne goûtant guère d'émotions que par le jeu et par l'or qu'il voit rouler! Comment trouvez-vous ce premier Benjamin Coustant? C'est le Benjamin Constant de sa grand'mère.

Il a vingt ans, il s'arrête au Colombier, ses Charmettes à lui, auprès d'une madame de Warens plus poétique que l'autre et non moins bonne! Du Colombier il s'échappe, courant Paris et l'Angleterre, rêvant l'A-

mérique, parlant de suicide, demandant déjà : « Qu'est-« ce que le bonheur? qu'est-ce que la dignité? » et croyant si bien à ce problème, qu'il ne se hâte pas de rendre l'argent emprunté au mari de sa protectrice! Du reste, il est amoureux ailleurs, et raconte à sa comtesse du Colombier toutes ses escapades de Chérubin. Voilà le Benjamin Constant de madame de Charrière, de Jenny Pourrat, de mademoiselle de Cazenove.

Un peu de temps encore, et il est à Bruxelles, gentilhomme ordinaire, ennuyé de ses fonctions, irrité contre lui-même, écrivant sur les religions et aboutissant à ce bel axiome : « Une vérité n'est complète que « quand on y a fait entrer son contraire. » Il se marie et va vite au contraire du mariage. Il divorce, et reprend sa volée. Voilà le Benjamin Constant de Wilhelmine de Brunswick.

Il est à Paris, en plein Directoire. Il pénètre à la fois dans vingt milieux; tribun bientôt, il attaque le premier consul pour plaire à une femme philosophe; il se rétracte pour séduire une dame éprise du jeune vainqueur d'Italie! Il s'agite, il intrigue pour Moreau; il court de Paris à Coppet, de Coppet à Paris; il se remarie, et il lui faut assister aux duels de sa femme avec sa maîtresse! Il est sceptique à l'ordinaire, mystique par intervalles : Français d'esprit comme Voltaire, il s'embarbouille du germanisme de Schiller, et, qui pis est, de Zacharias Werner! Et, à travers les mille soucis de sa vie, il écrit un roman qui est son cœur et sa gloire, un roman desséché et desséchant comme lui-même le jour où il s'écriait : « Je ne veux rien voir

« fleurir autour de moi ! » Voilà le Benjamin Constant de madame de Staël, de Julie Talma, de madame de Lindsay, l'Ellénore d'Adolphe, et de mademoiselle de Hardenberg, qui fut madame Benjamin Constant.

Nous sommes sous la première Restauration. La reine de Naples a besoin d'un conseil. Benjamin Constant va discuter les intérêts de la veuve de Murat chez uné amie de madame de Staël. Là il s'émerveille. il est captivé, il appartient à la maîtresse de la maison. Elle est aux Bourbons ; Constant écrira donc, quand l'aigle s'envolera de l'île d'Elbe : « Je n'irai pas, misérable « transfuge, me traîner d'un parti à l'autre, » et tant d'anathèmes à la suite, contre le roi des rois qui revenait. Les anathèmes s'imprimaient le 19 mars. Le 20, l'empereur rentrait aux Tuileries : la semaine d'après, Benjamin Constant était conseiller d'État, et, à l'entrée des alliés, il quittait les bancs du conseil pour soupirer aux pieds de l'Égérie d'Alexandre de Russie. Voilà le Benjamin Constant de madame Récamier et de madame de Krudner.

N'insistons pas. Le reste de la vie de Constant appartient à ces trois dangereuses maîtresses, la philosophie, la politique, la fortune. Benjamin Constant passa les quinze années de la Restauration dans son cabinet, où il achevait son livre sur la religion, lui plus incrédule que jamais ; à la Chambre où il patronnait la cause du libéralisme avec la plus magnifique éloquence, lui qui avait falli être le conseiller privé de Napoléon ; à la maison de jeu, où il gagnait et reperdait ses droits à l'éligibilité ! O philosophie ! ô politique ! ô fortune !

Quand vint 1830, Constant se prodigua dans la rue, dans les conseils, partout *. La maîtresse popularité le tentait; mais la fortune revint plus agaçante, tenant en main deux cent mille francs puisés dans la caisse du Palais-Royal; Benjamin Constant se pencha vers elle, l'embrassa et mourut du baiser **.

Pauvre orateur ! pauvre génie ! il ne lui a manqué pour être grand qu'un peu de cette virilité qu'avaient en trop la plupart de ses maîtresses et de ses amies !

Parmi tant de femmes, une seule fut rebelle à Benjamin Constant : l'Académie. Il se présenta pour occuper le vingt-quatrième fauteuil, mais on lui dit de repasser. Heureusement que le quarante et unième fauteuil était vacant : Benjamin Constant alla s'y asseoir avant de mourir.

* Aux journées de Juillet, un de ses amis lui écrivit : « Il va se jouer ici une partie dont nos têtes sont l'enjeu ; apportez la vôtre. » Et Benjamin Constant apporta sa tête.

** « On vient d'annoncer dans la même journée la mort de Gœthe, la mort de Benjamin Constant, la mort de Pie VIII. Trois papes de morts. » VICTOR HUGO.

ARMAND CARREL

1800—1836

Qui pourra reconnaître dans un siècle la figure d'Armand Carrel, quand on saura que c'est l'Homère du christianisme et de la monarchie, M. de Chateaubriand, qui a entretenu d'une main pieuse les fleurs du tombeau de Saint-Mandé ; quand on rappellera cette entrevue où les députés du peuple nommaient le rédacteur du *National : Citoyen;* où le rédacteur du *National* leur offrait des fauteuils dorés en leur répondant avec une grâce sévère : *Messieurs*; quand on lira, au récit de sa dernière rencontre, que M. Émile de Girardin sur qui tomba la fatalité de sa mort est resté, à travers les épreuves les plus orageuses, le plus intraitable amant de la liberté?

Armand Carrel, pour le définir d'un trait, était le Bayard du libéralisme, ou, plutôt, c'était un Marceau au repos, un Marceau venu trop tard! Jetez Carrel en Vendée ou au milieu des brillantes aventures de Rivoli

et d'Arcole, il sera à sa place naturelle, vaillant capitaine, tacticien inépuisable en manœuvres, affectueux pour ses inférieurs, un peu réservé avec ses égaux, un peu roide vis-à-vis du général en chef, éloquent surtout d'une éloquence brève et mâle, peu préoccupé de la cadence ou des images, toujours inquiet de la netteté et de la justesse de ses idées. Supposez-le dans sa tente, avec son visage bilieux aux heures de repos et qui s'enflamme dès que les clairons sonnent, avec sa main nerveuse, qui se délasse volontiers des fatigues de la bataille par les émotions du duel, avec sa taille cambrée qui se dessine sous l'uniforme : vous avez un nom de plus à inscrire dans le nobiliaire des plébéiens héroïques, vous avez une légende de plus à raconter parmi les histoires de tous ces beaux jeunes gens impatients de jeter, le matin d'une nuit amoureuse, leur tête à peine mûre, comme une digne offrande à la patrie !

Par malheur pour Carrel, quand il parut sur la scène politique, le temps n'était plus de ces dévouements, de ces périls, de cette gloire. Soldat, il se trouve mal à l'aise dans les armées de la Restauration. Libéral plutôt encore que républicain, il sortit des rangs le jour où la France alla opprimer le parti constitutionnel en Espagne. L'Espagne le vit pourtant commandant une troupe de partisans français, guerillero, émigré, cantonné dans sa Catalogne comme dans le Coblentz du libéralisme. On sait le dénoûment : la petite bande est défaite, Carrel rentre en France, il est condamné à mort. Mais le soldat Carrel est un légiste à la manière des héros de son compatriote Corneille : il sauve sa vie.

Sa vie, à partir de cette heure, se régla et s'ordonna militairement dans tous les détails de l'existence civile. Il fut historien pour le service d'une opinion ; il fut journaliste pour suffire chaque jour à la défense d'un parti ! Mais comme en ces escarmouches continuelles il sut maintenir son caractère chevaleresque ! Comme il saluait volontiers, même les ministres condamnés de Charles X, quand il découvrait en eux quelque chose de fier et d'indompté ! Comme il était franc dans ses attaques contre le roi, en qui il avait cru voir Guillaume III, en qui il ne trouvait que Louis-Philippe ! Comme son âme apparaissait passionnée, colère, souvent mélancolique, à travers toutes les audaces de sa polémique !

Carrel est tombé, jeune encore, à la veille de la victoire, mais à la veille de la défaite *. Ne le plaignons pas. Jalousons plutôt ce hardi et généreux homme de qui on peut dire ce que lui-même écrivait du brillant Zumalacarreguy, son ennemi politique : « Quand un homme est envié par ceux qui ne sont pas de son parti, il a la gloire ! » Il est mort dans le drapeau du journalisme, et il a été enseveli dans un pan du drapeau.

* L'Armand Carrel de Madrid, José Larra, écrivait, quelques mois avant son suicide, ces paroles que l'on pourrait graver sur la tombe de son frère d'armes : « Ah ! ceux qui avant de mourir ont passé par la mort de la désillusion, voilà ceux qu'il faut plaindre. Ils sont morts deux fois ! »

HÉGÉSIPPE MOREAU

1810 — 1838

Le 20 décembre 1838, un infirmier de la Charité dit au carabin de service : « Le numéro 12 vient de mourir. » Et ce fut là toute l'oraison funèbre du numéro 12.

Le numéro 12 ! ô vanités de la poésie ! On meurt pour laisser un nom immortel, et ce jour-là on annonce qu'un homme est mort à l'hôpital sous le numéro 12 !

Or ce numéro 12 était ce jour-là le pseudonyme d'un nom destiné à la gloire : Hégésippe Moreau.

Il est mort de la poésie comme d'autres meurent de l'amour, comme quelques-uns du mal de la vie. « Poésie, poésie ! douce et enivrante musique ! elle vous sert de pain et d'amour ; vous la récitez à l'oiseau qui chante et qui s'arrête dans son chant commencé pour savoir

votre chanson ! » Ainsi parle Jules Janin, un beau poëte, dont les phrases n'ont pas de rimes, mais s'entre-baisent avec une musique charmante.

La poésie a ses martyrs, comme la religion. On n'est poëte qu'à la condition de souffrir. Lord Byron, avec tous ses millions, a porté sur les océans les amers désespoirs de son cœur, Hégésippe Moreau expire sur un lit d'hôpital. Qui peut dire lequel fut le plus malheureux? Pierre Corneille raccommodait ses chausses et regardait passer Jean Racine qui s'en allait dîner avec Louis XIV et madame de Maintenon. Mais Racine s'en revenait, blessé à mort par un regard du roi, et Corneille se consolait de porter ses chausses déchirées avec sa bonne femme qui l'aimait ainsi équipé. Il faut en prendre son parti, et traverser bravement cette voie douloureuse bordée de tombeaux. Périsse le poëte, pourvu que le poëme vive ! Camoëns lutte contre toutes les fureurs de la mer : qu'importe, si la *Lusiade* est sauvée du naufrage? Pierre Corneille va mourir de faim, ou peu s'en faut, dans la rue d'Argenteuil : valait-il donc mieux qu'il tînt table ouverte à la place Royale et qu'il n'écrivît pas le *Cid ?*

Tout a manqué à Hégésippe : un père, une mère, un nom. S'il parle à sa sœur et de sa sœur, ne le croyez pas. C'est une sœur de rencontre, c'est une des Muses du poëte. La misère avait touché son berceau, comme une méchante fée : il la retrouva à son lit de mort. Comment s'armerait-on de sévérité contre sa vie en face de cette mauvaise conseillère, en face aussi de cette poésie qui n'a pas les virginales candeurs de la jeunesse,

mais qui en a toutes les grâces et toutes les luxuriances?

On rencontrait plus souvent Hégésippe au cabaret et chez les courtisanes qu'aux bords de l'Hippocrène, dans le cénacle des neuf muses. Mais, s'il s'arrêtait un quart d'heure à Saint-Étienne-du-Mont, il priait*. Si un mirage lui rendait ses verts printemps de Provins, il pleurait; et ses prières et ses pleurs retombaient en rosée dans des vers attendris que savent par cœur tous ceux qui ont vingt ans et tous ceux qui regrettent de ne les avoir plus.

Hégésippe, c'était Diogène qui avait bu le vin de son tonneau avant de s'y loger, et qui le roulait de la maison de Périclès au réduit de Laïs; mais ce Diogène allait reposer son cynisme au pays de ses rêves : il mangeait le pain de la fermière, il se penchait sur le miroir enchanté de la Voulzie, et cueillait sur la rive ce myosotis qui est son âme et qui sera son souvenir :

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles? Non;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,

* Conduite à Bethléem par l'étoile des rois,
Au Gloria des cieux muse mêle ta voix;
Rallume l'âtre éteint de Marthe et de Marie;
Consulte le voyant au puits de Samarie;
Et, fidèle au gibet de ton Dieu méconnu,
Sous le sang rédempteur prosterne ton front nu,
Puis, malgré l'incrédule et ses bruits de risée,
Relève fièrement ta tête baptisée.

Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ces vagues sons ;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage.
L'onde semblait me dire : « Espère ! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain. » — Dieu me le doit toujours !

JOUFFROY

1796 — 1842

Théodore Jouffroy, c'était Manfred député, conseiller de l'Université et professeur en Sorbonne.

Vous souvient-il du cri de la Gertrude de Shakspeare, au moment où elle s'effraye des pâleurs d'Hamlet, de ses mélancolies et de ses ironies convulsives? « Ne retournez pas à Wittemberg, mon fils Hamlet! » Wittemberg, l'école, la dispute, le tumulte des systèmes : voilà en effet ce qu'il faut éviter quand on a vingt ans, quand le cœur est libre encore de s'épanouir dans la poésie, dans l'amour, dans le commerce des affections naturelles! Ah! si, vers 1815, quand Théodore Jouffroy quitta les cimes du Jura pour venir à Paris chercher des vérités et trouver des doutes, quelqu'un de ces pâtres qu'il aimait avait pu prévoir l'avenir, je sais bien ce qu'il lui aurait dit avec prière et avec larmes :

« Ne retournez pas à Wittemberg, mon fils Hamlet!

N'allez pas à Paris mon fils Théodore! Restez ici! Les ombrages sont verts, la cascade marquera le rhythme de vos chansons; pour vous, Euterpe dénouera le réseau de sa blonde chevelure, et pour vous les étoiles se mireront dans le lac en racontant le secret du ciel! Restez, ô jeune homme à l'œil bleu, à la lèvre mince, à la main déjà trop blanche! Là-bas, vous serez vite brisé, vase fragile où brillerait si limpide le nectar de poésie, et qui éclatera dès que vous y verserez ce vin de la science qui a un goût de fiel et d'absinthe! Restez, imprudent qui portez Dieu dans votre âme généreuse et nourrie des meilleurs exemples; là-bas, vous rejetterez le précieux fardeau; là-bas, vous oublierez l'Église; là-bas, vous ne verrez plus cette nature, qui regarde nos maux, du moins, si elle ne sympathise pas avec nos douleurs! Vous existerez dans le bruit, parmi les rumeurs des multitudes indifférentes, parmi les poussières aveuglantes de ces grandes routes où se choquent tous les ambitieux, tous les révoltés, tous les faux sages! N'allez pas à Paris, mon fils Théodore! »

Ainsi eût parlé le pâtre; mais Jouffroy eût-il écouté? Non! La jeunesse, cette éternelle prometteuse, le poussait en avant, lui racontant l'Empire écroulé, le verbe plus puissant désormais que le glaive, le champ ouvert à tous les nobles orgueils! Et il s'asseyait radieux sur ces bancs de l'École normale où les élèves de la veille étaient déjà des maîtres, et bientôt il avait lui-même gagné ses droits à la maîtrise! O premières aurores de la Restauration! belles espérances sitôt déçues!

Disciple de Royer-Collard, Jouffroy s'engagea natu-

rellement dans les rangs de l'opposition libérale, du jour où la Charte ne lui sembla plus une vérité ! Exclu de l'Université, il attira dans sa maison un cénacle d'esprits fraternels, amoureux de cette éloquence, enchantés de cette audace, possédés par cette conviction ! Charles de Rémusat, Sainte-Beuve, bien d'autres, se souviennent de ces après-midi où les heures s'écoulaient si vite, tandis que, appuyé à sa cheminée, Jouffroy développait les éternels principes de la justice, les immuables conditions de la beauté ; et puis on redescendait du Sanium de Jouffroy dans les bureaux du *Globe!* Le journal continuait la tribune : chacune de ces feuilles volantes se répandait sur Paris, annonçant les renommées nouvelles, donnant l'éveil sur toutes les questions, sonnant une fanfare imprévue à l'oreille des poëtes, dans le cercle des penseurs, dans le salon des politiques ! Qui donc a oublié, parmi les hommes de cette époque, l'émotion, j'allais dire la terreur, qui saisit la France de Charles X quand le *Globe* apporta cette menaçante page de Jouffroy, obus lancé au seuil même de Notre-Dame : *Comment les dogmes finissent?*

Comment les dogmes finissent! Ah ! Jouffroy, vous avez descendu vite la pente au bas de laquelle est l'abîme ! Ah ! vous voilà déjà, insulteur des dieux, oracle des hommes, criant aux apôtres du Galiléen : « Le christianisme était la dernière des religions, et il a terminé sa mission ! » Hélas ! ne savez-vous pas où aboutissent ces révoltes ? Songez, Jouffroy, à Julien l'Apostat, songez à Luther dans le cimetière de Worms. « Bienheureux, » soupirait le sectaire incliné sur les tombes,

« bienheureux ceux qui sont là, parce qu'ils se repo-
« sent! »

Jouffroy ne songeait pas à Luther, et il ne voulait pas de repos. 1830 arrivait, prodiguant ses soleils de juillet, et attisant les incendies dans ces imaginations ardentes à se consumer! Ils étaient fiers alors, tous ces professeurs dans leur Sorbonne reconquise, tous ces journalistes dont les articles avaient démoli l'ancien trône! Jouffroy s'exaltait et disait de son accent superbe : « Nous savons ce que c'est qu'une révolution! Nous le savons, parce que nous sommes venus à propos! » Ils savaient le premier chapitre, et ils se vantaient! Mais il leur a fallu épeler tous les autres avec dégoût et avec désespoir! Il a fallu que Jouffroy sentît peu à peu sa force diminuée dans ces épreuves compromettantes de la politique; il a fallu que ce philosophe profond, ce psychologue subtil, qui, par moment, remontait jusqu'à la poésie dans ses analyses passionnées, restât des années, sur le banc de la Chambre, silencieux, rapporteur inutile, déserteur de ses croyances d'autrefois! Il voulait reparaître parfois au collége de France ou à la Faculté; mais le Dieu n'inspirait plus cet oracle exténué, ou, si la passion le reprenait encore, c'est qu'il s'abandonnait à des confessions publiques, c'est qu'il dévoilait à son auditoire la plaie secrète dont il se mourait, c'est qu'il osait être, devant tous, Manfred, Manfred aspirant aux consolations éternelles de la nature, ou bien Pascal encore, un Pascal qui fuyait la croix.

Relisez, dans le *Mémoire sur l'organisation des scien-*

ces philosophiques, cette seconde partie, plus morne qu'*Obermann*, plus navrée que la nuit de *Faust*, niant Dieu à l'heure où les cloches sonnent Pâques! Jouffroy a raconté et commenté son scepticisme avec la sombre ardeur d'un Ravenswood déchu qui regrette le château paternel! Pouvait-il donc, lui, esprit délicat et froissé par la vie publique, ne pas regretter cet asile du sanctuaire où toutes les blessures se cicatrisent, où toutes les pertes se réparent, où La Vallière oublie le roi, où Jean Racine oublie la gloire?

La souffrance, qui est un docteur plus persuasif que Reid et que Dugald-Stewart, ces lumières de Théodore Jouffroy, ramena le philosophe à Jésus! Il expira en faisant un acte de foi au Dieu des simples de cœur, et en se redisant peut-être cette sublime parole de l'abbé Gerbet, son ancien adversaire du *Mémorial catholique* : « Le christianisme n'est, dans son ensemble, qu'une grande aumône faite à une grande misère. »

Ah! si Théodore Jouffroy n'avait été qu'un poëte! Si Hamlet n'était pas allé à Wittemberg!

STENDHAL

1783 — 1842

Stendhal disait : « Je commencerai à être compris vers 1880. » J'ai bien peur que, vers 1880, il ne soit plus guère question de lui. Il ressemble fort à cette fille du bal masqué, qui ne veut pas montrer sa figure et qui donne un rendez-vous à huit jours de là. A l'heure du rendez-vous, on ne pense plus à elle. Ces grands airs de sphinx qui n'a pas de secrets à dire, ces mille et un pseudonymes qui ne cachent pas un nom destiné à la gloire, ce paradoxe vivant qui ne sera la vérité que par hasard, ce dandysme du bourgeois qui veut jouer au Lauzun, toutes ces affectations de supériorité, quand le piédestal manque, se tournent plus tard contre l'œuvre et condamnent l'écrivain.

Comme romancier, Stendhal a eu son don et sa conquête. Sans doute, ses héros jouent tous avec trop d'obstination au Machiavel et au Napoléon ; mais ses héroïnes, qui sont d'un sang italien et français, n'em-

pruntent rien de leur grâce d'amazones ni de leurs audaces voluptueuses aux blanches puritaines de Richardson et de Walter Scott, ni aux amoureuses enragées de Hugo et de George Sand. Ce qui fait leur force et leur charme, c'est qu'elles sont tout naturellement ce qu'elles sont : révoltées, socialistes sans système, amoureuses de sang, *rouges et noires*, roulant sur le tapis vert de l'amour, comme les y jette le hasard. Plus d'une fois Stendhal n'a été qu'un photographe, mais un photographe misanthrope qui savait choisir son point de vue.

Sur les arts, le point de vue de Stendhal n'était pas toujours juste. Sa trinité, c'étaient Canova, Corrége et Cimarosa, avec Rossini pour maestro suppléant. Oui, le Corrége, qui est un des sept grands peintres, peut être adopté comme un pur idéal de grâce divine et de couleur élyséenne ; sans doute Cimarosa chante au Pausilippe avec une voix qui a dû réveiller Virgile ; mais Canova n'a pas été Pâris sur le mont Ida ; il n'a vu de près que les princesses de son temps !

Pour Stendhal, le monde était une comédie où les passions de l'amour jouaient les premiers rôles. On lui a demandé plusieurs fois sa profession; il répondait avec la gravité d'un maître d'école : *Observateur du cœur humain*. Le cœur humain, pour lui, c'était le cœur d'Ève, de Madeleine, de La Vallière, de Salomon, de don Juan, de Werther.

Quand on lui demandait s'il croyait, il répondait : « Je crois à l'amour * »

* Selon M. Mérimée, qui l'a gravé en relief dans une pierre antique : « Il était fort impie, matérialiste outrageux. ou, pour mieux

Stendhal est un homme de lettres qui a écrit à l'usage des hommes de lettres, sans nul souci du public. Il a eu le tort d'avoir trop d'esprit, mais il se disait sans doute qu'il faut avoir beaucoup d'esprit pour en avoir assez. S'il se préoccupait du public, c'était pour le duper. Il n'était jamais de l'avis de personne, ni de son voisin, ni même de sa voisine. Rencontrer Stendhal, c'était rencontrer un ennemi; en vain s'armait-on pour le convaincre aujourd'hui des opinions qu'il avait écrites hier : il disait que l'autorité la plus sérieuse n'avait qu'un jour de règne.

Je conterai un des vingt amours de Stendhal, celui-là qui a écrit sur l'amour, mais qui, après avoir beaucoup écrit et beaucoup aimé, n'avait pas encore une opinion précise, tant il est vrai que l'amour est toujours dans la vie une page écrite en hébreu. Donc Beyle était amoureux. C'était en Italie, le pays des galantes équipées. La dame avait un mari, « jaloux comme un tigre, » disait elle à Stendhal. Et Stendhal en étreignait la tigresse avec plus de passion. Les entrevues étaient mystérieuses. C'était un amour au clair de lune, mais avec toutes les ardeurs du soleil. Renaud se résignait à se cacher dans une petite ville à quelques lieues du jardin d'Armide. On lui écrivait l'heure des rendez-

dire, ennemi personnel de la Providence. Il niait Dieu, et nonobstant il lui en voulait comme à un maître. Jamais il n'a cru qu'un dévot fût sincère. Je pense que le long séjour qu'il avait fait en Italie n'avait pas peu contribué à donner à son esprit cette tournure irréligieuse et agressive qui se montre dans tous ses ouvrages. »

vous; il partait incognito, déguisé avec toutes les défroques du carnaval. On l'a vu en pénitent blanc, lui qui ne croyait pas à la pénitence et qui n'avait pas été voué au blanc. Il arrivait, très-heureux d'avoir dépisté les espions. Il était attendu à la porte par une camériste silencieuse qui le conduisait à la chambre de la dame par un escalier dérobé; mais, un soir, cette camériste s'amusa d'un seul mot à foudroyer ce château d'amour de Stendhal. « Le mari n'est pas jaloux, lui dit-elle; c'est l'amant. — Quoi! l'amant! s'écrie Stendhal; mais l'amant, c'est moi. — Non, monsieur; l'amant, c'est un autre : c'est celui qui passe par le grand escalier. » Et, comme Stendhal doutait, cette fille poursuivit : « Venez demain; vous n'êtes pas attendu, et vous verrez. » Il vint et il vit.

Est-ce l'amant trahi ou le philosophe qui va sortir de la cachette? Écoutez Stendhal lui-même : « Vous croirez peut être que je sortis du cabinet pour les poignarder? Nullement. Il me sembla que j'assistais à la scène la plus bouffonne. J'allai prendre une glace, et je rencontrai des gens de ma connaissance qui, frappés de mon air gai, me dirent que j'avais l'air d'un homme qui vient d'avoir une bonne fortune. Tout en causant avec eux et prenant ma glace, il me venait des envies de rire irrésistibles, et les marionnettes que j'avais vues une heure avant dansaient devant mes yeux. »

Voilà le philosophe; mais, le lendemain, l'amant tue le philosophe; la passion ressaisit ce cœur qui ne croit plus à lui, une sombre tristesse envahit ce front et ces lèvres, qui se croyaient le droit de rire de tout. Sa maî-

tresse se jette à ses genoux, et il la repousse comme un mari de mélodrame *.

J'ai dit cette aventure galante de Stendhal pour prouver la fragilité de la philosophie de l'amour. Voilà un homme d'esprit qui fait un livre railleur sur les passions et qui, à la première équipée amoureuse, se conduit comme un séminariste. Quoi! cette femme charmante, qui ne lui devait que son temps perdu, le convie aux fêtes de son cœur et aux fêtes de son alcôve : elle aiguillonne ses passions par des histoires de jalousie; elle lui réserve à lui cet escalier dérobé qui, selon un poëte italien, est doux à monter comme l'échelle d'or qui va au ciel, et Stendhal ne tombe pas dans ses bras plus amoureux que jamais! Je dirais que c'est un sot, s'il ne l'avait dit lui-même.

Ce qui a le plus manqué à Stendhal, c'est la figure, car il avait une tête de Kalmouk ; et pour qui voyait cet amoureux persistant avec ses gros favoris, sa perruque, son nez retroussé, passant ou plutôt roulant comme un tonneau sur le boulevard des Italiens, tout en reluquant les femmes et tout en ayant l'air de leur dire avec sa lèvre malicieuse et affamée : « Je vous connais et je

* « Cela me faisait un mal affreux, mais pourtant j'avais un certain plaisir physique (?) à me la représenter dans le cours de ses nombreuses trahisons. Je me suis vengé, mais bêtement : par du persiflage. Elle s'affligea de notre rupture, et me demanda pardon avec larmes; j'eus le ridicule orgueil de la repousser avec dédain. Il me semble encore la voir me suivre, s'attachant à mon habit, et se traînant à genoux le long d'une grande galerie. Je fus un sot de ne pas lui pardonner; car, assurément, elle ne m'a jamais tant aimé que ce jour-là. »

voudrais vous connaître encore, » ce n'était pas là l'homme qui avait écrit un livre sur l'amour.

Mais que lui importait votre opinion ? Son livre, il ne l'a pas écrit pour vous, mais pour lui. Et, quant à sa personne, si vous ne la trouvez pas digne une dernière fois de filer le parfait amour aux pieds d'Omphale, Hercule s'en consolera en brisant son fuseau devant la courtisane qui n'a pas d'opinion.

Stendhal eut son temps. Ce fut aux beaux jours de l'Empire, où les jambes bien faites faisaient leur chemin chez les femmes. Stendhal avait la jambe bien faite. Aussi, laissant à d'autres les jeux innocents de Werther, il se jetait à bride abattue dans toutes les folles perversités de Valmont. Toutefois il n'a jamais assez compté sur sa jambe, tant il avait peur que sa figure ne désorientât l'amour. Au lieu d'y aller bon jeu, bon argent, il se mettait en campagne par les sentiers perdus des surprises, toujours armé d'un peu d'esprit railleur, afin d'éviter le ridicule; mais, en amour, rien ne vaut la foi : la foi embrase, l'esprit éteint. Il pouvait s'écrier aussi, comme ce dandy d'un roman moderne : « Que ne suis-je, en certaines rencontres, ce rustre des dimanches qui va tout à l'heure, sans douter de lui, endimancher celle qui l'attend ! »

Mais Stendhal avait été soldat. Il avait bravement raillé la mort sur tous les champs de bataille de l'Empire. N'était-il pas en droit de railler l'amour dans tous les cercles de la Restauration ?

Ce roué dédaigneux, qui semblait bafouer les femmes et narguer les dignités, il a vécu au pied de madame

Pasta et sollicitant sans cesse un consulat de première classe. A son dernier jour, vous auriez pu le rencontrer sur le boulevard des Capucines, non loin du ministère dont il attendait toujours une meilleure patrie à l'étranger, guignant de l'œil quelque figure chiffonnée d'Impéria parisienne égarée à la recherche d'une proie. Mais, ce jour-là, ce fut la mort qui saisit sa proie en plein boulevard. Voilà le lit de mort que trouva naturellement celui qui n'aimait pas ses amis et qui fuyait Dieu !

Quel est le dernier mot à dire sur cet oracle de carnaval romain? Stendhal, non, je me trompe, Henri Beyle l'a écrit dans son épitaphe : *Henri Beyle, Milanais* (par l'esprit, car il était de Grenoble), *a aimé*, *a écrit*, *a vécu !*

SÉNANCOURT

1770 — 1846

Cette muse des mélancolies alpestres m'a toujours rappelé la Vénus de Milo. Elle est belle, mais mutilée. Elle est taillée dans le marbre des chefs-d'œuvre, mais le marbre manque O supplice des supplices ! ne pouvoir fermer les bras sur l'amour qui déchire, mais qui apaise !

M. de Sénancourt a été un cœur sans bras.

Ç'a été aussi un navire sans voiles et sans gouvernail. A tous les coups de vent il échouait sur le sable sans se briser tout à fait. Le lendemain il se relançait au courant vers le cap des tempêtes, car ce qu'il allait chercher dans les mers perdues, c'était la source des larmes infinies. Que de lointains voyages avec les rêveries oisives, ces oiseaux des rives abandonnées qui chantent l'hymne saccadé du désespoir !

M. de Sénancourt a confié sa douleur aux solitudes

des Alpes. Cette muse-sensitive a marqué avec orgueil son pied tout saignant sur les neiges immaculées que le soleil seul a visitées après lui. C'est là qu'il a vu le néant des mondes périssables sans trouver le chemin des mondes futurs. Comme il ne croyait pas à ce qu'il voyait, il ne voulait pas croire à ce qu'il ne voyait pas.

Malheur! malheur! malheur! Ce mot fatal est inscrit sur leur front, sur leur cœur et sur leur main. Leur mère leur a donné à sucer une mamelle pleine de larmes, la nature n'a été pour eux qu'une marâtre. Ils ont pris le monde en dédain superbe comme des rois déchus qui ne tireraient pas une seule fois l'épée pour remonter sur le trône. Mais ils ne savent pas que ces ébauches de la vie ne sont pas la vie; ils ne savent pas que celui-là est plus artiste mille fois, qui accomplit bravement sa destinée. Quelque humble que soit le poëme de ses jours, un maçon qui pose en aveugle sa pierre au monument est plus grand que l'architecte qui ne bâtit que des châteaux en Espagne.

Il y a une maladie qui ravage la jeunesse, une maladie de l'âme qui pourrait s'appeler le *mal de vivre.* Obermann l'a subie jusqu'à en mourir. La vie est une fleur qui tombe du ciel dans une terre féconde ou sur un roc stérile. Elle pousse des deux côtés, ici belle et forte, avec toute la séve des vertes saisons; là, pâle et étiolée, aspirant à la rosée et au soleil, mais ne trouvant que la mort. M. de Sénancourt avait pris racine sur un roc stérile. Pour lui, le soleil c'était le reflet du volcan; pour lui, la rosée c'est la fonte des glaces. Et c'est là qu'il a vécu penché sur l'abîme, mais s'atta-

chant avec désespoir à toutes les anfractuosités, à moitié mort, mais voulant vivre parce qu'il ne voyait pas le sillon lumineux de l'avenir dans les routes nocturnes du tombeau.

« Il y a l'infini entre ce que je suis et ce que je voudrais être. » Ce fut le premier mot de M. de Sénancourt à l'Académie. Voulait-il être un homme ou un dieu? Il n'était ni l'un ni l'autre. Il étonna beaucoup les quarante fauteuils par la hardiesse de son idée et de sa phrase. Jusque là à l'Académie on n'avait pas proclamé la philosophie du doute avec une si altière éloquence.

« Souvent je me repose dans cette idée, que le cours « accidentel des choses et les effets directs de nos inten- « tions ne sauraient être qu'une apparence, et que toute « action humaine est nécessaire et déterminée par la « marche irrésistible de l'ensemble des choses. Il me « paraît que c'est une vérité dont j'ai le sentiment; « mais, quand je perds de vue les considérations géné- « rales, je m'inquiète et je projette comme un autre.

« Ces conceptions étendues qui rendent l'homme si « superbe et si avide d'empire, d'espérances et de du- « rée, sont-elles plus vastes que les cieux réfléchis sur « la surface d'un peu d'eau de pluie qui s'évapore au « premier vent? Le métal que l'art a poli reçoit l'image « d'une partie de l'univers; nous la recevons comme « lui. — Mais il n'a pas le sentiment de ce contact. — « Ce sentiment a quelque chose d'étonnant, qu'il nous « plaît d'appeler divin. Et ce chien qui vous suit, n'a- « t-il pas le sentiment des forêts, des piqueurs et du

« fusil, dont son œil reçoit l'empreinte en répercutant
« les figures?

« L'homme qui travaille à s'élever est comme ces om-
« bres du soir qui s'étendent pendant une heure, qui
« deviennent plus vastes que leurs causes, qui semblent
« grandir en s'épuisant, et qu'une seconde fait dispa-
« raître.

« Et moi aussi j'ai des moments d'oubli, de force, de
« grandeur : j'ai des besoins démesurés; *sepulchri im-*
« *memor!* Mais je vois les monuments des générations
« effacées; je vois le caillou soumis à la main de
« l'homme, et qui existera cent siècles après lui. J'aban-
« donne les soins de ce qui passe, et ces pensées du
« présent dejà perdu. Je m'arrête étonné; j'écoute ce
« qui subsiste encore; je voudrais entendre ce qui
« subsistera : je cherche dans le mouvement de la
« forêt, dans le bruit des pins, quelques-uns des ac-
« cents de la langue éternelle.

« Force vivante! Dieu du monde! j'admire ton œu-
« vre, si l'homme doit rester; et j'en suis atterré, s'il
« ne reste pas. »

FRÉDÉRIC SOULIÉ

1800—1847

Quiconque aurait pénétré dans le cabinet d'études de Frédéric Soulié se fût demandé si c'était pour aller au cirque que ce robuste gladiateur du feuilleton s'habillait ou plutôt se déshabillait ainsi. Car il vous recevait en chemise, la poitrine découverte, montrant sa force chevelue, comme eût fait Samson lui-même. C'est que celui-là ne se perdait pas en rêveries oisives ! Il écrivait comme il respirait, à pleins poumons et à pleines mains. Il avait escaladé le balcon de la Muse; mais il n'y était resté qu'une nuit, comme Roméo chez Juliette.

Pourquoi les contemporains ont-ils élevé si haut le monument de Balzac, et pourquoi laisse-t-on déjà l'oubli s'étendre sur la pierre de Soulié? Il n'y a pourtant pas si loin d'un tombeau à l'autre ! Est-ce que chez Frédéric Soulié les aspirations du poëte auraient nui à la

fortune du romancier? Est-ce que ses cent volumes de prose ne suffisent pas pour lui faire pardonner ses vers?

Frédéric Soulié ressemble à un grand architecte qui a amassé des montagnes de matériaux et qui a dressé des machines pour monter le Louvre, mais qui est mort n'ayant guère bâti qu'une petite maison. Son œuvre est déjà en ruines; mais parmi les débris on reconnaît souvent le pouce d'un maître. Il a un peu touché à tout : il a été de Shakspeare à Scott, de Scott à Mathurin, de Mathurin à Rétif. Dans les *Mémoires du Diable*, il a continué le *Diable boiteux*, comme Alexandre Dumas a continué Schiller. La mort l'a pris sur le champ de bataille au lendemain de sa meilleure victoire — peut-être à la veille de son triomphe. — Ç'a été souvent un ouvrier de lettres regrettant de ne pas pouvoir être tout à fait un homme de lettres.

Mais pourquoi des regrets? Il a eu, avec la *Closerie des Genêts*, son public populaire qui l'a aimé jusqu'au delà du tombeau; il a appris aux collégiens le catéchisme de la passion parisienne et des vices babyloniens avec les *Mémoires du Diable;* enfin il a ravivé le cœur des don Juan de sa génération, qui n'avaient plus de larmes que pour lire le *Lion amoureux*.

Au quarante et unième fauteuil, Frédéric Soulié l'emporta sur Loeve Weimar*, un homme d'esprit qui

* Loeve Weimar vient de mourir, à peine à son demi-siècle. Ç'a été la vie la plus aventureuse. Homme d'esprit à toute heure, il a été tour à tour journaliste, révélateur d'Hoffmann, directeur de l'Opéra (un peu moins d'un jour et une nuit), mari d'une princesse russe, consul de Bagdad, chargé d'affaires sur le chemin de

disait que les lettres sont l'antichambre des ambitieux. Frédéric Soulié disait que l'antichambre était mieux hantée que le salon.

Voici comment il osa parler de l'éloquence académique. Il avait, il est vrai, pour la cérémonie et pour endosser l'habit à palmes vertes, rogné les griffes et la crinière du lion :

« L'Académie m'effraye, moi qui ne sais pas ma lan-
« gue. Mais je sais la vérité et j'oserai adresser mes
« humbles remontrances à l'Académie. Pourquoi n'a-t-
« elle couronné le plus souvent que l'éloquence de con-
« vention, celle des parfileurs de mots, celle des gram-

la Californie. Il aimait le luxe au point que, n'ayant pas de quoi dîner, il se montrait à Longchamps, en carrosse à deux chevaux, avec des laquais poudrés. Quand il écrivait, son ami lecteur, c'était la femme. Il méprisait tous les hommes, y compris Loeve Weimar. Sa femme lui faisait l'honneur de le battre. Il en était fier aux premiers coups, mais il ne fut pas de force dans la lutte et se sépara de corps après avoir mangé les biens.

Loeve Weimar était un petit homme, de la taille d'Ourliac, mais stylé pour la diplomatie, et non pour la bohème. Il n'avait pas de cheveux, ce qui était son désespoir, car il posait en Apollon à l'angle de la cheminée. Il avait une perruque, un vrai chef-d'œuvre, qui trompa sa femme pendant la lune de miel. Mais, au dernier quartier, comme la dame lui passait la main dans les cheveux, elle garda la perruque. « Est-ce que vous voulez une mèche de mes cheveux ? » dit l'homme d'esprit.

A Bagdad il mena la vie orientale : on parle encore de son fameux cabinet tout en glaces couvertes d'arabesques où fumait le pacha Loeve Weimar. N'ayant pas de femme, il avait un harem.

On se demanda pourquoi il était venu mourir tout bourgeoisement à Paris, où il n'a retrouvé ni amis ni foyer.

Les absents ont tort — de revenir.

« mairiens qui n'ont jamais traduit les inquiétudes
« de la pensée ni les battements du cœur?

« Le prix d'éloquence, fondé par Balzac, qui, en « donnant l'idée, donna aussi un revenu annuel de « 500 livres, n'a pas fourni de curieuses pages à l'his- « toire. C'est presque toujours la même éloquence — « académique. — Le premier prix fut remporté par « mademoiselle de Scudéry. On voit que l'Académie est « née galante. Durant tout un siècle, les pages d'élo- « quence couronnées par l'Académie sont de Savary, « —Tourreil,— Letourneux, — Raguenet, — Derville, « — Philibert, — Brune, — Dromesnil, — Mongis,— « Roy, — Collin, — Pannier, — Lenoble, — Lanise- « lède,— Faney,— Ragon,— Saint-Sauveur,— Pallas, « — Raynaud,— Nicolas,— Montmirel, — Desloges,— « Doillot,—Lombart,— Soret,—Chabaud,—Courtois, « — Guénard,—Thomas,—Gaillard.

« Dans cette épitaphe j'ai omis Fontenelle et La- « motte, nés académiciens. Le discours de Fontenelle « était sur la *Patience :* il se présentait depuis long- « temps à l'Académie : on couronna le discours et on « admit l'écrivain. Le discours de Lamotte roulait sur « ces paroles : *Que l'homme est grand par la crainte de « Dieu.* Durant ce beau siècle de l'éloquence couronnée, « tous les discours se pouvaient débiter en chaire ; c'é- « taient des pages édifiantes sur la douceur récompensée, « sur le respect au malheur, sur la science du salut. Après « avoir chanté Dieu sur toutes les gammes, l'Académie « osa chanter les hommes. (On était en pleine encyclo « pédie.) On proposa l'éloge de Sully, de Descartes, de

« Molière, de Fénelon. Thomas fut le foudre d'éloquence, il remporta cinq prix coup sur coup ; ce que « voyant, l'Académie lui offrit un fauteuil, afin de ne « le plus couronner pour son éloquence.

« L'Académie eut une enfance assez longue. Le premier discours prononcé avait pour titre : *Le je ne sais* « *quoi*. Gombault était l'orateur. S'il faut en croire « Furetière, c'étaient des écoliers taquins et tapageurs « que les quarante immortels des premiers temps. Le « plus beau parleur était celui qui criait le plus haut. « Mais le plus souvent ils parlaient tous à la fois. « Si « nous ne parlions que quatre à la fois ! » disait Mairan. « Quand il y avait six membres présents, le premier « lisait son discours, le second n'écoutait pas, le troisième et le quatrième causaient ensemble, le cinquième feuilletait un livre, et le dernier dormait. Le « discours était interrompu par l'arrivée d'un retardataire, qui racontait la gazette du jour ; l'orateur reprenait son éloquence; mais, au moment pathétique, « on lui coupait la parole par quelque digression « utile « et agréable. »

« Que faisait-on à l'Académie quand les discours « étaient prononcés ? Malherbe avait entrepris des « stances sur la mort de madame la présidente « de Verdun. Après trois années de travail assidu, « le poëte put enfin présenter ses stances au mari « pour le consoler. Or le mari avait convolé en « troisièmes noces « contre-temps fâcheux, dit Ménage, qui leur ôta beaucoup de leur grâce. » Vaugelas, quoique prosateur, n'y allait pas d'une main

« plus vive : il passa trente années à traduire *Quinte-
« Curce*. Or l'Académie, dominée par le souvenir de
« Malherbe et par la présence de Vaugelas, imitait dans
« son travail ces illustres maîtres en vers et en prose :
« Ainsi, en 1638, « n'ayant rien à faire, » dit Pélisson,
« elle examina les stances de Malherbe *pour le roi allant
« en Limousin*. Elle n'y employa guère que trois mois,
« dit un de ses panégyristes en la raillant ; il est vrai
« qu'elle n'acheva pas l'examen, parce que les vacan-
« ces survinrent avant la fin du travail.

« Pour le prix de poésie, l'Académie a été plus mal-
« heureuse encore : depuis près de deux siècles, elle n'a
« pas couronné un seul poëte. Les moins obscurs sont
« madame Deshoulières, Pellegrin, Roy, Gacon, Mar-
« montel, Lemière, Florian, Fontanes, Millevoye. Di-
« rons-nous, pour la gloire de l'Académie, que Voltaire
« et Hugo ont concouru? Dirons-nous, pour la gloire de
« ces deux grands poëtes, que ni l'un ni l'autre ne fu-
« rent couronnés par l'Académie ?

« L'éloquence et la poésie ne vont à l'Académie que
« dans leur enfance, témoins les lauréats ; ou, dans leur
« vieillesse, témoins les académiciens. L'éloquence et la
« poésie sont de la nature des aigles : elles habitent
« l'espace, elles vivent d'air et de lumière. Le jour où
« elles tombent entre quatre murs, ce ne sont plus des
« aigles, mais des perroquets[1].

[1] Voltaire a dit : « La raison de cette stérilité dans des terrains si bien cultivés est, ce me semble, que chaque académicien, en considérant ses confrères, les trouve très-petits, pour peu qu'il ait de raison, et se trouve très-grand en comparaison, pour peu qu'il

« Or, que faisait-on à la Comédie, cette autre Acadé-
« mie niée par la première? Pendant que l'Académie
« débitait l'utile et l'agréable, on y écrivait l'histoire
« des passions de la Grèce, de l'Italie, de l'Espagne, du
« monde intelligent, mais surtout de la France. On y
« peignait et sculptait en tableaux vivants, en statues
« animées, les mœurs de la nation. Toutes les figures
« passaient là, les figures héroïques d'Homère, comme
« les figures humaines de Molière; *Hermione* et *Andro-*
« *maque*, comme *Alceste* et *Célimène,* l'humanité tout
« entière.

« Appuyé au bras de Lesage mon maître, j'arrive à
« la première Académie par la seconde. Que l'Acadé-
« mie me pardonne cette page de son histoire. Ceux qui
« m'entendent ne sont pas responsables du passé, mais
« ils sont maîtres de l'avenir. »

Ainsi parla cet homme un peu brutal qui n'avait été qu'à l'école des passions.

ait d'amour-propre. Danchet se trouve supérieur à Mallet, et en voilà assez pour lui; il se croit au comble de la perfection.

BALZAC

1799 — 1850

M. de Balzac, ce révolté superbe qui a voulu être un fondateur, ce Rabelais raffiné qui a trouvé une femme là où Rabelais n'avait trouvé qu'une bouteille, M. de Balzac a rêvé le gigantesque sans toutefois être un architecte des temps cyclopiens. Aussi, quand il a voulu bâtir son temple de Salomon, il n'a pas trouvé assez de marbre et assez d'or. Pour sa comédie humaine, il a manqué souvent d'acteurs, et il lui a fallu se résigner à faire jouer les comparses. Il est de mode aujourd'hui d'élever Balzac au niveau des dominateurs du génie humain, comme Homère, saint Augustin, Shakspeare et Molière; mais, pour l'esprit qui voit juste, que de rochers se sont renversés sur cet Encelade, que d'escaliers oubliés dans sa tour de Babel comme en sa maison des Jardies!

Balzac était doublé d'une femme comme George Sand est doublé d'un homme. Il a eu de la femme les curiosités et les coquetteries, il en a eu aussi les contradictions.

Balzac se croyait religieux ; mais son église, c'était le sabbat, et son prêtre n'était pas saint Paul, mais Swedenborg, sinon Mesmer. Son Évangile, c'était le grimoire, peut-être celui du pape Honorius (Honorius de Balzac).

Il se croyait homme politique et voulait continuer de Maistre ; il s'imaginait glorifier l'autorité et il réalisait la perpétuelle apothéose de la force ; ses héros se nomment indifféremment Moïse ou Attila, Charlemagne ou Tamerlan, Ricci le général des jésuites, ou Robespierre le profanateur du sanctuaire, Napoléon ou Vautrin. L'*Histoire des Treize*, ce chef-d'œuvre, restera comme le grandiose et monstrueux plaidoyer de la force personnelle défiant la force sociale. Mais ne restera-t-il pas aussi, à côte de la philosophie d'Hegel, comme un éloquent codicile à ces testaments de la souveraineté individuelle signés par Aristophane, par Lucien, par Rabelais, par Montaigne et par Voltaire?

Il se croyait spiritualiste, et, sublime carabin, il n'étudiait qu'à l'amphithéâtre. Il n'entrait dans un salon que par la cuisine et le cabinet de toilette. Il a toujours ignoré ce beau mot de Hemsterhuys : « Le monde n'est pas une machine, mais un poëme. »

Il se croyait peintre de mœurs, et il inventait les mœurs. Ses femmes, qui vivent d'une vie si puissante, madame de Langeais ou la Torpille, n'ont jamais fré-

quenté que M. de Balzac. Les eût-on reçues rue de Varennes ou rue de Balzac?

Comme les grands artistes, comme le Shakspeare de la *Tempête*, comme le Watteau des *Fêtes galantes*, comme le Marivaux des *Surprises de l'amour*, il a créé son monde, — monde étrange, — qui a consolé et accueilli tous les dépaysés du monde réel, monde impossible qui a plus d'une fois peint l'autre à son image; que de charmantes provinciales ont été après coup des Eugénie Grandet, des madame de Mortsauf ou des madame Claës! Faut-il rappeler qu'à Venise, durant tout un hiver, le beau monde s'est déguisé avec les masques de la *Comédie humaine?*

Il fit ses visites pour le quarante et unième fauteuil le même jour que M. de Latouche.

M. Flourens, un des plus doctes disciples de Cuvier, soutint le disciple de Geoffroy Saint-Hilaire. Il voulait même que Balzac se présentât à l'Académie des sciences comme un physiologiste qui, partant de Linné, était allé de la bête à l'homme.

M. de Lamartine voulut reconnaître le prosateur qui ne reconnaissait pas sa poésie, et vota pour Balzac malgré le Canalis de *Modeste Mignon*. M. Sainte-Beuve refusa sa voix à Balzac. Voilà pourtant où mène la critique! M. Sainte-Beuve ne s'est-il donc pas rappelé que le plus grand éloge de *Volupté*, c'était le *Lys dans la vallée!*

M. de Chateaubriand, ce roman de l'histoire moderne, agréa volontiers ce romancier un peu volumineux, persuadé que les cent volumes de la *Comédie humaine* ne

pèseraient guère plus dans la balance de la postérité que les cent pages de *René*.

M. de Salvandy, qui avait donné la croix à Balzac, lui donna, pour sa part, l'Académie. M. Villemain, qui lui avait refusé la croix, lui refusa aussi sa part d'Académie. Isocrate était dans son rôle en repoussant du Pœcile le moins attique des Athéniens de la décadence.

M. de Rémusat et M. Mérimée votèrent pour Balzac. M. Scribe, qui ne lit les romans qu'au théâtre, n'avait encore lu Balzac que dans les *Ressources de Quinola*, et n'avait pas deviné la *Marâtre* et *Mercadet*. Il lui dit de repasser après avoir pris une stalle au Gymnase. Hugo aurait voulu ce jour-là être quarante. M. Ballanche, « ce composé de rognures d'ange, » comme on disait à l'Académie-aux-Bois, se voila le front devant la figure rabelaisienne de l'arrangeur des *Contes drolatiques*.

M. Dupin, le premier bourgeois de Paris, M. Véron avant la lettre, frappa du pied, fut entendu, et fit un réquisitoire contre celui qui révisait des procès et qui bafouait les bourgeois.

M. Thiers, l'historien sympathique de 89, pardonna au conteur théocrate qui avait si souvent nié la Révolution, ses pompes et ses œuvres. M. Guizot ne pouvait voter pour celui qui avait écrit : « Luther et Calvin sont deux abominables polissons. »

M. Molé, à qui Balzac n'avait été présenté dans aucun salon, ne l'accueillit pas au salon de l'Académie. Mais M. de Barante, qui avait connu Balzac dans les salons

de Pétersbourg, accueillit familièrement le descendant idéal des d'Entragues.

Il me serait impossible de pénétrer plus avant dans le secret de l'élection. Balzac fut nommé par vingt et une voix; M. de Latouche en obtint treize.

Ce qui a manqué à Balzac dans cet enfer de la vie, dont il a descendu toutes les spirales, c'est la virginité dans l'amour et l'ingénuité dans la poésie. Il s'est toujours un peu embarrassé dans les broussailles du style. Il n'a pas, comme Dante, rencontré les divins guides qui s'appellent Béatrix et Virgile. Il en pleurait lui-même. Quand il écrivait la *Recherche de l'absolu*, il était à la recherche de l'idéal; mais l'idéal, on l'a en soi comme l'amour. Les études de chimiste et d'alchimiste, de médecin et de juriste, n'allument pas la flamme de Prométhée. M. de Balzac, qui était une si haute raison, n'a pas pu, à sa dernière heure de génie, s'écrier comme son Balthazar Claës, à sa dernière heure de folie : Εὕρηκα —*j'ai trouvé!*

XAVIER DE MAISTRE

1763—1852

Le comte Xavier de Maistre, dans son *Épître aux Corinthiens*, je veux dire aux académiciens, croyait encore voyager autour de sa chambre, ou plutôt il fit un voyage autour de lui même.

« L'homme est composé d'une âme et d'une bête.— « Ces deux êtres sont absolument distincts, mais telle- « ment emboîtés l'un dans l'autre ou l'un sur l'autre, « qu'il faut que l'âme ait une certaine supériorité sur « la bête pour être en état d'en faire la distinction.

« Je tiens d'un vieux professeur (c'est du plus loin « qu'il me souvienne) que Platon appelait la matière « l'*autre*. C'est fort bien ; mais j'aimerais mieux don- « ner ce nom par excellence à la bête qui est jointe « à notre âme. C'est réellement cette substance qui « est l'autre, et qui nous lutine d'une manière si « étrange. On s'aperçoit bien en gros que l'homme est

« double; mais c'est, dit-on, parce qu'il est composé « d'une âme et d'un corps ; et l'on accuse ce corps de « je ne sais combien de choses, mais bien mal à propos « assurément, puisqu'il est aussi incapable de sentir « que de penser. C'est à la bête qu'il faut s'en prendre, « à cet être sensible, parfaitement distinct de l'âme, vé- « ritable individu, qui a son existence séparée, ses « goûts, ses inclinations, sa volonté, et qui n'est au- « dessus des animaux que parce qu'il est mieux élevé « et pourvu d'organes plus parfaits. Messieurs, soyez « fiers de votre intelligence tant qu'il vous plaira, mais « défiez-vous beaucoup de l'*autre*, surtout quand vous « êtes ensemble! J'ai fait je ne sais combien d'expé- « riences sur l'union de ces deux créatures hétérogè- « nes. Par exemple, j'ai reconnu clairement que l'âme « peut se faire obéir par la bête, et que, par un fâcheux « retour, celle-ci oblige très-souvent l'âme d'agir con- « tre son gré. Dans les règles, l'une a le pouvoir légis- « latif et l'autre le pouvoir exécutif; mais ces deux pou- « voirs se contrarient souvent. Le grand art d'un homme « de génie est de savoir bien élever sa bête, afin qu'elle « puisse aller seule; tandis que l'âme, délivrée de « cette pénible accointance, peut s'élever jusqu'au ciel. « Quand La Fontaine prenait le plus long pour venir à « l'Académie, était-ce l'âme qui conduisait la bête ou la « bête qui conduisait l'âme? Grave question, messieurs, « qui devrait être mise au concours pour le prochain « prix de poésie.

« Lorsque vous lisez un livre, messieurs, et qu'une « idée plus agréable entre tout à coup dans votre ima-

« gination, votre âme s'y attache tout de suite et oublie « le livre, tandis que vos yeux suivent machinalement « les mots et les lignes; vous achevez la page sans la « comprendre et sans vous souvenir de ce que vous avez « lu. Cela vient de ce que votre âme, ayant ordonné « à sa compagne de lui faire la lecture, ne l'a point « avertie de la petite absence qu'elle allait faire; en « sorte que l'autre continuait la lecture que votre âme « n'écoutait plus.

« Or, pendant que je parle, vos yeux me suivent, « mais votre âme ne m'écoute pas : c'est qu'au lieu de « parler à l'âme je ne parle qu'à la bête.

« Maintenant, croyez-vous que nous gouvernons le « monde et que nous nous gouvernons avec ces deux « forces, l'âme et la bête? Non. Je ne crois point aux « pressentiments; mais je crois à une providence qui « conduit les hommes par des moyens inconnus. Cha- « que instant de notre existence est une création nou- « velle, un acte de la toute-puissante volonté. L'ordre « inconstant qui produit les formes toujours nouvelles « et les phénomènes inexplicables des nuages est déter- « miné pour chaque instant jusque dans la moindre « parcelle d'eau qui les compose : les événements de « notre vie ne sauraient avoir d'autre cause; je pro- « clame Dieu et je nie le hasard. Il m'est quelquefois « arrivé d'entrevoir les fils imperceptibles avec lesquels « la Providence fait agir les plus grands hommes comme « des marionnettes. »

LAMENNAIS

1782 — 1854

L'Académie française a ses jours de triomphe et ses jours de défaite. Elle va sans vergogne de l'homme de génie à la médiocrité caduque, du poëte aux larges ailes au professeur sans tribune ou sans public. M. de Lamennais a été pour elle une conquête ; mais le lendemain elle s'est hâtée de redescendre l'escalier.

Le jour de la réception de Lamennais, l'Académie était inabordable * ; c'était un luxe inouï de carrosses

* Deux fois par an, — car il meurt par an deux immortels, — l'Académie se réveille et reconquiert comme par miracle toute la vive splendeur qu'elle eut aux siècles passés. Si l'Académie voulait se réveiller tout à fait, il lui faudrait continuer à appeler à elle toute la poésie qui entraîne les esprits de notre temps ; alors elle ne serait plus un temple hanté seulement par des dieux plus ou moins reconnus ; elle serait le sanctuaire de toutes les nobles et fécondes passions ; le cœur lui battrait à toutes les idées qui font les grands peuples.

et de duchesses; c'était surtout un luxe de beaux noms; tous ceux que la France cite avec respect ou avec colère, ceux qui font l'opinion ou qui la combattent, les princes, les ministres, les savants, les journalistes, les reines du monde par la beauté, l'esprit ou le caprice, entraient avec passion à l'Institut comme à une fête impériale. C'était une fête de l'intelligence : l'Académie allait recevoir un philosophe, le public allait entendre un beau discours.

Malheur à l'homme seul! Ç'a été le premier mot du discours de cet apôtre qui secouait le doute des plis de sa robe flottante. Il l'a avoué dans son orgueil, celui-là qui est mort seul, — celui-là qui est sorti de l'Église, appuyé au bras de la raison humaine, repoussant la raison divine! Malheur à l'homme seul! Sa solitude fut sublime : mais qui nous dira combien elle fut désolée *?

M. de Lamennais, âme violente, intelligence absolue, a sacrifié son repos et la moitié de sa gloire à ce besoin

* Il était mon voisin à Beaujon, comme Béranger. Il avait peur de sa solitude et la peuplait de tableaux. Tous les murs de sa maison étaient tapissés de chefs-d'œuvre de hasard. Comme Lamartine, il parlait des beaux-arts avec le sentiment du vrai et du beau; mais, comme Lamartine, il confondait les chefs-d'œuvre avec les copies. Le pauvre homme de génie! il croyait avoir une galerie de 300,000 francs; à sa mort, la vente n'a produit que 3,000 francs. Nul ne pouvait s'expliquer l'aveuglement de ce regard d'aigle. Qu'importe! il a consolé ses yeux dans les visions de Corrége et les forêts de Ruysdaël.

Béranger n'a pas un tableau sous les yeux, mais son humble maison est toute peuplée des airs connus dans ses chansons.

incessant d'insurrection morale qui était le fond de sa nature. Dès qu'autour de sa doctrine il sentait l'assentiment et le concours, il s'en défiait et changeait d'horizon. Il a voulu vivre éternellement dans un désert majestueux et morne, comme saint Jean, son premier maître, vécut sous les mystérieuses clartés de Patmos, comme Dante, son dernier culte, vécut à travers les révolutions, au milieu des âpres fatigues de l'exil ! Il a passé, M. Villemain l'a dit ingénieusement, « de l'infaillibilité du pape à l'infaillibilité du peuple. » Mais peut-être, en dernier ressort, ne croyait-il qu'à son infaillibilité personnelle. D'abord catholique intolérant, plus tard néochrétien passionné, il a, au déclin des ans, voué à un déisme vague sa ferveur, son éloquence, tous les emportements de sa conviction renouvelée. Apôtre quand même, il eût, soyez-en sûr, heurté aux portes de quelque sanctuaire inconnu, si la Providence, en le retranchant, ne nous eût pas épargné l'affligeant spectacle d'un dernier naufrage de cet esprit qui s'estimait si sûr de lui, et qui tendait invinciblement (c'est un énergique arrêt de saint Irénée contre les gnostiques) à juger et à dépasser Dieu !

« Loin de moi les héros sans humanité ! » s'écriait le prophète Bossuet. N'avait-il pas pressenti Lamennais ? Au temps même où l'*Essai sur l'indifférence* rassurait la Rome de Grégoire VII et confondait le Paris de Voltaire, on eût deviné, à je ne sais quelle dureté de méthode, à je ne sais quelle orgueilleuse insolence de polémique, que cet homme de bronze, non de sang et de chair, n'était pas l'évangéliste véritable du tendre

pasteur. On entendait dans les oracles de cette voix sonore plutôt l'écho d'Eschyle, d'Isaïe ou de Dante, que le prolongement onctueux du sermon sur la montagne !

Oh ! malgré le respect que nous impose ce type grave et fier; malgré l'admiration que nous éprouvons en rouvrant chacun des livres de ce dominateur spirituel qui, après avoir été saint Bernard, a pu redescendre, sans trop perdre sa suprématie, au personnage de Jean-Jacques ou d'Anacharsis Clootz ; malgré cette poésie des *Paroles d'un croyant*, qui parfois effraye comme une satire de Michel-Ange, et qui parfois a les intimités attirantes d'une élégie de Crabbe ou d'un *lied* de Novalis ; malgré cette grâce à tout faire, qui permettait au métaphysicien de charbonner à la Callot les formidables caricatures des *Amschaspands*, ou de dessiner, avec la belle humeur d'un Isabey poëte, le *vetturino* des *affaires de Rome ;* malgré cette séduction étrange exercée par ce génie farouche et doux qui, le lendemain de quelque pamphlet outrageux, venait s'asseoir à la table de Béranger et rappeler à Chateaubriand les longues heures de rêverie passées jadis, si longues et si charmantes, sur les grèves retentissantes de leur Bretagne maternelle; ne trouvons-nous pas dans cette existence et dans ce caractère quelque chose qui décourage la sympathie? Eh quoi! si vacillant et si superbe! tant d'austérité, tant de vaillance, tant de subtilité aussi employées pour le service de tous ces sophismes promulgués et sacrés par ce Warwick sacerdotal ! Quand je parcours d'un regard toute la carrière de l'abbé-citoyen Lamennais,

je pense malgré moi à cette Honoria romaine qui, par désœuvrement et par vengeance, envoie son anneau à Attila et livre aux barbares le patrimoine de l'empire, qui est à son frère et qui est à elle. Je pense à Honoria, je me souviens de Fénelon soumis, et j'adore le plus simple des disciples, saint Matthieu, agenouillé devant la croix, répétant les paroles du Sauveur et ne les commentant pas au profit de ses colères !

Lamennais mourut, jaloux d'être abandonné à l'heure suprême; emporté au cimetière par un corbillard furtif, ayant préparé d'avance pour ce cercueil, où il descendait sans symbole et sans Dieu, la sombre mise en scène de Gethsémani et du Caucase.

Durant son agonie, s'était-il rappelé cette parabole. d'un sens profond, qu'il jeta un jour en courant dans un de ces entretiens de la Chesnaie, où s'est dépensé le meilleur de son éloquence et de son âme : « Vous voyez bien cette pendule, messieurs! dans dix minutes, à moins que le mouvement ne se casse, elle sonnera l'heure, et nulle force ne l'en saurait empêcher! Nous sommes tous comme elle : pour chacun de nous, le moment vient de sonner l'heure, et il faut la sonner, quoi qu'on en ait. Préparons-nous seulement à la sonner sur un timbre pur! »

Lamennais a-t-il sonné son heure sur un timbre pur?

Peu de temps avant l'heure fatale, quand déjà Lamennais ne savait plus où reposer son front inquiet, il errait dans la cité, distrait, mais donnant aux pauvres. Tout à coup, comme s'il fût sorti de la forêt touffue de

sa rêverie, il vit se découper dans le ciel la figure imposante de Notre-Dame, — une mère qu'il avait fuie. — Il s arrêta et pâlit, comme frappé au cœur. Que de paroles émues et déchirantes durent se dire la mère à l'enfant — l'enfant à la mère! Elle était toujours là, ne maudissant jamais, les bras ouverts au repentir. Il fit un pas vers elle ; je croyais qu'il allait, à l'heure de la mort, franchir le seuil pour retrouver la route de l'infini ; mais, un instant illuminé par la lumière soudaine, il releva bientôt le front avec l'audace d'un ange rebelle, et se détourna pour jamais, croyant que Dieu était sur son chemin, quel que fût son chemin.

Et pourtant, si ce grand esprit dépaysé hors de l'Église fût retourné dans son pays natal, la Vérité l'eût pris sur le seuil et l'eût conduit au sanctuaire en lui disant : « Ici la Vérité s'appelle la Foi. Elle a des ailes pour aller vers l'infini, et moi je n'ai que des pieds. »

GÉRARD DE NERVAL

1810 — 1855

On l'aimait dans les lettres comme un souvenir de Platon et de La Fontaine. Une tête de philosophe et un cœur de poëte. Il lui a manqué le soleil du Portique, il lui a manqué madame de La Sablière. Si Platon n'avait pas eu sur le front le ciel doré qui sourit au Sunium, aurait-il ouvert une académie? Qu'on suppose un instant La Fontaine sans madame de La Sablière. Il a beau avoir des amis qui marqueront toujours pour lui la meilleure place à leur table : dans sa distraction il oubliera ses amis ; et, si madame de La Sablière n'est pas là, lui faisant croire qu'elle ne sait pas vivre sans lui, comme il ne se souvient plus de la maison de sa femme, comme il n'a pas prévu que l'hiver viendra, toutes les portes de la vie vont se fermer devant ses pas :

— Nuit et jour, à tout venant,
Je chantais, ne vous déplaise.

— Vous chantiez, j'en suis fort aise ;
Eh bien, mourez maintenant.

J'aime bien mieux madame de La Sablière que madame de Sévigné ; celle-ci annonce l'esprit de La Fontaine à la postérité, mais celle-là nourrit la bête *.

Gérard a débuté en vivant trop intimement avec le *Faust* de Gœthe, qui a répandu çà et là un nuage dans le ciel de son intelligence. Peu d'esprits se sont égarés plus loin dans les labyrinthes du monde invisible. Aussi que de fois il lui est arrivé d'être toute une saison sans se retrouver, effrayé des ténèbres et ne pouvant les dissiper ! Philosophe comme Hegel et Swedenborg, dédaignant les livres, il étudiait en lui-même, ou plutôt hors de lui-même : combien de voyages aériens dans les mondes inconnus, et combien d'évocations du passé ! On croyait que son âme était là, qui parlait par la bouche visible, quand déjà elle avait pris sa volée dans les sphères radieuses et nocturnes de l'infini. Voilà pourquoi les guenilles humaines ne le préoccupaient guère ; voilà pourquoi son corps allait où il plaisait à Dieu. Il était né voyageur. Il n'aimait l'argent que pour voyager ; quand il n'avait pas d'argent, son esprit voyageait. Il est mort pour voyager.

Depuis son enfance, hormis les années de collége, — et que de fois il a fait l'école buissonnière ! — il n'a

* Mais ce n'est pas la misère qui a tué Gérard de Nerval. Comme disait Hetzel : « Gérard n'est pas homme à s'inquiéter de si peu que de manquer de tout. » Théophile Gautier a donc eu raison d'écrire : « Le rêve a tué la vie. »

jamais posé tout un jour au même coin du feu : c'était le merle dans la ramée, l'hirondelle sur l'étang, l'alouette sur les blés, la grive dans les vignes. Je l'ai connu pendant vingt ans, je ne l'ai jamais vu prendre pied. Je ne parle pas de la maison que nous habitions ensemble avec Théophile Gautier, car Gérard n'y venait pas deux fois par semaine ; s'il y couchait quelquefois, c'était entre minuit et le point du jour. Nul ne connaissait mieux que lui « l'Aurore aux doigts de rose ouvrant les portes du soleil. »

Gérard voulait loger partout, excepté chez son père, chez ses amis et chez lui-même. On pouvait dire à Gérard de Nerval, comme disait le comte de Tressan au chevalier de Boufflers, le rencontrant sur la grande route : « Mon cher poëte, je suis ravi de vous trouver chez vous. »

C'était dans notre poétique bohême de l'impasse du Doyenné (la mère patrie de toutes les bohêmes) que nous vivions en familiarité pittoresque avec ce charmant esprit. Édouard Ourliac venait tous les matins nous voir dans ce royaume de la fantaisie. La plupart du temps il nous trouvait encore plongés dans le sommeil des paresseux et des poëtes, qui est à tout prendre le vrai sommeil. Il apportait des *Nouvelles à la main*, — à sa main, — où, Dieu merci ! il n'était jamais question de politique. Nous ne connaissions alors du monde que le Musée du Louvre, les poëtes du seizième siècle, quelques contemporains — quelques contemporaines aussi : — bibliothèque indispensable à des poëtes de vingt ans.

Nous n'avions pas d'argent, mais nous vivions en grands seigneurs : nous donnions la comédie. Ces dames de l'Opéra soupaient chez nous vaille que vaille et daignaient danser pour nous à la fortune de leurs souliers. Camille Rogier avait le tort de se croire à Constantinople. Aussi, quand il a quitté cette bohème invraisemblable, il n'a pu vivre qu'en Orient. Édouard Ourliac était le Molière ou plutôt le Dancourt de la bande. Il était auteur et acteur avec la même verve et la même gaieté. A une de nos fêtes, ces dames le noyèrent, à plusieurs reprises, dans une avalanche de bouquets.

Tout finit! la bohème se dispersa peu à peu : Gérard de Nerval partit sans dire où il allait; Camille Rogier alla en Turquie. Notre propriétaire, désespéré d'avoir loué sa maison à des gens qui donnaient des fêtes sans avoir de rentes sur le grand-livre, désespéré surtout des barbouillages de Marilhat, de Corot, de Nanteuil, de Roqueplan, de Wattier, sur ses lambris vermoulus, avait hâte de nous voir tous loin de lui. C'était un brave homme qui voulait mourir riche, et qui, en conséquence, vivait pauvre. Il ne nous pardonnait pas notre logique, à nous qui vivons riches, sauf à mourir pauvres.

Jusque-là, les plus poëtes de la bande n'avaient guère été que poëtes en action. On écrivait ses vers çà et là sur le coin d'une table, après souper, ou sur quelque joli *pupitre* à la Voltaire ; mais on ne les exprimait pas. Alphonse Esquiros était le plus laborieux. Il était né pour souffrir toutes les douleurs de l'humanité, grosse de l'avenir, — cet enfant, déjà terrible, qui

donne à sa mère tant de coups de pied dans le ventre. — Gérard de Nerval était le plus célèbre : il avait, à son aube poétique, disputé aux contemporains illustres un pan du manteau troué de la renommée *.

Gérard amait le vieux Paris quand il avait les yeux tout pleins du soleil d'Orient. Il aimait le Paris de Pierre Gringoire et de Victor Hugo, poëte comme tous les deux. Théophile Gautier a très-bien dit : « Comme les hirondelles quand on laisse une fenêtre ouverte, il entrait, faisait deux ou trois tours, trouvait tout bien et tout charmant, et s'envolait pour continuer son rêve dans la rue. » La rue ! il y a vécu, il y est mort.

Gérard écrivait, la veille de sa mort, le *Rêve et la Vie*. Le rêve et la vie ! Gérard a toujours été le rêve en lutte avec la vie. Les derniers mots tombés de sa plume sont ceux-ci : *Ce fut comme une descente aux enfers*. Est-il parti de là pour entrer dans cette odieuse rue de la Tuerie, qui l'a conduit à ce fatal escalier en spirale de la rue de la Vieille-Lanterne? Escalier de l'*Enfer* du Dante! avec son corbeau et sa clef symbolique.

Un autre rêveur, de la même famille d'esprits inquiets de l'autre monde et qui ne font que passer en celui-ci, Aloysius Bertrand, a comparé le poëte à la giroflée sauvage qui fleurit suspendue au granit des cathédrales et qui vit moins dans la terre que dans le soleil. Gérard a été riche un instant ; quand il a senti ses pieds embarrassés dans les broussailles de la for-

* Nous étions dix ! nous nous cherchons. Où es-tu, Gérard? où es-tu, Marilhat? où es-tu, Ourliac? où es-tu, Rogier? Esquiros, où es-tu? — Théophile et Beauvoir seuls me répondent.

tune, qui prend bien plus de temps qu'elle ne donne de loisir, il s'est hâté, comme un sage de l'antiquité, comme un fou, diront les sages d'aujourd'hui, de jouer à l'enfant prodigue, afin de se réveiller pauvre et libre un matin. Il était si peu né pour les biens périssables, que, dans ses jours de luxe, il acheta un magnifique lit en bois sculpté, contemporain de Diane de Poitiers. Le lit fut apporté tout pompeux, avec une courtine et des lambrequins en lampas, dans l'appartement de la rue du Doyenné, où, jusque-là, il n'avait jamais couché, sous le prétexte assez raisonnable qu'il n'avait pas de lit. Eh bien, dans ce beau lit gothique, Gérard ne coucha jamais; il aimait bien mieux le lit de l'imprévu et de l'aventure. Que de fois je l'ai vu partir pour aller dormir, d'un sommeil agreste, vers ses chers paysages du Valais, où il retrouvait les images adorées de Sylvie et d'Adrienne, ces belles filles qui passaient toujours comme des visions dans ses souvenirs de vingt ans!

Il était la folle du logis partout où il entrait; c'était à qui le fixerait une heure durant, car on avait pour lui je ne sais quelle sympathie à la fois humaine et divine; on sentait en lui le prédestiné, le prophète et l'illuminé. Janin a dit : « Cher et doux bohémien de la prose et des vers! admirable vagabond dans le royaume des Muses! Il se passionnait pour les livres de ses amis bien plus que pour ses propres livres. Il était prêt à tout quitter pour vous suivre. — Tu as une fantaisie, je vais me promener avec elle bras dessus, bras dessous. — Et, quand il avait bien promené votre fantaisie, il vous la ramenait la tête couronnée de fleurs, la

joue animée au soleil de midi, les pieds lavés dans la rosée du matin. Il serait impossible de dire comment il savait tant de choses sans avoir rien étudié. Il se couchait la veille Athénien du Portique, il se levait le lendemain Allemand de la vieille roche. Mais il faudrait avoir dans l'esprit un peu de la poésie que Gérard de Nerval avait dans le cœur pour raconter Gérard de Nerval. »

C'était un puits de science, sinon le puits de la vérité. Toute la bohème littéraire qui est née d'un de ses rêves et d'une de ses distractions n'avait pas d'autre bibliothèque; ce qui me rappelle ces mots du duc de Brancas : « Pourquoi voulez-vous que je souscrive à l'*Encyclopédie*, quand j'ai toujours Rivarol sous la main? »

« Inventer, c'est se souvenir. » Gérard de Nerval en était arrivé à ce point ténébreux et rayonnant où on ne sait plus si le rêve est né d'anciennes lectures ou si on se souvient des existences antérieures *. On invoque

* Ma mémoire me disait cette odelette du poëte, un petit chef-d'œuvre, pendant que les fossoyeurs jetaient sans respect la terre indifférente sur celui qui fut Gérard de Nerval :

SOUVENIRS D'UNE AUTRE VIE

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber,
Un air très-vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit;
C'est sous Louis Treize... Et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit.

Pythagore, qui dit : « Tu as été ! » on parle à Shakspeare, qui répond : « La vie est un conte de fées que tu écoutes pour la seconde fois. » Gérard de Nerval se recherchait dans le passé pour être sûr de se retrouver dans l'avenir. Il dit quelque part : « J'ai ressaisi les anneaux de la chaîne. Je me retrouve prince, roi, mage ; j'épouse la reine de Saba ; puis tout à coup me voilà retombé dans la Cour des Miracles ou sur le chariot du *Roman comique.* » Gérard, à ses heures de folie pythagoricienne ou d'exaltation mystique, donne encore la main à la sagesse ; je dirai même que Gérard n'a jamais été fou, il a été illuminé : et, quand il est parti pour l'autre monde, c'est qu'il croyait n'avoir plus rien à trouver en celui-ci.

Gérard ne voulait pas qu'on crût à ses jours de folie. C'était une de ses grandes occupations. Il s'inquiétait peu du Gérard visible, mais il avait un grand respect pour le Gérard invisible, pour le Gérard né de ses œuvres, pour le Gérard de l'opinion publique. On pourrait lui appliquer jusqu'à un certain point cette pensée de Pascal : « Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous, nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire. Nous travaillons incessam-

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs.

Puis une dame, à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens,
Que dans une autre existence, peut-être,
J'ai déjà vue ! — et dont je me souviens !

ment à conserver cet être fictif, et nous négligeons le véritable. La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime. »

Depuis son dernier voyage en Allemagne, Gérard, plus tourmenté que jamais par je ne sais quelles aspirations vers l'infini, oubliait souvent qu'il était sur la terre. Il sentait qu'il perdait pied et marchait dans le vide ; il se tournait vers le passé pour ressaisir sa vie et se croire vivant encore. Ses dernières pages témoignent de cette préoccupation du passé ; il avait fermé tous les livres, excepté le livre de son âme ; il ne lisait plus de poésies que celles de ses amours. Il pressentait que la mort allait le prendre; et, comme un voyageur qui voit tomber la nuit, il se retournait et jetait encore un regard sur les espaces parcourus. A tous les monuments en ruines de son cœur, il cueillait pieusement la pariétaire. Il ressemblait à ces chevaliers errants des contes de fées, qui, engagés dans la forêt nocturne, sont frappés par la lumière du château voisin. Ils vont à travers les broussailles, ils arrivent les pieds sanglants ; la porte est fermée, mais ils enfoncent la porte, et les voilà dans ce château, qui est leur point de départ pour tenter de nouvelles aventures. Ce château des légendes, c'est le château de la mort. Gérard y aspirait, parce qu'il savait bien que, si l'une des portes s'ouvre sur la forêt ténébreuse, une autre s'ouvre en pleine lumière vers les espaces infinis.

En vain il ouvrait ou fermait les livres du passé, cherchant tour à tour avec la raison des sages ou avec

son sentiment; en vain il allait tremper ses lèvres dans la fontaine du sphinx, il allait s'agenouiller devant Isis au masque changeant, ou sur les ruines de la Jérusalem prophétique : il s'en revenait doutant plus que jamais de la science humaine et suppliant Dieu de lui ouvrir enfin le livre de la science divine. Il avait eu son *songe* comme Scipion, sa *divine comédie* comme le Dante, sa *vision* comme le Tasse, son *Brocken* comme Faust. Quand on prend ainsi son vol pour les régions de l'inconnu, on laisse la vérité à sa porte, comme font dans la fable de La Fontaine ceux qui vont bien loin chercher la fortune. De tous ces voyages impossibles, on croit revenir appuyé au bras de la Sagesse, mais Dieu qui nous raille nous enchaîne à la folie.

Gérard de Nerval est mort de folie comme le Tasse, ou d'amour comme Léopold Robert, — mort sans préméditation,— comme un voyageur qui s'aventure trop haut ou trop loin et qui trouve un abîme sous ses pieds. Il y a, au dénoûment de *Léo Burkhart*, deux mots qui me sont revenus en l'esprit devant le dénoûment de la vie de Gérard. Frantz se tue d'un coup de pistolet. « Il tombe, dit Marguerite. — Il se relève, » dit Léo Burkhart. Gérard de Nerval n'est tombé que pour se relever.

BÉRANGER*

1780 — 18...

Il y a quelques mois à peine, l'Académie, voulant mettre Béranger dans son tort, le dispensa des visites en le visitant elle-même. La maison du poëte est si petite, que la moitié du docte corps resta dans l'escalier.

Béranger, comme s'il avait toujours une chanson sur

* Les Grecs disent Anacréon, nous disons Béranger. C'est le poëte de tout le monde, de tous ceux qui espèrent, de tous ceux qui se souviennent, de tous ceux qui ont vingt ans et de tous ceux qui retrouvent la jeunesse sous le pampre doré. Amphion n'avait qu'à toucher sa lyre pour élever les murailles de Thèbes ; celui-là n'a eu qu'à toucher son luth pour relever autour de la France plus haut que les murs de Thèbes l'héroïsme impérial comme un rempart de granit, de bronze et de marbre. Cet historien simple et sublime comme Plutarque, ce philosophe railleur, qui a eu l'art de railler Dieu lui-même sans que Dieu ait pu s'en fâcher, ce poëte qui a écrit ses hymnes, ses odes, ses satires, comme s'il eût écrit des chansons sur des airs connus et sur des airs à faire, il se nomme Béranger. Il y a cinquante ans que ce nom chante sur

les lèvres, parla ainsi à MM. de l'Académie sur un air connu :

I

Non, mes amis, non, je ne veux rien être ;
C'est là ma gloire ! adressez-vous ailleurs.
Pour l'Institut Dieu ne m'a pas fait naître,
Vous avez tant de poëtes meilleurs !
Je ne sais rien qu'aimer, chanter et vivre,
Et je veux vivre encore une saison !
Je n'y vois plus ; Lisette est mon seul livre :
Mon Institut, à moi, c'est ma maison.

II

Qu'irais-je faire en votre compagnie?
Il me faudrait écrire un long discours !
A mes chansons j'ai borné mon génie,
Et, si mes vers sont bons, c'est qu'ils sont courts.

toutes les lèvres et dans tous les cœurs, comme une goutte de vin nourrie du plus vif rayon de soleil. Dans cinquante ans il n'aura rien perdu de son arome divin. Son livre sera toujours la vigne aimée où vendangeront les jeunes et les vieux, les amoureux de poésie et les amoureux d'amour, les sages attristés et les sceptiques qui rient à belles dents, le soldat qui chantera Napoléon et l'écolier qui apprendra à aimer la patrie.

Ici, messieurs, la Muse est familière,
Pourvu qu'on ait la rime et la raison.
Ici Courier a commenté Molière...
L'Académie était dans ma maison.

III

Vous le voyez, c'est la maison du sage,
Et l'hirondelle y revient au printemps ;
Je suis comme elle un oiseau de passage,
Depuis Noé j'ai parcouru les temps.
Je fus un Grec au siècle d'Aspasie,
J'ai consolé Socrate en sa prison.
Homère est là ! Chantez ma poésie !
J'ai réveillé les dieux de ma maison.

IV

Hier, j'étais sur le pas de ma porte,
Quand l'Orient soudain s'illumina...
Q'entends-je au loin ? Le vent du soir m'apporte
Les airs connus d'Arcole et d'Iéna !
Ils sont partis, les jeunes gens stoïques :
Quatre-vingt-neuf, ils gardent ton blason !
Dieu soit en aide aux soldats héroïques !
Je les bénis du seuil de ma maison.

V

Vos verts rameaux ceignent des fronts moroses ;
Il ne faut pas les toucher de trop près,
Je veux mourir en respirant des roses,
Et vos lauriers ressemblent aux cyprès.
Roseau chantant, déjà ma tête plie,
Laissez-moi l'air, laissez-moi l'horizon !
Immortel, moi ! Mais chut ! la Mort m'oublie...
Si vous alliez lui montrer ma maison !

L'Académie laissa chez lui ce huitième sage de la Grèce. Mais elle se rassura en pensant que Béranger lui appartenait quand même, puisqu'il était destiné au quarante et unième fauteuil, dont il sera, dans l'avenir, la vraie gloire poétique.

LE 42ME FAUTEUIL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DIALOGUE DES MORTS

SUR LES IMMORTELS

Le théâtre représente le Purgatoire de l'Esprit. On lit en caractères de feu sur toutes les portes expiatoires :

ICI TU RÊVERAS AU CHEF-D'ŒUVRE QUE TU N'AS PAS PU FAIRE.

Les morts, dispersés, se passent de groupe en groupe des feuilles volantes de l'*Histoire du quarante et unième Fauteuil.*

L'ABBÉ GALIANI. — Quoi ! ils ont oublié Melchior de Grimm, ministre au département des chiffons littéraires de S. M. Catherine II, impératrice de toutes les Russies et de toutes les philosophies, surnommé Tyran le Blanc, parce qu'il était très-opiniâtre dans ses idées, et surtout parce qu'il mettait beaucoup de rouge ! Voltaire a dit

de lui : « De quoi s'avise ce bohémien, d'avoir plus d'esprit que nous? » et Jean-Jacques Rousseau se mettait à genoux devant les femmes qui adoraient les impertinences de Grimm ; n'était-ce donc point assez pour aller à l'Académie?

GRIMM. — Qui parle d'esprit et de femmes? C'est Pulcinella-Galiani, l'abbé lazarone trempé dans le soleil de Naples, qui a bu à la grappe du Vésuve la gaieté insolente de Pétrone, après avoir bu la sagesse d'Horace à la grappe de Tibur. C'est l'abbé par excellence, qui nous a donné des armes contre Dieu quand nous faisions débauche d'athéisme au café de la Comédie, et qui nous a donné des armes contre les femmes quand nous n'avions plus d'amour pour elles.

LACLOS. — Vous vous plaignez de n'être pas de l'Académie : vous en êtes tout à fait, puisque vous vous faites des compliments.

ROUCHER. — Et toi, Laclos, n'es-tu pas surpris d'être exilé de ce fauteuil des grandes perversités? N'en as-tu pas fait plus que Beaumarchais? La niaiserie de ta Cécile Volange est plus agaçante que l'esprit de son Chérubin, et, après tout, ton opéra d'*Ernestine* n'était pas beaucoup plus mauvais que son opéra de *Tarare*. Ton livre est si beau, que j'ai défendu à ma Lucile de le lire. Dans cinquante ans on réimprimera les *Liaisons dangereuses*, et il n'y aura plus alors que les gens de l'Université qui croiront que la *Nouvelle Héloïse* est une liaison dangereuse.

LACLOS. — Ne me rappelez pas mes folles nuits de Grenoble. Je suis né soldat, je suis mort soldat.

LAGRANGE-CHANCEL. — On va à la postérité avec une belle action plutôt qu'avec tous les volumes de l'abbé Terrasson.

ROUCHER.—Qu'en dis-tu, Saint-Just, toi qui n'as rien laissé du tout?

SAINT-JUST. — J'ai laissé une tête de marbre antique au musée de la Révolution. Ils admirent là-bas de Maistre pour avoir écrit à la gloire de son Église le code impitoyable que j'ai mis en action au profit de la mienne.

CHENEDOLLÉ. — Ma Muse a donné un coup de pied au portail de ton Église, et ton Église est tombée en ruines.

FABRE D'ÉGLANTINE.— C'est le coup de pied de l'ânesse de Balaam.

CHENEDOLLÉ. — Continue Molière comme Louis XV a continué saint Louis, mais ne défends pas ce comédien tragique qui s'appelait Saint-Just.

FABRE D'ÉGLANTINE. — Que parles-tu de continuer, plagiaire? Tu m'as pris mon *Intrigue épistolaire*, toi le don Quichotte de cette Dulcinée aigre et maigre qui se nommait Lucile de Chateaubriand ! Mais je te pardonne, tu as fait le *Génie de l'homme*, non sans génie. En lisant tes odes, je n'ai pas oublié qu'il y a de l'églantine dans mon nom. Et puis tu as été le dernier courtisan de la royauté, et pour moi, révolutionnaire, ils ont leur parfum, ces lys que tu répandais, à Cherbourg, sous les pieds de Charles X chassé de France !

JOUBERT. — Bien parlé, pour un révolutionnaire !

SAINT-MARTIN. — J'ai reconnu Joubert. Quoi! vous, le plus délicat des délicats, vous n'êtes pas dans la

sphère étoilée où respirent les génies qui ont des ailes ! vous, *Platone Platonior*, vous dont les phrases sont des oiseaux qui, à chaque note, gazouillent quelque chose du ciel qui est ravissant !

JOUBERT.— Ne parlons pas de moi ; je n'ai eu d'esprit qu'au coin de la cheminée de madame de Beaumont. Mais vous, qui avez été un torrent d'idées, vous qui auriez appris la douceur d'âme à Chateaubriand quand il allait bâillant sa vie avec colère, vous qui avez été un Fénelon à l'époque où renaissaient les Ajax, si vous n'êtes pas au quarante et unième fauteuil, c'est que vous avez voulu rester l'éternel *philosophe inconnu*, c'est qu'il était dans votre destinée d'être à jamais, même pour les ambitions de cette terre, l'*homme du désir*.

CHAPELLE ET BACHAUMONT.— Quoi ! on s'étonne là-bas de n'être pas dans les bras du fauteuil ! Mais nous qui ne faisons qu'un, mais qui en valons bien deux, n'aurions-nous pas le droit de nous plaindre ?

BRUEYS ET PALAPRAT. — Nous en valons bien quatre, nous qui avons plus voyagé que vous, et qui avons fait plus de débauches en compagnie de M. de Vendôme et des comédiennes.

CHAPELLE ET BACHAUMONT.— Nous avons fait boire du vin à Boileau ; nous avons consolé Molière. Qu'importe que nous ayons mangé notre esprit en herbe, si la postérité dit toujours Chapelle et Bachaumont ?

BRUEYS ET PALAPRAT. — Vous avez assez mal vécu, si vous n'avez mangé votre esprit qu'en herbe. Pour nous, nous avons mangé du Térence, et nous nous sommes

mis à la table du moyen âge. Aussi notre repas dure toujours, et l'avenir se régale avec les restes quand on donne à la Comédie-Française l'*Avocat Patelin* et le *Muet*.

DESFORGES. — Le *Muet!* moi, j'ai fait le *Sourd*.

MALFILATRE. — Oui; mais tu as fait le *Poëte*, et, ce jour-là, tout le monde aurait dû se boucher les oreilles.

DESFORGES. — Tout le monde t'a écouté, toi; mais tu te parlais à toi-même en écrivant *Narcisse* et en te regardant à ton miroir.

LE PRINCE DE LIGNE. — Vous ici, mon cher Sénac! vous, l'arrière-garde de la littérature française, vous qui avez été un moraliste si délicat, parce que vous avez été un homme d'État et un homme du monde!

SÉNAC DE MEILHAN. — Hélas! prince, vous me croyez donc encore ma vanité d'autrefois? Mais vous, qui aviez tous les dons de Voltaire avec la qualité en plus, vous qui avez prêté à Saint-Pétersbourg les plus belles élégances de Paris et d'Athènes, vous êtes disgracié comme un simple avocat du tiers!

HORACE WALPOLE. — Vous portez, monseigneur, la peine de votre principauté d'outre-France. Ne m'ont-ils pas évincé, moi Horace Walpole, moi l'esprit de cette débauchée d'esprit parisien, madame Du Deffand! moi qui, comme disait ma vieille amie, ressemble à Montaigne plus que je ne le croyais moi-même!

STERNE. — Et moi donc, moi le peintre ému de Paris et de Trianon; moi qui, dans mes romans, ai promené la muse Fantaisie, comme Yorick promenait Élisa!

FRANKLIN. — Que dirais-je, moi, qui suis venu d'A-

mérique pour contempler Paris à mes pieds! moi, sacré Français par les Français du meilleur temps, Louis XVI et Chamfort, Voltaire et Turgot! moi dont le livre a été la préface du plus beau livre français qui sera jamais, la Révolution de 1789! Mais, au reste, je ne me soucie guère de leur Académie! ils n'y ont pas même admis cet homme qui écrivait si bien avec toutes sortes de plumes, M. le marquis de La Fayette!

FRÉDÉRIC LE GRAND. — Voilà de plaisantes colères! Est-ce que je me plains, moi qui ai patronné avec les fonds de ma cassette royale tous les Français ennemis des trônes, et qui ai signé en français trente volumes in-quarto?

LORD BOLINGBROKE.— N'ai-je pas été l'allié de madame de Maintenon et de madame de Caylus, et ne répondais-je pas à leurs lettres dans le pur langage du grand siècle?

HENRI HEINE.— Et moi, n'ai-je pas été Voltaire II?

GOLDONI. — Et moi, n'ai-je pas été le poëte comique de mesdames de France?

VADÉ. — Tu n'es qu'un Italien ; moi j'ai été le poëte des majestés de la Halle.

COLLÉ. — Quand on songe que tous ces plaidoyers seront perdus pour mon journal!

MADAME ADAM BILLAUT. — Toi qui as trouvé la *Vérité dans le vin*, tu n'es pas mieux placé que ceux qui se sont laissés choir dans son puits.

GENTIL-BERNARD. — L'*Art d'aimer* n'a pas été mieux traité que l'art de boire; mais je me consolerai dans l'amour, comme vous vous consolerez dans le vin.

BRILLAT-SAVARIN.— Moi, je me consolerai à table.

BERCHOUX. — Et moi, je me consolerai en rimant tes dîners, ô Apicius de la cour de cassation !

L'ABBÉ D'ALLAINVAL. — On ne m'a pas admis même au quarante et unième fauteuil, moi qui ne serais pas mort de faim si j'avais touché les jetons de présence de l'Académie.

LAFOSSE.— Qu'est-ce que cela fait puisque nous sommes de cette Académie qui tient ses séances dans la maison de Molière? On joue encore *Manlius* et l'*École des Bourgeois*.

On voit passer un groupe de jeunes ombres attristées : DOVALLE, ESCOUSSE, ALOYSIUS BERTRAND, FONTANEY, BERTAUT, GEORGES FARCY, ÉLISA MERCŒUR.

MADAME DE GIRARDIN.— Ils ont un quarante et unième fauteuil, mais chacune de nous n'est-elle pas montée à son jour sur le piédestal de la dixième muse?

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.— Parlez pour vous, qui avez été la dixième muse et la quatrième Grâce ! Mais moi qui me suis traînée aux abords du temple, en sanglotant d'amour !

MADEMOISELLE AÏSSÉ.— Taisez-vous ! Vous n'avez aimé que deux académiciens, et encore de l'académie intra-muros.

MADAME DE GIRARDIN.— Mais la passion est la Muse qui fait chanter les autres.

MADEMOISELLE DE SCUDÉRY.— Moi, j'en ai écrit le dictionnaire avec madame de la Suze, Catherine de Vivonne et Julie d'Angennes à l'hôtel de Rambouillet.

MADAME DE SÉVIGNÉ.— Moi, je n'ai jamais cru à d'autre académie qu'à l'hôtel Rambouillet.

MADAME DE LA FAYETTE. — Et les Rochers? et Grignan? et les petits appartements du coadjuteur?

MADAME DE LONGUEVILLE. — Moi, j'aimais l'hôtel de Rambouillet parce que c'était une académie d'hommes et de femmes! Ne me parlez pas des autres.

NINON DE LENCLOS. — Voilà qui est bien dit! Mais j'aime encore mieux les académies d'hommes que les académies de femmes!

LOUISE LABBÉ. — Ah! si vous aviez connu mes amies!

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE.— Le paradis terrestre était une académie où il y avait un homme et une femme...

MADAME DE CHARRIÈRE. — Et un serpent!

MADAME DE MAINTENON.— Et un Dieu!

MADAME DE TENCIN.— Les hommes de lettres sont des femmes.

MADAME DE STAEL. — Les femmes de lettres sont des hommes.

MADAME ROLAND. — Et des hommes qui mènent les autres...

LUCILE DESMOULINS. — A la guillotine!

MADAME GEOFFRIN. — Vos hommes d'esprit, c'étaient les bêtes de ma ménagerie.

MADAME DE LA SABLIÈRE.—Qui est-ce qui parle pour moi?

MADAME D'ÉPINAY. — J'ai tenu chez moi la bête sauvage! Vous aviez La Fontaine, j'avais Jean-Jacques.

SOPHIE MONNIER. — Moi, j'ai coupé les griffes au lion amoureux!

SOPHIE ARNOULD. — Vous ne lui avez pas fermé la gueule!

MADAME DE KRUDNER. — Vanité des vanités! Pour les belles imaginations, l'Académie, c'est le ciel!

MADAME DESHOULIÈRES. — C'est ma prairie.

MADAME COTTIN. — C'est l'amour.

ADRIENNE LECOUVREUR. — C'est la comédie.

SOPHIE ARNOULD. — L'Académie, c'est — l'Académie impériale de musique.

OLYMPE DE GOUGES. — C'est la République.

MADAME DE DURAS. — C'est la charte.

MADAME DE SOUZA. — C'est la cour.

MADEMOISELLE DELAUNAY. — La cour de Sceaux.

MADAME DE CAYLUS. — La cour de Saint-Cyr.

MADAME RÉCAMIER. — C'est l'Abbaye-aux-Bois.

MADAME DU CHATELET. — Juliette, ton Roméo s'appelait Chateaubriand, mais le mien s'appelait Voltaire. Et il était doublé de Saint-Lambert!

Ah! c'était le beau temps! l'air était imprégné
De folie et d'amour; le cœur était baigné
Des légères vapeurs d'une aube rose et bleue;
On traînait en rêvant l'altière robe à queue;
On suivait Cupido, ses fleurs et son carquois,
Qui vous montrait la route avec ses yeux narquois.
Les saints avaient là-haut bien du fil à retordre;
Car à la pomme d'Ève on savait si bien mordre!
On n'avait pas pour rien créé les paravents.
Il fallait bien aussi repeupler les couvents :
Après avoir vécu comme la pécheresse,
L'esprit plein de folie et le cœur plein d'ivresse,

Est-il rien de plus doux que de se repentir?
C'est encor de l'amour. Oui, l'on aime à bâtir
La cellule où l'on doit prier jusqu'à la tombe,
Sur la ruine aimée où revient la colombe.
On priait peu d'ailleurs; la mort dans le printemps
Vous prenait jeune et belle. Ah! c'était le bon temps!

MADAME DU DEFFAND. — J'ai une histoire à vous conter...

Madame de LAMBERT, madame NECKER, madame de RÉMUSAT et madame GUIZOT passent graves et silencieuses pour ne pas entendre jaboter madame DU DEFFAND.

TURGOT, prenant le bras à Laromiguière. — Prenez garde, c'est le coin des femmes, n'allons pas y tomber!

LAROMIGUIÈRE. — Je n'ai jamais connu qu'une femme, et c'était la Philosophie.

TURGOT. — Je la pratiquais avant vous.

ROLLIN. — Et moi, un précepteur composé de Fénelon et de Virgile; moi, un historien né pour faire aimer les héros de mes histoires; moi, l'abeille de la France, ils ne m'ont même pas accueilli dans ce quarante et unième fauteuil, dont j'aurais été la règle et la douceur.

LE PRÉSIDENT DE BROSSES. — Tais-toi, aimable compilateur : tu as raconté l'histoire romaine, la lettre morte; moi, j'ai raconté l'Italie, la lettre vivante. Pendant trois ans, j'ai failli être des quarante. A quoi donc sert tant d'esprit? car j'en avais plus que M. de Voltaire.

RACINE LE FILS. — A quoi donc servent la poésie et la noblesse de plume? J'ai bien fait de me réfugier dans la religion.

LE BARON D'HOLBACH.—Tu as communié avec du mauvais vin : aussi ta *Religion* n'est pas la *Grâce*.

ÉDOUARD OURLIAC. — Il n'y a pas loin du bal de l'Opéra au couvent des jésuites, deux académies où j'ai vécu.

CHARLES FOURIER. — J'ai bien fait de m'embarquer pour le beau rivage de l'Utopie.

HENRI DE SAINT-SIMON. — Oui, nous nous sommes rencontrés à l'abordage, mais nos navires ont échoué. Mais rassurez-vous, mon ami Fourier, avec les débris du navire on bâtira une arche qui durera plus longtemps que toutes les Académies. Mais quel est ce clair de lune qui ne sait pas son chemin?

CYRANO DE BERGERAC. — C'est vous qui êtes un lunatique : toutes vos théories sont dans mon *Voyage à la lune*.

XAVIER DE MAISTRE. — N'allez pas si loin; j'en ai vu plus que vous, puisque j'ai parcouru mon cœur en faisant le tour de ma chambre.

HOFFMANN. — De quoi te plains-tu? Ils t'ont mis au quarante et unième fauteuil.

XAVIER DE MAISTRE. — Moi, pas plus que Sterne.

HOFFMANN. — Si ce n'est toi, c'est donc ton frère; tandis que moi, qui ai sifflé tous les romanciers de mon temps et qui ai parfilé le *Roman d'une heure*, ils ne pensent plus à moi, sous prétexte qu'il y a un autre Hoffmann, que je ne connais pas, et qui boit de la bière en ruminant des imaginations bizarres.

GEOFFROY. — On comprend l'ostracisme pour toi. Tu as fait des opéras! mais moi qui n'ai rien fait que de la critique, moi qui n'ai rien inventé du tout, moi qui

n'ai aimé que la haine, et qui ai donné à Voltaire le plus beau coup de pied qu'ait jamais reçu *Candide*, ils ne m'ont pas donné droit de cité.

PIGAULT-LEBRUN. — Ils se sont endormis en relisant tes feuilletons; mais moi l'enfant du carnaval, moi le père de M. Botte et le grand-père d'Émile Augier...

RÉTIF DE LA BRETONNE. — Tu seras bientôt un des quarante dans la personne de ton petit-fils; mais moi, Rétif de la Bretonne, le Rousseau du ruisseau, ils m'ont encore oublié dans leur Institut de fantaisie! Il est vrai qu'on a oublié l'article PARIS dans l'*Encyclopédie*.

MONTEIL. — En m'oubliant, moi, ils ont oublié l'article FRANCE.

SISMONDI. — Vous parlez pour moi, Monteil.

FAURIEL. — Parlez tous les deux pour vous; les esprits poétiques de l'histoire parleront toujours pour moi.

VERTOT. — Qui donc croit encore à l'histoire?

CAZOTTE. — Voilà de plaisants historiens, des historiens après la lettre. Moi je faisais de l'histoire avant la lettre; j'ai vécu avec les sylphes, et j'ai deviné la Révolution.

MALLET-DUPAN. — Je l'ai jugée, moi.

L'ABBÉ DE PRADT. — Oui, mais je revisais les jugements.

BARNAVE. — Vous me faites pitié. Parlez-moi de ceux qui font l'histoire avec leur éloquence, mais non pas de ceux qui l'écrivent.

CHAULIEU ET LAFARE. — Est-ce que c'est par les révolutions qu'on arrive au quarante et unième fauteuil? C'est par la paresse. Nous n'avons fait qu'un volume à

nous deux; si nous n'avions fait qu'un sonnet, nous étions immortels.

ÉTIENNE BECQUET. — Témoin mon *Mouchoir bleu*, un sonnet en prose.

THÉODORE LECLERCQ. — Ah! si je n'avais fait qu'un proverbe!

FIÉVÉE. — Ah! si je n'avais écrit que la *Dot de Suzette!*

DORAT. — Ah! si je n'avais pas eu cinq maîtresses!

HENRI DE LA TOUCHE. — Mais moi, un poëte et un romancier!

LASSAILLY. — Oui, un poëte sans poésie et un romancier sans imagination. Console-toi : ton édition d'André Chénier vivra; en revanche, *Fragoletta* est exposée aux injures des quais plus souvent que les *Roueries de Trialph*.

ÉMILE SOUVESTRE. — On ne me trouve pas sur les quais, moi, le dernier Breton, moi, le philosophe sous les toits.

CHARLES DE BERNARD. — Et moi, le conteur des gens du monde.

LOÈVE-WEIMARS. — Qui parle du monde? Ta muse était une cuisinière bourgeoise.

ARMAND MARRAST. — Je te salue, ô consul de Bagdad! ô toi qui, après les mille et une nuits parisiennes, as retrouvé les mille et une nuits orientales.

LOÈVE-WEIMARS. — Armand Marrast, maire de Paris, roi de la République, Athénien égaré parmi nous, je te salue!

ARMAND MARRAST. — Je ne suis pas égaré ici, puisque

je vous y retrouve. Votre place a été prise par Stendhal. Les absents ont toujours tort; pourquoi rêvais-tu à Bagdad?

ALPHONSE RABBE. — Toi, notre poëte à nous, les désolés! toi rejeté du fauteuil de Jean-Jacques, toi le disciple-maître!

SAINT-RÉAL. — Sévère historien, tu les as effrayés par ton masque fatal et l'irréparable déchirement de ton âme.

LE COMTE DE CAYLUS. — Que nous veulent tous ces ennuyés? Est-ce qu'ils s'imaginent revendiquer l'amour romanesque pour leur temps? Nous aussi, nous avons aimé: et nos livres, écrits dans le plus subtil et le plus délicat langage, ne trahissent que le superflu de notre cœur; nos livres n'ont été que les intermèdes de nos passions! Ah! que je prends en pitié tous ces beaux pleurards en nacelle!

SAINTE-FOIX. — Est-ce qu'ils ont su, comme moi, manier la baguette d'or de l'*Oracle* et marcher à la conquête des belles filles de Paris, qui me regardaient à la fenêtre des maisons dont je poétisais les annales?

FAVART. — Mon ami Voisenon, l'abbé de ma femme, disait de toi : *C'est un encrier qui répand des roses.* Combien, parmi les quarante, qui n'ont jamais répandu que de l'encre! Et la comédie italienne! tu en étais, Sainte-Foix!

SAINTE-FOIX. — Je n'ai pas oublié madame Favart. Quand on songe cependant que la *Chercheuse d'esprit* ne t'a pas fait trouver l'Académie!

FAVART. — L'Académie! Puisque Voisenon en était!

HAUTEROCHE. — Heureux homme! il a tout laissé faire à Voisenon.

BARON. — A la bonne heure! Voilà le coin des honnêtes gens. Je me reconnais ici.

SANTEUIL. — *Arcades ambo!*

COLLÉ. — Qui est-ce qui parle latin dans une si bonne compagnie?

VADÉ. — Ah! voilà la chanson!

COLLÉ. — Après vous.

VADÉ. — Avant tout le monde. Ton Caveau, c'était un Parnasse dont Momus était l'Apollon.

MÉNAGE. — Quel style!

SAUMAISE. — Nous avons eu le tort d'apprendre à bien dire pour ne rien dire.

BOURSAULT. — Et pourtant vous saviez le latin.

DUMARSAIS. — Le latin peut-être, mais le français!

FRÉRON, déposant ses lunettes. — Que viens-je de lire là? un méchant livre sur l'Académie, où je ne suis nommé qu'en passant. Pourquoi cette préface ambitieuse qui touche à tout, et qui n'est ni de l'histoire ni de la poétique? Pourquoi ces jugements qui ne relèvent pas de moi? Est-ce que l'auteur s'imagine qu'on prendra ses ébauches pour des portraits? Ébauche, que me veux-tu? Ils ne font plus que des ébauches aujourd'hui. Et ces discours qu'il met sur ses lèvres plus ou moins glorieuses, comme ils vont bien scandaliser ceux qui les prononcent! Singulier temps! ils font encore des histoires quand l'heure est venue de ne plus faire que de la critique. Pourquoi ce livre? l'auteur sait bien, s'il sait quelque chose, que l'Académie n'a jamais fermé sa

porte aux hommes illustres qu'il a hébergés dans son quarante et unième fauteuil. Est-ce la faute de l'Académie si Descartes était exilé, si Pascal était un solitaire, si Louis XV n'a pas voulu de Piron, et si Béranger refuse d'être académicien, comme j'ai refusé moi-même? Et quel style! une orgie de paradoxes, une débauche de couleurs, des grands mots qui prennent le mors aux dents sans faire leur chemin, un style qui veut tout dire et qui ne dit rien. Je conseille à ce téméraire historien de lire l'*Année littéraire*.

LES 40 FAUTEUILS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

En regard de ce Parnasse, tout inondé de lumière, où chaque figure se détache avec son relief précis et sa vie luxuriante, inscrivons tous les académiciens des quarante fauteuils. Ceci n'est pas une épigramme; car cette liste a elle-même ses soleils, et combien d'étoiles, qui ont filé, ont éclairé en passant le ciel littéraire des siècles passés! Combien de renommées contemporaines qui pâliront bientôt et seront effacées par l'oubli, ce dieu jaloux qui n'a pas la main assez haute pour atteindre les sommets! Et pourtant chacune aura eu son mérite en son temps. Tous, des plus grands aux plus humbles, nous avons nos heures ou nos minutes de rayonnement. Il y a des gloires qui vivent un jour, il y a des gloires qui vivent cent ans! Q'importe, pour quiconque

22

a donné sa note au grand concert, pour quiconque a apporté son épi, ou même son brin fleuri d'ivraie, à la récolte humaine?

1er FAUTEUIL. — Bardin. — 1637, Bourbon. — 1644, Salomon. — 1670, Quinault. — 1689, Caillère. — 1717, Cardinal de Fleury. — 1745, Cardinal de Luynes. — 1788, Florian. — 1798, Cailhava. — 1813, Michaud. — 1840, Flourens.

2me FAUTEUIL. — Hay du Chastelet. — 1637, Perrot d'Ablancourt. — 1665, Bussy Rabutin. — 1693, Bignon. — 1743, Jérôme Bignon. — 1772, De Bréquigny. — 1795, Écouchard-Lebrun. — 1807, Raynouard. — 1836, Mignet.

3me FAUTEUIL. — Habert. — 1637, Esprit. — 1678, Colbert, archevêque de Rouen. — 1708, Fraguier. — 1728, l'abbé d'Orléans. — 1744, Gisard. — 1748, D'Argenson; — 1788, d'Aguesseau. — 1826, Brifaut.

4me FAUTEUIL. — Méziriac. — 1639, La Mothe le Vayer. — 1675, Racine. — 1699, Valincourt. — 1730, Leriget de la Fage. — 1731, Crébillon. — 1762, Voisenon. — 1776, Boisgelin. — 1804, Dureau de la Malle. — 1807, Picard. — 1829, Arnault. — 1834, Scribe.

5me FAUTEUIL. — Auger de Moléon. — 1639, De Priézac. — 1662, Michel le Clerc. — 1692, Tourreil. — 1714, Roland Malet. — 1736, Boyer, évêque de Mirepoix. — 1755, De Boismont. — 1787, Rulhières. — 1793, Cabanis. — 1808, Destutt de Tracy. — 1836, Guizot.

6me FAUTEUIL. — Porchères. — 1640, Patru. — 1681, De Novion. — 1693, Coibaud. — 1694, Boileau, abbé de Beaulieu. — 1704, Abeille. — 1718, Montgault. — 1748, Duclos. — 1772, Beauzée. — 1789, Barthélemy. — 1795, M.-J. Chénier. — 1811, De Chateaubriand. — 1848, Noailles.

7me FAUTEUIL. — Séguier. — 1643, Bazin. — 1684, Boileau-Despréaux. — 1711, D'Estrée, archevêque de Cambrai. — 1718, D'Argenson. — 1721, Languet de Gergy. — 1753, Buffon. — 1787, Vic-d'Azir. — 1795, Domergue. — 1810, Saint-Ange. – 1811, Parseval de Grandmaison. — 1835, Salvandy. — 1857, Augier.

8me FAUTEUIL. — Faret. — 1646, Du Ryer. — 1658, Cardinal d'Estrée. — 1715, Maréchal d'Estrée. — 1738, De La Trémouille. — 1741,

Cardinal de Rohan-Soubise.—1757, De Montazet.—1803, Boufflers. —1815, Baour-Lormian.—1855, Ponsard.

9me FAUTEUIL.—Maynard.—1647, P. Corneille.—1685, Th. Corneille —1710, Houdard de La Motte.—1731, Bussy Rabutin, évêque de Luçon. —1737, Foncemagne. —1780, Chabanon. —1795, Naigeon. —1810, Lemercier.— 1841, Victor Hugo.

10me FAUTEUIL. — Malleville, —1648, Ballesdens. —1675, Cordemoy. —1685, Bergeret. —1695, C. de Saint-Pierre. — 1743, Maupertuis. – 1759, Le Franc de Pompignan.—1785, l'abbé Maury.— 1808, Regnault de Saint-Jean-d'Angély.—1816, La Place.—1817, Royer-Collard. —1845, De Rémusat.

11me FAUTEUIL. — Colomby. — 1649, Tristan l'Hermite. — 1655, La Mesnadière. — 1765, Duc de Saint-Aignan, — 1687, De Choisy. — 1724, Portail. — 1756, La Chaussée. — 1754, Bougainville. — 1763, Marmontel. — 1795, Fontanes. — 1821, Villemain.

12me FAUTEUIL. — Voiture. — 1649, Mézeray. — 1685, Barbier d'Aucourt.—1694, Clermont-Tonnerre.—1701, Malézieux.—1727, Bouhier.—1746, Voltaire.—1778, Ducis.—1816, De Sèze.—1828. De Barante.

13me FAUTEUIL.—Sirmond.—1649, Montreuil.—1651, Tallemant. 1693, De la Loubère.—1729, Sallier.—1761, Coëtlosquet.—1784, De Montesquiou-Fésenzac.—1799, Arnault.—1816, Duc de Richelieu. — 1822, Dacier. — 1835, Tissot. — 1854, Dupanloup.

14me FAUTEUIL. — Vaugelas. — 1649, Scudéry. — 1668, Marquis de Dangeau. — 1720, Maréchal de Richelieu. — 1789, Duc d'Harcourt.— 1803, Lucien Bonaparte.— 1816, Auger.—1829, Étienne. — 1846, De Vigny.

15me FAUTEUIL. — Baro. — 1650, Doujat. — 1689, Renaudot. — 1720, De Roquette. — 1725, Condain d'Antin. — 1733, Dupré de Saint-Maur.—1774, Malesherbes.—1795, Andrieux.— 1833, Thiers.

16me FAUTEUIL. — Baudoin. — 1651, Charpentier. — 1702, Chamillard. — 1714, Maréchal de Villars. — 1734, Duc de Villars. — 1770, Loménie de Brienne. — 1795, Lacuée de Cessac. — 1841, Tocqueville.

17me FAUTEUIL. — De l'Étoile. — 1652, Duc de Coislin. — 1702, Duc de Coislin. — 1710, Duc de Coislin. — 1733, Surian. — 1754.

D'Alembert.—1784, De Choiseul-Gouffier.—1803, Portalis.—1807, Laujon. — 1811, Étienne. — 1816, De Choiseul-Gouffier. — 1817, Laya. — 1833, Nodier. — 1844, Mérimée.

18me FAUTEUIL. — Serizay.— 1653, Pellisson.— 1693, Fénelon.—1715, De Boze. — 1754, Comte de Clermont. —1771, De Belloy. —1773, Duc de Duras.—1795, Garat.—1816, Cardinal de Bausset. 1824, De Quélen. — 1840, Molé. — 1856, De Falloux.

19me FAUTEUIL — Balzac.— 1654, De Beaumont.— 1695, De Harlay.—1695, André Dacier.—1722, Cardinal Dubois.—1723, Hénaut. 1771, Prince de Beauvau —1795, Merlin.—1816, Ferrand. - 1825, Delavigne. — 1843, Sainte-Beuve.

20me FAUTEUIL. — Porchères. — 1654, De Chaumont. — 1697, le président Cousin. — 1707, Marquis de Mimeure.— 1719, Gédoyn. — 1744, Cardinal de Bernis. — 1795, l'abbé Sicard. — 1822, Frassynous. — 1842, Pasquier.

21me FAUTEUIL. — Habert. — 1655, Cotin. — 1682, Dangeau. — 1723, Fleuriau. — 1732, Terrasson. — 1750, Bissy. — 1810, Esménard —1811, Lacretelle. — 1856, Biot.

22me FAUTEUIL. — Servien. — 1659, Villayer. — 1691, Fontenelle. —1757, Séguier.—1795, Bernardin de Saint-Pierre.—1814, Aignan. — 1824, Soumet. — 1845, Vitet.

23me FAUTEUIL. — Colletet. —1659, Gilles Boileau. — 1671, Montigny. — 1671, Charles Perrault. — 1704, Cardinal de Rohan. — 1749, Vauréal. — 1760. La Condamine. — 1774, Delille. — 1813, Campenon. — 1844, Saint-Marc Girardin.

24me FAUTEUIL. — Saint-Amant.—1661, l'abbé Cassagnes.—1679, Comte de Créey. — 1710, De Mesmes. —1723, Alary.—1771, Gaillard. — 1803, Comte de Ségur. — 1830, Viennet.

25me FAUTEUIL.— Boissat.—1662, Furetière.—1688, La Chapelle. —1723, D'Olivet. — 1768, Condillac. — 1780, Comte de Tressan. — 1784, Bailly. — 1795, Sieyès. — 1816, Lally-Tollendal. — 1830, De Pongerville.

26me FAUTEUIL. — Bois-Robert. — 1662, Segrais. — 1701, Campistron.—1723, Destouches.—1754, Boissy.—1758, Sainte-Palaye. —1795, Rœderer. — 1816, Duc de Lévis. — 1830, De Ségur.

27me FAUTEUIL.—Beautru.—1665, Testu.—1706, Marquis de Saint-

Aulaire.—1743, Mairan.—1771, Arnaud.—1803, Target.—1806, le Cardinal Maury.—1816, l'abbé de Montesquiou.—1832, Jay. —1850, Nisard.

28me FAUTEUIL.—Giry.-1665, Boyer.—1698, Genest.—1720, l'abbé Dubos.—1742, Du Resnel.—1761, Saurin.—1782, Condorcet.—1795, l'abbé Villar.—1826, Féletz.—1854, De Sacy.

29me FAUTEUIL.—Gombauld.—1666, Paul Tallemant.—1712, Danchet.—1748, Gresset.—1778, l'abbé Millot.—1785, Morellet. —1819, Lemontey.—1826, Fourier.—1830, Cousin.

30me FAUTEUIL.—De Silhon.—1667, Colbert.—1684, La Fontaine.—1695, Clérembault.—1714, Massieu.—1723, Houteville. 1743, Marivaux.—1763, Radonvilliers.—1795, Volney.—1820, Pastoret.—1841, Saint-Aulaire.—1855, De Broglie.

31me FAUTEUIL.—De La Chambre.—1670, Renier-Desmarais. —1713, La Monnoye.—1727, La Rivière.—1730, Hardion.— 1766, Thomas.—1786, Comte de Guibert.—1795, Cambacérès. —1816, Bonald.—1841, Ancelot.—1855, Legouvé.

32me FAUTEUIL.—Racan.—1670, P. de La Chambre.—1693, La Bruyère.—1696, l'abbé Fleury.—1723, Adam.—1726, Seguy.— 1761, De Rohan-Guéménée.—1803, Devaine.—1803, Parny.— 1815, De Jouy.—1845, Empis.

33me FAUTEUIL.—Hay du Chastelet.—1671, Bossuet.—1704, Cardinal de Polignac.—1742, Giry de Saint-Cyr.—1761, Batteux. —1780, Lemierre.—1799, Bigot.—1825, Duc de Montmorency. —1826, Guiraud.—1846, Ampère.

34me FAUTEUIL.—Godeau.—1673, Fléchier.—1710, Nesmond. —1727, Amelot.—1749, Maréchal de Belle-Isle.—1761, Trublet. —1770, Saint-Lambert.—1803, Maret.—1816, Lainé.—1836, Dupaty.—1852, De Musset.

35me FAUTEUIL.—De Bourzeys.—1673, l'abbé Gallois.—1688, Mongin.—1746, De La Ville.—1774, Suard.—1817, Roger.— 1842, Patin.

36me FAUTEUIL.—Gomberville.—1674, Huet.—1721, J. Boivin. —1727, Duc de Saint-Aignan.—1776, Colardeau.—1776, La Harpe—1803, Lacretelle aîné.—1824, Droz.—1851, Montalembert.

37me FAUTEUIL. — Chapelain. — 1674, Benserade. — 1691, Pavillon. — 1705, Sillery. — 1715, Duc de La Force. — 1726, Mirabaud. — 1761, Watelet. — 1786, Sedaine. — 1795, Collin d'Harleville. — 1806, Daru. — 1829, Lamartine.

38me FAUTEUIL. — Conrart. — 1675, Rose. — 1701, Louis de Sacy. — 1728, Montesquieu. — 1755, Châteaubrun. — 1775, Chastellux. — 1799, F. de Neufchâteau. — 1828, Lebrun.

39me FAUTEUIL. — Desmarets. — 1676, J. de Mesmes, — 1688, Mauroy. — 1706, l'abbé de Louvois. — 1719, Massillon. — 1743, Duc de Nivernais. — 1799, Legouvé. — 1812, A. Duval. — 1842, Ballanche. — 1847, Vatout. — 1849, De Saint-Priest. — 1854, Berryer.

40me FAUTEUIL. — Montmor. — 1679, Lavau. — 1694, Caumartin. — 1733, Moncrif. — 1771, Roquelaure. — 1818, Cuvier. — 1832, Dupin.

Voilà ce que deux siècles d'Académie ont transmis à la postérité. Mais combien de noms qui ne sont pas arrivés à leur adresse ! Au contraire, tous ceux du quarante et unième fauteuil garderont l'éternelle jeunesse de leur renommée.

UNE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

EN 1863*

PAR M. EDMOND ABOUT

Le 30 septembre 1863, l'Académie française élut M. Arsène Houssaye. MM. de Lamartine, Victor Hugo, Théophile Gautier, Jules Janin, Alfred de Vigny, furent les premiers qui votèrent pour lui; MM. Ponsard et Augier vinrent ensuite. Il n'eut pas la voix de M. Saint-Marc Girardin.

Son discours de réception fut étincelant comme un feu d'artifice; mais les murailles de l'Institut avouèrent qu'elles n'avaient jamais rien entendu de moins académique. Il compara l'Académie à une belle fille qui choisit entre ses amants celui qui ne lui donne pas la pomme. Il parla de la poésie, qu'il aime, et de la peinture, qu'il

* Cette savante et spirituelle critique est empruntée à la *Revue de l'Instruction publique*. L'éditeur la réimprime parce qu'elle semble être le dernier chapitre du livre. En effet, elle continue la même imagination.

connaît; de l'opéra et de la philosophie; des danseuses, qu'il apprécie; du dix-huitième siècle, qu'il a presque inventé; de la Comédie-Française, qui lui doit beaucoup, et du cabaret, où il n'a jamais mis les pieds. Il scandalisa cinq ou six dames et charma toutes les autres. Du quarante et unième fauteuil, il n'en dit pas un mot.

L'orateur chargé de lui répondre tira d'une grande poche un beau volume in-8° cavalier, — très-cavalier, — bien imprimé sur un papier magnifique. On lisait sur la couverture : *Histoire du quarante et unième fauteuil de l'Académie française, dixième édition*. Puis il commença en ces termes :

« En vous ouvrant ses portes, monsieur, l'Académie acquitte une dette de reconnaissance. Vous avez ramené sur elle l'attention dans un temps où elle avait le plus grand besoin de sympathie. Vous avez raconté son histoire à propos de tous les écrivains qu'elle n'a pas élus; vous avez porté plus haut que personne la qualité d'académicien, en déclarant qu'il avait manqué à Louis XIV et à Napoléon d'être de l'Académie. Au lieu de dire, comme beaucoup de mauvais plaisants et quelques bons, que quarante académiciens étaient pour la France un luxe inutile, vous avez regretté qu'elle n'en eût pas toujours compté un de plus; vous avez demandé le supplément d'un fauteuil, loin de demander la destruction des quarante.

« Votre livre, monsieur, est comme les meilleures choses de ce monde et l'Académie elle-même : il n'est point parfait. Vous l'avez jugé, à la dernière page, par la bouche de Fréron, avec une sévérité sur laquelle je

n'enchérirai pas : elle est beaucoup trop exagérée. « Pourquoi, dit Fréron, cette préface ambitieuse qui « touche à tout, et qui n'est ni de l'histoire ni de la « poétique? » Il est vrai, monsieur, que votre préface n'est ni un traité de poétique, ni une profession de foi, ni un appel aux armes comme les poëtes en ont trop écrit dans les derniers temps : c'est une préface. C'est une conversation de l'auteur avec le lecteur, un peu décousue, comme toutes les conversations, mais toujours vive et souvent éloquente. On la lit avec beaucoup de plaisir et un peu de fruit. Les idées n'y sont pas enchaînées étroitement, mais il y a beaucoup d'idées. La contradiction s'y glisse de temps en temps, comme dans toutes les conversations du monde. On croit, en la lisant, entendre plusieurs hommes de diverses humeurs qui parlent tour à tour : car il y a en vous, monsieur, plusieurs hommes. Il y a en vous un croyant, un sceptique, un poëte, un calculateur, un savant, un moins savant, un homme de plaisir, un directeur de théâtre, un homme d'étude, un voyageur, dix hommes pour le moins, et sur le nombre il n'en est pas un dont on ne désirât être l'ami. Voyez, monsieur, combien Fréron était injuste pour votre préface. S'il dit tant de mal de vous, c'est qu'il sait que Voltaire en aurait dit du bien.

« Fréron ajoute, avec une dureté contre laquelle je réclamerai encore : « Est-ce que l'auteur s'imagine « qu'on prendra ses ébauches pour des portraits? » Fréron a tort, monsieur : parmi vos portraits, il en est beaucoup d'achevés. Vous n'avez ébauché ni Scarron, ni Lesage, ni Beaumarchais, ni Gérard de Nerval ; vous

les avez peints, et de main de maître. Ce qui sent l'ébauche, dans votre livre, ce n'est ni cette page-ci, ni cette page-là, c'est le livre. Vous avez travaillé sur un plan très-précis et admirablement tracé, mais vous ne vous y êtes pas toujours tenu. Votre idée première était de supposer l'existence d'un quarante et unième fauteuil, d'y faire asseoir, l'un après l'autre, tous les écrivains qui ont manqué à l'Académie, et de leur prêter des discours de réception aussi vraisemblables que possible. C'est ainsi que vous avez mis dans la bouche de Descartes un morceau du *Discours de la méthode*, rehaussé de quelques ornements modernes qui appartiennent à vous. Si vous étiez resté fidèle à ce plan, votre livre aurait eu, s'il est possible, un charme de plus. Mais vous vous êtes trop tôt lassé d'écrire des discours de réception ; souvent même vous avez oublié le quarante et unième fauteuil et l'Académie. Il suit de là que les figures diverses que vous avez dessinées ne sont pas des personnages dans un tableau, mais des portraits dans une galerie, et votre livre ressemble un peu à une réunion d'articles de journal, comme les journaux voudraient bien en trouver.

« Chemin faisant, monsieur, vous avez regretté plus d'une fois de n'avoir ajouté à l'Académie qu'un fauteuil. Il vous coûtait d'attendre la mort de Scarron pour élire Pascal, et la mort du cardinal de Retz pour nommer le duc de La Rochefoucauld. Les académiciens de votre choix ne font que passer au fauteuil, et l'Académie est pour eux l'antichambre du cimetière. Rotrou vient y faire l'éloge de la poésie la veille du jour où la poésie

doit le perdre, et c'est à son lit de mort que le père Malebranche succède au roi Louis XIV. Vous l'avez mis au quarante et unième fauteuil pour quarante-trois jours, et dans un temps où il ne pouvait plus s'asseoir : était-ce vraiment la peine? Vous vous êtes trouvé dans un plus grand embarras vers l'année 1821 : le même fauteuil était occupé simultanément par trois hommes bien divers : Millevoye, Joseph de Maistre et Napoléon.

« Ce Fréron, qui est si injuste envers vous, ne vous a fait qu'un seul reproche raisonnable :

« L'auteur sait bien que l'Académie n'a jamais fermé « sa porte aux hommes illustres qu'il a hébergés dans son « quarante et unième fauteuil. Est-ce la faute de l'Aca- « démie si Descartes était exilé, si Pascal était un soli- « taire, si Louis XV n'a pas voulu de Piron, et si Béran- « ger refuse d'être académicien ? »

« En effet, monsieur, l'Académie ne pouvait aller chercher Descartes en Suède. Rotrou eût été des nôtres s'il eût vécu. Gassendi, qui écrivait en latin, ne songea, non plus que Lucrèce ou Épicure, à l'Académie française. L'Académie ne l'a pas refusé, car il ne s'est pas présenté à elle. Scarron a fait comme Gassendi, il est resté chez lui : pour que l'Académie lui ouvrît sa porte, au moins fallait-il qu'il prît la peine d'y frapper. Pascal, Arnaud, Nicole, Bourdaloue, Malebranche, n'ont jamais voulu être des nôtres, et Molière n'y a jamais songé. Si le cardinal de Retz et le duc de La Rochefoucauld s'étaient présentés, doutez-vous qu'on ne les eût reçus? L'Académie a reçu tant de ducs et de cardinaux qui ne les valaient pas! Saint-Évremont a vécu en exil;

d'ailleurs, il n'a rien publié de son vivant. Bayle habitait la Hollande et Regnard le cabaret. Louis XIV aurait supprimé l'Académie si elle avait eu l'impertinence de l'élire : lorsqu'on s'assied sur un trône, on n'aspire pas à un fauteuil. Hamilton était Anglais, Dancourt était farceur, Jean-Baptiste Rousseau... si Jean-Baptiste Rousseau pouvait revivre et qu'il se présentât demain à l'Académie, je suis sûr, monsieur, que vous ne lui donneriez pas votre voix. Vous n'aimez pas ses vers, vous n'estimez pas son caractère, vous ne jureriez pas qu'il n'est point l'auteur des couplets infâmes qui l'ont fait exiler; vous savez qu'il a renié son père, vous avez raconté avec éloquence cet acte de lâche vanité dont le foyer de la Comédie-Française a gardé la mémoire. Assurément, monsieur, vous n'admettriez pas un tel homme à l'Académie. Peut-être donneriez-vous votre voix à Jean-Jacques, et cependant je n'en répondrais point. Je ne veux pas, monsieur, épuiser la liste de tous les académiciens que vous avez faits; je me contente de remarquer en terminant qu'il n'y en a qu'un sur cinquante qui se soit présenté à l'Académie, c'est Piron. L'Académie l'a reçu à l'unanimité, quoiqu'il y eût bien à dire. Vous avez assis au quarante et unième fauteuil trois ou quatre jeunes gens de trente ans. Hélas! monsieur, nous savons tous qu'on n'arrive pas si jeune à l'Académie. Vauvenargues et Chénier auraient été des nôtres si la mort l'avait permis; Gilbert, s'il avait eu le temps de faire de bon vers; Hégésippe Moreau, s'il avait eu la patience de vivre. Vous avez dit vous-même avec infiniment d'esprit :

« Les modernes nous tiennent compte de ne pas mou-
« rir gaiement. Faites mourir Malfilâtre sur un bon
« oreiller, Malfilâtre perd l'immortalité. Faites mourir
« Gilbert comme M. de Buffon, et ce n'est plus qu'un
« poëte du commun des martyrs, au lieu d'un poëte
« martyr. »

« Il est bien vrai, monsieur, les écrivains dont vous parlez sont morts trop jeunes, comme Hégésippe Moreau et Armand Carrel ; mais, en bonne foi, l'Académie pouvait-elle, de leur vivant, leur tenir compte de leur mort ?

« Je dois l'avouer, monsieur, cette critique, si juste qu'elle me paraisse, n'enlève rien au charme de votre livre. Elle n'y nuit pas plus que la hardiesse de certains paradoxes. On peut s'étonner que Gassendi, la raison même, se compromette par l'éloge d'un demi-fou tel que Cyrano. Si le duc de La Rochefoucauld, ce grand seigneur sceptique et hargneux, a jamais dit : « Je n'ose parler de « Molière, les hommes d'esprit n'ayant rien à dire des « hommes de génie, » c'est apparemment qu'il avait eu quelque distraction à la Brancas, qu'il avait pris un autre chapeau pour le sien, et qu'il croyait être un autre homme. Je m'étonne que Fénelon ait voté hautement pour Bayle, à moins que Fénelon n'ait été, comme vous le dites, un panthéiste sans le savoir. Votre dialogue sur la nomination du marquis de Saint-Aulaire est petillant d'esprit, mais je n'oserais affirmer que chacun y parle en son langage et que les mœurs oratoires y soient rigoureusement observées. A quelques pages plus loin, le duc de Saint-Simon m'a

paru reconnaître assez mal l'hospitalité de l'Académie en brutalisant la mémoire de Racine et de La Fontaine : on écrit souvent dans un livre, et surtout dans des Mémoires, telles vérités qui ne sont pas de mise dans un discours académique. Que l'abbé Prévost ait prononcé devant ses confrères le panégyrique de Madeleine repentante, il n'y a pas apparence; la mode n'en était pas venue, et j'espère qu'elle sera bientôt passée. Vous avez dit de Diderot : C'est l'homme fait à l'image de Dieu. Je pense que Dieu, si vous lui aviez laissé le choix, eût préféré une autre image. Vous avez ajouté que Fénelon était frère de Diderot, comme Bayle l'était de Voltaire. Je crains que ni Fénelon ni Diderot ne s'accommodent de cette nouvelle parenté.

« Un soir, dans le parc de Versailles, vous évoquez l'ombre majestueuse de Louis XIV, et, sans descendre de son piédestal, le vieux roi de deux cent dix-sept ans vous répond de ses lèvres de marbre :

« J'ai appris à lire dans l'esprit de ma mère; j'ai ap-
« pris à gouverner les hommes en me laissant gouver-
« ner par les femmes. Ma bibliothèque royale, c'était
« Marie de Mancini, cette Bérénice avant Racine ; c'é-
« tait ma sœur, madame Henriette, le premier mot de
« l'éloquence de Bossuet ; c'était Louise de La Vallière,
« cette Madeleine qui est morte en Dieu pour avoir vécu
« en moi ; c'était mademoiselle de Fontanges, cette
« Psyché qui eût encore appris l'amour au vieux Cor-
« neille ; c'était Montespan, qui dépensait vingt-cinq
« millions par an à ses rubans et à ses poëtes, mais qui
« ne perdait ni ses millions ni ses années, puisque j'a-

« vais tous les printemps un enfant de plus à légitimer;
« c'était Françoise d'Aubigné... »

« Je suis presque sûr, monsieur, que, tandis que le grand roi vous faisait ses confidences, les vieux ifs, ses contemporains, laissaient tomber leurs branches de surprise, les sirènes des bassins ouvraient une grande bouche, et les roseaux se dressaient sur la tête des tritons. Le dix-septième siècle tout entier s'étonnait de se voir rajeuni dans la personne de son maître, et Versailles stupéfait reconnaissait dans son fondateur un don Juan royal et un Rolla couronné. Personne mieux que vous, monsieur, n'a su accommoder l'histoire aux caprices de la fantaisie, et vous avez donné une grâce incomparable à l'anachronisme : c'est que vous êtes moins un historien qu'un poëte. Votre esprit est si original, qu'il transforme tout ce qu'il touche; quel que soit l'homme que vous faites parler, dès qu'il ouvre la bouche, s'il est encore lui, il est déjà vous. Vous savez admirablement l'histoire, et surtout l'histoire du dix-huitième siècle; vous la connaissez jusque dans ses profondeurs les plus reculées et ses détails les plus minutieux, mais vous l'avez apprise pour la refaire et non pour la raconter. La vie moderne et les idées d'aujourd'hui se glissent, malgré vous, dans les récits du passé; votre main rajeunit les matériaux qu'elle emploie, et donne à la vétusté la plus poudreuse un air de jeunesse et de nouveauté. Votre style est de ceux qui échappent à la critique et à l'analyse : il n'appartient à aucune école; il ne se place dans aucun casier, et les pédants à catégories ne sauraient auquel le comparer. Tantôt il s'a-

vance ample et majestueux comme un fleuve, tantôt il sautille comme un ruisseau qui descend les montagnes. Vos idées et vos phrases courent, s'arrêtent, reviennent, se culbutent, et s'entassent les unes sur les autres, comme ces libres troupeaux qui voyagent sans guide dans les savanes de l'Amérique. Vous en êtes le maître, et non le conducteur ; elles sont à vous, mais vous ne les conduisez pas : à peine si vous pouvez suivre des yeux leur course emportée et tumultueuse. La différence est la même entre vous et un écrivain rassis, qu'entre un riche qui ne peut ni compter ni gouverner sa fortune et un petit propriétaire qui a ses affaires en ordre et chaque chose sous la main. Je voudrais, monsieur, terminer cette critique de votre livre par la lecture d'une de ces pages si vives, qu'elles échappent à toute prise de la critique. Je m'aperçois que l'assemblée n'est plus complète et que l'ennui de mon discours a fait fuir la plus belle moitié de mon auditoire. Puisque nous sommes entre hommes, permettez-moi de lire un fragment de votre chapitre sur Scarron... »

FIN

TABLE

LE 41me FAUTEUIL

